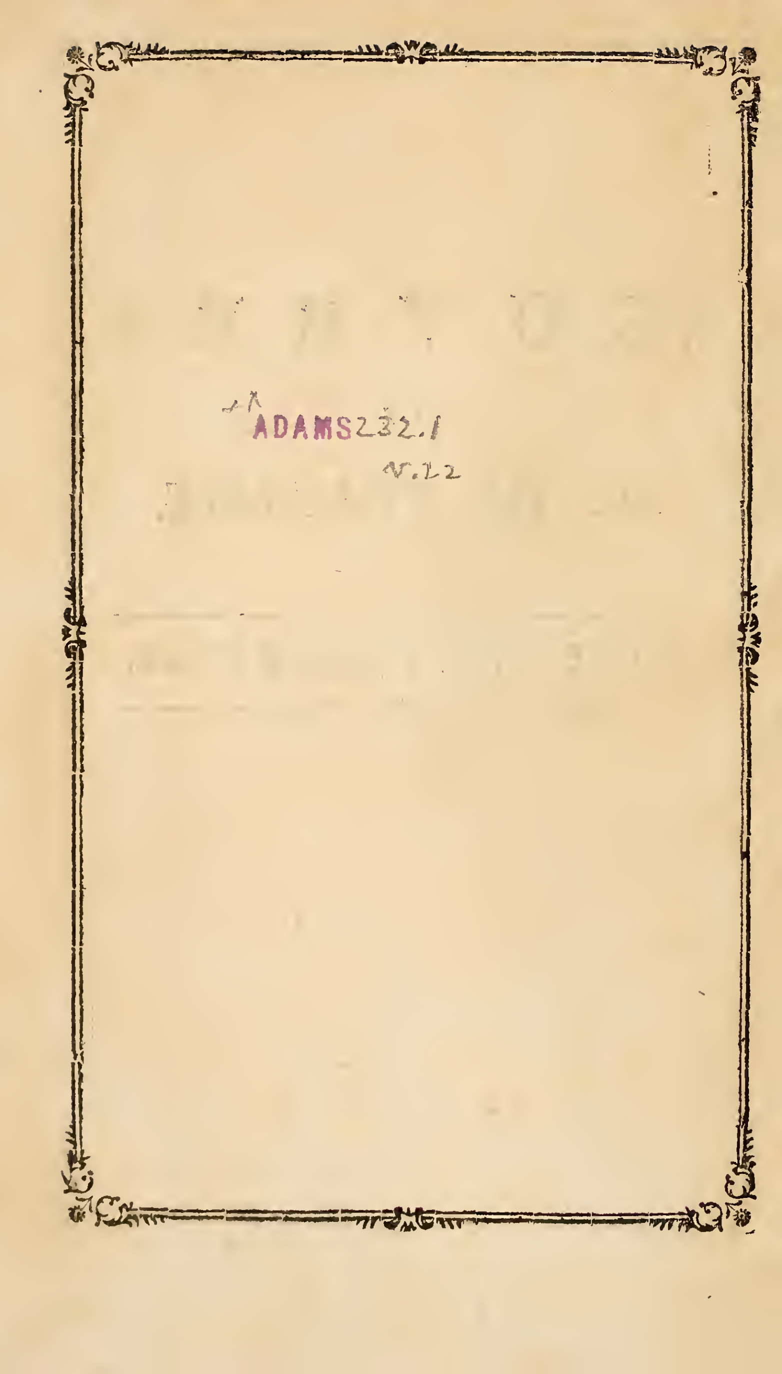


ŒUVRES

DE

M^R^. DE VOLTAIRE.

TOME VINGT-DEUXIÈME.




PIERRE LE GRAND
Martinet.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE

SOUS

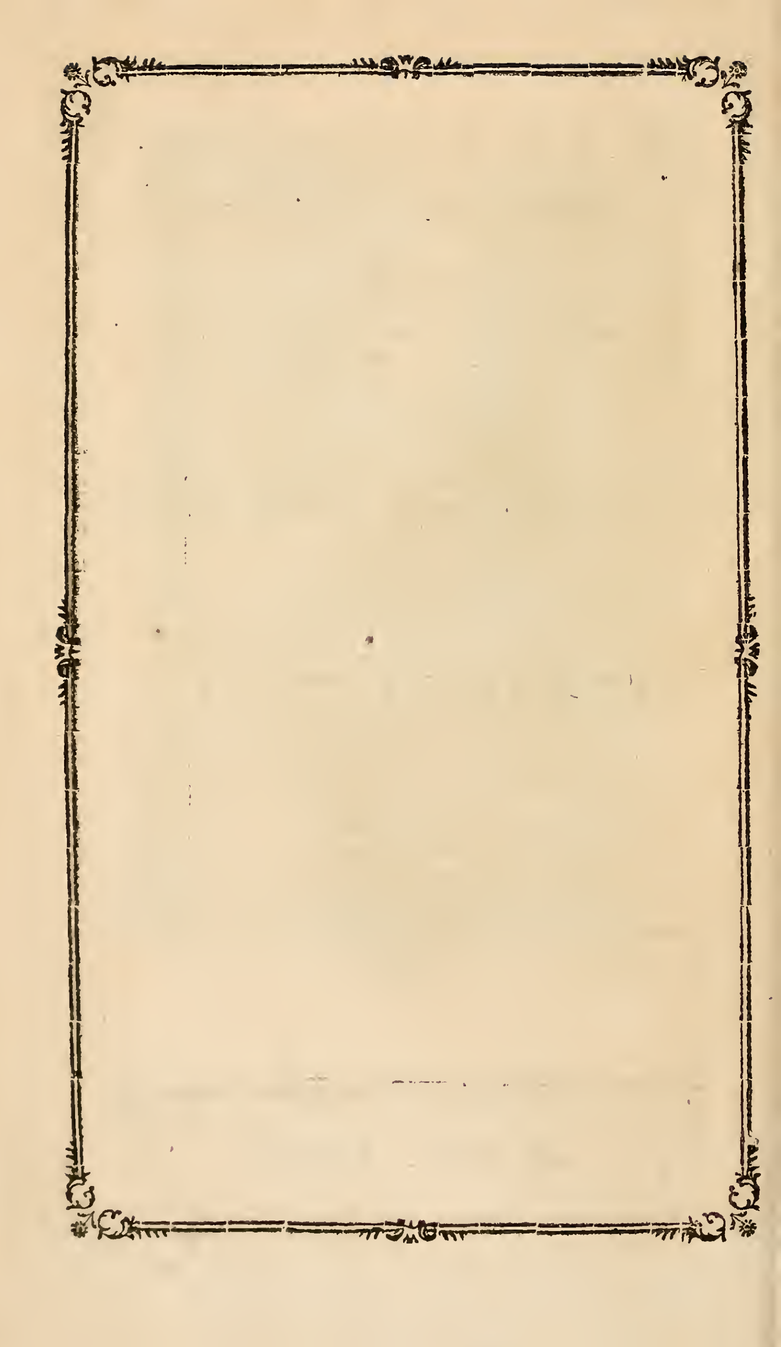
PIERRE LE GRAND,

DIVISÉE

EN DEUX PARTIES.



M. DCC. LXXV.



PRÉFACE
HISTORIQUE ET CRITIQUE.

§. I.

Qui aurait dit en 1700, qu'une cour magnifique & polie ferait établie au fond du golfe de Finlande; que les habitans du Solikam, de Casan & des bords du Volga & du Saïk, feraient au rang des troupes les mieux disciplinées, qu'ils remporteraient des victoires en Allemagne après avoir vaincu les Suédois & & les Ottomans; qu'un empire de deux mille lieues, presque inconnu de nous jusqu'alors, ferait policé en cinquante années; que son influence s'étendrait sur toutes nos cours, & qu'en 1759, le plus zélé protecteur des lettres en Europe ferait un Russe? Qui l'aurait dit, eût passé pour le plus chimérique de tous les hommes. PIERRE LE GRAND *ayant fait & préparé seul toute cette révolution, que personne n'avait pu prévoir, est peut-être de tous les princes celui dont les faits méritent le plus d'être transmis à la postérité.*

La cour de Pétersbourg a fait parvenir à l'historien chargé de cet ouvrage tous les documens authentiques. Il n'a écrit que sur des preuves incontestables.

Le public a quelques prétendues histoires de PIERRE LE GRAND. *La plupart ont été composées sur des gazettes. Celle qu'on a donnée à Amsterdam en quatre volumes sous le nom du* Boyard Nestesuranoy, *est une de ces fraudes typographiques trop communes. Tels sont les mémoires d'Espagne sous le nom de* Don Juan de Colmenar, *& l'histoire de* Louis XIV. *composée par le jésuite* la Motte *sur de prétendus mémoires d'un ministre d'état, & attribuée à* la Martinière; *telles sont l'histoire de l'empereur* Charles VI. *& celle du prince* Eugène, *& tant d'autres.*

C'eſt ainſi qu'on a fait ſervir le bel art de l'imprimerie au plus mépriſable des commerces. Un libraire de Hollande commande un livre comme un manufacturier fait fabriquer des étoffes ; & il ſe trouve malheureuſement des écrivains que la néceſſité force de vendre leur peine à ces marchands, comme des ouvriers à leurs gages ; de là tous ces inſipides panégyriques & ces libelles diffamatoires dont le public eſt ſurchargé : c'eſt un des vices les plus honteux de notre ſiècle.

Jamais l'hiſtoire n'eut plus beſoin de preuves authentiques que dans nos jours, où l'on trafique ſi inſolemment du menſonge. L'auteur qui donne au public l'hiſtoire de l'empire de Ruſſie ſous le règne de Pierre le Grand, *eſt le même qui écrivit il y a trente ans l'hiſtoire de* Charles XII, *ſur les mémoires de pluſieurs perſonnes publiques qui avaient long-tems vécu auprès de ce monarque. La préſente hiſtoire eſt une confirmation & un ſupplément de la première.*

On ſe croit obligé ici, par reſpect pour le public & pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécuſable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'hiſtoire de Charles XII.

Il n'y a pas long-tems que le roi de Pologne duc de Lorraine ſe faiſait relire cet ouvrage à Commercy ; il fut ſi frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, & ſi indigné de la hardieſſe avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles, & dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier par le ſceau de ſon témoignage la croyance que mérite l'hiſtorien ; & que ne pouvant écrire lui-même il ordonna à un de ſes grands officiers de dreſſer l'acte ſuivant. *

* On eſt obligé de le faire imprimer ; on a pris ſeulement la liberté d'épargner aux yeux du Lecteur quelques termes trop honorables ; on ſent aſſez qu'on ne les doit qu'à l'indulgence & à la bonté, & on ſe réduit uniquement au témoignage donné en faveur de la vérité.

Nous Lieutenant-Général des armées du Roi, Grand Maréchal des Logis de ſa Majeſté Polonaiſe, & Commandant en Toulois, les deux Barois, &c. certifions que ſa Majeſté Polonaiſe, après avoir entendu la lecture de l'hiſtoire de *Charles XII.* écrite par Monſieur *De V*. . . . (dernière édition de Genève) après avoir loué le ſtyle . . . . . de cette hiſtoire, & avoir admiré ces traits . . . . qui caractériſent tous les ouvrages de cet illuſtre auteur, nous a fait l'honneur de nous dire qu'il était prêt à donner un certificat à Monſieur *De V*. . . . . . . pour conſtater l'exacte vérité des faits contenus dans cette hiſtoire. Ce Prince a ajouté que Monſieur *De V*. . . . . . n'a oublié, ni déplacé aucun fait, aucune circonſtance intéreſſante, que tout eſt vrai, que tout eſt en ſon ordre dans cette hiſtoire : qu'il a parlé ſur la Pologne, & ſur tous les événemens qui y ſont arrivés, &c. comme s'il en eût été témoin oculaire. Certifions de plus, que ce Prince nous a ordonné d'écrire ſur le champ à Monſieur *De V*. . . . . pour lui rendre compte de ce que nous venions d'entendre, & l'aſſurer de ſon eſtime & de ſon amitié.

Le vif intérêt que nous prenons à la gloire de Monſieur *De V*. . . . . & celui que tout honnête-homme doit avoir pour ce qui conſtate la vérité des faits dans les hiſtoires contemporaines, nous a preſſé de demander au Roi de Pologne la permiſſion d'envoyer à Monſieur *De V*. . . . . . . un certificat en forme de tout ce que ſa Majeſté nous avait fait l'honneur de nous dire. Le Roi de Pologne, non-ſeulement y a conſenti, mais même nous a ordonné de l'envoyer, avec prière à Monſieur *De V* . . . . . . d'en faire uſage toutes les fois qu'il le jugera à propos, ſoit en le communiquant, ſoit en le faiſant imprimer, &c.

Fait à Commercy ce 11. Juillet 1759.


le Comte de TRESSAN.

A 2

Cet acte envoyé à l'auteur, lui causa une surprise d'autant plus agréable, qu'il venait d'un Roi aussi instruit de tous ces événemens que Charles XII. *lui-même, & qui d'ailleurs est connu dans l'Europe par son amour pour le vrai autant que par sa bienfaisance.*

On a une foule de témoignages aussi incontestables sur l'histoire du siècle de Louis XIV. *ouvrage non moins vrai & non moins important, qui respire l'amour de la patrie, mais dans lequel cet esprit de patriotisme n'a rien dérobé à la vérité, & n'a jamais ni outré le bien, ni déguisé le mal; ouvrage composé sans intérêts, sans crainte & sans espérance, par un homme que sa situation met en état de ne flater personne.*

Il y a peu de citations dans le siècle de Louis XIV. *parce que les événemens des premières années connus de tout le monde, n'avaient besoin que d'être mis dans leur jour, & que l'auteur a été témoin des derniers. Au contraire, on cite toujours les garants dans l'histoire de l'empire de Russie, & le premier de ces témoins c'est* PIERRE LE GRAND *lui-même.*

§. II.

On ne s'est point fatigué dans cette histoire de PIERRE LE GRAND *à rechercher l'origine de la plupart des peuples qui composent l'empire immense de Russie, depuis le* Kamshatka *jusqu'à la mer Baltique. C'est une étrange entreprise de vouloir prouver par des pièces authentiques que les Huns vinrent autrefois du nord de la Chine en Sibérie, & que les Chinois eux-mêmes sont une colonie d'Egyptiens. Je sais que des philosophes d'un grand mérite ont cru voir quelques conformités entre ces peuples: mais on a trop abusé de leurs doutes; on a voulu convertir en certitude leurs conjectures.*

Voici, par exemple, comme on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Egyptiens sont les pères des

Chinois. Un ancien a conté que l'Egyptien Séſoſtris *alla juſqu'au Gange; or s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine, qui eſt très-loin du Gange; donc il y alla, donc alors la Chine n'était point peuplée; il eſt donc clair que* Séſoſtris *la peupla. Les Egyptiens dans leurs fêtes allumaient des chandelles; les Chinois ont des lanternes; donc on ne peut douter que les Chinois ne ſoient une colonie d'Egypte. De plus, les Egyptiens ont un grand fleuve, les Chinois en ont un; enfin, il eſt évident que les premiers rois de la Chine ont porté les noms des anciens rois d'Egypte: car dans le nom de la famille* Yu, *on peut trouver les caractères qui arrangés d'une autre façon forment le mot* Menès. *Il eſt donc inconteſtable que l'empereur* Yu *prit ſon nom de* Menès *roi d'Egypte, & l'empereur* Ki *eſt évidemment le roi* Atoës, *en changeant* k *en* a & i *en* toës.

Mais ſi un ſavant de Tobol ou de Pekin avait lu quelques-uns de nos livres, il pourrait prouver bien plus démonſtrativement que nous venons des Troyens. Voici comme il pourrait s'y prendre, & comme il étonnerait ſon pays par ſes profondes recherches. Les livres les plus anciens, dirait-il, & les plus reſpectés dans le petit pays d'occident nommé France, ſont les romans: ils étaient écrits dans une langue pure, dérivée des anciens romains, qui n'ont jamais menti. Or plus de vingt de ces livres authentiques dépoſent que Francus, *fondateur de la monarchie des Francs, était fils d'*Hector. *Le nom d'*Hector *s'eſt toujours conſervé depuis dans la nation, & même dans ce ſiècle, un de ſes plus grands généraux s'appellait* Hector de Villars.

*Les nations voiſines ont reconnu ſi unanimement cette vérité, que l'*Arioſte, *un des plus ſavans Italiens, avoue dans ſon* Roland, *que les chevaliers de* Charlemagne *combattaient pour avoir le caſque d'*Hector. *Enfin, une preuve ſans réplique, c'eſt que les anciens Francs, pour perpétuer la mémoire des Troyens leurs*

pères, bâtirent une nouvelle ville de Troye en Champagne; & ces nouveaux Troyens ont toujours conſervé une ſi grande averſion pour les Grecs leurs ennemis, qu'il n'y a pas aujourd'hui quatre de ces Champenois qui veuillent apprendre le grec. Ils n'ont même jamais voulu recevoir de jéſuites chez eux; & c'eſt probablement parce qu'ils avaient entendu dire que quelques jéſuites expliquaient autrefois Homère *aux jeunes lettrés.*

Il eſt certain que de tels raiſonnemens feraient un grand effet à Pekin & à Tobol: mais auſſi un autre ſavant renverſerait cet édifice, en prouvant que les Pariſiens deſcendent des Grecs. Car, dirait-il, le premier préſident d'un tribunal de Paris s'appellait Achille du Harlai. Achille *vient certainement de l'*Achille *Grec*, & Harlai *vient d'*Ariſtos; *en changeant* iſtos *en* lai. *Les champs Eliſées qui ſont encor à la porte de la ville, & le mont Olimpe qu'on voit près de Mezière, ſont des monumens contre leſquels l'incrédulité la plus déterminée ne peut tenir. D'ailleurs toutes les coutumes d'Athènes ſont conſervées dans Paris; on y juge les tragédies & les comédies avec autant de légéreté qu'elles l'étaient par les Athéniens; on y couronne les généraux des armées ſur les théatres comme dans Athènes*; *& en dernier lieu le maréchal* de Saxe *reçut publiquement des mains d'une actrice une couronne qu'on ne lui aurait pas donnée dans la cathédrale. Les Pariſiens ont des académies qui viennent de celles d'Athènes, une égliſe, une liturgie, des paroiſſes, des diocèſes, toutes inventions grecques, tous mots tirés du grec; les maladies des Pariſiens ſont grecques*; apoplexie, phtiſie, péripneumonie, cachexie, dyſſenterie, jalouſie, *&c.*

Il faut avouer que ce ſentiment balancerait beaucoup l'autorité du ſavant perſonnage qui a démontré tout-à-l'heure que nous ſommes une colonie Troyenne. Ces deux opinions ſeraient encor combattues par d'autres profonds antiquaires; les uns feraient voir que nous

ſommes Egyptiens, attendu que le culte d'Iſis *fut établi au village d'Iſſy ſur le chemin de Paris à Verſailles. D'autres prouveraient que nous ſommes des Arabes, comme le témoigne le mot* d'almanac, *d'*alembic, *d'*algèbre, *d'*amiral. *Les ſavans Chinois & Sibériens ſeraient très-embarraſſés à décider, & nous laiſſeraient enfin pour ce que nous ſommes.*

Il paraît qu'il faut s'en tenir à cette incertitude ſur l'origine de toutes les nations. Il en eſt des peuples comme des familles; pluſieurs barons Allemans ſe font deſcendre en droite ligne d'Arminius : *on compoſa pour* Mahomet *une généalogie par laquelle il venait d'A*braham *& d'*Agar.

Ainſi la maiſon des anciens czars de Ruſſie venait du Roi de Hongrie Bela, *ce* Bela *d'*Attila, Attila *de* Turck *père des Huns, &* Turck *était fils de* Japhet. *Son frère* Ruſs *avait fondé le trône de Ruſſie; un autre frère nommé* Camari *établit ſa puiſſance vers le Volga.*

Tous ces fils de Japhet *étaient, comme chacun ſait, les petits-fils de* Noé, *de qui les trois enfans allèrent vîte s'établir à mille lieues les uns des autres, de peur de ſe donner des ſecours, & firent probablement avec leurs ſœurs des millions d'habitans en très-peu d'années.*

Quantité de graves perſonnages ont ſuivi exactement ces filiations, avec la même ſagacité qu'ils ont découvert comment les Japonais avaient peuplé le Pérou.

L'hiſtoire a été long-tems écrite dans ce goût, qui n'eſt pas celui du préſident de Thou, *& de* Rapin-Toyras.

§. III.

S'il faut être un peu en garde contre les hiſtoriens qui remontent à la tour de Babel & au déluge, il ne faut pas moins ſe défier de ceux qui particulariſent toute l'hiſtoire moderne, qui entrent dans tous les ſecrets des miniſtres, & qui vous donnent malheureuſement la

relation exacte de toutes les batailles dont les généraux auraient eu bien de la peine à rendre compte.

Il s'eſt donné depuis le commencement du dernier ſiècle près de deux cents grands combats en Europe, la plupart plus meurtriers que les batailles d'Arbelle & de Pharſale : mais très-peu de ces actions ayant eu de grandes ſuites, elles ſont perdues pour la poſtérité. S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfans en ſauraient par cœur toutes les lignes, on en compterait toutes les ſyllabes ; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque ſoldat ſerait connu, & ſa généalogie paſſerait à la dernière poſtérité : mais dans cette longue ſuite à peine interrompue de guerres ſanglantes que ſe font les princes chrétiens, les anciens intérêts qui ont tous changé, ſont effacés par les nouveaux ; les batailles données il y a vingt ans ſont oubliées pour celles qu'on donne de nos jours ; comme dans Paris les nouvelles d'hier ſont étouffées par celles d'aujourd'hui, qui vont l'être à leur tour par celles de demain ; & preſque tous les événemens ſont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. C'eſt une réflexion qu'on ne ſaurait trop faire ; elle ſert à conſoler des malheurs qu'on eſſuie ; elle montre le néant des choſes humaines. Il ne reſte pour fixer l'attention des hommes que les révolutions frapantes qui ont changé les mœurs & les loix des grands états ; & c'eſt à ce titre que l'hiſtoire de PIERRE LE GRAND *mérite d'être connue.*

Si on s'eſt trop appeſanti ſur quelques détails de combats & de priſes de villes qui reſſemblent à d'autres combats & à d'autres ſièges, on en demande pardon au lecteur philoſophe ; & on n'a d'autre excuſe ſinon que ces petits faits étant liés aux grands, marchent néceſſairement à leur ſuite.

On a réfuté Norberg *dans les endroits qui ont paru*

les plus importans, & on l'a laissé se tromper impunément sur les petites choses.

§. IV.

On a fait l'histoire de PIERRE LE GRAND *la plus courte & la plus pleine qu'on a pu. Il y a des histoires de petites provinces, de petites villes, d'abbayes même de moines, en plusieurs volumes in-folio; les mémoires d'un abbé retiré quelques années en Espagne, où il n'a presque rien fait, contiennent huit tomes: un seul a suffi pour la vie d'*Alexandre.

Il se peut qu'il y ait encor des hommes enfans, qui aiment mieux les fables des Osiris, *des* Bacchus, *des* Hercules, *des* Théfées, *consacrées par l'antiquité, que l'histoire véritable d'un prince moderne, soit parce que ces noms antiques d'*Osiris *& d'*Hercule *flatent plus l'oreille que celui de* Pierre, *soit parce que des géants & des lions terrassés plaisent plus à une imagination faible que des loix & des entreprises utiles. Cependant il faut avouer que la défaite du géant d'Epidaure, & du voleur* Sinnis, *& le combat contre la truie de* Crommion, *ne valent pas les exploits du vainqueur de* Charles XII. *du fondateur de Pétersbourg, & du législateur d'un empire redoutable.*

Les anciens nous ont appris à penser il est vrai: mais il serait bien étrange de préférer le Scythe Anacarsis *parce qu'il était ancien, au Scythe moderne qui a policé tant de peuples. On ne voit pas que le législateur de la Russie doive céder à* Lycurgue *& à* Solon. *Les loix de l'un, qui recommandent l'amour des garçons aux bourgeois d'Athènes, & qui le défendent aux esclaves; les loix de l'autre, qui ordonnent aux filles de combattre toutes nues à coups de poings dans la place publique, sont-elles préférables aux loix de celui qui a formé les hommes & les femmes à la société, qui a*

créé la discipline militaire sur terre & sur mer, & qui a ouvert à son pays la carrière de tous les arts ?

Cette histoire contient sa vie publique, laquelle a été utile, non sa vie privée, sur laquelle on n'a que quelques anecdotes, d'ailleurs assez connues. Les secrets de son cabinet, de son lit & de sa table, ne peuvent être bien dévoilés par un étranger, & ne doivent point l'être. Si quelqu'un eût pu donner de tels mémoires, c'eût été un Prince Menzikof, *un général* Sheremeto, *qui l'ont vu si long-tems dans son intérieur; ils ne l'ont pas fait ; & tout ce qui aujourd'hui ne serait appuyé que sur des bruits publics, ne mériterait point de croyance. Les esprits sages aiment mieux voir un grand homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vaste empire, que d'apprendre d'une manière très-incertaine ce que ce grand homme pouvait avoir de commun avec le vulgaire de son pays.* Suétone *rapporte ce que les premiers empereurs de Rome avaient fait de plus secret ; mais avait-il vécu familièrement avec douze* Césars ?

§. V.

Quand il ne s'agit que de style, que de critique, que de petits intérêts d'auteur, il faut laisser aboyer les petits faiseurs de brochures ; on se rendrait presque aussi ridicule qu'eux, si on perdait son tems à leur répondre, ou même à les lire : mais quand il s'agit de faits importans, il faut quelquefois que la vérité s'abaisse à confondre même les mensonges des hommes méprisables, leur opprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que la bassesse d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la justice d'agir contre lui : c'est par cette double raison qu'on a été obligé d'imposer silence au coupable ignorant qui avait corrompu l'histoire du siècle de Louis XIV. *par des notes aussi absurdes que calomnieuses, dans lesquelles il outrageait*

brutalement une branche de la maison de France, & toute la maison d'Autriche, & cent familles illustres de l'Europe dont les antichambres lui étaient aussi inconnues que les faits qu'il osait falsifier.

C'est un grand inconvénient attaché au bel art de l'imprimerie, que cette facilité malheureuse de publier les impostures & les calomnies.

Le prêtre de l'oratoire le Vassor, *& le jésuite* la Motte, *l'un mendiant en Angleterre, l'autre mendiant en Hollande, écrivirent tous deux l'histoire pour gagner du pain: l'un choisit le roi de France* Louis XIII. *pour l'objet de sa satire; l'autre prit pour but* Louis XIV. *Leur qualité d'apostat ne devait pas leur concilier la croyance publique; cependant c'est un plaisir de voir avec quelle confiance ils annoncent tous deux qu'ils sont chargés du dépôt de la vérité: ils rebattent sans cesse cette maxime, qu'il faut oser dire tout ce qui est vrai: ils devaient ajouter qu'il faut commencer par en être instruit.*

Leur maxime dans leur bouche est leur propre condamnation: mais cette maxime en elle-même mérite bien d'être examinée, puisqu'elle est devenue l'excuse de toutes les satires.

Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite sans doute: mais s'il y a quelque anecdote odieuse sur un prince, si dans l'intérieur de son domestique il s'est livré comme tant de particuliers à des faiblesses de l'humanité connues peut-être d'un ou deux confidens, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidens ne devaient révéler à personne? Je veux que vous ayez pénétré dans ce mystère, pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de se couvrir dans le secret de sa maison? & par quelle raison publiez-vous ce scandale? Pour flater la curiosité des hommes, répondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre qui sans cela ne serait pas lu. Vous

n'êtes donc qu'un ſatirique, qu'un faiſeur de libelles, qui vendez des médiſances, & non pas un hiſtorien.

Si cette faibleſſe d'un homme public, ſi ce vice ſecret que vous cherchez à faire connaître, a influé ſur les affaires publiques, s'il a fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'état, rendu les citoyens malheureux, vous devez en parler : votre devoir eſt de démêler ce petit reſſort caché qui a produit de grands événemens, hors de là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne ſoit cachée : *c'eſt une maxime qui peut ſouffrir quelques exceptions. Mais en voici une qui n'en admet point* : Ne dites à la poſtérité que ce qui eſt digne de la poſtérité.

§. VI.

Outre le menſonge dans les faits, il y a encore le menſonge dans les portraits. Cette fureur de charger une hiſtoire de portraits a commencé en France par les romans. C'eſt Clélie *qui mit cette manie à la mode.* Sarrazin *dans l'aurore du bon goût fit l'hiſtoire de la conſpiration de* Valſtein, *qui n'avait jamais conſpiré : il ne manque pas en faiſant le portrait de* Valſtein *qu'il n'avait jamais vu, de traduire preſque tout ce que* Salluſte *dit de* Catilina *que* Salluſte *avait beaucoup vu. C'eſt écrire l'hiſtoire en bel eſprit ; & qui veut trop faire parade de ſon eſprit ne réuſſit qu'à le montrer, ce qui eſt bien peu de choſe.*

Il convenait au cardinal de Retz *de peindre les principaux perſonnages de ſon tems qu'il avait tous pratiqués, & qui avaient été ou ſes amis ou ſes ennemis ; il ne les a pas peint ſans doute de ces couleurs fades dont* Maimbourg *enlumine dans ſes hiſtoires romaneſques les princes des tems paſſés. Mais était-il un peintre fidèle ? La paſſion, le goût de la ſingularité n'égaraient-ils pas ſon pinceau ? Devait-il, par exemple, s'expri-*

mer ainsi sur la reine mère de Louis XIV. Elle avait de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte aux yeux de ceux qui ne la connaissaient pas ; plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fonds, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de desintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, & plus d'incapacité que tout ce que dessus ?

Il faut avouer que les obscurités de ces expressions, cette foule d'antithèses & de comparatifs, & le burlesque de cette peinture si indigne de l'histoire, ne doivent pas plaire aux esprits bienfaits. Ceux qui aiment la vérité doutent de celle du portrait, en lui comparant la conduite de la reine ; & les cœurs vertueux sont aussi révoltés de l'aigreur & du mépris que l'historien déploie en parlant d'une princesse qui le combla de bienfaits, qu'ils sont indignés de voir un archevêque faire la guerre civile, comme il l'avoue uniquement pour le plaisir de la faire.

S'il faut se défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient si à portée de bien peindre, comment pourrait-on croire sur sa parole un historien, s'il affectait de vouloir pénétrer un prince qui aurait vécu à six cents lieues de lui ? Il faut en ce cas le peindre par ses actions, & laisser à ceux qui ont approché long-tems de sa personne le soin de dire le reste.

Les harangues sont une autre espèce de mensonge oratoire que les historiens se sont permis autrefois. On faisait dire à ses héros ce qu'ils auraient pu dire. Cette liberté sur-tout pouvait se prendre avec un personnage d'un tems éloigné : mais aujourd'hui ces fictions ne sont plus tolérées : on exige bien plus ; car si on mettait dans la bouche d'un prince une harangue

qu'il n'eût pas prononcée, on ne regarderait l'hiſtorien que comme un rhéteur.

Une troiſième eſpèce de menſonge, & la plus groſſière de toutes, mais qui fut long-tems la plus ſéduiſante, c'eſt le merveilleux : il domine dans toutes les hiſtoires anciennes, ſans en excepter une ſeule.

On trouve même encor quelques prédictions dans l'hiſtoire de Charles XII. *par* Norberg : *mais on n'en voit dans aucun de nos hiſtoriens ſenſés qui ont écrit dans ce ſiècle : les ſignes, les prodiges, les apparitions ſont renvoyées à la fable. L'hiſtoire avait beſoin d'être éclairée par la philoſophie.*

§. VII.

Il y a un article important qui peut intéreſſer la dignité des couronnes. Oléarius *qui accompagnait en 1634 des envoyés de Holſtein en Ruſſie & en Perſe, rapporte au livre troiſième de ſon hiſtoire, que le czar* Ivan-Baſilovitz *avait rélégué en Sibérie un ambaſſadeur de l'empereur ; c'eſt un fait dont aucun autre hiſtorien, que je ſache, n'a jamais parlé : il n'eſt pas vraiſemblable que l'empereur eût ſouffert une violation du droit des gens ſi extraordinaire & ſi outrageante.*

Le même Oléarius *dit dans un autre endroit : « Nous » partîmes le 13 février 1634 de compagnie avec un » certain ambaſſadeur de France qui s'appellait* Charles » de Tallerand, *prince de Chalais, &c.* Louis *l'avait » envoyé avec* Jacques Rouſſel *en ambaſſade en Turquie » & en Moſcovie ; mais ſon collègue lui rendit de ſi » mauvais offices auprès du patriarche, que le grand-duc » le rélégua en Sibérie. »*

Au livre troiſième, il dit que cet ambaſſadeur, prince de Chalais, & le nommé Rouſſel *ſon collègue qui était marchand, étaient envoyés* de Henri IV. *Il eſt aſſez probable que* Henri IV. *mort en 1610, n'envoya point d'ambaſſade en Moſcovie en 1634. Si* Louis XIII. *avait fait partir pour ambaſſadeur un homme*

d'une maiſon auſſi illuſtre que celle de Tallerand, *il ne lui eût point donné un marchand pour collègue ; l'Europe aurait été informée de cette ambaſſade, & l'outrage ſingulier fait au roi de France eût fait encor plus de bruit.*

*Ayant conteſté ce fait incroyable, & voyant que la fable d'*Oléarius *avait pris quelque crédit, je me ſuis cru obligé de demander des éclairciſſemens au dépôt des affaires étrangères en France. Voici ce qui a donné lieu à la mépriſe d'*Oléarius.

Il y eut en effet un homme de la maiſon de Tallerand, *qui ayant la paſſion des voyages, alla juſqu'en Turquie, ſans parler à ſa famille, & ſans demander des lettres de recommandation. Il rencontra un marchand Hollandais nommé* Rouſſel, *député d'une compagnie de négoce, & qui n'était pas ſans liaiſons avec le miniſtère de France. Le marquis de* Tallerand *ſe joignit avec lui pour aller voir la Perſe ; & s'étant brouillé en chemin avec ſon compagnon de voyage,* Rouſſel *le calomnia auprès du patriarche de Moſcou ; on l'envoya en effet en Sibérie ; il trouva le moyen d'avertir ſa famille, & au bout de trois ans, le ſecretaire d'état, M.* des-Noyers, *obtint ſa liberté de la cour de Moſcou.*

Voilà le fait mis au jour : il n'eſt digne d'entrer dans l'hiſtoire, qu'autant qu'il met en garde contre la prodigieuſe quantité d'anecdotes de cette eſpèce, rapportées par les voyageurs.

Il y a des erreurs hiſtoriques ; il y a des menſonges hiſtoriques. Ce que rapporte Oléarius *n'eſt qu'une erreur ; mais quand on dit qu'un czar fit clouer le chapeau d'un ambaſſadeur ſur ſa tête, c'eſt un menſonge. Qu'on ſe trompe ſur le nombre & la force des vaiſſeaux d'une armée navale, qu'on donne à une contrée plus ou moins d'étendue, ce n'eſt qu'une erreur, & une erreur très-pardonnable. Ceux qui répètent les anciennes fables*

dans lesquelles l'origine de toutes les nations est envelopée, peuvent être accusés d'une faiblesse commune à tous les auteurs de l'antiquité; ce n'est pas là mentir, ce n'est proprement que transcrire des contes.

*L'inadvertance nous rend encor sujet à bien des fautes, qu'on ne peut appeller mensonges. Si dans la nouvelle géographie d'*Hubner *on trouve que les bornes de l'Europe sont à l'endroit où le fleuve Oby se jette dans la mer Noire, & que l'Europe a trente millions d'habitans; voilà des inattentions que tout lecteur instruit rectifie. Cette géographie vous présente souvent des villes grandes, fortifiées, peuplées qui ne sont plus que des bourgs presque déserts; il est aisé alors de s'appercevoir que le tems a tout changé; l'auteur a consulté des anciens, & ce qui était vrai de leur tems, ne l'est plus aujourd'hui.*

On se trompe encor en tirant des inductions. Pierre le Grand *abolit le patriarchat.* Hubner *ajoute qu'il se déclara patriarche lui-même. Des anecdotes prétendues de Russie vont plus loin, & disent qu'il officia pontificalement: ainsi, d'un fait avéré on tire des conclusions erronées, ce qui n'est que trop commun.*

Ce que j'ai appellé mensonge historique est plus commun encor; c'est ce que la flaterie, la satire, ou l'amour insensé du merveilleux fait inventer. L'historien qui pour plaire à une famille puissante loue un tyran, est un lâche; celui qui veut flétrir la mémoire d'un bon prince est un monstre; & le romancier qui donne ses imaginations pour la vérité, est méprisé. Tel qui autrefois faisait respecter des fables par des nations entières, ne serait pas lu aujourd'hui des derniers des hommes.

Il y a des critiques plus menteurs encor, qui altèrent des passages, ou qui ne les entendent pas, qui inspirés par l'envie, écrivent avec ignorance contre des ouvrages utiles, ce sont les serpens qui rongent la lime, il faut les laisser faire.

HISTOIRE
DE LA RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND.



AVANT-PROPOS.

DANS les premières années du ſiècle où nous ſommes, le vulgaire ne connaiſſait dans le Nord de héros que *Charles douze*. Sa valeur perſonnelle qui tenait beaucoup plus d'un ſoldat que d'un roi, l'éclat de ſes victoires & même de ſes malheurs frapaient tous les yeux qui voient aiſément ces grands événemens, & qui ne voient pas les travaux longs & utiles. Les étrangers doutaient même alors que les entrepriſes du czar PIERRE PREMIER puſſent ſe ſoutenir; elles ont ſubſiſté, & ſe ſont perfectionnées, ſur-tout ſous l'impératrice ELIZABETH ſa fille, & encor plus ſous CATHERINE SECONDE. Cet empire eſt aujourd'hui compté parmi les plus floriſſans états, & PIERRE eſt dans le rang des plus grands légiſlateurs. Quoique ſes entrepriſes n'euſſent pas beſoin de ſuccès aux yeux des ſages, ces ſuccès ont affermi pour jamais ſa gloire. On juge aujourd'hui que *Charles douze* méritait d'être le premier ſoldat de PIERRE LE GRAND. L'un n'a laiſſé que des ruines, l'autre eſt un fondateur en tout genre. J'oſai porter à-peu-près ce jugement il y a trente années, lorſque j'écrivis l'hiſtoire de *Charles*. Les mémoires qu'on me fournit aujourd'hui ſur la Ruſſie, me mettent en état de faire connaître cet Empire, dont les peuples ſont ſi anciens, & chez qui les loix, les mœurs & les arts ſont d'une création nouvelle.

CHAPITRE PREMIER.



DESCRIPTION
DE LA RUSSIE.

L'EMPIRE de Ruſſie eſt le plus vaſte de notre hémiſphère ; il s'étend d'occident en orient, l'eſpace de plus de deux mille lieues communes de France, & il a plus de huit cents lieues du ſud au nord dans ſa plus grande largeur. Il confine à la Pologne & à la mer Glaciale; il touche à la Suède & à la Chine. Sa longueur, de l'iſle de Dago à l'occident de la Livonie, juſqu'à ſes bornes les plus orientales, comprend près de cent ſoixante & dix degrés ; de ſorte que, quand on a midi à l'occident, on a près de minuit à l'orient de l'empire. Sa largeur eſt de trois mille ſix cents verſtes du ſud au nord, ce qui fait huit cents cinquante de nos lieues communes.

Nous connaiſſions ſi peu les limites de ce pays dans le ſiècle paſſé, que lorſqu'en 1689 nous aprîmes que les Chinois & les Ruſſes étaient en guerre, & que l'empereur *Camhi* d'un côté, & de l'autre les czars *Ivan* & *Pierre*, envoyaient, pour terminer leurs différends, une ambaſſade à trois cents lieues de Pékin, ſur les limites des deux empires, nous traitâmes d'abord cet événement de fable.

Ce qui eſt compris aujourd'hui ſous le nom de Ruſſie, ou des Ruſſies, eſt plus vaſte que tout le reſte de l'Europe, & que ne le fut jamais l'empire romain, ni celui de *Darius* conquis par *Alexandre* : car il contient plus de onze cent mille de nos lieues quarrées. L'empire romain & celui d'*Alexandre* n'en contenaient

chacun qu'environ cinq cent cinquante mille, & il n'y a pas un royaume en Europe qui ſoit la douzième partie de l'empire romain. Pour rendre la Ruſſie auſſi peuplée, auſſi abondante, auſſi couverte de villes que nos pays méridionaux, il faudra encor des ſiècles & des czars tels que PIERRE LE GRAND.

Un ambaſſadeur Anglais qui réſidait en 1733 à Péterſbourg, & qui avait été à Madrid, dit dans ſa relation manuſcrite, que dans l'Eſpagne, qui eſt le royaume de l'Europe le moins peuplé, on peut compter quarante perſonnes par chaque mille quarré, & que dans la Ruſſie on n'en peut compter que cinq : nous verrons au chapitre ſecond ſi ce miniſtre ne s'eſt pas abuſé. Le plus grand des ingénieurs & le meilleur des citoyens, le maréchal de *Vauban*, ſuppute qu'en France chaque mille quarré contient à-peu-près deux cents habitans l'un portant l'autre. Ces évaluations ne ſont jamais bien exactes, mais elles ſervent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Pétersbourg à Pekin on trouverait à peine une grande montagne dans la route que les caravanes pourraient prendre par la Tartarie indépendante, par les plaines des Calmoucs & par le grand déſert de Kobi ; & il eſt à remarquer que d'Archangel à Pétersbourg, & de Pétersbourg aux extrémités de la France ſeptentrionale, en paſſant par Dantzick, Hambourg, Amſterdam, on ne voit pas ſeulement une colline un peu haute. Cette obſervation peut faire douter de la vérité du ſyſtême dans lequel on veut que les montagnes n'aient été formées que par le roulement des flots de la mer : on ſuppoſe que tout ce qui eſt terre aujourd'hui a été mer très-long-tems. Mais comment les flots qui dans cette ſuppoſition ont formé les Alpes, les Pyrénées & le Taurus, n'auraient-ils pas formé auſſi quelque côteau élevé de la Normandie à la Chine dans un eſpace tortueux de trois mille lieues? La géogra-

phie, ainsi considérée, pourrait prêter des lumières à la physique, ou du moins donner des doutes.

Nous appellions autrefois la Russie du nom de Moscovie, parce que la ville de Moscou, capitale de cet empire, était la résidence des grands-ducs de Russie : aujourd'hui l'ancien nom de Russie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko jusqu'au-delà de Moscou, la Russie blanche, & pourquoi *Hubner* la nomme noire, ni pour quelle raison la Kiovie doit être la Russie rouge.

Il se peut encor que *Madiès* le Scythe, qui fit une irruption en Asie près de sept siècles avant notre ère, ait porté ses armes dans ces régions, comme ont fait depuis *Gengis* & *Tamerlan*, & comme probablement on avait fait long-tems avant *Madiès*. Toute antiquité ne mérite pas nos recherches; celles des Chinois, des Indiens, des Perses, des Egyptiens, sont constatées par des monumens illustres & intéressans. Ces monumens en supposent encor d'autres très-antérieurs, puisqu'il faut un grand nombre de siècles avant qu'on puisse seulement établir l'art de transmettre ses pensées par des signes durables, & qu'il faut encor une multitude de siècles précédens pour former un langage régulier. Mais nous n'avons point de tels monumens dans notre Europe aujourd'hui si policée ; l'art de l'écriture fut long-tems inconnu dans tout le Nord : le patriarche *Constantin*, qui a écrit en russe l'histoire de Kiovie, avoue que dans ces pays on n'avait point l'usage de l'écriture au cinquième siècle.

Que d'autres examinent si des Huns, des Slaves & des Tatars ont conduit autrefois des familles errantes & affamées vers la source du Boristhène. Mon dessein est de faire voir ce que le czar PIERRE a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien cahos. Il faut toujours se souvenir qu'aucune famille sur la terre ne connaît son premier auteur, & que par conséquent

aucun peuple ne peut ſavoir ſa première origine.

Je me ſers du nom de Ruſſes pour déſigner les habitans de ce grand empire. Celui de Roxelans qu'on leur donnait autrefois ſerait plus ſonore, mais il faut ſe conformer à l'uſage de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes & d'autres mémoires depuis quelque tems emploient le mot de *Ruſſiens*; mais comme ce mot approche trop de *Pruſſiens*, je m'en tiens à celui de Ruſſes que preſque tous nos auteurs leur ont donné; & il m'a paru que le peuple le plus étendu de la terre doit être connu par un terme qui le diſtingue abſolument des autres nations.

Il faut d'abord que le lecteur ſe faſſe, la carte à la main, une idée nette de cet empire, partagé aujourd'hui en ſeize grands gouvernemens, qui ſeront un jour ſubdiviſés, quand les contrées du ſeptentrion & de l'orient auront plus d'habitans.

Voici quels ſont ces ſeize gouvernemens, dont pluſieurs renferment des provinces immenſes.

DE LA LIVONIE.

La province la plus voiſine de nos climats eſt celle de la Livonie. C'eſt une des plus fertiles du nord. Elle était payenne au douzième ſiècle. Des négocians de Brême & de Lubeck y commercèrent, & des religieux croiſés, nommés *Porte-glaives*, unis enſuite à l'ordre Teutonique, s'en emparèrent au treizième ſiècle, dans le tems que la fureur des croiſades armait les chrétiens contre tout ce qui n'était pas de leur religion. *Albert*, markgrave de Brandebourg, grand-maître de ces religieux conquérans, ſe fit ſouverain de la Livonie & de la Pruſſe Brandebourgeoiſe, vers l'an 1514. Les Ruſſes & les Polonais ſe diſputèrent dès-lors cette province. Bientôt les Suédois y entrèrent: elle fut long-tems ravagée par toutes ces puiſſances. Le roi de Suède

Guſtave-Adolphe la conquit. Elle fut cédée à la Suède en 1660. par la célèbre paix d'Oliva ; & enfin le czar PIERRE l'a conquiſe ſur les Suédois, comme on le verra dans le cours de cette hiſtoire.

La Courlande qui tient à la Livonie, eſt toujours vaſſale de la Pologne, mais dépend beaucoup de la Ruſſie. Ce ſont-là les limites occidentales de cet empire dans l'Europe chrétienne.

DES GOUVERNEMENS DE REVEL, DE PETERSBOURG ET DE VIBOURG.

Plus au nord, ſe trouve le gouvernement de Rével, & de l'Eſtonie. Rével fut bâtie par les Danois au treizième ſiècle. Les Suédois ont poſſédé l'Eſtonie depuis que le pays ſe fut mis ſous la protection de la Suède en 1561 ; & c'eſt encor une des conquêtes de PIERRE.

Au bord de l'Eſtonie eſt le golphe de Finlande. C'eſt à l'orient de cette mer, & à la jonction de la Neva, & du lac de Ladoga, qu'eſt la ville de Pétersbourg, la plus nouvelle & la plus belle ville de l'empire, bâtie par le czar PIERRE, malgré tous les obſtacles réunis qui s'opoſaient à ſa fondation.

Elle s'élève ſur le golphe de Cronſtadt, au milieu de neuf bras de rivières, qui diviſent ſes quartiers ; un château occupe le centre de la ville, dans une iſle formée par le grand cours de la Neva : ſept canaux tirés des rivières baignent les murs d'un palais, ceux de l'amirauté, du chantier des galères, & pluſieurs manufactures. Trente-cinq grandes égliſes ſont autant d'ornemens à la ville : & parmi ces égliſes il y en a cinq pour les étrangers, ſoit catholiques-romains, ſoit réformés, ſoit luthériens : ce ſont cinq temples élevés à la tolérance, & autant d'exemples donnés aux autres nations. Il y a cinq palais ; l'ancien qu'on nomme celui d'été, ſitué ſur la rivière de Neva, eſt bordé d'une

baluſtrade immenſe de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau palais d'été près de la porte triomphale, eſt un des plus beaux morceaux d'architecture qui ſoient en Europe; les bâtimens élevés pour l'amirauté, pour le corps des cadets, pour les collèges impériaux, pour l'académie des ſciences, la bourſe, le magaſin des marchandiſes, celui des galères, ſont autant de monumens magnifiques. La maiſon de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vaſes ſont de porcelaine : le magaſin pour la cour, la fonderie, l'arſenal, les ponts, les marchés, les places, les caſernes pour la garde à cheval, & pour les gardes à pied, contribuent à l'embelliſſement de la ville, autant qu'à ſa ſûreté. On y compte actuellement quatre cent mille ames. Aux environs de la ville ſont des maiſons de plaiſance, dont la magnificence étonne les voyageurs : il y en a une dont les jets d'eau ſont très-ſupérieurs à ceux de Verſailles. Il n'y avait rien en 1702; c'était un marais impraticable. Pétersbourg eſt regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite province conquiſe par PIERRE PREMIER. Vibourg conquis par lui, & la partie de la Finlande, perdue & cédée par la Suède en 1742. ſont un autre Gouvernement.

ARCHANGEL.

Plus haut en montant au nord, eſt la province d'Archangel, pays entiérement nouveau pour les nations méridionales de l'Europe. Il prit ſon nom de *St. Michel l'Archange*, ſous la protection duquel il fut mis, longtems après que les Ruſſes eurent reçu le chriſtianiſme, qu'ils n'ont embraſſé qu'au commencement du onzième ſiècle. Ce ne fut qu'au milieu du ſeizième que ce pays fut connu des autres nations. Les Anglais en 1533 cherchèrent un paſſage par les mers du Nord & de l'Eſt, pour aller aux Indes orientales. *Chancelor,*

capitaine d'un des vaiſſeaux équipés pour cette expédition, découvrit le port d'Archangel dans la mer Blanche. Il n'y avait dans ce déſert qu'un couvent avec la petite égliſe de *St. Michel l'Archange.*

De ce port ayant remonté la rivière de la Duna, les Anglais arrivèrent au milieu des terres, & enfin à la ville de Moſcou. Ils ſe rendirent aiſément les maîtres du commerce de la Ruſſie, qui de la ville de Novogorod, où il ſe faiſait par terre, fut tranſporté à ce port de mer. Il eſt à la vérité inabordable ſept mois de l'année: cependant il fut beaucoup plus utile que les foires de la grande Novogorod, tombées en décadence par les guerres contre la Suède. Les Anglais obtinrent le privilége d'y commercer ſans payer aucun droit, & c'eſt ainſi que toutes les nations devraient peut-être négocier enſemble. Les Hollandais partagèrent bientôt le commerce d'Archangel, qui ne fut pas connu des autres peuples.

Long-tems auparavant, les Génois & les Vénitiens avaient établi un commerce avec les Ruſſes par l'embouchure du Tanaïs, où ils avoient bâti une ville appellée Tana: mais depuis les ravages de *Tamerlan* dans cette partie du monde, cette branche du commerce des Italiens avait été détruite; celui d'Archangel a ſubſiſté avec de grands avantages pour les Anglais & les Hollandais, juſqu'au tems où PIERRE LE GRAND a ouvert la mer Baltique à ſes états.

LAPONIE RUSSE,

Du Gouvernement d'Archangel.

A l'occident d'Archangel, & dans ſon gouvernement, eſt la Laponie Ruſſe, troiſième partie de cette contrée; les deux autres appartiennent à la Suède & au Dannemarck. C'eſt un très-grand pays, qui occupe environ huit degrés de longitude, & qui s'étend en latitude du cercle polaire au cap nord. Les peuples qui l'habitent étaient

confufément connus de l'antiquité, fous le nom de Troglodites & de Pygmées feptentrionaux; ces noms convenaient en effet à des hommes hauts pour la plupart de trois coudées, qui habitent des cavernes : ils font tels qu'ils étaient alors, d'une couleur tannée, quoique les autres peuples feptentrionaux foient blancs; prefque tous petits, tandis que leurs voifins & les peuples d'Iflande fous le cercle polaire, font d'une haute ftature; ils femblent faits pour leur pays montueux, agiles, ramaffés, robuftes; la peau dure, pour mieux réfifter au froid; les cuiffes, les jambes déliées; les pieds menus, pour courir plus légérement au milieu des rochers dont leur terre eft toute couverte; aimant paffionnément leur patrie, qu'eux feuls peuvent aimer, & ne pouvant même vivre ailleurs. On a prétendu, fur la foi d'*Olaus*, que ces peuples étaient originaires de Finlande, & qu'ils fe font retirés dans la Laponie, où leur taille a dégénéré. Mais pourquoi n'auraient-ils pas choifi des terres moins au nord, où la vie eût été plus commode? Pourquoi leur vifage, leur figure, leur couleur, tout, diffère-t-il entiérement de leurs prétendus ancêtres? Il ferait peut-être auffi convenable de dire que l'herbe qui croît en Laponie, vient de l'herbe du Dannemarck, & que les poiffons particuliers à leurs lacs viennent des poiffons de Suède. Il y a grande apparence que les Lapons font indigènes, comme leurs animaux font une production de leur pays, que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expreffions de leurs voifins, ce qui arrive à tous les peuples. Mais quand deux nations donnent aux chofes d'ufage, aux objets qu'elles voient fans ceffe, des noms abfolument différens, c'eft une grande préfomption qu'un de ces peuples n'eft pas une colonie de l'autre. Les Finlandais appellent un ours, *karu*, & les Lapons *muriet*: le foleil en finlandais fe nomme *auringa*, en

langue laponne *beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitans de Finlande & de la Laponie Suédoise ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac* ; & depuis le tems de *Gustave-Adolphe*, auquel ils doivent le nom de luthériens, ils appellent JESUS-CHRIST le fils d'*Iumalac*. Les Lapons Moscovites sont aujourd'hui censés de l'église grecque ; mais ceux qui errent vers les montagnes septentrionales du cap-nord, se contentent d'adorer un dieu sous quelques formes grossières, ancien usage de tous les peuples nomades.

Cette espèce d'hommes peu nombreuse a très-peu d'idées, & ils sont heureux de n'en avoir pas davantage ; car alors ils auraient de nouveaux besoins qu'ils ne pourraient satisfaire ; ils vivent contens & sans maladies, en ne buvant guère que de l'eau dans le climat le plus froid, & arrivent à une longue vieillesse. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes & à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du sentiment de la supériorité qu'ils reconnaissaient dans ces étrangers, en voulant qu'ils pussent servir à corriger les défauts de leur race. C'était un usage établi chez les peuples vertueux de Lacédémone. Un époux priait un jeune homme bien fait de lui donner de beaux enfans qu'il pût adopter. La jalousie & les loix empêchent les autres hommes de donner leurs femmes : mais les Lapons étaient presque sans loix, & probablement n'étaient point jaloux.

MOSCOU.

Quand on a remonté la Duna du nord au sud, on arrive au milieu des terres à Moscou la capitale de l'empire. Cette ville fut long-tems le centre des états Russes, avant qu'on se fût étendu du côté de la Chine & de la Perse.

Moscou située par le 55e degré & demi de latitude,

dans un terrain moins froid & plus fertile que Pétersbourg, eſt au milieu d'une vaſte & belle plaine, ſur la rivière de Moska (1), & de deux autres petites qui ſe perdent avec elle dans l'Occa & vont enſuite groſſir le fleuve du Volga. Cette ville n'était au treizième ſiècle qu'un aſſemblage de cabanes peuplées de malheureux opprimés par la race de *Gengis-Kan*.

Le (2) cremelin qui fut le ſéjour des grands-ducs, n'a été bâti qu'au quatorzième ſiècle, tant les villes ont peu d'antiquité dans cette partie du monde. Ce cremelin fut conſtruit par des architectes Italiens, ainſi que pluſieurs égliſes dans ce goût gothique, qui était alors celui de toute l'Europe; il y en a deux du célèbre *Ariſtote* de Bologne, qui fleuriſſait au quinzième ſiècle; mais les maiſons des particuliers n'étaient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connaître Moſcou, eſt *Olearius*, qui en 1633 accompagna une ambaſſade d'un duc de Holſtein, ambaſſade auſſi vaine dans ſa pompe qu'inutile dans ſon objet. Un Holſtenois devait être frappé de l'immenſité de Moſcou, de ſes cinq enceintes, du vaſte quartier des czars, & d'une ſplendeur aſiatique qui régnait alors à cette cour. Il n'y avait rien de pareil en Allemagne; nulle ville à beaucoup près auſſi vaſte, auſſi peuplée.

Le comte de *Carliſle*, au contraire ambaſſadeur de *Charles ſecond*, en 1663, auprès du czar *Alexis*, ſe plaint dans ſa relation, de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moſcou, ni hôtellerie dans la route, ni ſecours d'aucune eſpèce. L'un jugeait comme un Allemand du nord, l'autre comme un Anglais, & tous deux par comparaiſon. L'Anglais fut révolté de voir que la plupart des Boyards avaient pour lit des planches, ou des bancs, ſur leſquels on étendait une

(1) En ruſſe *Moskwa*.

(2) En ruſſe *Krelmn*.

peau ou une couverture ; c'eſt l'uſage antique de tous les peuples. Les maiſons preſque toutes de bois étaient ſans meubles, preſque toutes les tables à manger ſans linges, point de pavé dans les rues, rien d'agréable & de commode, très-peu d'artiſans, encor étaient-ils groſſiers, & ne travaillaient qu'aux ouvrages indiſpenſables. Ces peuples auraient paru des Spartiates, s'ils avaient été ſobres.

Mais la cour dans les jours de cérémonie paraiſſait celle d'un roi de Perſe. Le comte de *Carliſle* dit, qu'il ne vit qu'or & pierreries ſur les robes du czar & de ſes courtiſans : ces habits n'étaient pas fabriqués dans le pays : cependant il était évident qu'on pouvait rendre les peuples induſtrieux, puiſqu'on avait fondu à Moſcou longtems auparavant, ſous le règne de czar *Boris Godono*, la plus groſſe cloche qui ſoit en Europe, & qu'on voyait dans l'égliſe patriarchale des ornemens d'argent qui avaient exigé beaucoup de ſoins. Ces ouvrages dirigés par des Allemans & des Italiens étaient des efforts paſſagers ; c'eſt l'induſtrie de tous les jours, & la multitude des arts continuellement exercés, qui fait une nation floriſſante. La Pologne alors, & tous les pays voiſins des Ruſſes, ne leur étaient pas ſupérieurs. Les arts de la main n'étaient pas plus perfectionnés dans le nord de l'Allemagne, & les beaux-arts n'y étaient guère plus connus au milieu du dix-ſeptième ſiècle.

Quoique Moſcou n'eût rien alors de la magnificence & des arts de nos grandes villes d'Europe, cependant ſon circuit de vingt mille pas, la partie appellée la ville chinoiſe, où les raretés de la Chine s'étalaient ; le vaſte quartier du cremelin, où eſt le palais des czars, quelques dômes dorés, des tours élevées & ſingulières, & enfin le nombre de ſes habitans qui monte à près de cinq cent mille, tout cela faiſait de Moſcou une des plus conſidérables villes de l'univers.

Théodore ou *Fœdor*, frere ainé de PIERRE LE

GRAND, commença à policer Mofcou. Il fit conftruire plufieurs grandes maifons de pierre, quoique fans aucune architecture régulière. Il encourageait les principaux de fa cour à bâtir, leur avançant de l'argent, & leur fourniffant des matériaux. C'eft à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux, & quelques embelliffemens utiles. PIERRE qui a tout fait, a eu foin de Mofcou, en conftruifant Pétersbourg; il l'a fait paver; il l'a orné & enrichi par des édifices, par des manufactures; enfin un chambellan (1) de l'impératrice ELIZABETH fille de PIERRE y a été l'inftituteur d'une univerfité depuis quelques années. C'eft le même qui m'a fourni tous les mémoires fur lefquels j'écris. Il était bien plus capable que moi de compofer cette hiftoire, même dans ma langue; tout ce qu'il m'a écrit, fait foi que ce n'eft que par modeftie qu'il m'a laiffé le foin de cet ouvrage.

SMOLENSKO.

A l'occident du duché de Mofcou, eft celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie européane. Les duchés de Mofcovie & de Smolensko, compofaient la Ruffie blanche proprement dite. Smolensko, qui appartenait d'abord aux grands-ducs de Ruffie, fut conquife par le grand-duc de Lithuanie au commencement du quinzième fiècle, reprife cent ans après par fes anciens maîtres. Le roi de Pologne, *Sigifmond III*, s'en empara en 1611. Le czar *Alexis*, père de PIERRE, la recouvra en 1654, & depuis ce tems elle a toujours fait partie de l'empire de Ruffie. Il eft dit dans l'éloge du czar PIERRE prononcé à Paris dans l'académie des fciences, que les Ruffes avant lui n'avaient rien conquis à l'occident & au midi : il eft évident qu'on s'eft trompé.

(1) M. *de Showalow*.

DES GOUVERNEMENS DE NOVOGOROD, ET DE KIOVIE OU UKRAINE.

Entre Pétersbourg & Smolensko eſt la province de Novogorod. On dit que c'eſt dans ce pays que les anciens Slaves, ou Slavons, firent leur premier établiſſement. Mais d'où venaient ces Slaves, dont la langue s'eſt étendue dans le nord-eſt de l'Europe ? *Sla* ſignifie un chef, & *eſclave* appartenant au chef. Tout ce qu'on ſait de ces anciens Slaves, c'eſt qu'ils étaient des conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande ſituée ſur une rivière navigable dès ſa ſource, laquelle jouit long-tems d'un floriſſant commerce, & fut une puiſſante alliée des villes Anſéatiques. Le czar *Ivan Baſilovitz* (1), la conquit en 1467, & en emporta toutes les richeſſes, qui contribuèrent à la magnificence de la cour de Moſcou, preſqu'inconnue juſqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko, vous trouvez la province de Kiovie, qui eſt la petite Ruſſie, la Ruſſie rouge, ou l'Ukraine, traverſée par le Dnieper, que les Grecs ont appellé Boriſthène. La différence de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mélodieux, ſert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudeſſe de tous les anciens peuples du Nord & les graces de la langue grecque. La capitale Kiou, autrefois Kiſovie, fut bâtie par les empereurs de Conſtantinople, qui en firent une colonie : on y voit encor des inſcriptions grecques de douze cents années : c'eſt la ſeule ville qui ait quelque antiquité dans ces pays où les hommes ont vécu tant de ſiècles ſans bâtir des murailles. Ce fut-là que les grands-ducs de Ruſſie firent leur réſidence dans l'onzième ſiècle, avant que les Tartares aſſerviſſent la Ruſſie.

Les Ukraniens, qu'on nomme Coſaques, ſont un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares

(1) En Ruſſe *Iwan Waſſiliewitſch*.

réunis. Cette contrée faisait partie de l'ancienne Scythie. Il s'en faut beaucoup que Rome & Constantinople, qui ont dominé sur tant de nations, soient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'efforce d'y faire du bien aux hommes; mais les hommes n'y ont pas secondé la nature, vivant des fruits que produit une terre aussi inculte que féconde, & vivant encor plus de rapine, amoureux à l'excès d'un bien préférable à tout, la liberté; & cependant ayant servi tour-à-tour la Pologne & la Turquie. Enfin ils se donnèrent à la Russie en 1654, sans trop se soumettre, & PIRRE les a soumis.

Les autres nations sont distinguées par leurs villes, & leurs bourgades. Celle-ci est partagée en dix régimens. A la tête de ces dix régimens était un chef élu à la pluralité des voix, nommé *Hetman* ou *Itman*. Ce capitaine de la nation n'avait pas le pouvoir suprême. C'est aujourd'hui un seigneur de la cour que les souverains de Russie leur donnent pour *Hetman*; c'est un véritable gouverneur de province semblable à nos gouverneurs de ces pays d'états qui ont encor quelques priviléges.

Il n'y avait d'abord dans ce pays que des payens & des mahométans; ils ont été batisés chrétiens de la communion romaine, quand ils ont servi la Pologne; & ils sont aujourd'hui batisés chrétiens de l'église grecque, depuis qu'ils sont à la Russie.

Parmi eux sont compris ces Cosaques Zaporaviens, qui sont à-peu-près ce qu'étaient nos flibustiers, des brigands courageux. Ce qui les distingue de tous les autres peuples, c'est qu'ils ne souffrent jamais de femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les Amazones ne souffraient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur servent à peupler, demeurent dans d'autres isles du fleuve : point de mariage, point de famille : ils enrôlent les enfans mâles dans leur milice, & laissent les filles à leurs mères. Souvent le frère a des enfans de sa

sœur, & le père de sa fille. Point d'autres loix chez eux que les usages établis par les besoins : cependant ils ont quelques prêtres du rit grec. On a construit depuis quelque tems le fort Ste. Elizabeth sur le Boristhène pour les contenir. Ils servent dans les armées comme troupes irrégulières, & malheur à qui tombe dans leurs mains.

DES GOUVERNEMENS DE BELGOROD, DE VERONISE ET DE NISCHGOROD.

Si vous remontez au nord-est de la province de Kiovie entre le Boristhène & le Tanaïs, c'est le gouvernement de Belgorod qui se présente : il est aussi grand que celui de Kiovie. C'est une des plus fertiles provinces de la Russie ; c'est elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieuse de ce gros bétail, qu'on connaît sous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux provinces sont à l'abri des incursions des petits Tartares, par des lignes qui s'étendent du Boristhène au Tanaïs, garnies de forts & de redoutes.

Remontez encor au nord, passez le Tanaïs, vous entrez dans le gouvernement de Véronise, qui s'étend jusqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la capitale que nous nommons Véronise (1), à l'embouchure de la rivière de ce nom qui se jette dans le Tanaïs, PIERRE LE GRAND a fait construire sa première flotte ; entreprise dont on n'avait point encor d'idée dans tous ces vastes états. Vous trouvez ensuite le gouvernement de Nischgorod, fertile en grains, traversé par le Volga.

ASTRACAN.

De cette province vous entrez au midi dans le royaume d'Astracan. Ce pays commence au 43[e] degré & demi de latitude, sous le plus beau des climats, & finit

(1) En Russie on écrit & on prononce *Voronestch.*

vers

vers le cinquantième, comprenant environ autant de degrés de longitude que de latitude, borné d'un côté par la mer Caſpienne, de l'autre par les montagnes de la Circaſſie, & s'avançant encor au-delà de la mer Caſpienne, le long du mont Caucaſe; arroſé du grand fleuve Volga, du Jaïk & de pluſieurs autres rivières, entre leſquelles on peut, à ce que prétend l'ingénieur anglais *Perri*, tirer des canaux, qui en ſervant de lit aux inondations, feraient le même effet que les canaux du Nil, & augmenteraient la fertilité de la terre : mais à la droite & à la gauche du Volga & du Jaïk, ce beau pays était infeſté, plutôt qu'habité par des Tartares, qui n'ont jamais rien cultivé, & qui ont toujours vécu comme étrangers ſur la terre.

L'ingénieur *Perri* employé par PIERRE LE GRAND dans ces quartiers, y trouva de vaſtes déſerts couverts de paturages, de légumes, de ceriſiers, d'amandiers. Des moutons ſauvages d'une nourriture excellente paiſſaient dans ces ſolitudes. Il fallait commencer par dompter & par civiliſer les hommes de ces climats, pour y ſeconder la nature qui a été forcée dans le climat de Pétersbourg.

Ce royaume d'Aſtracan eſt une partie de l'ancien Capshak conquis par *Gengis-Kan*, & enſuite par *Tamerlan.* Ces Tartares dominèrent juſqu'à Moſcou. Le czar *Jean Baſilides*, petit-fils d'*Ivan Baſilovitz*, & le plus grand conquérant d'entre les Ruſſes, délivra ſon pays du joug Tartare au ſeizième ſiècle, & ajouta le royaume d'Aſtracan à ſes autres conquêtes, en 1554.

Aſtracan eſt la borne de l'Aſie & de l'Europe, & peut faire le commerce de l'une & de l'autre, en tranſportant par le Volga les marchandiſes apportées par la mer Caſpienne. C'était encor un des grands projets de PIERRE LE GRAND. Il a été exécuté en partie. Tout un fauxbourg d'Aſtracan eſt habité par des Indiens.

OREMBOURG.

Au ſud-eſt du royaume d'Aſtracan eſt un petit pays nouvellement formé, qu'on appelle Orembourg : la ville de ce nom a été bâtie en 1734 ſur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays eſt hériſſé des branches du mont Caucaſe. Des forrereſſes élevées de diſtance en diſtance, défendent les paſſages des montagnes & des rivières qui en deſcendent. C'eſt dans cette région auparavant inhabitée, qu'aujourd'hui les Perſans viennent dépoſer & cacher à la rapacité des brigands leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg eſt devenue le refuge des Perſans & de leurs fortunes, & s'eſt accrue de leurs calamités ; les Indiens, les peuples de la grande Bukarie y viennent trafiquer ; elle devient l'entrepôt de l'Aſie.

DES GOUVERNEMENS DE CASAN ET DE LA GRANDE PERMIE.

Au-delà du Volga & du Jaïk, vers le ſeptentrion, eſt le royaume de Caſan, qui comme Aſtracan tomba dans le partage d'un fils de *Gengis-Kan*, & enſuite d'un fils de *Tamerlan*, conquis de même par *Jean Baſilides.* Il eſt encor peuplé de beaucoup de Tartares mahométans. Cette grande contrée s'étend juſqu'à la Sibérie ; il eſt conſtant qu'elle a été floriſſante & riche autrefois ; elle a encor conſervé quelque opulence. Une province de ce royaume appellée la grande Permie, & enſuite le Solikan, était l'entrepôt des marchandiſes de la Perſe, & des fourures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnoies au coin des premiers califes, & quelques idoles d'or des Tartares (1) ; mais ces monumens d'anciennes richeſſes ont été trouvés au milieu de la pauvreté, & dans des déſerts ; il n'y avait

(1) Mémoires de *Stralemberg*, confirmés par mes mémoires ruſſes.

plus aucune trace de commerce ; Ces révoluions n'arrivent que trop vîte & trop aifément dans un pays ingrat, puifqu'elles font arrivées dans les plus fertiles.

Ce célèbre prifonnier Suédois *Stralemberg*, qui mit fi bien à profit fon malheur, & qui examina tous ces vaftes pays avec tant d'attention, eft le premier qui a rendu vraifemblable un fait qu'on n'avait jamais pu croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. *Pline* & *Pomponius-Mela* rapporte que du tems d'*Augufte*, un roi des Suèves fit préfent à *Metellus Celer* de quelques Indiens jetés par la tempête fur les côtes voifines de l'Elbe. Comment des habitans de l'Inde auraient-ils navigé fur les mers Germaniques ? Cette avanture a paru fabuleufe à tous nos modernes, fur-tout depuis que le commerce de notre hémifphère a changé par la découverte du cap de Bonne-Efpérance. Mais autrefois il n'était pas plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays feptentrionaux de l'Occident, que de voir un Romain paffer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens allaient en Perfe, s'embarquaient fur la mer d'Hircanie, remontaient le Rha qui eft le Volga, allaient jufqu'à la grande Permie par la Kama, & delà pouvaient aller s'embarquer fur la mer du Nord ou fur la Baltique. Il y a eu de tout tems des hommes entreprenans. Les Tyriens firent de plus furprenans voyages.

Si après avoir parcouru de l'œil toutes ces vaftes provinces, vous jetez la vue fur l'Orient, c'eft-là que les limites de l'Europe & de l'Afie fe confondent encor. Il aurait fallu un nouveau nom pour cette grande partie du monde. Les anciens divisèrent en Europe, Afie & Afrique leur univers connu ; ils n'en avaient pas vu la dixième partie ; c'eft ce qui fait que quand on a paffé les Palus-Méotides, on ne fait plus où l'Europe finit, & où l'Afie commence ; tout ce qui eft au-delà du mont Taurus, était défigné par le mot vague de Scythie, & le fut enfuite par celui de Tartarie ou Tatarie. Il ferait

convenable, peut-être, d'appeller terres arctiques, ou terres du Nord, tout le pays qui s'étend depuis la mer Baltique jufqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de terres auftrales à la partie du monde non moins vafte, fituée fous le pole antarctique, & qui fait le contrepoids du globe.

DU GOUVERNEMENT DE LA SIBERIE, DES SAMOYEDES, DES OSTIACKS.

Des frontières des provinces d'Archangel, de Refan, d'Aftracan, s'étend à l'orient la Sibérie, avec les terres ultérieures, jufqu'à la mer du Japon ; elle touche au midi de la Ruffie par le mont Caucafe; de-là au pays de Kamshatka, on compte environ douze cents lieues de France; & de la Tartarie méridionale, qui lui fert de limite, jufqu'à la mer Glaciale, on en compte environ quatre cents; ce qui eft la moindre largeur de l'empire. Cette contrée produit les plus riches fourures; & c'eft ce qui fervit à en faire la découverte en 1563. Ce ne fut pas fous le czar *Fœdor Ivanovitz*, mais fous *Ivan Bafilides* au feizième fiècle, qu'un particulier des environs d'Archangel, nommé *Amika*, homme riche pour fon état & pour fon pays, s'apperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vêtus d'une manière jufqu'alors inconnue dans ce canton, & parlant une langue que perfonne n'entendait, defcendaient tous les ans une rivière qui tombe dans la Duina (1), & venaient apporter au marché des martres & des renards noirs, qu'ils troquaient pour des cloux & des morceaux de verre, comme les premiers fauvages de l'Amérique donnaient leur or aux Efpagnols ; il les fit fuivre par fes enfans & par fes valets jufques dans leur pays. C'étaient des Samoyèdes, peuples qui paraiffent femblables aux Lapons,

(1) Mémoires envoyés de Pétersbourg.

mais qui ne ſont pas de la même race. Ils ignorent comme eux l'uſage du pain ; ils ont comme eux le ſecours des Rengifères ou Rennes, qu'ils attèlent à leurs traineaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges (1) : mais d'ailleurs la nature a mis entre cette eſpèce d'hommes & celle des Lapons, des différences très-marquées. Leur machoire ſupérieure plus avancée eſt au niveau de leur nez, leurs oreilles ſont plus réhauſſées. Les hommes & les femmes n'ont de poil que ſur la tête; le mammelon eſt d'un noir d'ébène. Les Lapons & les Laponnes ne ſont marqués à aucun de ces ſignes. On m'a averti par des mémoires envoyés de ces contrées ſi peu connues, qu'on s'eſt trompé dans la belle hiſtoire naturelle du jardin du roi, lorſqu'en parlant de tant de choſes curieuſes concernant la nature humaine, on a confondu l'eſpèce des Lapons avec l'eſpèce des Samoyèdes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes qu'on ne penſe. Celle des Samoyèdes & des Hottentots paraiſſent les deux extrêmes de notre continent : & ſi l'on fait attention aux mamelles noires des femmes Samoyèdes, & au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, & qui deſcend à la moitié de leurs cuiſſes, on aura quelque idée des variétés de notre eſpèce animale ; variétés ignorées dans nos villes, où preſque tout eſt inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoyèdes ont dans leur morale des ſingularités auſſi grandes qu'en phyſique : ils ne rendent aucun culte à l'Etre ſuprême ; ils approchent du manichéiſme, ou plutôt de l'ancienne religion des mages, en ce ſeul point, qu'ils reconnaiſſent un bon & un mauvais principe. Le climat horrible qu'ils habitent, ſemble en quelque manière excuſer cette croyance ſi ancienne chez tant de peuples, & ſi naturelle aux ignorans & aux infortunés.

(1) Mémoires envoyés de Péterſbourg.

. On n'entend parler chez eux ni de larcins, ni de meurtres; étant presque sans passions, ils sont sans injustice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice & la vertu. Leur extrême simplicité ne leur a pas encor permis de former des notions abstraites; le sentiment seul les dirige; & c'est peut-être une preuve incontestable que les hommes aiment la justice par instinct, quand leurs passions funestes ne les aveuglent pas.

On persuada quelques-uns de ces sauvages, de se laisser conduire à Moscou. Tout les y frappa d'admiration. Ils regardèrent l'empereur comme leur dieu, & se soumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibélines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby, & de l'Irtis; (1) on y bâtit même des forteresses. Un Cosaque fut envoyé dans le pays en 1595, & le conquit pour les czars avec quelques soldats & quelque artillerie, comme *Cortez* subjugua le Mexique; mais il ne conquit guère que des déserts.

En remontant l'Oby, à la jonction de la rivière d'Irtis avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol, (1) capitale de la Sibérie, aujourd'hui considérable. Qui croirait que cette contrée a été long-tems le séjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé jusqu'à Rome sous *Attila*, & que ces Huns venaient du Nord de la Chine? Les Tartares Usbeks ont succédé aux Huns, & les Russes aux Usbeks. On s'est disputé ces contrées sauvages, ainsi qu'on s'est exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'est, surtout vers le midi : on en juge par des tombeaux, & par des ruines.

(1) En russe *Irtisch.*
(2) En russe *Tobolskoy.*

Toute cette partie du monde depuis le ſoixantième degré ou environ juſqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les mers du Nord, ne reſſemble en rien aux régions de la zone tempérée ; ce ne ſont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux ſur la terre, ni les mêmes poiſſons dans les lacs & dans les rivières.

Au deſſous de la contrée des Samoyèdes eſt celle des Oſtiaks, le long du fleuve Oby. Ils ne tiennent en rien des Samoyèdes, ſinon qu'ils ſont comme eux, & comme tous les premiers hommes, chaſſeurs, paſteurs & pêcheurs : les uns ſans religion, parce qu'ils ne ſont pas raſſemblés ; les autres qui compoſent des hordes, ayant une eſpèce de culte, faiſant des vœux au principal objet de leurs beſoins ; ils adorent, dit-on, une peau de mouton, parce que rien ne leur eſt plus néceſſaire que ce bétail ; de même que les anciens Egyptiens agriculteurs choiſiſſaient un bœuf, pour adorer dans l'emblême de cet animal la divinité qui l'a fait naître pour l'homme. Quelques auteurs prétendent que ces Oſtiaks adorent une peau d'ours, attendu qu'elle eſt plus chaude que celle du mouton ; il ſe peut qu'ils n'adorent ni l'une ni l'autre.

Les Oſtiaks ont auſſi d'autres idoles, dont ni l'origine ni le culte ne mérite pas plus notre attention que leurs adorateurs. On a fait chez eux quelques chrétiens vers l'an 1712 ; ceux-là ſont chrétiens comme nos payſans les plus groſſiers, ſans ſavoir ce qu'ils ſont. Pluſieurs auteurs prétendent que ce peuple eſt originaire de la grande Permie : mais cette grande Permie eſt preſque déſerte : pourquoi ſes habitans ſe feraient ils établis ſi loin, & ſi mal ? Ces obſcurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les arts doit être condamné à être inconnu.

C'eſt ſur-tout chez ces Oſtiaks, chez les Burates & les Jakutes leurs voiſins, qu'on trouve ſouvent dans la

terre de cette ivoire dont on n'a jamais pu ſavoir l'origine : les uns le croient un ivoire foſſile, les autres les dents d'une eſpèce d'éléphant dont la race eſt détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des productions de la nature qui étonnent & qui confondent la philoſophie ?

Pluſieurs montagnes de ces contrées ſont remplies de cet amianthe, de ce lin incombuſtible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une eſpèce de papier.

Au midi des Oſtiaks ſont les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encor rendu chrétiens. A l'Eſt il y a pluſieurs hordes qu'on n'a pu entiérement ſoumettre. Aucun de ces peuples n'a la moindre connaiſſance du calendrier. Ils comptent par neiges, & non par la marche apparente du ſoleil ; comme il neige réguliérement & long-tems chaque hiver, ils diſent, je ſuis âgé de tant de neiges, comme nous diſons, j'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'officier Suédois *Stralemberg*, qui ayant été pris à Pultava paſſa quinze ans en Sibérie, & la parcourut toute entière ; il dit qu'il y a encor des reſtes d'un ancien peuple dont la peau eſt bigarrée & tachetée, qu'il a vu des hommes de cette race ; & ce fait m'a été confirmé par des Ruſſes nés à Tobol. Il ſemble que la varieté des eſpèces humaines ait beaucoup diminué ; on trouve peu de ces races ſingulières, que probablement les autres ont exterminées : par exemple, il y a très-peu de ces Maures blancs, ou de ces Albinos, dont un a été préſenté à l'académie des ſciences de Paris, & que j'ai vu. Il en eſt ainſi de pluſieurs animaux dont l'eſpèce eſt très-rare.

Quant aux Borandiens, dont il eſt parlé ſouvent dans la ſavante hiſtoire du jardin du roi, mes mémoires diſent que ce peuple eſt abſolument inconnu.

Tout le midi de ces contrées eſt peuplé de nombreuſes hordes de Tartares. Les anciens Turcs ſont ſortis de

cette Tartarie pour aller ſubjuguer tous les pays dont ils ſont aujourd'hui en poſſeſſion. Les Calmouks, les Monguls, ſont ces mêmes Scythes, qui conduits par *Madiès* s'emparèrent de la haute Aſie, & vainquirent le roi des Mèdes *Cyaxares.* Ce ſont eux que *Gengis-Kan* & ſes enfans menèrent depuis juſqu'en Allemagne, & qui formèrent l'empire du Mogol ſous *Tamerlan.* Ces peuples ſont un grand exemple des changemens arrivés chez toutes les nations. Quelques-unes de leurs hordes, loin d'être redoutables, ſont devenues vaſſales de la Ruſſie.

Telle eſt une nation de Calmouks qui habite entre la Sibérie & la mer Caſpienne. C'eſt-là qu'on a trouvé en 1720 une maiſon ſouterraine de pierres, des urnes, des lampes, des pendans d'oreilles, une ſtatue équeſtre d'un prince oriental portant un diadême ſur ſa tête, deux femmes aſſiſes ſur des trônes, un rouleau de manuſcrits, envoyé par PIERRE LE GRAND à l'académie des inſcriptions de Paris, & reconnu pour être en langue du Tibet : tous témoignages ſinguliers que les arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, & preuves ſubſiſtantes de ce qu'a dit PIERRE LE GRAND plus d'une fois, que les arts avaient fait le tour du monde.

DU KAMSHATKA.

La dernière province eſt le Kamshatka, le pays le plus oriental du continent. Le Nord de cette contrée fournit auſſi de belles fourures ; les habitans s'en revêtaient l'hiver, & marchaient nuds l'été. On fut ſurpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties ſeptentrionales, depuis le pays des Samoyèdes juſqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'eſt ainſi que dans l'empire de Ruſſie il y a plus de différentes

efpèces, plus de fingularités, plus de mœurs différentes que dans aucun pays de l'univers.

Des mémoires récens m'apprennent que ce peuple fauvage a auffi fes théologiens, qui font defcendre les habitans de cette prefqu'ifle, d'une efpèce d'être fupérieur, qu'ils appellent *Kouthou.* Ces mémoires difent, qu'ils ne lui rendent aucun culte, & qu'ils ne l'aiment, ni ne le craignent.

Ainfi ils auraient une mythologie, & ils n'ont point de religion ; cela pourrait être vrai, & n'eft guère vraifemblable ; la crainte eft l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs abfurdités, ils diftinguent des chofes permifes, & des chofes défendues : ce qui eft permis c'eft de fatisfaire toutes fes paffions ; ce qui eft défendu, c'eft d'aiguifer un couteau ou une hache quand on eft en voyage, & de fauver un homme qui fe noie. Si en effet c'eft un péché parmi eux de fauver la vie a fon prochain, ils font en cela différens de tous les hommes, qui courent par inftinct au fecours de leurs femblables, quand l'intérêt ou la paffion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il femble qu'on ne pourrait parvenir à faire un crime d'une action fi commune & fi néceffaire, qu'elle n'eft pas même une vertu ; que par une philofophie également fauffe & fuperftitieufe, qui perfuaderait qu'il ne faut pas s'oppofer à la providence, & qu'un homme deftiné par le ciel à être noyé, ne doit pas être fecouru par un homme : mais les barbares font bien loin d'avoir même une fauffe philofophie.

Cependant ils célèbrent, dit-on, une grande fête, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui fignifie purification ; mais de quoi fe purifient-ils, fi tout leur eft permis ? & pourquoi fe purifient-ils, s'ils ne craignent, ni n'aiment leur dieu *Kouthou ?*

Il y a fans doute des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de prefque tous les peuples ; les

leurs ſont un défaut d'eſprit, & les nôtres en ſont un abus; nous avons beaucoup plus de contradictions qu'eux, parce que nous avons plus raiſonné.

Comme ils ont une eſpèce de dieu, ils ont auſſi des démons; enfin, il y a parmi eux des ſorciers, ainſi qu'il y en a toujours eu chez toutes les nations les plus policées. Ce ſont les vieilles qui ſont ſorcières dans le Kamshatka, comme elles l'étaient parmi nous avant que la ſaine phyſique nous éclairât. C'eſt donc partout l'apanage de l'eſprit humain d'avoir des idées abſurdes, fondées ſur notre curioſité & ſur notre faibleſſe. Les Kamshatkales ont auſſi des prophètes, qui expliquent les ſonges; & il n'y a pas long-tems que nous n'en avons plus.

Depuis que la cour de Ruſſie a aſſujetti ces peuples, en bâtiſſant cinq forterеſſes dans leur pays, on leur a annoncé la religion grecque. Un gentilhomme Ruſſe très-inſtruit, m'a dit qu'une de leurs grandes objections était que ce culte ne pouvait être fait pour eux, puiſque le pain & le vin ſont néceſſaires à nos myſtères, & qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leur pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'obſervations; je n'en ferai qu'une; c'eſt, que ſi on jette les yeux ſur les trois quarts de l'Amérique, ſur toute la partie méridionale de l'Afrique, ſur le Nord, depuis la Laponie juſqu'aux mers du Japon, on trouve que la moitié du genre humain n'eſt pas au deſſus des peuples du Kamshatka.

D'abord un officier Coſaque alla par terre de la Sibérie au Kamshatka en 1701, par ordre de PIERRE, qui après la malheureuſe journée de Nerva étendait encor ſes ſoins d'un bord du Continent à l'autre. Enſuite en 1725, quelque tems avant que la mort le ſurprît au milieu de ſes grands projets, il envoya le capitaine *Béring* Danois, avec ordre exprès d'aller par la mer du Kamshatka ſur les terres de l'Amérique, ſi cette entrepriſe était praticable. *Béring* ne put réuſſir dans ſa

première navigation. L'Impératrice *Anne* l'y envoya encor en 1733. *Spengenberg* capitaine de vaiſſeau, aſſocié à ce voyage, partit le premier du Kamshatka; mais il ne put ſe mettre en mer qu'en 1739, tant il avait fallu de tems pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y conſtruire des vaiſſeaux, pour les agréer, & les fournir des choſes néceſſaires. *Spengenberg* pénétra juſqu'au nord du Japon par un détroit que forme une longue ſuite d'iſles, & revint ſans avoir découvert que ce paſſage.

En 1741, *Béring* courut cette mer accompagné de l'aſtronome *de l'Iſle de la Croyère*, de cette famille de *l'Iſle* qui a produit de ſi ſavans géographes; un autre capitaine allait de ſon côté à la découverte. *Béring* & lui atteignirent les côtes de l'Amérique au nord de la Californie. Ce paſſage ſi long-tems cherché par les mers du Nord fut donc enfin découvert; mais on ne trouva nul ſecours ſur ces côtes déſertes. L'eau douce manqua, le ſcorbut fit périr une partie de l'équipage : on vit l'eſpace de cent milles les rivages ſeptentrionaux de la Californie; on apperçut des canots de cuir qui portaient des hommes ſemblables aux Canadiens. Tout fut infructueux. *Béring* mourut dans une iſle à laquelle il donna ſon nom. L'autre capitaine ſe trouvant plus près de la Californie fit deſcendre à terre dix hommes de ſon équipage, ils ne reparurent plus. Le capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka après les avoir attendus inutilement, & de *l'Iſle* expira en deſcendant à terre. Ces déſaſtres ſont la deſtinée de preſque toutes les premières tentatives ſur les mers ſeptentrionales. On ne ſait pas encor quel fruit on tirera de ces découvertes ſi pénibles & ſi dangereuſes.

Nous avons marqué tout ce qui compoſe en général la domination de la Ruſſie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet empire ont été unies en divers tems, comme dans tous les autres

royaumes du monde ; des Scythes, des Huns, des Maſſagètes, des Slavons, des Cimbres, des Gètes, des Sarmates, ſont aujourd'hui les ſujets des czars : les Ruſſes proprement dits ſont les anciens Roxelans ou Slavons.

Si l'on y fait réflexion, la plupart des autres états ſont ainſi compoſés. La France eſt un aſſemblage de Goths, de Danois appellés Normands, de Germains ſeptentrionaux appellés Bourguignons, de Francs, d'Allemans, de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome & dans l'Italie beaucoup de familles deſcendues des peuples du Nord, & l'on n'en connaît aucune des anciens Romains. Le ſouverain pontife eſt ſouvent le rejetton d'un Lombard, d'un Goth, d'un Teuton, ou d'un Cimbre. Les Eſpagnols ſont une race d'Arabes, de Carthaginois, de Juifs, de Tyriens, de Viſigots, de Vandales incorporés avec les habitans du pays. Quand les nations ſe ſont ainſi mêlées, elles ſont long-tems à ſe civiliſer, & même à former leur langage : les unes ſe policent plus tôt, les autres plus tard. La police & les arts s'établiſſent ſi difficilement, les révolutions ruinent ſi ſouvent l'édifice commencé, que ſi l'on doit s'étonner, c'eſt que la plupart des nations ne vivent pas en Tartares.



CHAPITRE SECOND.

SUITE
DE LA DESCRIPTION
DE LA RUSSIE.

Population, Finances, Armées, Usages, Religion, État de la Russie avant PIERRE LE GRAND.

PLUS un pays est civilisé, plus il est peuplé. Ainsi la Chine & l'Inde sont les plus peuplés de tous les empires, parce qu'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la terre, les Chinois & les Indiens ont formé le corps de peuple le plus anciennement policé que nous connaissions. Leur gouvernement a plus de quatre mille ans d'antiquité; ce qui suppose, comme on l'a dit, des essais & des efforts tentés dans des siècles précédens. Les Russes sont venus tard, & ayant introduit chez eux les arts tout perfectionnés, il est arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans, qu'aucune nation n'en avait fait par elle-même en cinq cents années. Le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue, il s'en faut beaucoup; mais tel qu'il est, il possède autant de sujets qu'aucun état chrétien.

Je peux, d'après les rôles de la capitation, & du dénombrement des marchands, des artisans, des paysans mâles, assurer qu'aujourd'hui la Russie contient au moins vingt-quatre millions d'habitans. De ces vingt-quatre millions d'hommes, la plupart sont des serfs, comme dans la Pologne, dans plusieurs provinces de

l'Allemagne, & autrefois dans presque toute l'Europe. On compte en Russie & en Pologne les richesses d'un gentilhomme & d'un ecclésiastique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs esclaves.

Voici ce qui résulte d'un dénombrement fait en 1747 des mâles qui payaient la capitation.

Marchands.	198000.
Ouvriers.	16500.
Paysans incorporés avec les marchands & les ouvriers.	1950.
Paysans appellés Odonoskis, qui contribuent à l'entretien de la milice. . .	430220.
Autres qui n'y contribuent pas.	26080.
Ouvriers de différens métiers dont les parens sont inconnus.	1000.
Autres qui ne sont point incorporés dans les classes des métiers.	4700.
Paysans dépendans immédiatement de la couronne, environ.	555000.
Employés aux mines de la couronne, tant chrétiens que mahométans & payens. . .	64000
Autres paysans de la couronne travaillans aux mines & aux fabriques des particuliers.	24200.
Nouveaux convertis à l'église grecque. . .	57000.
Tartares & Ostiaks payens	241000.
Mourses, Tartares, Morduates & autres, soit payens, soit Grecs, employés aux travaux de l'amirauté.	7800.
Tartares contribuables appellés Tepteris & Bobilitz &c.	28900.
Serfs de plusieurs marchands & autres privilégiés, lesquels sans posséder de terres peuvent avoir des esclaves. . . .	9100.
	1665450.

De l'autre part	1665450.
Payſans des terres deſtinées à l'entretien de la cour.	418000.
Payſans des terres appartenantes en propre à ſa majeſté, indépendamment du droit de la couronne.	60500.
Payſans des terres confiſquées à la couronne.	13600
Serfs des gentilshommes.	3550000.
Serfs appartenans à l'aſſemblée du clergé, & qui défraient ſes dépenſes.	37500.
Serfs des évêques.	116400.
Serfs des couvens que PIERRE avait beaucoup diminués.	721500.
Serfs des égliſes cathédrales & paroiſſiales. . .	23700.
Payſans travaillans aux ouvrages de l'amirauté ou autres ouvrages publics, environ.	4000.
Travailleurs aux mines & fabriques des particuliers.	16000.
Payſans des terres données aux principaux manufacturiers.	14500.
Travailleurs aux mines de la couronne. . . .	3000.
Bâtards élevés par des prêtres.	40.
Sectaires appellés Raskolniky.	2200.
	6646390.

Voilà en nombre rond ſix millions ſix cent quarante mille mâles, payant la capitation. Dans ce dénombrement les enfans & les vieillards ſont comptés ; mais les filles & les femmes ne le ſont point, non plus que les garçons qui naiſſent depuis l'établiſſement d'un cadaſtre. juſqu'à la confection d'un autre cadaſtre. Triplez ſeulement le nombre des têtes taillables, en y comptant les femmes

femmes & les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'état militaire, qui monte à trois cent cinquante mille hommes. Ni la nobleſſe de tout l'empire, ni les eccléſiaſtiques qui ſont au nombre de deux cent mille, ne ſont ſoumis à cette capitation. Les étrangers dans l'Empire ſont tous exempts, de quelque profeſſion & de quelque pays qu'ils ſoient. Les habitans des provinces conquiſes, ſavoir la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingrie, la Carélie, & une partie de Finlande; l'Ukraine, & les Coſaques du Tanaïs, les Kalmouks & d'autres Tartares; les Samoyèdes, les Lapons, les Oſtiaks, & tous les peuples idolâtres de la Sibérie, pays plus grand que la Chine, ne ſont pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul, il eſt impoſſible que le total des habitans de la Ruſſie ne monte au moins à vingt-quatre millions d'habitans. A ce compte il y a huit perſonnes par mille quarré. L'ambaſſadeur Anglais dont j'ai parlé, n'en donne que cinq: mais il n'avait pas ſans doute des mémoires auſſi fidèles que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrain de la Ruſſie eſt donc, proportion gardée, préciſément cinq fois moins peuplé que l'Eſpagne, mais il a près de quatre fois plus d'habitans: il eſt à-peu-près auſſi peuplé que la France, & que l'Allemagne: mais en conſidérant ſa vaſte étendue, le nombre des peuples y eſt trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire ſur ce dénombrement, c'eſt que de ſix millions ſix cent quarante mille contribuables, on en trouve environ neuf cent mille appartenans au clergé de la Ruſſie, en n'y comprenant ni le clergé des pays conquis, ni celui de l'Ukraine & de la Sibérie.

Ainſi ſur ſept perſonnes contribuables le clergé en avait une; mais il s'en faut bien qu'en poſſédant ce

feptième, ils jouiffent de la feptième partie des revenus de l'état, comme en tant d'autres royaumes, où ils ont au moins la feptième partie de toutes les richeffes ; car leurs payfans payaient une capitation au fouverain : & il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la couronne de Ruffie, dont le clergé ne touche rien.

Cette évaluation eft très-différente de celle de tous les écrivains qui ont fait mention de la Ruffie ; les miniftres étrangers qui ont envoyé des mémoires à leurs fouverains, s'y font tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l'empire.

Il eft très-vraifemblable que la Ruffie a été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, dans les tems où le petite vérole venue du fond de l'Arabie, & l'autre venue d'Amérique, n'avaient pas encor fait de ravages dans ces climats où elles fe font enracinées. Ces deux fléaux par qui le monde eft plus dépeuplé que par la guerre, font dus l'un à *Mahomet*, l'autre à *Chriftophe Colomb*. La pefte originaire d'Afrique approchait rarement des contrées du Septentrion. Enfin les peuples du Nord, depuis les Sarmates jufqu'aux Tartares qui font au-delà de la grande muraille, ayant inondé le monde de leurs irruptions, cette ancienne pepinière d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vafte étendue de pays, on compte environ 7400 moines, & 5600 religieufes, malgré le foin que prit PIERRE LE GRAND de les réduire à un plus petit nombre ; foin digne d'un légiflateur dans un empire, où ce qui manque principalement, c'eft l'efpèce humaine. Ces treize mille perfonnes cloîtrées, & perdues pour l'état, ont (comme le lecteur a pu le remarquer) fept cent vingt mille ferfs, & c'eft évidemment beaucoup trop. Cet abus fi commun & fi funefte à tant d'états, n'a été corrigé que par l'impératrice *Catherine feconde*. Elle a ofé venger la nature & la religion en ôtant au clergé & aux moines des richeffes odieufes : elle les a

payés du tréſor public, & a voulu les forcer d'être utiles en les empêchant d'être dangereux.

Je trouve, par un état des finances de l'empire en 1725, en comptant le tribu des Tartares, tous les impôts & tous les droits en argent, que le total allait à treize millions de roubles, ce qui fait ſoixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette ſomme modique ſuffiſait alors pour entretenir 339500 hommes tant ſur terre que ſur mer. Les revenus & les troupes ont augmenté depuis.

Les uſages, les vêtemens, les mœurs en Ruſſie avaient toujours plus tenu de l'Aſie que de l'Europe chrétienne : telle était l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées, de défrayer les ambaſſadeurs dans leurs routes & dans leur ſéjour, & celle de ne ſe préſenter, ni dans l'égliſe, ni devant le trône avec une épée, coutume orientale oppoſée à notre uſage ridicule & barbare d'aller parler à Dieu, aux rois, à ſes amis & aux femmes, avec une longue arme offenſive qui deſcend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie ſemblait plus noble que le vêtement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de peliſſe, avec une longue ſimarre enrichie de pierreries dans les jours ſolemnels, & ces eſpèces de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus impoſans aux yeux que les perruques & le juſte-au-corps, & plus convenables aux climats froids ; mais cet ancien vêtement de tous les peuples paraît moins fait pour la guerre, & moins commode pour les travaux. Preſque tous les autres uſages étaient groſſiers ; mais il ne faut pas ſe figurer que les mœurs fuſſent auſſi barbares que le diſent tant d'écrivains. *Albert Krants* parle d'un ambaſſadeur Italien, à qui un czar fit clouer ſon chapeau ſur la tête, parce qu'il ne ſe découvrait pas en le haranguant. D'autres attribuent cette aventute à un Tartare; enfin on a fait ce conte d'un ambaſſadeur Français.

Oléarius prétend que le czar *Michel Fédérovitz* relégua en Sibérie un marquis d'*Exideuil* ambaſſadeur du roi de France *Henri IV*. mais jamais aſſurément ce monarque n'envoya d'ambaſſadeur à Moſcou (*a*). C'eſt ainſi que les voyageurs parlent du pays de Borandie qui n'exiſte pas ; ils ont trafiqué avec les peuples de la nouvelle Zemble, qui à peine eſt habitée ; ils ont eu de longues converſations avec des Samoyèdes, comme s'ils avaient pu les entendre. Si on retranchait des énormes compilations de voyages ce qui n'eſt ni vrai ni utile, ces ouvrages & le public y gagneraient.

Le gouvernement reſſemblait à celui des Turcs par la milice des ſtrélitz, qui comme celle des janiſſaires, diſpoſa quelquefois du trône, & troubla l'état preſque toujours autant qu'il le ſoutint. Ces ſtrélitz étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient diſperſés dans les provinces ſubſiſtaient de brigandages ; ceux de Moſcou vivaient en bourgeois, trafiquaient, ne ſervaient point, & pouſſaient à l'excès l'inſolence. Pour établir l'ordre en Ruſſie, il fallait les caſſer ; rien n'était ni plus néceſſaire ni plus dangereux.

L'état ne poſſédait pas cinq millions de roubles (environ vingt-cinq millions de France) C'était aſſez, quand PIERRE parvint à la couronne, pour demeurer dans l'ancienne médiocrité ; ce n'était pas le tiers de ce qu'il fallait pour en ſortir, & pour ſe rendre conſidérable en Europe ; mais auſſi beaucoup d'impôts étaient payés en denrées, ſelon l'uſage des Turcs : uſage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

TITRE DE CZAR.

Quant au titre de czar, il ſe peut qu'il vienne des tzars ou tchars du royaume de Caſan. Quand le ſouve-

(1) Voyez la Préface.

rain de Ruſſie *Jean* ou *Ivan Baſilides*, eut au ſeizième ſiècle conquis ce royaume ſubjugué par ſon aïeul, mais perdu enſuite, il en prit le titre, qui eſt demeuré à ſes ſucceſſeurs. Avant *Ivan Baſilides* les maîtres de la Ruſſie portaient le nom de *veliki knès*, *grand prince*, *grand ſeigneur*, *grand chef*, que les nations chrétiennes traduiſent par celui de grand-duc. Le czar *Michel Fédérovitz* prit avec l'ambaſſade Holſtenoiſe les titres de *grand ſeigneur & grand knès*, *conſervateur de tous les Ruſſes*, *prince de Volodimer*, *Moſcou*, *Novogorod*, *&c. tzar de Caſan*, *tzar d'Aſtracan*, *tzar de Sibérie*. Ce nom des *tzars* était donc le titre de ces princes orientaux ; il était donc vraiſemblable qu'il dérivait plutôt des *tshas* de Perſe que des *Céſars* de Rome, dont probablement les tzars Sibériens n'avaient jamais entendu parler ſur les bords du fleuve Oby.

Un titre tel qu'il ſoit n'eſt rien, ſi ceux qui le portent ne ſont grands par eux-mêmes. Le nom d'*empereur* qui ne ſignifiait que *genéral d'armée*, devint le nom des maîtres de la république Romaine : on le donne aujourd'hui aux ſouverains des Ruſſes, à plus juſte titre qu'à aucun autre potentat, ſi on conſidère l'étendue & la puiſſance de leur dominatiou.

RELIGION.

La religion de l'état fut toujours, depuis le onzième ſiècle, celle qu'on nomme grecque, par oppoſition à la latine : mais il y avait plus de pays mahométans & & de payens que de chrétiens. La Sibérie juſqu'à la Chine était idolâtre ; & dans plus d'une province toute eſpèce de religion était inconnue.

L'ingénieur *Perri* & le baron de *Stralemberg*, qui ont été ſi long-tems en Ruſſie, diſent qu'ils ont trouvé plus de bonne foi & de probité dans les payens que dans les autres ; ce n'eſt pas le paganiſme qui les rendait plus

vertueux ; mais menant une vie paſtorale, éloignés du commerce des hommes, & vivans comme dans ces tems qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes paſſions, ils étaient néceſſairement plus gens de bien.

Le chriſtianiſme ne fut reçu que très-tard dans la Ruſſie, ainſi que dans tous les autres pays du Nord. On prétend qu'une princeſſe nommée *Olha* l'y introduiſit à la fin du dixième ſiècle, comme *Clotilde*, nièce d'un prince arien, le fit recevoir chez les Francs, la femme d'un *Miciſlas* duc de Pologne chez les Polonais, & la ſœur de l'empereur *Henri ſecond* chez les Hongrois. C'eſt le ſort des femmes d'être ſenſibles aux perſuaſions des miniſtres de la religion, & de perſuader les autres hommes.

Cette princeſſe *Olha*, ajoute-t-on, ſe fit baptiſer à Conſtantinople : on l'appella *Hélène ;* & dès qu'elle fut chrétienne, l'empereur *Jean Zimiſcès* ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle était veuve. Elle ne voulut point de l'empereur. L'exemple de la princeſſe *Olha* ou *Olga*, ne fit pas d'abord un grand nombre de proſélytes ; ſon fils qui régna long-tems (1) ne penſa point du tout comme ſa mère ; mais ſon petit-fils *Volodimer*, né d'une concubine, ayant aſſaſſiné ſon frère pour régner, & ayant recherché l'alliance de l'empereur de Conſtantinople *Baſile*, ne l'obtint qu'à condition qu'il ſe ferait baptiſer ; c'eſt à cette époque de l'année 987 que la religion grecque commença en effet à s'établir en Ruſſie. Un patriarche de Conſtantinople nommé *Chryſoberge*, envoya un évêque baptiſer *Volodimer*, pour ajouter à ſon patriarchat cette partie du monde (2).

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par ſon

(1) On l'appellait *Sowaſtoſlaw.*

(2) Tiré d'un manuſcrit particulier, intitulé, *Du Gouvernement Eccléſiaſtique de Ruſſie.*

aïeule. Un Grec fut le premier métropolitain de Russie, ou patriarche. C'est de là que les Russes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du grec; ils y auraient gagné, si le fond de leur langue, qui est la slavone, n'était toujours demeuré le même, à quelques mots près qui concernent leur liturgie & leur hiérarchie. Un des patriarches Grecs, nommé *Jérémie*, ayant un procès au divan, & étant venu à Moscou demander des secours, renonça enfin à sa prétention sur les églises Russes, & sacra patriarche l'archevêque de Novogorod, nommé *Job*, en 1588. Depuis ce tems l'église russe fut aussi indépendante que son empire. Le patriarche de Russie fut dès-lors sacré par les évêques Russes, non par le patriarche de Constantinople; il eut rang dans l'église grecque après celui de Jérusalem; mais il fut en effet le seul patriarche libre & puissant, & par conséquent le seul réel. Ceux de Jérusalem, de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie, ne sont que les chefs mercenaires & avilis d'une église esclave des Turcs. Ceux même d'Antioche & de Jérusalem ne sont plus regardés comme patriarches, & n'ont pas plus de crédit que les rabins des synogogues établies en Turquie.

C'est d'un homme devenu patriarche de toutes les Russies que descendait PIERRE LE GRAND en droite ligne. Bientôt ces premiers prélats voulurent partager l'autorité des czars. C'était peu que le souverain marchât nue tête une fois l'an devant le patriarche, en conduisant son cheval par la bride. Ces respects extérieurs ne servent qu'à irriter la soif de la domination. Cette fureur de dominer causa de grands troubles comme ailleurs.

Le patriarche *Nicon*, que les moines regardent comme un saint, & qui siégeait du tems d'*Alexis*, père de PIERRE LE GRAND, voulut élever sa chaire au dessus du trône; non-seulement il usurpait le droit de s'asseoir dans le sénat à côté du czar, mais il prétendait qu'on ne pouvait faire ni la guerre ni la paix sans son

consentement. Son autorité soutenue par ses richesses & par ses intrigues, par le clergé & par le peuple, tenait son maître dans une espèce de sujétion. Il osa excommunier quelques sénateurs qui s'opposèrent à ses excès ; & enfin *Alexis*, qui ne se sentait pas assez puissant pour le déposer par sa seule autorité, fut obligé de convoquer un synode de tous les évêques. On l'accusa d'avoir reçu de l'argent des Polonais ; on le déposa ; on le confina pour le reste de ses jours dans un cloître, & les prélats élurent un autre patriarche.

Il y eut toujours, depuis la naissance du christianisme en Russie, quelques sectes, ainsi que dans les autres états ; car les sectes sont souvent le fruit de l'ignorance, aussi-bien que de la science prétendue. Mais la Russie est le seul grand état chrétien où la religion n'ait pas excité de guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La secte de ces *Roskolniki*, composée aujourd'hui d'environ deux mille mâles, & de laquelle il est fait mention dans le dénombrement (1), est la plus ancienne ; elle s'établit dès le douzième siècle par des zélés qui avaient quelque connaissance du nouveau testament ; ils eurent, & ont encore la prétention de tous les sectaires, celle de le suivre à la lettre, accusant tous les autres chrétiens de relâchement, ne voulant point souffrir qu'un prêtre qui a bu de l'eau-de-vie, confère le baptême, assurant avec JESUS-CHRIST qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fidèles, & sur-tout qu'un fidèle peut se tuer pour l'amour de son sauveur. C'est, selon eux, un très-grand péché de dire *alleluia* trois fois, il ne le faut dire que deux, & ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts. Nulle société, d'ailleurs, n'est ni plus réglée, ni plus sévère dans ses mœurs : ils vivent comme les Quakers, mais ils n'admettent point comme

(1) Page 48.

eux les autres chrétiens dans leurs assemblées ; c'est ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les payens accusèrent les premiers Galiléens, dont ceux-ci chargèrent les Gnostiques, dont les catholiques ont chargé les protestans. On leur a souvent imputé d'égorger un enfant, de boire son sang, & de se mêler ensemble dans leurs cérémonies secretes sans distinction de parenté, d'âge, ni même de sexe. Quelquefois on les a persécutés : ils se sont alors enfermés dans leurs bourgades, ont mis le feu à leurs maisons, & se sont jetés dans les flammes. PIERRE a pris avec eux le seul parti qui puisse les ramener, celui de les laisser vivre en paix.

Au reste, il n'y a dans un si vaste empire que vingt-huit siéges épiscopaux, & du tems de PIERRE on n'en comptait que vingt-deux : ce petit nombre était peut-être une des raisons qui avaient tenu l'église russe en paix. Cette église d'ailleurs était si peu instruite, que le czar *Fédor* frère de PIERRE LE GRAND, fut le premier qui introduisit le plein chant chez elle.

Fédor, & sur-tout PIERRE, admirent indifféremment dans leurs armes & dans leurs conseils ceux du rite grec, latin, luthérien, calviniste : ils laissèrent à chacun la liberté de servir Dieu suivant sa conscience, pourvu que l'état fût bien servi. Il n'y avait dans cet empire de deux mille lieues de longueur aucune église latine. Seulement lorsque PIFRRE eut établi de nouvelles manufactures dans Astracan, il y eut environ soixante familles catholiques dirigées par des capucins ; mais quand les jésuites voulurent s'introduire dans ses états, il les en chassa par un édit au mois d'Avril 1718. Il souffrait les capucins comme des moines sans conséquence, & regardait les jésuites comme des politiques dangereux. Ces jésuites s'étaient établis en Russie en 1714 ; ils furent expulsés quatre ans après : ils revinrent encor, & furent encor chassés.

L'église grecque est flattée de se voir étendue dans un empire de deux mille lieues, tandis que la romaine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite grec ont voulu sur-tout conserver dans tous les tems leur égalité avec ceux du rite latin, & ont toujours craint le zèle de l'église de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parce qu'en effet l'église romaine très-resserrée dans notre hémisphère, & se disant universelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Russie d'établissement pour les Juifs, comme ils en ont dans tant d'états de l'Europe depuis Constantinople jusqu'à Rome. Les Russes ont toujours fait leur commerce par eux-mêmes, & par les nations établies chez eux. De toutes les églises grecques, la leur est la seule qui ne voie pas des synagogues à côté de ses temples.

SUITE DE L'ÉTAT OU ÉTAIT LA RUSSIE AVANT PIERRE LE GRAND.

La Russie qui doit uniquement à PIERRE LE GRAND sa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avait aucune depuis qu'elle était chrétienne. On la voit auparavant faire sur la mer Noire ce que les Normands faisaient sur nos côtes maritimes de l'Océan; armer du tems d'*Héraclius* quarante mille petites barques; se présenter pour assiéger Constantinople; imposer un tribut aux Césars Grecs. Mais le grand knès *Volodimer*, occupé du soin d'introduire chez lui le christianisme, & fatigué des troubles intestins de sa maison, affaiblit encor ses états en les partageant entre ses enfans. Ils furent presque tous la proie des Tartares, qui asservirent la Russie pendant deux cents années. *Ivan Basilides* la délivra & l'agrandit: mais après lui les guerres civiles la ruinèrent.

Il s'en fallait beaucoup avant PIERRE LE Grand, que la Russie fût aussi puissante, qu'elle eût autant de terres

cultivées, autant de ſujets, autant de revenus, que de nos jours. Elle ne poſſédait rien dans la Finlande, rien dans la Livonie : & la Livonie ſeule vaut mieux que n'a valu long-tems toute la Sibérie. Les Coſaques n'étaient point ſoumis ; les peuples d'Aſtracan obéiſſaient mal ; le peu de commerce que l'on faiſait était déſavantageux. La mer Blanche, la Baltique, celle du Pont-Euxin, d'Azoph, & la mer Caſpienne, étaient entiérement inutiles à une nation qui n'avait pas un vaiſſeau, & qui même dans ſa langue manquait de termes pour exprimer une flotte. S'il n'eût fallu qu'être au deſſus des Tartares & des peuples du Nord juſqu'à la Chine, la Ruſſie jouiſſait de cet avantage ; mais il fallait s'égaler aux nations policées, & ſe mettre en état d'en ſurpaſſer un jour pluſieurs. Une telle entrepriſe paraiſſait impraticable, puiſqu'on n'avait pas un ſeul vaiſſeau ſur les mers, qu'on ignorait abſolument ſur terre la diſcipline militaire, que les manufactures les plus ſimples étaient à peine encouragées, & que l'agriculture même, qui eſt le premier mobile de tout, était négligée. Elle exige du gouvernement de l'attention & des encouragemens, & c'eſt ce qui a fait trouver aux Anglais dans leurs bleds un tréſor ſupérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts néceſſaires montre aſſez qu'on n'avait pas d'idée des beaux arts, qui deviennent néceſſaires à leur tour quand on a tout le reſte. On aurait dû envoyer quelques naturels du pays s'inſtruire chez les étrangers ; mais la différence des langues, des mœurs, & de la religion s'y oppoſaient ; une loi même d'état & de religion, également ſacrée & pernicieuſe, défendait aux Ruſſes de ſortir de leur patrie, & ſemblait les condamner à une éternelle ignorance. Ils poſſédaient les plus vaſtes états de l'univers, & tout y était à faire. Enfin, PIERRE naquit, & la Ruſſie fut formée.

Heureuſement, de tous les grands légiſlateurs du monde PIERRE eſt le ſeul dont l'hiſtoire ſoit bien con-

nue. Celles de *Théſées*, des *Romulus*, qui firent beaucoup moins que lui, celles des fondateurs de tous les autres états policés, ſont mêlées de fables abſurdes, & nous avons ici l'avantage d'écrire des vérités, qui paſſeraient pour des fables, ſi elles n'étaient atteſtées.



CHAPITRE TROISIEME.

DES ANCÊTRES
DE
PIERRE LE GRAND.

LA famille de PIERRE était ſur le trône depuis l'an 1613. La Ruſſie avant ce tems avait eſſuyé des révolutions qui éloignaient encor la réforme & les arts. C'eſt le ſort de toutes les ſociétés d'hommes. Jamais il n'y eut de troubles plus cruels dans aucun royaume. Le tyran *Boris Godonou* fit aſſaſſiner en 1597, l'héritier légitime *Démétri*, que nous nommons *Démétrius*, & uſurpa l'empire. Un jeune moine prit le nom de *Démétrius*, prétendit être le prince échappé aux aſſaſſins, & ſecouru des Polonais & d'un grand parti que les tyrans ont toujours contr'eux, il chaſſa l'uſurpateur, & uſurpa lui-même la couronne. On reconnut ſon impoſture dès qu'il fut maître, parce qu'on fut mécontent de lui : il fut aſſaſſiné. Trois autres faux *Démétrius* s'élevèrent l'un après l'autre. Cette ſuite d'impoſtures ſuppoſait un pays tout en déſordre. Moins les hommes ſont civiliſés, plus il eſt aiſé de leur en impoſer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confuſion & le malheur public. Les Polonais, qui avaient commencé les révolutions en établiſſant le premier faux *Démétri*, furent ſur le point de régner en Ruſſie. Les Suèdois partagèrent les dépouilles du côté de la Finlande, & prétendirent auſſi au trône. L'état était menacé d'une ruine entière.

Au milieu de ces malheurs, une assemblée composée des principaux boyards, élut pour Souverain en 1613, un jeune homme de quinze ans ; ce qui ne paraissait pas un moyen sûr de finir les troubles. Ce jeune homme était *Michel Romano*, (1) grand-père du czar PIERRE, fils de l'archevêque de Rostou, surnommé *Philarète*, & d'une religieuse ; allié par les femmes aux anciens czars.

Il faut savoir que cet archevêque était un seigneur puissant que le tyran *Boris* avait forcé de se faire prêtre. Sa femme *Sheremeto* fut aussi contrainte de prendre le voile : c'était un ancien usage des tyrans occidentaux chrétiens latins, celui des chrétiens grecs était de crever les yeux. Le tyran *Démétri* donna à *Philarète* l'archevêché de Rostou, & l'envoya ambassadeur en Pologne. Cet ambassadeur était prisonnier chez les Polonais alors en guerre avec les Russes, tant le droit des gens était ignoré chez tous ces peuples. Ce fut pendant sa détention que le jeune *Romano* fils de cet Archevêque, fut élu czar. On échangea son père contre des prisonniers Polonais, & le jeune czar créa son père patriarche : ce vieillard fut souverain en effet sous le nom de son fils.

Si un tel gouvernement paraît singulier aux étrangers, le mariage du czar *Michel Romano* le semble davantage. Les monarques des Russies ne prenaient plus des épouses dans les autres états depuis l'an 1490. Il paraît que depuis qu'ils eurent Casan & Astracan, ils suivirent presque en tout les coutumes asiatiques, & principalement celle de ne se marier qu'à leurs sujettes.

Ce qui ressemble encor plus aux usages de l'ancienne Asie, c'est que pour marier un czar, on fasait venir à la cour les plus belles filles des provinces ; la grande maîtresse de la cour les recevait chez elle, les logeait

(1) Les Russes écrivent *Romanow* : les Français ne se servent point du w. On prononce aussi *Romanof*.

ſéparément, & les faiſait manger toutes enſemble. Le czar les voyait, ou ſous un nom emprunté, ou ſans déguiſement. Le jour du mariage était fixé, ſans que le choix fût encor connu ; & le jour marqué on préſentait un habit de noce à celle ſur qui le choix ſecret était tombé : on diſtribuait d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournaient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'eſt de cette manière que *Michel Romano* épouſa *Eudoxe* fille d'un pauvre gentilhomme nommé *Streshneu*. Il cultivait ſes champs lui-même avec ſes domeſtiques, lorſque des chambellans, envoyés par le czar avec des préſens, lui apprirent que ſa fille était ſur le trône. Le nom de cette princeſſe eſt encor cher à la Ruſſie. Tout cela eſt éloigné de nos mœurs, & n'en eſt pas moins reſpectable.

Il eſt néceſſaire de dire, qu'avant l'élection de *Romano* un grand parti avait élu le prince *Ladiſlas*, fils du roi de Pologne *Sigiſmond trois*. Les provinces voiſines de la Suède avaient offert la couronne à un frère de *Guſtave Adolphe* : ainſi la Ruſſie était dans la même ſituation où l'on a vu ſi ſouvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un monarque a été une ſource de guerres civiles. Mais les Ruſſes n'imitèrent point les Polonais, qui font un contrat avec le roi qu'ils éliſent. Quoiqu'ils euſſent éprouvé la tyrannie, ils ſe ſoumirent à un jeune homme ſans rien exiger de lui.

La Ruſſie n'avait jamais été un royaume électif : mais la race maſculine des anciens ſouverains ayant manqué, ſix czars, ou prétendans, ayant péri malheureuſement dans les derniers troubles, il fallut, comme on l'a vu, élire un monarque : & cette élection cauſa de nouvelles guerres avec la Pologne & la Suède, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Ruſſie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle ne ſe ſoutiennent jamais long-tems. Les Polonais d'un côté,

après s'être avancés jusqu'à Moscou, & après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces tems-là, conclurent une trève de quatorze ans. La Pologne par cette trève demeura en possession du duché de Smolensko, dans lequel le Boristhène prend sa source. Les Suédois firent aussi la paix; ils restèrent en possession de l'Ingrie, & privèrent les Russes de toute communication avec la mer Baltique, de sorte que cet empire resta plus que jamais séparé du reste de l'Europé.

Michel Romano depuis cette paix régna tranquille, & il ne se fit dans ses états aucun changement qui corrompît, ni qui perfectionnât l'administration. Après sa mort arrivée en 1645, son fils *Alexis Michaëlovitz*, ou fils de *Michel*, âgé de seize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les czars étaient sacrés par le patriarche suivant quelques rites de Constantinople, à cela près que le patriarche de Russie était assis sur la même estrade avec le souverain, & affectait toujours une égalité qui choquait le pouvoir suprême.

ALEXIS MICHAELOVITZ, FILS DE MICHEL.

Alexis se maria comme son père, & choisit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimableI .l épousa une des deux filles du boyard *Miloslauski* en 1647, & ensuite une *Nariskin* en 1671. Son favori *Morosou* épousa l'autre. On ne peut donner à ce *Morosou* un titre plus convenable que celui de visir, puisqu'il était despotique dans l'empire, & que sa puissance excita des révoltes parmi les strélitz & le peuple, comme il est souvent arrivé à Constantinople.

Le règne d'*Alexis* fut troublé par des séditions sanglantes, par des guerres intestines & étrangères. Un chef des Cosaques du Tanaïs nommé *Stenko-Rasin*, voulut se faire roi d'Astracan; il inspira long-tems la terreur;

terreur ; mais enfin vaincu & pris, il finit par le dernier ſupplice, comme tous ſes ſemblables, pour leſquels il n'y a jamais que le trône ou l'échaffaut. Environ douze mille de ſes partiſans furent pendus, dit-on, ſur le grand chemin d'Aſtracan. Cette partie du monde était celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étaient que par les ſupplices : & de ces ſupplices affreux naiſſait la ſervitude & la fureur ſecrete de la vengeance.

Alexis eut une guerre contre la Pologne ; elle fut heureuſe & terminée par une paix qui lui aſſura la poſſeſſion de Smolensko, de Kiovie, & de l'Ukraine : mais il fut malheureux avec les Suédois, & les bornes de l'empire étaient toujours très-reſſerrées du côté de la Suède.

Les Turcs étaient alors plus à craindre ; ils tombaient ſur la Pologne & menaçaient les pays du czar, voiſins de la Tartarie Crimée l'ancienne Kerſonèſe Taurique. Ils prirent en 1671, la ville importante de Kaminiek, & tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Les Coſaques de l'Ukraine, qui n'avaient jamais voulu de maîtres, ne ſavaient alors s'ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne, ou à la Ruſſie. Le ſultan *Mahomet IV.* vainqueur des Polonais, & qui venait de leur impoſer un tribut, demanda avec tout l'orgueil d'un Ottoman & d'un vainqueur, que le czar évacuât tout ce qu'il poſſédait en Ukraine, & fut refuſé avec la même fierté. On ne ſavait point alors déguiſer l'orgueil par les dehors de la bienſéance. Le ſultan dans ſa lettre ne traitait le ſouverain des Ruſſies, que de *hoſpodar chrétien*, & s'intitulait *très-glorieuſe majeſté, roi de tout l'univers.* Le czar répondit, *qu'il n'était pas fait pour ſe ſoumettre à un chien de mahométan, & que ſon cimeterre valait bien le ſabre du grand-ſeigneur.*

Alexis alors forma un deſſein qui ſemblait annoncer l'influence que la Ruſſie devait avoir un jour dans

l'Europe chrétienne. Il envoya des ambaſſadeurs au pape & à preſque tous les grands ſouverains de l'Europe, excepté à la France, alliée des Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la Porte Ottomane. Ses ambaſſadeurs ne réuſſirent dans Rome, qu'à ne point baiſer les pieds du pape, & n'obtinrent ailleurs que des vœux impuiſſans; les querelles des princes chrétiens, & les intérêts qui naiſſent de ces querelles même, les mettant toujours hors d'état de ſe réunir contre l'ennemi de la chrétienté.

Les Ottomans cependant menaçaient de ſubjuguer la Pologne, qui refuſait de payer le tribut. Le czar *Alexis* la ſecourut du côté de la Crimée, & le général de la couronne *Jean Sobiesky* lava la honte de ſon pays dans le ſang des Turcs, (1) à la célèbre bataille de Chokſim, qui lui fraya le chemin au trône. *Alexis* diſputa ce trône, & propoſa d'unir ſes vaſtes états à la Pologne, comme les Jagellons y avaient joint la Lithuanie; mais plus ſon offre était grande, moins elle fut acceptée. Il était très-digne, dit-on, de ce nouveau royaume par la manière dont il gouvernait les ſiens. C'eſt lui qui le premier fit rédiger un code de loix, quoiqu'imparfait; il introduiſit des manufactures de toile & de ſoie, qui à la vérité ne ſe ſoutinrent pas, mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des deſerts vers le Volga & le Kama de familles lithuaniennes, polonaiſes & tartares, priſes dans ſes guerres; tous les priſonniers auparavant étaient eſclaves de ceux auxquels ils tombaient en partage; *Alexis* en fit des cultivateurs: il mit autant qu'il put la diſcipline dans ſes armées; enfin il était digne d'être le père de PIERRE LE GRAND; mais il n'eut le tems de perfectionner rien de ce qu'il entreprit, une mort prématurée l'enleva à l'âge de quarante-ſix ans, au commencement de 1677, ſelon notre calendrier, qui avance toujours de onze jours ſur celui des *Ruſſes*.

(1) En 1674.

FŒDOR ALEXIOWITS.

Après *Alexis* fils de *Michel*, tout retomba dans la confusion. Il laiſſait de ſon premier mariage deux princes & ſix princeſſes. L'ainé *Fœdor* monta ſur le trône âgé de quinze ans ; prince d'un tempérament faible & valétudinaire, mais d'un mérite qui ne tenait pas de la faibleſſe de ſon corps. *Alexis* ſon père l'avait fait reconnaître pour ſon ſucceſſeur un an auparavant. C'eſt ainſi qu'en usèrent les rois de France depuis *Hugues Capet* juſqu'à *Louis le Jeune*, & tant d'autres ſouverains.

Le ſecond des fils d'*Alexis* était *Ivan* ou *Jean*, encor plus maltraité par la nature que ſon frère *Fœdor* ; preſque privé de la vue & de la parole, ainſi que de ſanté, & attaqué ſouvent de convulſions. Des ſix filles nées de ce premier mariage, la ſeule célèbre en Europe fut la princeſſe *Sophie* diſtinguée par les talens de ſon eſprit, mais malheureuſement plus connue encor par le mal qu'elle voulut faire à PIERRE LE GRAND.

Alexis, de ſon ſecond mariage avec une autre de ſes ſujettes fille du boyard *Nariskin*, laiſſa PIERRE & la princeſſe *Natalie*. PIERRE né le 30e. Mai 1672, & ſuivant le nouveau ſtyle, 10e. Juin, n'avait que quatre ans & demi quand il perdit ſon père. On n'aimait pas les enfans d'un ſecond lit, & on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'eſprit de la famille de *Romano* fut toujours de policer l'état ; tel fut encor le caractère de *Fœdor*. Nous avons déjà remarqué en parlant de Moſcou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir pluſieurs maiſons de pierre. Il agrandit cette capitale ; on lui doit quelques réglemens de police générale. Mais en voulant réformer les boyards, il les indiſpoſa tous. D'ailleurs, il n'était ni aſſez inſtruit, ni aſſez actif, ni aſſez déterminé pour oſer concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la Crimée, qui

continuait toujours avec des ſuccès balancés, ne permettait pas à un prince d'une ſanté faible de tenter ce grand ouvrage. *Fœdor* épouſa, comme ſes autres prédéceſſeurs, une de ſes ſujettes, originaire des frontières de Pologne; & l'ayant perdue au bout d'une année, il prit pour ſeconde femme en 1682 *Marthe Matéona*, fille du ſecretaire *Apraxin.* Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, & ne laiſſa point d'enfans. Comme les czars ſe mariaient ſans avoir égard à la naiſſance, ils pouvaient auſſi choiſir (du moins alors) un ſucceſſeur ſans égard à la primogéniture. Il ſemblait que le rang de femme, & d'héritier du ſouverain, dût être uniquement le prix du mérite; & en cela l'uſage de cet empire était bien ſupérieur aux coutumes des états les plus civiliſés.

Fœdor (1) avant d'expirer, voyant que ſon frère *Ivan*, trop diſgracié de la nature, était incapable de régner, nomma pour héritier des Ruſſies ſon ſecond frère PIERRE, qui n'était âgé que de dix ans, & qui faiſait déjà concevoir de grandes eſpérances.

Si la coutume d'élever les ſujettes au rang de czarine était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure. Les filles des czars ſe mariaient alors rarement; la plupart paſſaient leur vie dans un monaſtère.

La princeſſe *Sophie*, la troiſième des filles du premier lit du czar *Alexis*, princeſſe d'un eſprit auſſi ſupérieur que dangereux, ayant vu qu'il reſtait à ſon frère *Fœdor* peu de tems à vivre, ne prit point le parti du couvent, & ſe trouvant entre ſes deux autres frères, qui ne pouvaient gouverner, l'un par ſon incapacité, l'autre par ſon enfance, elle conçut le deſſein de ſe mettre à la tête de l'empire: elle voulut dans les derniers tems de la vie du czar *Fœdor*, renouveller le rôle que joua autrefois *Pulchérie* avec l'empereur *Théodoſe* ſon frère.

(1) Avril 1682.

CHAPITRE QUATRIEME.

IVAN ET PIERRE.

Horrible sédition de la milice des strélitz.

A peine *Fœdor* fut-il expiré (1) que la nomination d'un prince de dix ans au trône, l'exclusion de l'ainé & les intrigues de la princesse *Sophie* leur sœur, excitèrent dans les corps des strélitz une des plus sanglantes révoltes. Les janissaires, ni les gardes prétoriennes ne furent jamais si barbares. D'abord deux jours après les obsèques du czar *Fœdor*, ils courent en armes au krémelin, c'est, comme on sait, le palais des czars à Moscou; ils commencent par se plaindre de neuf de leurs colonels qui ne les avaient pas assez exactement payés. Le ministère est obligé de casser les colonels, & de donner aux strélitz l'argent qu'ils demandent. Ces soldats ne sont pas contens; ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers, & les condamnent, à la pluralité des voix, au supplice qu'on appelle *des Battoks* : voici comme on inflige ce supplice.

On dépouille nud le patient; on le couche sur le ventre, & deux bourreaux le frappent sur le dos avec des baguettes, jusqu'à ce que le juge dise, *c'est assez.* Les colonels ainsi traités par leurs soldats, furent encor obligés de les remercier, selon l'usage oriental des criminels, qui après avoir été punis baisent la main de leurs juges; ils ajoutèrent à leurs remercîmens une somme d'argent, ce qui n'était pas d'usage.

(1) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Moscou & de Pétersbourg.

Tandis que les ſtrélitz commençaient ainſi à ſe faire craindre, la princeſſe *Sophie* qui les animait ſous main, pour les conduire de crime en crime, convoquait chez elle une aſſemblée des princeſſes du ſang, des généraux d'armée, des boyards, du patriarche, des évêques, & même des principaux marchands : elle leur repréſentait que le prince *Ivan*, par ſon droit d'aineſſe & par ſon mérite, devait avoir l'empire, dont elle eſpérait en ſecret tenir les rênes. Au ſortir de l'aſſemblée elle fait promettre aux ſtrélitz une augmentation de paye & des préſens. Ses émiſſaires excitent ſur-tout la ſoldateſque contre la famille des *Nariskins*, & principalement contre les deux *Nariskins* frères de la jeune czarine douairière mère de PIERRE PREMIER. On perſuade aux ſtrélitz qu'un de ces frères nommé *Jean* a pris la robe du czar, qu'il s'eſt mis ſur le trône, & qu'il a voulu étouffer le prince *Ivan* ; on ajoute qu'un malheureux médecin Hollandais nommé *Daniel Vangad* a empoiſonné le czar *Fœdor*. Enfin *Sophie* fait remettre entre leurs mains une liſte de quarante ſeigneurs qu'elle appelle leurs ennemis & ceux de l'état, & qu'ils doivent maſſacrer. Rien ne reſſemble plus aux proſcriptions de *Sylla* & des Triumvirs de Rome. *Chriſtiern ſecond* les avait renouvellées en Dannemarck & en Suède. On voit par-là que ces horreurs ſont de tout pays dans les tems de trouble & d'anarchie.

On jette d'abord par les fenêtres les knès *Dolgorouki* & *Maſſeu* : (1) les ſtrélitz les reçoivent ſur la pointe de leurs piques, les dépouillent & les traînent ſur la grande place ; auſſi-tôt ils entrent dans le palais, ils y trouvent un des oncles du czar PIERRE, *Athanaſe Nariskin*, frère de la jeune czarine ; ils le maſſacrent de la même manière ; ils forcent les portes d'une égliſe voiſine, où trois proſcrits s'étaient réfugiés ; ils les arrachent de

(1) Ou *Matheoff*, c'eſt *Matthieu* dans notre langue.

l'autel, les dépouillent & les aſſaſſinent à coups de couteau.

Leur fureur était ſi aveugle, que voyant paſſer un jeune ſeigneur de la maiſon de *Soltikof* qu'ils aimaient, & qui n'était point ſur la liſte des proſcrits, quelqu'un d'eux ayant pris ce jeune homme pour *Jean Nariskin* qu'ils cherchaient, ils le tuèrent ſur le champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ces tems-là, c'eſt qu'ayant reconnu leur erreur, ils portèrent le corps du jeune *Soltikof* à ſon père pour l'enterrer, & le père malheureux, loin d'oſer ſe plaindre, leur donna des récompenſes pour lui avoir rapporté le corps ſanglant de ſon fils. Sa femme, ſes filles & l'épouſe du mort, en pleurs, lui reprochèrent ſa faibleſſe. *Attendons le tems de la vengeance*, leur dit le vieillard; quelques ſtrélitz entendirent ces paroles, ils rentrent furieux dans la chambre, traînent le père par les cheveux, & l'égorgent à la porte de ſa maiſon.

D'autres ſtrélitz vont chercher par-tout le médecin Hollandais *Vangad*; ils rencontrent ſon fils, ils lui demandent où eſt ſon père; le jeune homme en tremblant répond qu'il l'ignore, & ſur cette réponſe il eſt égorgé. Ils trouvent un autre médecin Allemand; « Tu es méde-
» cin, lui diſent-ils, ſi tu n'as pas empoiſonné notre
» maître *Fœdor*, tu en as empoiſonné d'autres; tu
» mérites bien la mort: » & ils le tuent.

Enfin ils trouvent le Hollandais qu'ils cherchaient; il s'était déguiſé en mendiant, ils le traînent devant le palais; les princeſſes qui aimaient ce bon homme, & qui avaient confiance en lui, demandent ſa grace aux ſtrélitz, en les aſſurant qu'il eſt un fort bon médecin, & qu'il a très-bien traité leur frère *Fœdor*. Les ſtrélitz répondent que non-ſeulement il mérite la mort comme médecin, mais auſſi comme ſorcier, & qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud ſéché & une peau de ſerpent. Ils ajoutent qu'il leur faut abſolument livrer le jeune *Ivan Nariskin* qu'ils cherchent en vain depuis deux jours, qu'il eſt

ſurement caché dans le palais, qu'ils y mettront le feu ſi on ne leur donne leur victime. La ſœur d'*Ivan Nariskin*, les autres princeſſes épouvantées vont dans la retraite où *Jean Nariskin* eſt caché ; le patriarche le confeſſe, lui donne le viatique & l'extrême-onction ; après quoi il prend une image de la Vierge qui paſſait pour miraculeuſe ; il mène par la main le jeune homme & s'avance aux ſtrélitz en leur montrant l'image de la Vierge. Les princeſſes en larmes entourent *Nariskin*, ſe mettent à genoux devant les ſoldats, les conjurent au nom de la Vierge d'accorder la vie à leur parent ; mais les ſoldats l'arrachent des mains des princeſſes, ils le traînent au bas de l'eſcalier avec *Vangad ;* alors ils forment entr'eux une eſpèce de tribunal ; ils appliquent à la queſtion *Nariskin* & le médecin. Un d'entr'eux qui ſavait écrire, dreſſe un procès-verbal ; ils condamnent les deux infortunés à être hachés en pièces ; c'eſt un ſupplice uſité à la Chine & en Tartarie pour les parricides : on l'appelle le ſupplice des dix mille morceaux. Après avoir ainſi traité *Nariskin* & *Vangad*, ils expoſent leurs têtes, leurs pieds & leurs mains ſur les pointes de fer d'une baluſtrade.

Pendant qu'ils aſſouviſſaient leur fureur aux yeux des princeſſes, d'autres maſſacraient tous ceux qui leur étaient odieux, ou ſuſpects à *Sophie*.

Cette exécution horrible finit par proclamer ſouverains les deux princes *Ivan* & PIERRE, en leur aſſociant leur ſœur *Sophie* en qualité de corégente (1). Alors elle approuva tous leurs crimes, & les récompenſa, confiſqua les biens des proſcrits & les donna aux aſſaſſins ; elle leur permit même d'élever un monument, ſur lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avaient maſſacrés comme traîtres à la patrie : elle leur donna enfin des lettres-patentes par leſquelles elle les remerciait de leur zèle & de leur fidélité.

(1) Juin 1682.

CHAPITRE CINQUIEME.

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Querelle ſinguliere de religion. Conſpiration.

VOILA par quels degrés la princeſſe *Sophie* (1) monta en effet ſur le trône de Ruſſie ſans être déclarée czarine, & voilà les premiers exemples qu'eut PIERRE PREMIER devant les yeux. *Sophie* eut tous les honneurs d'une ſouveraine; ſon buſte ſur les monnoies, la ſignature pour toutes les expéditions, la première place au conſeil, & ſur-tout la puiſſance ſuprême. Elle avait beaucoup d'eſprit, faiſait même des vers dans ſa langue, écrivait & parlait bien : une figure agréable relevait encor tant de talens, ſon ambition ſeule les ternit.

Elle maria ſon frère *Ivan* ſuivant la coutume dont nous avons vu tant d'exemples. Une jeune *Soltikof*, de la maiſon de ce même *Soltikof* que les ſtrélitz avaient aſſaſſiné, fut choiſie au milieu de la Sibérie où ſon père commandait dans une forteréſſe, pour être préſentée au czar *Ivan* à Moſcou. Sa beauté l'emporta ſur les brigues de toutes ſes rivales. *Ivan* l'épouſa en 1684. Il ſemble à chaque mariage d'un czar qu'on liſe l'hiſtoire d'*Aſſuérus*, ou celle d'un ſecond *Théodoſe*.

Au milieu des fêtes de ce mariage, les ſtrélitz excitèrent un nouveau ſoulevement, & (qui le croirait ?)

(1) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Pétersbourg.

c'était pour la religion, c'était pour le dogme. S'ils n'avaient été que soldats, ils ne seraient pas devenus controversistes : mais ils étaient bourgeois de Moscou. Du fond des Indes jusqu'aux extrémités de l'Europe, quiconque se trouve ou se met en droit de parler avec autorité à la populace, peut fonder une secte ; & c'est ce qu'on a vu dans tous les tems, sur-tout depuis que la fureur du dogme est devenue l'arme des audacieux & le joug des imbécilles.

On avait déjà essuyé quelques séditions en Russie, dans les tems où l'on disputait si la bénédiction devait se donner avec trois doigts, ou avec deux. Un certain *Abakum* archiprêtre avait dogmatisé à Moscou sur le Saint-Esprit, qui selon l'évangile doit illuminer tout fidèle ; sur l'égalité des premiers chrétiens, sur ces paroles de JESUS ; *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.* Plusieurs citoyens, plusieurs Strélitz embrassèrent les opinions d'*Abakum* : le parti se fortifia, un certain *Raspop* en fut le chef. (1) Les sectaires enfin entrèrent dans la cathédrale, où le patriarche & son clergé officiaient : ils le chassèrent lui & les siens à coups de pierres, & se mirent dévotement à leur place pour recevoir le Saint-Esprit. Ils appellaient le patriarche *loup ravisseur dans le bercail*, titre que toutes les communions se sont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la princesse *Sophie*, & les deux jeunes czars, de ces désordres ; on fit dire aux autres strélitz qui soutenaient la bonne cause, que les czars & l'église étaient en danger. Le parti des strélitz & bourgeois patriarchaux, en vint aux mains contre la faction des *Abakumistes* ; mais le carnage fut suspendu, dès qu'on parla de convoquer un concile. Aussi-tôt un concile s'assemble dans une salle du palais : cette convocation n'était pas difficile ; on fit venir tous les prêtres qu'on trouva. Le patriarche & un évêque disputèrent contre

(1) 1682. 16 Juillet. n. st.

Raſpop, & au ſecond ſyllogiſme on ſe jeta des pierres au viſage. Le concile finit par couper le cou à *Raſpop* & à quelques-uns de ſes fidèles diſciples, qui furent exécutés ſur les ſeuls ordres des trois ſouverains *Sophie*, *Ivan* & PIERRE.

Dans ce tems de trouble il y avait un knès *Chovanskoi*, qui ayant contribué à l'élévation de la princeſſe *Sophie*, voulait pour prix de ſes ſervices partager le gouvernement. On croit bien qu'il trouva *Sophie* ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion & des *Raſpopites* perſécutés; il ſouleva encor une partie des ſtrélitz & du peuple au nom de Dieu : la conſpiration fut plus ſérieuſe que l'enthouſiaſme de *Raſpop*. Un ambitieux hypocrite va toujours plus loin qu'un ſimple fanatique. *Chovanskoi* ne prétendait pas moins que l'empire; & pour n'avoir déſormais rien à craindre, il réſolut de maſſacrer, & les deux czars, & *Sophie*, & les autres princeſſes, & tout ce qui était attaché à la famille czarienne. Les czars & les princeſſes furent obligés de ſe retirer au monaſtère de la Trinité, à douze lieues de Moſcou. C'était à la fois un couvent, un palais & une fortereſſe, comme Mont-Caſſin, Corbie, Fulde, Kempten & tant d'autres chez les chrétiens du rite latin. Ce monaſtère de la Trinité appartient aux moines Baſiliens; il eſt entouré de larges foſſés & de remparts de briques garnis d'une artillerie nombreuſe. Les moines poſſédaient quatre lieues de pays à la ronde. La famille czarienne y était en ſureté, plus encor par la force que par la ſainteté du lieu. De là *Sophie* négocia avec le rebelle, le trompa, l'attira à moitié chemin, & lui fit trancher la tête, ainſi qu'à un de ſes fils, & à trente-ſept ſtrélits qui l'accompagnaient (1).

Le corps des ſtrélitz à cette nouvelle s'apprête à marcher en armes au couvent de la Trinité; il menace de tout exterminer : la famille czarienne ſe fortifie; les boyards

(1) 1682.

arment leurs vaſſaux ; tous les gentilshommes accourent ; une guerre civile & ſanglante commençait. Le patriarche appaiſa un peu les ſtrélitz : les troupes qui venaient contr'eux de tous côtés les intimidèrent : ils paſsèrent enfin de la fureur à la crainte, & de la crainte à la plus aveugle ſoumiſſion ; changement ordinaire à la multitude. Trois mille ſept cents des leurs, ſuivis de leurs femmes & de leurs enfans, ſe mirent une corde au cou, & marchèrent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendre. Ces malheureux ſe rendirent devant le monaſtère, portant deux à deux un billot & une hache ; ils ſe proſternèrent à terre, & attendirent leur ſupplice ; on leur pardonna. Ils s'en retournèrent à Moſcou, en béniſſant leurs maîtres, & prêts ſans le ſavoir à renouveller tous leurs attentats à la première occaſion.

Après ces convulſions l'état reprit un extérieur tranquille ; *Sophie* eut toujours la principale autorité, abandonnant *Ivan* à ſon incapacité, & tenant PIERRE en tutelle. Pour augmenter ſa puiſſance, elle la partagea avec le prince *Baſile Galitzin*, qu'elle fit généraliſſime, adminiſtrateur de l'état & garde des ſceaux ; homme ſupérieur en tout genre à tout ce qui était alors dans cette cour orageuſe, poli, magnifique, n'ayant que de grands deſſeins, plus inſtruit qu'aucun Ruſſe, parce qu'il avait reçu une éducation meilleure, poſſédant même la langue latine, preſque totalement ignorée en Ruſſie : homme d'un eſprit actif, laborieux, d'un génie au deſſus de ſon ſiècle, & capable de changer la Ruſſie s'il en avait eu le tems & le pouvoir, comme il en avait la volnté. C'eſt l'éloge que fait de lui *la Neuville*, envoyé, pour lors, de Pologne en Ruſſie ; & les éloges des étrangers ſont les moins ſuſpects.

Ce miniſtre contint la milice des ſtrélitz, en diſtribuant les plus mutins dans des régimens en Ukraine, à Caſan, en Sibérie. C'eſt ſous ſon adminiſtration que

la Pologne long-tems rivale de la Ruſſie céda en 1686 toutes ſes prétentions ſur les grandes provinces de Smolensko & de l'Ukraine. C'eſt lui qui le premier fit envoyer en 1687 une ambaſſade en France, pays qui était depuis vingt ans dans toute ſa gloire, par les conquêtes & les nouveaux établiſſements de *Louis XIV.* par ſa magnificence & ſur-tout par la perfection des arts, ſans leſquels on n'a que la grandeur & point de gloire véritable. La France n'avoit eu encor aucune correſpondance avec la Ruſſie, on ne la connaiſſait pas; & l'académie des inſcriptions célébra par une médaille cette ambaſſade, comme ſi elle fût venue des Indes: mais malgré la médaille, l'ambaſſadeur *Dolgorouki* échoua; il eſſuya même de violens dégoûts par la conduite de ſes domeſtiques: on eût mieux fait de tolérer leurs fautes; mais la cour de *Louis XIV.* ne pouvait prévoir alors que la Ruſſie & la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'état était alors tranquille au dedans, toujours reſſerré du côté de la Suède, mais étendu du côté de la Pologne ſa nouvelle alliée; continuellement en alarme vers la Tartarie Crimée, & en méſintelligence avec la Chine pour les frontières.

Ce qui était le plus intolérable pour cet empire, & ce qui marquait bien qu'il n'était point parvenu encor à une adminiſtration vigoureuſe & régulière, c'eſt que la kam des Tartares de Crimée exigeait un tribut annuel de ſoixante mille roubles, comme la Turquie en avait impoſé un à la Pologne.

La Tartarie Crimée eſt cette même Kerſonèſe Taurique, célèbre autrefois par le commerce des Grecs, & plus encor par leurs fables; contrée fertile & toujours barbare, nommée *Crimée* du titre des premiers kans qui s'appellaient *crim* avant les conquêtes de *Gengis.* C'eſt pour s'affranchir & ſe venger de la honte d'un tel tribut que le premier miniſtre *Galitzin* alla lui-même

en Crimée à la tête d'une armée nombreuſe. (1) Ces armées ne reſſemblaient en rien à celles que le gouvernement entretient aujourd'hui ; point de diſcipline, pas même de régiment bien armé, point d'habits uniformes, rien de régulier ; une milice à la vérité endurcie au travail & à la diſette, mais une profuſion de bagages qu'on ne voit pas même dans nos camps où règne le luxe. Ce nombre prodigieux de chars qui portaient des munitions & des vivres dans des pays dévaſtés & dans des déſerts, nuiſit aux entrepriſes ſur la Crimée. On ſe trouva dans de vaſtes ſolitudes ſur la rivière de Samare, ſans magaſins. *Galitzin* fit dans ces déſerts, ce qu'on n'a point, je penſe, fait ailleurs : il employa trente mille hommes à bâtir ſur la Samare une ville qui pût ſervir d'entrepôt pour la campagne prochaine ; elle fut commencée dès cette année, & achevée en trois mois l'année ſuivante ; toute de bois à la vérité, avec deux maiſons de briques, & des remparts de gazon, mais munie d'artillerie, & en état de défenſe.

C'eſt tout ce qui ſe fit de ſingulier dans cette expédition ruineuſe. Cependant *Sophie* régnait, *Ivan* n'avait que le nom de czar, & PIERRE âgé de dix-ſept ans avait déjà le courage de l'être. L'envoyé de Pologne *la Neuville*, réſident alors à Moſcou, & témoin oculaire de ce qui ſe paſſa, prétend que *Sophie* & *Galitzin* engagèrent le nouveau chef des ſtrélitz à leur ſacrifier leur jeune czar : il paraît au moins que ſix cents de ces ſtrélitz devaient s'emparer de ſa perſonne. Les mémoires ſecrets que la cour de Ruſſie m'a confiés, aſſurent que le parti était pris de tuer PIERRE PREMIER : le coup allait être porté : & la Ruſſie était privée à jamais de la nouvelle exiſtence qu'elle a reçue depuis. Le czar fut encor obligé de ſe ſauver au couvent de la Trinité, refuge ordinaire de la cour menacée de la ſoldateſque. Là, il convoque les

(1) 1687. 1688.

boyards de ſon parti, aſſemble une milice, fait parler aux capitaines des ſtrélitz, appelle à lui quelques Allemans établis dans Moſcou depuis long-tems, tous attachés à ſa perſonne, parce qu'il favoriſait déjà les étrangers. *Sophie* & *Ivan* reſtés dans Moſcou conjurent le corps des ſtrélitz de leur demeurer fidèles; mais la cauſe de PIERRE, qui ſe plaint d'un attentat médité contre ſa perſonne & contre ſa mère, l'emporte ſur celle d'une princeſſe & d'un czar dont le ſeul aſpect éloignait les cœurs. Tous les complices furent punis avec une ſévérité à laquelle le pays était alors auſſi accoutumé qu'aux attentats : quelques-uns furent décapités après avoir éprouvé le ſupplice du knout, ou des battoks. Le chef des ſtrélitz périt de cette manière : on coupa la langue à d'autres qu'on ſoupçonnait. Le prince *Galitzin*, qui avait un de ſes parens auprès du czar PIERRE, obtint la vie, mais dépouillé de tous ſes biens qui étaient immenſes, il fut relégué ſur le chemin d'Archangel. *La Neuville* préſent à toute cette cataſtrophe, dit qu'on prononça la ſentence à *Galitzin* en ces termes : *Il t'eſt ordonné par le très-clément czar, de te rendre à Karga ville ſous le pole, & d'y reſter le reſte de tes jours. La bonté extrême de ſa majeſté t'accorde trois ſous par jour.*

Il n'y a point de ville ſous le pole. Karga eſt au ſoixante-deuxième degré de latitude, ſix degrés & demi ſeulement plus au nord que Moſcou. Celui qui aurait prononcé cette ſentence eût été mauvais géographe : on prétend que *la Neuville* a été trompé par un rapport infidèle.

Enfin, la princeſſe *Sophie* (1) fut reconduite dans ſon monaſtère de Moſcou, après avoir régné long-tems : ce changement était un aſſez grand ſupplice.

Dès ce moment PIERRE régna. Son frère *Ivan* n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir ſon nom dans les actes publics ; il mena une vie privée, & mourut en 1696.

(1) 1689.

CHAPITRE SIXIEME.

REGNE
DE
PIERRE PREMIER.

Commencement de la grande réforme.

PIERRE LE GRAND avait une taille haute, dégagée, bien formée, le visage noble, des yeux animés, un tempérament robuste, propre à tous les exercices & à tous les travaux; son esprit était juste, ce qui est le fonds de tous les vrais talens, & cette justesse était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre & à tout faire. Il s'en fallait beaucoup que son éducation eût été digne de son génie : l'intérêt de la princesse *Sophie* avait été sur-tout de le laisser dans l'ignorance, & de l'abandonner aux excès, que la jeunesse, l'oisiveté, la coutume, & son rang ne rendaient que trop permis. Cependant il était récemment marié (1), & il avait épousé, comme tous les autres czars, une de ses sujettes, fille du colonel *Lapuchin*; mais étant jeune, & n'ayant eu pendant quelque tems d'autre prérogative du trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers attirés à Moscou par le ministre *Galitzin*, ne firent pas augurer qu'il serait un réformateur : cependant malgré les mauvais exemples, & même malgré les plaisirs,

(1) En Juin 1689.

plaifirs, il s'appliquait à l'art militaire, & au gouvernement : on devait déjà reconnaître en lui le germe d'un grand homme.

On s'attendait encor moins qu'un prince qui était faifi d'un effroi machinal qui allait jufqu'à la fueur froide & à des convulfions, quand il fallait paffer un ruiffeau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le Septentrion. Il commença par dompter la nature en fe jettant dans l'eau malgré fon horreur pour cet élément; l'averfion fe changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva le faifait rougir. Il apprit de lui-même, & prefque fans maître affez d'allemand & de hollandais pour s'expliquer & pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemans & les Hollandais étaient pour lui les peuples les plus polis ; puifque les uns exerçaient déjà dans Mofcou une partie des arts qu'il voulait faire naître dans fon empire, & les autres excellaient dans la marine qu'il regardait comme l'art le plus néceffaire.

Telles étaient fes difpofitions malgré les penchans de fa jeuneffe. Cependant il avait toujours des factions à craindre, l'humeur turbulente des ftrélitz à réprimer, & une guerre prefque continuelle contre les Tartares de la Crimée à foutenir. Cette guerre avait fini en 1689 par une trève qui ne dura que peu de tems.

Dans cet intervalle PIERRE fe fortifia dans le deffein d'appeller les arts dans fa patrie.

Son père *Alexis* avait eu déjà les mêmes vues ; mais ni la fortune ni le tems ne le fecondèrent : il tranfmit fon génie à fon fils, mais plus développé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.

Alexis avait fait venir de Hollande à grands fraix le (1) conftructeur *Bothler* patron de vaiffeau avec des charpentiers & des matelots, qui bâtirent fur le Volga une

(1) Mémoires de Pétersbourg & de Mofcou.

grande frégate & une yacht ; ils defcendirent le fleuve jufqu'à Aftracan ; on devait les employer avec des navires qu'on allait conftruire pour trafiquer avantageufement avec la Perfe par la mer Cafpienne. Ce fut alors qu'éclata la révolte de *Stenko-Rafin*. Ce rebelle fit détruire les deux bâtimens qu'il eût dû conferver pour fon intérêt : il maffacra le capitaine : le refte de l'équipage fe fauva en Perfe, & de là gagna les terres de la compagnie Hollandaife des Indes. Un bon charpentier bon conftructeur refta dans la Ruffie, & y fut long-tems ignoré.

Un jour PIERRE fe promenant à Ifmaëlof, une des maifons de plaifance de fon aïeul, apperçut parmi quelques raretés une petite chaloupe Anglaife qu'on avait abfolument abandonnée : il demanda à l'Allemand *Timmerman* fon maître de mathématique, pourquoi ce petit bateau était autrement conftruit que ceux qu'il avait vus fur la Moska ? *Timmerman* lui répondit qu'il était fait pour aller à voiles & à rames. Le jeune prince voulut incontinent en faire l'épreuve : mais il fallait le radouber, le ragréer : on retrouva ce même conftructeur *Brant* ; il était retiré à Mofcou : il mit en état la chaloupe & la fit voguer fur la rivière d'Yauza qui baigne les fauxbourgs de la ville.

PIERRE fit tranfporter fa chaloupe fur un grand lac dans le voifinage du monaftère de la Trinité ; il fit bâtir par *Brant* deux frégates & trois yachts, & en fut lui-même le pilote. Enfin long-tems après en 1694 il alla à Archangel, & ayant fait conftruire un petit vaiffeau dans ce port par ce même *Brant*, il s'embarqua fur la mer Glaciale qu'aucun fouverain ne vit jamais avant lui ; il était efcorté d'un vaiffeau de guerre Hollandais commandé par le capitaine *Jolfon*, & fuivi de tous les navires marchands abordés à Archangel. Déjà il apprenait la manœuvre, & malgré l'empreffement des courtifans à imiter leurs maîtres, il était le feul qui l'apprit.

Il n'était pas moins difficile de former des troupes de

terre affectionnées & difciplinées que, d'avoir une flotte. Ses premiers effais de marine fur un lac avant fon voyage d'Archangel femblèrent feulement des amufemens de l'enfance d'un homme de génie ; & fes premières tentatives pour former des troupes ne parurent auffi qu'un jeu. C'était pendant la régence de *Sophie*, & fi on eût foupçonné ce jeu d'être férieux, il eût pu lui être funefte.

Il donna fa confiance à un étranger ; c'eft le célèbre *Le Fort*, d'une noble & ancienne famille de Piémont, tranfplantée depuis près de deux fiècles à Genève, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce, qui feul a rendu confidérable cette ville autrefois connue uniquement par la controverfe.

Son génie qui le portait à de plus grandes chofes, lui fit quitter la maifon paternelle dès l'âge de quatorze ans ; il fervit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marfeille ; de là il paffa en Hollande, fervit quelque tems volontaire, & fut bleffé au fiége de Grave fur la Meufe, ville affez forte que le prince d'Orange depuis roi d'Angleterre reprit fur *Louis XIV.* en 1674. Cherchant enfuite fon avancement par-tout où fon efpérance le guidait, il s'embarqua en 1675 avec un colonel Allemand nommé *Verftin*, qui s'était fait donner par le czar *Alexis* père de PIERRE, une commiffion de lever quelques foldats dans les Pays-Bas, & de les amener au port d'Archangel. Mais quand on y arriva, après avoir effuyé tous les périls de la mer, le czar *Alexis* n'était plus ; le gouvernement avait changé, la Ruffie était troublée ; le gouverneur d'Archangel laiffa long-tems *Verftin*, *Le Fort* & toute fa troupe dans la plus grande misère, & les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie : chacun fe fauva comme il put. *Le Fort* manquant de tout alla à Mofcou, & fe préfenta au réfident de Dannemarck nommé *de Horn*, qui le fit fon fecretaire ; il y apprit la langue Ruffe : quelque tems après il trouva le moyen d'être préfenté au czar PIERRE.

L'ainé *Ivan* n'était pas ce qu'il lui fallait; PIERRE le goûta, & lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. A peine *Le Fort* avait-il servi, il n'était point savant, il n'avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vu avec le talent de bien voir; sa conformité avec le czar était de devoir tout à son génie; il savait d'ailleurs le hollandais & l'allemand que PIERRE apprenait, comme les langues de deux nations qui pouvaient être utiles à ses desseins. Tout le rendit agréable à PIERRE; il s'attacha à lui; les plaisirs commencèrent la faveur, & les talens la confirmèrent; il fut confident du plus dangereux dessein que pût former un czar, celui de se mettre en état de casser un jour sans péril la milice séditieuse & barbare des strélitz. Il en avait coûté la vie au grand sultan ou padisha *Osman*, pour avoir voulu réformer les janissaires. PIERRE, tout jeune qu'il était, s'y prit avec plus d'adresse qu'*Osman*. Il forma d'abord dans sa maison de campagne Préobazinsky une compagnie de cinquante de ses plus jeunes domestiques; quelques enfans de boyards furent choisis pour en être officiers: mais pour apprendre à ces boyards une subordination qu'ils ne connaissaient pas, il les fit passer par tous les grades, & lui-même en donna l'exemple, servant d'abord comme tambour, ensuite soldat, sergent & lieutenant dans la compagnie. Rien n'était plus extraordinaire ni plus utile; les Russes avaient toujours fait la guerre comme nous la faisions du tems du gouvernement féodal, lorsque des seigneurs sans expérience menaient au combat des vassaux sans discipline & mal armés; méthode barbare, suffisante contre des armées pareilles, impuissante contre des troupes régulières.

Cette compagnie formée par le seul PIERRE, fut bientôt nombreuse, & devint depuis le régiment des gardes Préobazinsky. Une autre compagnie formée sur ce modèle devint l'autre régiment des gardes Semenousky.

Il y avait déjà un régiment de cinq mille hommes sur

lequel on pouvait compter, formé par le général *Gordon* Ecossais, & composé presque tout entier d'étrangers. *Le Fort* qui avait porté les armes peu de tems, mais qui était capable de tout, se chargea de lever un régiment de douze mille hommes, & il en vint à bout; cinq colonels furent établis sous lui; il se vit tout-d'un-coup général de cette petite armée, levée en effet contre les strélitz, autant que contre les ennemis de l'état.

Ce qu'on doit remarquer, (1) & ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l'édit de Nantes & ses suites avaient coûté peu d'hommes à la France, c'est que le tiers de cette armée appellée régiment, fut composée de Français réfugiés. *Le Fort* exerça sa nouvelle troupe comme s'il n'eût jamais eu d'autre profession.

PIERRE voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps dont l'usage commençait à s'introduire en tems de paix. On construisit un fort, qu'une partie de ses nouvelles troupes devait défendre, & que l'autre devait attaquer. La différence entre ce camp & les autres fut qu'au lieu de l'image d'un combat, (2) on donna un combat réel, dans lequel il y eut des soldats de tués & de blessés. *Le Fort* qui commandait l'attaque, reçut une blessure considérable. Ces jeux sanglans devaient aguerrir les troupes; cependant il fallut de longs travaux, & même de longs malheurs, pour en venir à bout. Le czar mêla ces fêtes guerrières aux soins qu'il se donnait pour la marine; & comme il avait fait *Le Fort* général de terre sans qu'il eût encor commandé, il le fit amiral sans qu'il eût jamais conduit un vaisseau: mais il le voyait digne de l'un & de l'autre. Il est vrai que cet amiral était sans flotte, & que ce général n'avait d'armée que son régiment.

On réformait peu-à-peu le grand abus du militaire,

(1) Manuscrit du général *Le Fort*.
(2) *Ibidem*.

cette indépendance des boyards, qui amenaient à l'armée les milices de leurs payſans ; c'était le véritable gouvernement des Francs, des Huns, des Goths & des Vendales, peuples vainqueurs de l'empire Romain dans ſa décadence, & qui euſſent été exterminés, s'ils avaient eu à combattre les anciennes légions Romaines diſciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'amiral *Le Fort* n'eut pas tout-à-fait un vain titre ; il fit conſtruire par des Hollandais & des Vénitiens des barques longues, & même deux vaiſſeaux d'environ trente pièces de canon, à l'embouchure de la Véroniſe qui ſe jette dans le Tanaïs ; ces vaiſſeaux pouvaient deſcendre le fleuve, & tenir en reſpect les Tartares de la Crimée. Les hoſtilités avec ces peuples ſe renouvellaient tous les jouts. Le czar avait à choiſir en 1689 entre la Turquie, la Suéde, & la Chine, à qui il ferait la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il était avec la Chine, & quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.



CHAPITRE SEPTIEME.

CONGRES ET TRAITE

AVEC

*LES CHINOIS.**

ON doit d'abord ſe repréſenter quelles étaient les limites de l'empire Chinois & de l'empire Ruſſe. Quand on eſt ſorti de la Sibérie proprement dite, & qu'on a laiſſé loin au midi cent hordes de Tartares, de Kalmoulks blancs, Kalmouks noirs, Monguls mahométans, Monguls nommés idolâtres ; on avance vers le cent trentième degré de longitude, & au 52ᵉ. de latitude ſur le fleuve d'Amur ou d'Amour. Au nord de ce fleuve eſt une grande chaîne de montagnes qui s'étend juſqu'à la mer Glaciale par-delà le cercle polaire. Ce fleuve qui coule l'eſpace de cinq cents lieues dans la Sibérie & dans la Tartarie Chinoiſe, va ſe perdre après tant de détours dans la mer de Kamshatka. On aſſure qu'à ſon embouchure dans cette mer, on pêche quelquefois un poiſſon monſtrueux, beaucoup plus gros que l'hipopotame du Nil, & dont la mâchoire eſt d'un ivoire plus dur & plus parfait. On prétend que cet yvoire faiſait autrefois un objet de commerce, qu'on le tranſportait par la Sibérie, & que c'eſt la raiſon pour laquelle on en trouve encor pluſieurs morceaux enfouis dans les campagnes. C'eſt ce qu'on a dit de plus vraiſemblable

(1) Tiré des Mémoires envoyés de la Chine, & de ceux de Pétersbourg, & des lettres rapportées dans l'hiſtoire de la Chine compilée par *Du Halde.*

ſur cet ivoire foſſile dont nous avons déjà parlé ; car il paraît chimérique de prétendre qu'autrefois il y a eu des éléphans en Sibérie.

Ce fleuve d'Amour eſt nommé le fleuve Noir par les Tartares Mantchoux, & le fleuve du Dragon par les Chinois.

C'était (1) dans ces pays ſi long-tems connus, que la Chine & la Ruſſie ſe diſputaient les limites de leurs empires. La Ruſſie poſſédait quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cents lieues de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hoſtilités entre les Chinois & les Ruſſes, au ſujet de ces forts : enfin les deux états entendirent mieux leurs intérêts ; l'empereur *Camhi* préféra la paix & le commerce à une guerre inutile. Il envoya ſept ambaſſadeurs à Niptchou, l'un de ces établiſſemens. Ces ambaſſadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leur eſcorte. C'était-là le faſte aſiatique; mais ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu'il n'y avait point d'exemple dans les annales de l'empire, d'une ambaſſade vers une autre puiſſance ; ce qui eſt encor unique, c'eſt que les Chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'empire. Deux fois ſubjugués par les Tartares qui les attaquèrent & qui les domptèrent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt ſubjuguées, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes ſans aucun traité. Ainſi cette nation ſi renommée pour la morale ne connaiſſait point ce que nous appellons *droit des gens*, c'eſt-à-dire ces règles incertaines de la guerre & de la paix, ces droits de miniſtres publics, ces formules de traités, les obligations qui en réſultent, les diſputes ſur la préſéance & le point d'honneur.

En quelle langue d'ailleurs les Chinois pouvaient-ils traiter avec les Ruſſes au milieu des déſerts ? Deux jéſuites, l'un Portugais nommé *Pereira*, l'autre Français

(1) Mémoires des jéſuites *Pereira* & *Gerbillon*.

nommé *Gerbillon*, partis de Pekin avec les ambaſſadeurs Chinois, leur applanirent toutes ces difficultés nouvelles, & furent les véritables médiateurs. Ils traîtèrent en latin avec un Allemand de l'ambaſſade Ruſſe, qui ſavait cette langue. Le chef de l'ambaſſade Ruſſe était *Colovin* gouverneur de Sibérie ; il étala une plus grande magnificence que les Chinois, & par-là donna une noble idée de ſon empire à ceux qui s'étaient crus les ſeuls puiſſans ſur la terre. Les deux jéſuites réglèrent les limites des deux dominations ; elles furent poſées à la rivière de Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négociait. Le midi reſta aux Chinois, le nord aux Ruſſes. Il n'en coûta à ceux-ci qu'une petite forteresse qui ſe trouva bâtie au-delà des limites; on jura une paix éternelle ; & après quelques conteſtations, les Ruſſes & les Chinois la jurèrent (1) au nom du même Dieu en ces termes : *Si quelqu'un a jamais la penſée ſecrete de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur ſouverain de toutes choſes, qui connaît les cœurs, de punir ces traîtres par une mort précipitée.*

Cette formule commune à des Chinois & à des chrétiens, peut faire connaître deux Choſes importantes; la première, que le gouvernement chinois n'eſt ni athée, ni idolâtre, comme on l'en a ſi ſouvent accuſé par des imputations contradictoires ; la ſeconde, que tous les peuples qui cultivent leur raiſon, reconnaiſſent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raiſon mal inſtruite. Le traité fut rédigé en latin dans deux exemplaires. Les ambaſſadeurs Ruſſes ſignèrent les premiers la copie qui leur demeura ; & les Chinois ſignèrent auſſi la leur les premiers, ſelon l'uſage des nations de l'Europe qui traitent de couronne à couronne. On obſerva un autre uſage des nations aſiatiques, &

(1) 1689. 8 Septembre nouveau ſtyle. Mémoires de la Chine.

des premiers âges du monde connu; le traité fut gravé ſur deux gros marbres, qui furent poſés pour ſervir de bornes aux deux empires. Trois ans après le czar envoya le Danois *Ilbrand Idé* en ambaſſade à la Chine, & le commerce établi a ſubſiſté depuis avec avantage juſqu'à une rupture entre la Ruſſie & la Chine en 1722; mais après cette interruption il a repris une nouvelle vigueur.



CHAPITRE HUITIEME.

EXPÉDITION

VERS LES

PALUS-MÉOTIDES.

CONQUÊTE D'AZOPH.

Le czar envoie des jeunes gens s'instruire dans les pays étrangers.

IL ne fut pas si aisé d'avoir la paix avec les Turcs : le tems même paraissait venu de s'élever sur leurs ruines. Venise accablée par eux commençait à se relever. Le même *Morosini* qui avait rendu Candie aux Turcs, leur prenait le Péloponèse, & cette conquête lui mérita le surnom de *Péloponésiaque*, honneur qui rappellait le tems de la république Romaine. L'empereur d'Allemagne *Léopold* avait quelques succès contre l'empire Turc en Hongrie ; & les Polonais repoussaient au moins les courses des Tartares de Crimée.

PIERRE profita de ces circonstances pour aguerrir ses troupes, & pour se donner s'il pouvait l'empire de la mer Noire. Le général *Gordon* marcha le long du Tanaïs vers Azoph, avec son grand régiment de cinq mille hommes ; le général *Le Fort* avec le sien de douze mille ; un corps de strélitz commandé par *Sheremeto* & *Shein*, originaire de Prusse, un corps de Cosaques, un grand train d'artillerie : tout fut prêt pour cette expédition. (1)

Cette grande armée s'avance sous les ordres du

(1) 1694.

maréchal *Sheremeto* (1) au commencement de l'été 1695, vers Azoph, à l'embouchure du Tanaïs, & à l'extrémité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujourd'hui la mer de Zabache. Le czar était à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant long-tems apprendre avant que de commander. Pendant la marche on prit d'assaut deux tours que les Turcs avaient bâties sur les deux bords du fleuve.

L'entreprise était difficile; la place assez bien fortifiée était défendue par une garnison nombreuse. Des barques longues semblables aux saïques Turques, construites par des Vénitiens, & deux petits vaisseaux de guerre Hollandais, sortis de la Véronise, ne furent pas assez tôt prêts, & ne purent entrer dans la mer d'Azoph. Tout commencement éprouve toujours des obstacles. Les Russes n'avaient point encor fait de siége régulier. Cet essai ne fut pas d'abord heureux.

Un nommé *Jacob* natif de Dantzick dirigeait l'artillerie sous le commandement du général *Shein*; car on n'avait guère que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs, comme pour pilotes. Ce *Jacob* fut condamné au châtiment des battoks par son général *Shein* Prussien. Le commandement alors semblait affermi par ces rigueurs. Les Russes s'y soumettaient malgré leur penchant pour les séditions; & après ces châtimens ils servaient comme à l'ordinaire. Le Dantzikois pensait autrement; il voulut se venger; il encloua le canon, se jeta dans Azoph, embrassa la religion musulmane, & défendit la place avec succès. Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Russie est préférable aux anciennes sévérités, & retient mieux dans le devoir les hommes qui avec une éducation heureuse ont pris des sentimens d'honneur. L'extrême rigueur était alors nécessaire envers le bas peuple: mais quand les mœurs ont changé, l'impératrice *Elizabeth*

(1) *Scheremetow* ou *Sheremetof*.

a achevé par la clémence l'ouvrage que ſon père commença par les loix. Cette indulgence a été même pouſſée à un point dont il n'y a point d'exemple dans l'hiſtoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant ſon règne perſonne ne ſerait puni de mort, & a tenu ſa promeſſe. Elle eſt la première ſouveraine qui ait ainſi reſpecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics : leurs châtimens ſont devenus utiles à l'état; inſtitution non moins ſage qu'humaine. Par-tout ailleurs on ne ſait que tuer un criminel avec appareil, ſans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impreſſion peut-être ſur des méchans pour la plupart fainéans, que la crainte d'un châtiment & d'un travail pénible qui renaiſſent tous les jours.

Pour revenir au ſiége d'Azop, ſoutenu déſormais par le même homme qui avait dirigé les attaques, on tenta vainement un aſſaut, & après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de lever le ſiége.

La conſtance dans toute entrepriſe formait le caractère de PIERRE. Il conduiſit une armée plus conſidérable encor devant Azoph au printems de 1696. Le czar *Ivan* ſon frère venait de mourir. Quoique ſon autorité n'eût pas été gênée par *Ivan*, qui n'avait que le nom de czar, elle l'avait toujours été un peu par les bienſéances. Les dépenſes de la maiſon d'*Ivan* retournaient par ſa mort à l'entretien de l'armée ; c'était un ſecours pour un état qui n'avait pas alors d'auſſi grands revenus qu'aujourd'hui. PIERRE écrivit à l'empereur *Léopold*, aux Etats-Généraux, à l'électeur de Brandebourg, pour en obtenir des ingénieurs, des artilleurs, des gens de mer. Il engagea à ſa ſolde des Kalmouks, dont la cavalerie eſt très-utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le ſuccès le plus flatteur pour le czar fut celui de ſa petite flotte, qui fut enfin complette & bien gouvernée. Elle battit les ſaïques Turques envoyées de Conſtan-

tinople, & en prit quelques-unes. Le siége fut poussé réguliérement par tranchées, non pas tout-à-fait selon notre méthode; les tranchées étaient trois fois plus profondes, & les parapets étaient de hauts remparts. Enfin les assiégés rendirent la place le 28 Juillet 1696 n. st. sans aucun honneur de la guerre, sans emporter ni armes ni munitions, & ils furent obligés de livrer le transfuge *Jacob* aux assiégeans.

Le czar voulut d'abord, en fortifiant Azoph, en le couvrant par des forts, en creusant un port capable de contenir les plus gros vaisseaux, se rendre maître du détroit de Caffa, de ce Bosphore Cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célèbres autrefois par les armemens de *Mithridate*. Il laissa trente-deux saïques armées devant Azoph, (1) & prépara tout pour former contre les Turcs une flotte de neuf vaisseaux de soixante pièces de canon, & de quarante-un portant depuis trente jusqu'à cinquante pièces d'artillerie. Il exigea que les plus grands seigneurs, les plus riches négocians, contribuassent à cet armement: & croyant que les biens des ecclésiastiques devaient servir à la cause commune, il obligea le patriarche, les évêques, les archimandrites, à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il faisait pour l'honneur de sa patrie & pour l'avantage de la chrétienté. On fit faire par les Cosaques des bateaux légers, auxquels ils sont accoutumés; & qui peuvent côtoyer aisément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être alarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté sur les Palus-Méotides. Le projet était de chasser pour jamais les Tartares & les Turcs de la Crimée, & d'établir ensuite un grand commerce aisé, & libre avec la Perse par la Géorgie. C'est le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, & dans cette Kersonèse Taurique que le czar semblait devoir soumettre.

(1) Mémoires de *Le Fort*.

Vainqueur des Turcs & des Tartares, il voulut accoutumer ſon peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Moſcou ſon armée ſous des arcs de triomphe, au milieu des feux d'artifice & de tout ce qui put embellir cette fête. Les ſoldats qui avaient combattu ſur les ſaïques Vénitiennes contre les Turcs, & qui formaient une troupe ſéparée, marchèrent les premiers. Le maréchal *Sheremeto*, les généraux *Gordon* & *Shein*, l'amiral *Le Fort*, les autres précédèrent dans cette pompe le ſouverain, qui diſait n'avoir point encor de rang dans l'armée, & qui par cet exemple voulait faire ſentir à toute la nobleſſe, qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouir.

Ce triomphe ſemblait tenir en quelque choſe des anciens Romains : il leur reſſembla ſur-tout en ce que les triomphateurs expoſaient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, & les livraient quelquefois à la mort ; les eſclaves faits dans cette expédition ſuivaient l'armée ; & ce *Jacob* qui l'avait trahi, était mené dans un charriot ſur lequel on avait dreſſé une potence, à laquelle il fut enſuite attaché après avoir ſouffert le ſupplice de la roue.

On frappa alors la première médaille en Ruſſie. La légende Ruſſe eſt remarquable, *PIERRE PREMIER empereur de Moſcovie toujours auguſte.* Sur le revers eſt Azoph avec ces mots ; *Vainqueur par les flammes & les eaux.*

PIERRE était affligé dans ce ſuccès de ne voir ſes vaiſſeaux & ſes galères de la mer d'Azoph bâtis que par des mains étrangères. Il avait encor autant d'envie d'avoir un port ſur la mer Baltique, que ſur le Pont-Euxin.

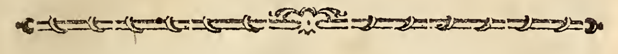
Il envoya au mois de Mars 1677, ſoixante jeunes Ruſſes du régiment de *Le Fort* en Italie, la plupart à Veniſe, quelques-uns à Livourne, pour y apprendre la marine & la conſtruction des galères ; il en fit partir

quarante autres (1) pour s'inſtruire en Hollande de la fabrique & de la manœuvre des grands vaiſſeaux : d'autres furent envoyés en Allemagne, pour ſervir dans les armées de terre & pour ſe former à la diſcipline allemande. Enfin il réſolut de s'éloigner quelques années de ſes états, dans le deſſein d'apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvait réſiſter au violent deſir de s'inſtruire par ſes yeux, & même par ſes mains, de la marine & des arts qu'il voulait établir dans ſa patrie. Il ſe propoſa de voyager inconnu, en Dannemarck, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à Veniſe & à Rome. Il n'y eut que la France & l'Eſpagne qui n'entraſſent point dans ſon plan ; l'Eſpagne, parce que les arts qu'il cherchait y étaient alors trop négligés ; & la France, parce qu'ils y régnaient peut-être avec trop de faſte, & que la hauteur de *Louis XIV.* qui avait choqué tant de potentats, convenait mal à la ſimplicité avec laquelle il comptait faire ſes voyages. De plus, il était lié avec la plupart de toutes les puiſſances chez leſquelles il allait, excepté avec la France & avec Rome. Il ſe ſouvenait encor avec quelque dépit, du peu d'égards que *Louis XIV.* avait eu pour l'ambaſſade de 1687, qui n'eut pas autant de ſuccès que de célébrité : & enfin il prenait déjà le parti d'*Auguſte* electeur de Saxe, à qui le prince de *Conti* diſputait la couronne de Pologne.

(1) MSS. du général *Le Fort.*



CHAPITRE



VOYAGES DE PIERRE LE GRAND.

LE deſſein étant pris de voir tant d'états & tant de cours, en ſimple particulier, il ſe mit lui-même en 1697 à la ſuite de trois ambaſſadeurs, comme il s'était mis à la ſuite de ſes généraux à ſon entrée triomphante dans Moſcou.

(1) Les trois ambaſſadeurs étaient le général *Le Fort*, le boyard *Alexis Gollovin* commiſſaire général des guerres & gouverneur de Sibérie, le même qui avait ſigné le traité d'une paix perpétuelle avec les plénipotentiaires de la Chine ſur les frontières de cet empire ; & Vonitſin, dick ou ſecretaire d'état, long-tems employé dans les cours étrangères. Quatre premiers ſecretaires, douze gentilshommes, deux pages pour chaque ambaſſadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs officiers, tous du régiment *Préobazinsky*, compoſaient la ſuite principale de cette ambaſſade ; il y avait en tout deux cents perſonnes : & le czar ſe réſervant pour tous domeſtiques un valet de chambre, un homme de livrée, & un nain, ſe confondait dans la foule. C'était une choſe inouïe dans l'hiſtoire du monde, qu'un roi de vingt-cinq ans qui abandonnait ſes royaumes, pour mieux régner. Sa victoire ſur les Turcs & les Tartares, l'éclat de ſon entrée triomphante à Moſcou, les nom-

(1) Mémoires de Pétersbourg & Mémoires de *Le Fort*.

breuſes troupes étrangères affectionnées à ſon ſervice, la mort d'*Ivan* ſon frère, la clôture de la princeſſe *Sophie*, & plus encor le reſpect général pour ſa perſonne, devaient lui répondre de la tranquillité de ſes états pendant ſon abſence. Il confia la régence au boyard *Strechnef*, & au knès *Romadonouski*, leſquels devaient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres boyards.

Les troupes formées par le général *Gordon* reſtèrent à Moſcou pour aſſurer la tranquillité de la capitale. Les ſtrélitz qui pouvaient la troubler furent diſtribués ſur les frontières de la Crimée, pour conſerver la conquête d'Azoph, & pour réprimer les incurſions des Tartares. Ayant ainſi pourvu à tout, il ſe livrait à ſon ardeur de voyager & de s'inſtruire.

Ce voyage ayant été l'occaſion ou le prétexte de la ſanglante guerre qui traverſa ſi long-tems le czar dans tous ſes grands projets, & enfin les ſeconda, qui détrôna le roi de Pologne *Auguſte*, donna la couronne à *Staniſlas* & la lui ôta, qui fit du roi de Suède *Charles XII.* le premier des conquérans pendant neuf années, & le plus malheureux des rois pendant neuf autres; il eſt néceſſaire, pour entrer dans le détail de ces événemens, de repréſenter ici en quelle ſituation était alors l'Europe.

Le ſultan *Muſtapha ſecond* régnait en Turquie. Sa faible adminiſtration ne faiſait de grands efforts, ni contre l'empereur d'Allemagne *Léopold*, dont les armes étaient heureuſes en Hongrie, ni contre le czar qui venait de lui enlever Azoph & qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Veniſe qui enfin s'était emparée de tout le Péloponèſe.

Jean Sobiesky roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Chocſim, & par la délivrance de Vienne, était mort le 17 Juin 1696, & cette couronne était déjà diſputée par *Auguſte* électeur de Saxe, qui l'emporta,

& par *Armand* prince de *Conti*, qui n'eut que l'honneur d'être élu.

La Suède venait de perdre, (1) & regrettait peu *Charles onze*, premier souverain véritablement absolu dans ce pays, père d'un roi qui le fut davantage, & avec lequel s'éteint le despotisme. Il laissait sur le trône *Charles XII.* son fils âgé de quinze ans. C'était une conjonćture favorable en apparence aux projets du czar; il pouvait s'agrandir sur le golphe de Finlande, & vers la Livonie. Ce n'était pas assez d'inquiéter les Turcs sur la mer Noire; des établissemens sur les Palus-Méotides, & vers la mer Caspienne, ne suffisaient pas à ses projets de marine, de commerce & de puissance; la gloire même que tout réformateur desire ardemment, n'était ni en Perse ni en Turquie, elle était dans notre partie de l'Europe, où l'on éternise les grands talens en tout genre. Enfin, PIERRE ne voulait introduire dans ses états ni les mœurs turques, ni les persanes, mais les nôtres.

L'Allemagne en guerre à la fois avec la Turquie & avec la France, ayant pour ses alliés l'Espagne, l'Angleterre & la Hollande contre le seul *Louis XIV.* était prête de conclure la paix, & les plénipotentiaires étaient déjà assemblés au château de Risvick auprès de la Haye.

Ce fut dans ces circonstances que PIERRE & son ambassade prirent leur route au mois d'Avril 1697 par la grande Novogorod. De là on voyagea par l'Estonie & par la Livonie, provinces autrefois contestées entre les Russes, les Suédois & les Polonais, & acquises enfin à la Suède par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la situation de Riga sa capitale, pouvaient tenter le czar; il eut du moins la curiosité de voir les fortifications des citadelles. Le comte d'*Alberg* gouverneur de Riga en prit de l'ombrage, il lui refusa cette satisfaction, & parut témoigner peu d'égard pour l'ambassade. Cette conduite ne servit pas à refroidir dans

(1) Avril 1697.

le cœur du czar le desir qu'il pouvait concevoir d'être un jour le maître de ces provinces.

De la Livonie on alla dans la Prusse Brandebourgeoise dont une partie a été habitée par les anciens Vandales ; la Prusse Polonaise avait été comprise dans la Sarmatie d'Europe ; la Brandebourgeoise était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'électeur, qui se fit donner depuis le titre de roi, étalait une magnificence nouvelle & ruineuse. Il se piqua de recevoir l'ambassade dans sa ville de Kœnigsberg avec un faste royal. On se fit de part & d'aure les présens les plus magnifiques. Le contraste de la parure française que la Cour de Berlin affectait, avec les longues robes asiatiques des Russes, leurs bonnets rehaussés de perles & de pierreries, leurs cimeterres pendans à la ceinture, fit un effet singulier. Le czar était vêtu à l'Allemande. Un prince de Géorgie qui était avec lui vêtu à la mode des Persans, étalait une autre sorte de magnificence : c'est le même qui fut pris à la journée de Nerva, & qui est mort en Suède.

PIERRE méprisait tout ce faste ; il eût été à desirer qu'il eût également méprisé ces plaisirs de table dans lesquels l'Allemagne mettait alors sa gloire. (1) Ce fut dans un de ces repas trop à la mode alors, aussi dangereux pour la santé que pour les mœurs, quil tira l'épée contre son favori *Le Fort* ; mais il témoigna le même regret de cet emportement passager, qu'*Alexandre* en eut du meurtre de *Clitus* ; il demanda pardon à *Le Fort*. Il disait qu'il voulait réformer sa nation & qu'il ne pouvait pas encor se réformer lui-même. Le général *Le Fort*, dans son manuscrit, loue encor plus le fonds du caractère du czar, qu'il ne blâme cet excès de colère.

L'ambassade passe par la Poméranie, par Berlin ; une partie prend sa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que son grand commerce rendait déjà puissante, mais non pas aussi opulente & aussi sociable qu'elle

(1) Mémoires de *Le Fort*.

l'eſt devenue depuis. On tourne vers Minden ; on paſſe la Veſtphalie ; & enfin on arrive par Clèves dans Amſterdam.

Le czar ſe rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambaſſade ; il logea d'abord dans la maiſon de la compagnie des Indes ; mais bientôt il choiſit un petit logement dans les chantiers de l'amirauté. Il prit un habit de pilote, & alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on conſtruiſait alors beaucoup plus de vaiſſeaux encor qu'aujourd'hui. Ce village eſt auſſi grand, auſſi peuplé, auſſi riche & plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le czar admira cette multitude d'hommes toujours occupés ; l'ordre, l'exactitude des travaux ; la célérité prodigieuſe à conſtruire un vaiſſeau, & à le munir de tous ſes agrès, & cette quantité incroyable de magaſins & de machines qui rendent le travail plus facile & plus ſûr. Le czar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ſes mains un mât briſé ; enſuite il travailla à toutes les parties de la conſtruction d'un vaiſſeau, menant la même vie que les artiſans de Sardam, s'habillant, ſe nourriſſant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuſe borde le village, & dans leſquels on ſcie le ſapin & le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il ſe fit inſcrire dans le nombre des charpentiers ſous le nom de *Pierre Michaëloff.* On l'appellait communément *Maître Pierre*, PETERBAS ; & les ouvriers d'abord interdits d'avoir un ſouverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familiérement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas & la hache, on lui confirma la nouvelle de la ſciſſion de la Pologne, & de la double nomination de l'électeur *Auguſte* & du prince de *Conti.* Le charpentier de Sardam promit auſſitôt trente mille hommes au roi *Auguſte.* Il donnait de ſon attelier des ordres à ſon armée d'Ukraine aſſemblée contre les Turcs.

Le 11 Août 1697 ſes troupes remportaient une vic-

toire contre les Tartares, aſſez près d'Azoph, & même quelques mois après elles prirent la ville d'Or ou Orkapi, que nous nommons Précop. Pour lui il perſiſtait à s'inſtruire dans plus d'un art; il allait de Sardam à Amſterdam travailler chez le célèbre anatomiſte *Ruiſch*; il faiſait des opérations de chirurgie, qui en un beſoin pouvaient le rendre utile à ſes officiers, ou à lui-même. Il s'inſtruiſait de la phyſique naturelle dans la maiſon du bourguemeſtre *Vitſen*, citoyen recommandable à jamais par ſon patriotiſme & par l'emploi de ſes richeſſes immenſes qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, & frétant des vaiſſeaux à ſes dépens, pour découvrir de nouvelles terres.

PETERBAS ne ſuſpendit ſes travaux que pour aller voir ſans cérémonie, à Utrecht & à la Haye, *Guillaume* roi d'Angleterre & Stadthouder des Provinces-Unies. Le général *Le Fort* était ſeul en tiers avec les deux monarques. Il aſſiſta enſuite à la cérémonie de l'entrée de ſes ambaſſadeurs, & à leur audience; ils préſentèrent en ſon nom aux députés des états, ſix cents des plus belles martres zibelines; & les états, outre le préſent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaîne d'or & d'une médaille, leur donnèrent trois caroſſes magnifiques. Ils reçurent les premières viſites de tous les ambaſſadeurs plénipotentiaires qui étaient au congrès de Riſvick, excepté des Français à qui ils n'avaient pas notifié leur arrivée, non-ſeulement parce que le czar prenait le parti du roi *Auguſte* contre le prince de *Conti*, mais parce que le roi *Guillaume*, dont il cultivait l'amitié, ne voulait point la paix avec la France.

De retour à Amſterdam il y reprit ſes premières occupations, & acheva de ſes mains un vaiſſeau de ſoixante pièces de canon qu'il avait commencé, & qu'il fit partir pour Archangel, n'ayant pas alors d'autre port ſur les mers de l'Océan.

Non-ſeulement il faiſait engager à ſon ſervice des réfugiés Français, des Suiſſes, des Allemans; mais il faiſait partir des artiſans de toute eſpèce pour Moſcou, & n'envoyait que ceux qu'il avait vu travailler lui-même. Il eſt très-peu de métiers & d'arts qu'il n'approfondit dans les détails : il ſe plaiſait ſur-tout à réformer les cartes des géographes, qui alors plaçaient au haſard toutes les poſitions des villes & des fleuves de ſes états peu connus. On a conſervé la carte ſur laquelle il traça la communication de la mer Caſpienne & de la mer Noire, qu'il avait déjà projettée, & dont il avait chargé un ingénieur Allemand nommé *Brakel*. La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan & de la Méditerranée, exécutée en France; mais l'idée d'unir la mer d'Azoph & la Caſpienne effrayait alors l'imagination. De nouveaux établiſſemens dans ce pays, lui paraiſſaient d'autant plus convenables, que ſes ſuccès lui donnaient de nouvelles eſpérances.

Ses troupes commandées par le général *Shein* & par le prince *Dolgorouki*, venaient de remporter en Juillet 1696 une victoire auprès d'Azoph ſur les Tartares, & même ſur un corps de janiſſaires que le ſultan *Muſtapha* leur avait envoyé. Ce ſuccès ſervit à le faire reſpecter davantage de ceux qui blâmaient un ſouverain d'avoir quitté ſes états pour exercer des métiers dans Amſterdam. Ils virent que les affaires du monarque ne ſouffraient pas des travaux du philoſophe voyageur & artiſan.

Il continua dans Amſterdam ſes occupations ordinaires de conſtructeur de vaiſſeaux, d'ingénieur, de géographe, de phyſicien pratique, juſqu'au milieu de Janvier 1698, & alors il partit pour l'Angleterre, toujours à la ſuite de ſa propre ambaſſade.

Le roi *Guillaume* lui envoya ſon yacht, & deux vaiſſeaux de guerre. Sa manière de vivre fut la même que celle qu'il s'était preſcrite dans Amſterdam, & dans Sardam. Il ſe logea près du grand chantier à Deptford, &

ne s'occupa guère qu'à s'inſtruire. Les conſtructeurs Hollandais ne lui avaient enſeigné que leur méthode & leur routine : il connut mieux l'art en Angleterre ; les vaiſſeaux s'y bâtiſſaient ſuivant des proportions mathématiques. Il ſe perfectionna dans cette ſcience, & bientôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla ſelon la méthode Angloiſe à la conſtruction d'un vaiſſeau, qui ſe trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie déjà perfectionné à Londres attira ſon attention ; il en connut parfaitement toute la théorie. Le capitaine & ingénieur *Perri* qui le ſuivit de Londres en Ruſſie, dit que depuis la fonderie des canons, juſqu'à la filerie des cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'obſervât & auquel il ne mit la main, toutes les fois qu'il était dans les mêmes atteliers.

On trouva bon, pour cultiver ſon amitié, qu'il engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande : mais outre les artiſans, il eut ce qu'il n'aurait pas trouvé ſi aiſément à Amſterdam, des mathématiciens. *Ferguſſon*, Ecoſſais, bon géomètre, ſe mit à ſon ſervice : c'eſt lui qui a établi l'arithmétique en Ruſſie dans les bureaux des finances, où l'on ne ſe ſervait auparavant que de la méthode Tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui ſuppléait à l'écriture, mais embarraſſante & fautive, parce qu'après le calcul on ne peut voir ſi on s'eſt trompé. Nous n'avons connu les chiffres Indiens dont nous nous ſervons que par les Arabes, au neuvième ſiècle ; l'empire de Ruſſie ne les a reçus que mille ans après ; c'eſt le ſort de tous les arts ; ils ont fait lentement le tour du monde. Deux jeunes gens de l'école des mathématiques accompagnèrent *Ferguſſon* ; & ce fut le commencement de l'école de marine que PIERRE établit depuis. Il obſervait & calculait les éclipſes avec *Ferguſſon*. L'ingénieur *Perri*, quoique très-mécontent de n'avoir pas été aſſez récompenſé, avoue que PIERRE s'était inſtruit

dans l'aſtronomie : il connaiſſait bien les mouvemens des corps céleſtes, & même les loix de la gravitation qui les dirige. Cette force ſi démontrée, & avant le grand *Newton* ſi inconnue, par laquelle toutes les planètes pèſent les unes ſur les autres, & qui les retient dans leurs orbites, était déjà familière à un ſouverain de la Ruſſie, tandis qu'ailleurs on ſe repaiſſait de tourbillons chimériques, & que dans la patrie de *Galilée* des ignorans ordonnaient à des ignorans de croire la terre immobile.

Perri partit de ſon côté pour aller travailler à des jonctions de rivières, à des ponts, à des écluſes. Le plan du czar était de faire communiquer par des canaux l'Océan, la mer Caſpienne, & la mer Noire.

On ne doit pas omettre que des négocians Anglais, à la tête deſquels ſe mit le marquis de *Camarthen*, amiral, lui donnèrent quinze mille livres ſterling pour obtenir la permiſſion de débiter du tabac en Ruſſie. Le patriarche par une ſévérité mal-entendue avait proſcrit cet objet de commerce; l'égliſe ruſſe défendait le tabac comme un péché. PIERRE mieux inſtruit, & qui parmi tous les changemens projetés méditait la réforme de l'égliſe, introduiſit ce commerce dans ſes états.

Avant que PIERRE quittât l'Angleterre, le roi *Guillaume* lui fit donner le ſpectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne ſe doutait pas alors que le czar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, & qu'il remporterait des victoires ſur la mer Baltique. Enfin *Guillaume* lui fit préſent du vaiſſeau ſur lequel il avait coutume de paſſer en Hollande, nommé le *Royal Tranſport*, auſſi-bien conſtruit que magnifique. PIERRE retourna ſur ce vaiſſeau en Hollande à la fin de Mai 1698. Il amenait avec lui trois capitaines de vaiſſeau de guerre, vingt-cinq patrons de vaiſſeau nommés auſſi capitaines, quarante lieutenans, trente pilotes, trente chirurgiens, deux cent cinquante canoniers, & plus de trois cents artiſans. Cette colonie d'hommes habiles en

tout genre, passa de Hollande à Archangel avec le *Royal Transport*, & de là fut répandue dans les endroits où leurs services étaient nécessaires. Ceux qui furent engagés à Amsterdam prirent la route de Nerva, qui appartenait à la Suède.

Pendant qu'il faisait ainsi transporter les arts d'Angleterre & de Hollande dans son pays, les officiers qu'il avait envoyés à Rome & en Italie, engageaient aussi quelques artistes. Son général *Sheremeto*, qui était à la tête de son Ambassade en Italie, allait de Rome à Naples, à Venise, à Malthe ; & le czar passa à Vienne avec les autres ambassadeurs. Il avait à voir la discipline guerrière des Allemans après les flottes Anglaises, & les atteliers de Hollande. La politique avait encor autant de part au voyage que l'instruction. L'empereur était l'allié nécessaire du czar contre les Turcs. PIERRE vit *Léopold* incognito. Les deux monarques s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans son séjour à Vienne, que l'ancienne fête de l'*hôte* & de l'*hôtesse*, que *Léopold* renouvella pour lui, & qui n'avait point été en usage pendant son règne. Cette fête qui se nomme *Wurtchafft* se célèbre de cette manière. L'empereur est l'hôtelier, l'impératrice l'hôtelière, le roi des romains, les archiducs, les archiduchesses sont d'ordinaire les aides, & reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays : ceux qui sont appellés à la fête tirent au sort des billets. Sur chacun de ces billets est écrit le nom de la nation, & de la condition qu'on doit représenter. L'un a un billet de mandarin Chinois ; l'autre de mirza Tartare, de satrape Persan, ou de sénateur Romain ; une princesse tire un billet de jardinière ou de laitière ; un prince est paysan ou soldat. On forme des danses convenables à tous ces caractères. L'hôte & l'hôtesse & sa famille servent à table. Telle est

l'ancienne inſtitution : (1) mais dans cette occaſion le roi des Romains *Joſeph* & la comteſſe de *Traun* repréſentèrent les anciens Egyptiens ; l'archiduc *Charles* & la comteſſe de *Valſtein* figuraient les Flamans du tems de *Charles-Quint*. L'archiducheſſe *Marie-Elizabeth* & le comte de *Traun* étaient en Tartares ; l'archiducheſſe *Joſephine* avec le comte de *Vorkla* étaient à la Perſane ; l'archiducheſſe *Mariamne* & le prince *Maximilien* de Hanovre en payſans de la Nord-Hollande. PIERRE s'habilla en payſan de Friſe, & on ne lui adreſſa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du grand czar de Ruſſie. Ce ſont de très-petites particularités, mais ce qui rappelle les anciennes mœurs peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

PIERRE était prêt de partir de Vienne pour aller achever de s'inſtruire à Veniſe, lorſqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ſes états.

(1) MSS. de Pétersbourg & de *Le Fort*.



CHAPITRE DIXIEME.

CONJURATION PUNIE.

Milice des ſtrélitz abolie. Changemens dans les uſages, dans les mœurs, dans l'état & dans l'égliſe.

IL avait pourvu à tout en partant, & même aux moyens de réprimer une rebellion. Ce qu'il faiſait de grand & d'utile pour ſon pays, fut la cauſe même de cette révolte.

De vieux boyards à qui les anciennes coutumes étaient chères, des prêtres à qui les nouvelles paraiſſaient des ſacriléges, commencèrent les troubles. L'ancien parti de la princeſſe *Sophie* ſe réveilla. Une de ſes ſœurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même monaſtère, ne ſervit pas peu à exciter les eſprits : on repréſentait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinſſent inſtruire la nation.

(1) Enfin qui le croirait? la permiſſion que le czar avait donnée de vendre du tabac dans ſon empire malgré le clergé, fut un des grands motifs des ſéditieux. La ſuperſtition qui dans toute la terre eſt un fléau ſi funeſte, & ſi cher aux peuples, paſſa du peuple Ruſſe aux ſtrélitz répandus ſur les frontières de la Lithuanie : ils s'aſſemblèrent, ils marchèrent vers Moſcou, dans le deſſein de mettre *Sophie* ſur le trône & de fermer le retour à un czar qui avait violé les uſages, en oſant s'inſtruire chez les étrangers. Le corps commandé par *Shein* & par *Gordon*, mieux diſcipliné qu'eux, les battit à quinze

(1) MSS. de *Le Fort.*

lieues de Mofcou : mais cette fupériorité d'un général étranger fur l'ancienne milice, dans laquelle plufieurs bourgeois de Mofcou étaient enrollés, irrita encor la nation.

Pour étouffer ces troubles, le czar part fecrétement de Vienne, paffe par la Pologne, voit incognito le roi *Augufte*, avec lequel il prend déjà des mefures pour s'agrandir du côté de la mer Baltique. Il arrive enfin à Mofcou, & furprend tout le monde par fa préfence : il récompenfe les troupes qui ont vaincu les ftrélitz : les prifons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand le châtiment le fut auffi. Leurs chefs, plufieurs officiers & quelques prêtres furent condamnés à la mort ; (1) quelques-uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville, & on fit périr dans d'autres fupplices deux mille ftrélitz ; (2) leurs corps reftèrent deux jours expofés fur les grands chemins, & fur-tout autour du monaftère où réfidaient les princeffes *Sophie* & *Eudoxe*. On érigea des colomnes de pierre, où le crime & le châtiment furent gravés. Un très-grand nombre qui avaient leurs femmes & leurs enfans à Mofcou furent difperfés avec leur famille dans la Sibérie, dans le royaume d'Aftracan, dans le pays d'Azoph : par-là du moins, leur punition fut utile à l'état ; ils fervirent à défricher & à peupler des terres qui manquaient d'habitans & de culture.

Peut-être fi le czar n'avait pas eu befoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des ftrélitz qu'il fit exécuter, & qui furent perdus pour lui & pour l'état ; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, fur-tout dans un pays où la population demandait tous les foins d'un légiflateur : mais il crut devoir étonner & fubjuguer pour jamais l'ef-

(1) Mémoires du capitaine & ingénieur *Perri* employé en Ruffie par PIERRE LE GRAND. MSS. de *Le Fort*.
(2) MSS. de *Le Fort*.

prit de la nation par l'appareil & par la multitude des supplices. Le corps entier des strélitz, qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait osé seulement diminuer, fut cassé à perpétuité, & leur nom aboli. Ce grand changement se fit sans la moindre résistance, parce qu'il avait été préparé. Le sultan des Turcs, *Osman*, comme on l'a déjà remarqué, fut déposé dans le même siècle & égorgé, pour avoir laissé seulement soupçonner aux janissaires qu'il voulait diminuer leur nombre. PIERRE eut plus de bonheur, ayant mieux pris ses mesures. Il ne resta de toute cette grande milice des strélitz que quelques faibles régimens qui n'étaient plus dangereux, & qui cependant conservant encor leur ancien esprit se revoltèrent dans Astracan en 1705 mais furent bientôt réprimés.

Autant que PIERRE avait déployé de sévérité dans cette affaire d état, autant il montra d'humanité quand il perdit quelque tems après son favori *Le Fort*, qui mourut le 12 Mars 1699 n. st. d'une mort prématurée à l'âge de quarante-six ans. Il l'honora d'une pompe funèbre, telle qu'on en fait aux grands souverains. Il assista lui-même au convoi une pique à la main, marchant après les capitaines au rang de lieutenant qu'il avait pris dans le grand régiment du général, enseignant à la fois à sa noblesse à respecter le mérite & les grades militaires.

On connut après la mort de *Le Fort*, que les changemens préparés dans l'état ne venaient pas de lui, mais du czar. Il s'était confirmé dans ses projets par les conversations avec *Le Fort*, mais il les avait tous conçus, & il les exécuta sans lui.

Dès qu'il eut détruit les strélitz, il établit des régimens réguliers sur le modèle Allemand; ils eurent des habits courts & uniformes, au lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étaient vêtus auparavant: l'exercice fut plus régulier.

Les gardes Préobazinsky étaient déjà formés: ce nom leur venait de cette première compagnie de 50 hommes

que le czar jeune encor avait exercée dans la retraite de Préobazinsky, du tems que sa sœur *Sophie* gouvernait l'état ; & l'autre régiment des gardes était aussi établi.

Comme il avait passé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de ses boyards & de ses knès commençassent par être soldats avant d'être officiers. Il en mit d'autres sur sa flotte à Véronise & vers Azoph, où il fallut qu'ils fissent l'apprentissage de matelot. On n'osait refuser un maître qui avait donné l'exemple. Les Anglais & les Hollandais travaillaient à mettre cette flotte en état, à construire des écluses, à établir des chantiers où l'on pût caréner les vaisseaux à sec, à reprendre le grand ouvrage de la jonction du Tanaïs & du Volga, abandonné par l'Allemand *Brakel*. Dès-lors les réformes dans son conseil d'état, dans les finances, dans l'église, dans la société même, furent commencées.

Les finances étaient à-peu-près administrées comme en Turquie. Chaque boyard payait pour ses terres une somme convenue, qu'il levait sur ses paysans serfs. Le czar établit pour ses receveurs des bourgeois, des bourguemestres qui n'étaient pas assez puissans pour s'arroger le droit de ne payer au trésor public que ce qu'ils voudraient. Cette nouvelle administration des finances fut ce qui lui coûta le plus de peine ; il fallut essayer de plus d'une méthode avant de se fixer.

La réforme dans l'église, qu'on croit par-tout difficile & dangereuse, ne le fut point pour lui. Les patriarches avaient quelque fois combattu l'autorité du trône, ainsi que les strélitz, *Nicon* avec audace, *Joachim* un des successeurs de *Nicon* avec souplesse. Les évêques s'étaient arrogé le droit du glaive, celui de condamner à des peines afflictives & à la mort, droit contraire à l'esprit de la religion & au gouvernement ; cette usurpation ancienne leur fut ôtée. Le patriarche *Adrien* étant mort à la fin du siècle, PIERRE déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entiérement abolie ; les grands biens affectés

au patriarchat furent réunis aux finances publiques qui en avaient besoin. Si le czar ne se fit pas le chef de l'église russe, comme les rois de la Grande-Bretagne le sont de l'église anglicane, il en fut en effet le maître absolu, parce que les synodes n'osaient ni désobéir à un souverain despotique, ni disputer contre un prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jeter les yeux sur le préambule de l'édit de ses réglemens ecclésiastiques donné en 1721 pour voir qu'il agissait en législateur & en maître. *Nous nous croirions coupables d'ingratitude envers le Très-Haut, si après avoir réformé l'ordre militaire & le civil, nous négligions l'ordre spirituel, &c. A ces causes, suivant l'exemple des plus anciens rois dont la piété est célèbre, nous avons pris sur nous le soin de donner de bons réglemens au clergé.* Il est vrai qu'il établit un synode pour faire exécuter ses loix ecclésiastiques ; mais les membres du synode devaient commencer leur ministère par un serment dont lui-même avait écrit & signé la formule; ce serment était celui de l'obéissance ; en voici les termes : *Je jure d'être fidèle & obéissant serviteur & sujet à mon naturel & véritable souverain, aux augustes successeurs qu'il lui plaira de nommer en vertu du pouvoir incontestable qu'il en a. Je reconnais qu'il est le juge suprême de ce collège spirituel : je jure par le Dieu qui voit tout, que j'entens & que j'explique ce serment dans toute la force & le sens que les paroles présentent à ceux qui le lisent ou qui l'écoutent.* Ce serment est encor plus fort que celui de suprématie en Angleterre. Le monarque Russe n'était pas à la vérité un des pères du synode, mais il dictait leurs loix ; il ne touchait point à l'encensoir, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que dans ses états qui avaient besoin d'être peuplés, le célibat des moines était contraire à la nature & au bien public. L'ancien usage de l'église russe, est que les prêtres séculiers

se

ſe marient au moins une fois ; ils y ſont même obligés : & autrefois quand ils avaient perdu leur femme, ils ceſſaient d'être prêtres. Mais une multitude de jeunes gens & de jeunes filles qui font vœu dans un cloître d'être inutiles & de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereuſe ; il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'eſt-à-dire, dans un âge où cette tentation ne prend preſque jamais, & il défendit qu'on y reçût à quelque âge que ce fût un homme revêtu d'un emploi public.

Ce réglement a été aboli depuis lui, lorſqu'on a cru devoir plus de condeſcendance aux monaſtères ; mais pour la dignité de patriarche, elle n'a jamais été rétablie ; les grands revenus du patriarchat ayant été employés au paiement des troupes.

Ces changemens excitèrent d'abord quelques murmures ; un prêtre écrivit que PIERRE était l'antechriſt, parce qu'il ne voulait point de patriarche ; & l'art de l'imprimerie que le czar encourageait, ſervit à faire imprimer contre lui des libelles ; mais auſſi un autre prêtre répondit que ce prince ne pouvait être l'antechriſt, parce que le nombre de 666 ne ſe trouvait pas dans ſon nom, & qu'il n'avait point le ſigne de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. PIERRE en effet donna bien plus à ſon égliſe qu'il ne lui ôta ; car il rendit peu-à-peu le clergé plus régulier & plus ſavant. Il a fondé à Moſcou trois colléges, où l'on apprend les langues, & où ceux qui ſe deſtinaient à la prêtriſe, étaient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus néceſſaires, était l'abolition ou du moins l'adouciſſement de trois carêmes ; ancien aſſujettiſſement de l'égliſe grecque, auſſi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics & ſur-tout pour les ſoldats, que le fut l'ancienne ſuperſtition de Juifs de ne point combattre le jour du Sabat. Auſſi le czar diſpenſa-t-il au moins ſes troupes & ſes ouvriers de ces carê-

mes, dans lefquels d'ailleurs, s'il n'était pas permis de manger, il était d'ufage de s'enivrer. Il les difpenfa même de l'abftinence les jours maigres; les aumôniers de vaiffeau & de régiment furent obligés d'en donner l'exemple, & le donnèrent fans répugnance.

Le calendrier était un objet important. L'année fut autrefois réglée dans tous les pays de la terre par les chefs de la religion; non-feulement à caufe des fêtes, mais parce qu'anciennement l'aftronomie n'était guère connue que des prêtres. L'année commençait au premier de Septembre chez les Ruffes; il ordonna que déformais l'année commencerait au premier Janvier, comme dans notre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700 à l'ouverture du fiècle, qu'il fit célébrer par un Jubilé & par de grandes folemnités. La populace admirait comment le czar avait pu changer le cours du foleil. Quelques obftinés, perfuadés que Dieu avait créé le monde en Septembre, continuèrent leur ancien ftyle; mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries & bientôt dans toute l'empire. PIERRE n'adoptait pas le calendrier Grégorien que les mathématiciens Anglais rejetaient, & qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le cinquième fiècle, tems auquel on avait connu l'ufage des lettres, on écrivait fur des rouleaux, foit d'écorce, foit de parchemin, & enfuite fur du papier. Le czar fut obligé de donner un édit par lequel il était ordonné de n'écrire que felon notre ufage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages fe faifaient auparavant comme dans la Turquie & dans la Perfe, où l'on ne voit celle qu'on époufe que lorfque le contrat eft figné, & qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet ufage eft bon chez des peuples où la poligamie eft établie, & où les femmes font renfermées; il eft mauvais pour les pays où l'on eft réduit à une femme & où le divorce eft rare.

Le czar voulut accoutumer fa nation aux mœurs & aux coutumes des nations chez lefquelles il avait voyagé,

& dont il avait tiré tous les maîtres qui instruisaient alors la sienne.

Il était utile que les Russes ne fussent point vêtus d'une autre manière que ceux qui leur enseignaient les arts ; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes, & trop entretenue par la différence des vêtemens. L'habit de cérémonie qui tenait alors du Polonais, du Tartare & de l'ancien Hongrois, était, comme on l'a dit, très-noble ; mais l'habit des bourgeois & du bas peuple ressemblait à ces jaquettes plissées vers la ceinture qu'on donne encor à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. En général la robe fut autrefois le vêtement de toutes les nations ; ce vêtement demandait moins de façon & moins d'art, on laissait croître sa barbe par la même raison. Le czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos nations & la coutume de se raser à sa cour ; mais le peuple fut plus difficile ; on fut obligé d'imposer une taxe sur les habits longs & sur les barbes. On suspendait aux portes de la ville des modèles de just au corps : on coupait les robes & les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gaiement, & cette gaieté même prévint les séditions.

L'attention de tous les législateurs fut toujours de rendre les hommes sociables ; mais pour l'être, ce n'est pas assez d'être rassemblés dans une ville, il faut se communiquer avec politesse : cette communication adoucit partout les amertumes de la vie. Le czar introduisit les *assemblées*, en italien *ridotti*, mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces assemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe : il donna même des réglemens pour ces petites fêtes de société. Ainsi jusqu'à la civilité de ses sujets, tout fut son ouvrage & celui du tems.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *golut*, *esclave*, dont les Russes se servaient quand

ils pouvaient parler aux czars, & quand ils présentaient des requêtes; il ordonna qu'on se servît du mot de *raab* qui signifie *sujet*. Ce changement n'ôta rien à l'obéissance, & devait concilier l'affection. Chaque mois voyait un établissement ou un changement nouveau. Il porta l'attention jusqu'à faire placer sur le chemin de Moscou à Véronise, des poteaux peints qui servaient de colonnes milliaires de verste en verste, c'est-à-dire, à la distance de sept cent cinquante pas, & fit construire des espèces de caravanserais de vingt verstes en vingt verstes.

En étendant ainsi ses soins sur le peuple, sur les marchands, sur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans sa cour, haïssant le faste dans sa personne, & le croyant nécessaire aux autres. Il institua l'ordre de *St. André* (1) à l'imitation de ces ordres dont toutes les cours de l'Europe sont remplies. *Golovin*, successeur de *Le Fort* dans la dignité de grand-amiral, fut le premier chevalier de cet ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompense. C'est un avertissement qu'on porte sur soi d'être respecté par le peuple; cette marque d'honneur ne coûte rien à un souverain, & flatte l'amour propre d'un sujet, sans le rendre puissant.

Tant d'innovations utiles étaient reçues avec applaudissement de la plus saine partie de la nation, & les plaintes des partisans des anciennes mœurs, étaient étouffées par les acclamations des hommes raisonnables.

Pendant que PIERRE commençait cette création dans l'intérieur de ses états, une trève avantageuse avec l'empire Turc le mettait en liberté d'étendre ses frontières d'un autre côté. *Mustapha second* vaincu par le prince *Eugène* à la bataille de Zenta en 1697 y ayant perdu la Morée conquise par les Vénitiens, & n'ayant pu défendre Azoph, fut obligé de faire la paix avec tous ses vainqueurs; elle fut conclue le 26 Janvier 1699 à Carlovits, entre Péter-varadin & Salankemen, lieux devenus célèbres par ces

(1) Le 10 Septembre 1698. On suit toujours le nouveau style.

défaites. Temisvar fut la borne des possessions Allemandes & des domaines Ottomans. Kaminiek fut rendu aux Polonais ; la Morée & quelques villes de la Dalmatie prise par les Vénitiens, leur restèrent pour quelque tems ; & PIERRE PREMIER demeura maître d'Azoph & de quelquelques forts construits dans les environs. Il n'était guère possible au czar de s'agrandir du côté des Turcs, dont les forces auparavant divisées & maintenant réunies, seraient tombées sur lui. Ses projets de marine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établissemens sur la mer Caspienne, ne comportaient pas une flotte guerrière : il tourna donc ses desseins vers la mer Baltique, sans abandonner la marine du Tanaïs & du Volga.



CHAPITRE ONZIEME.

GUERRE CONTRE LA SUÈDE

BATAILLE DE NERVA.

ANNÉE 1700.

IL s'ouvrait alors une grande ſcène vers les frontières de la Suède Une des principales cauſes de toutes les révolutions qui arrivèrent de l'Ingrie juſqu'à Dreſde, & qui déſolèrent tant d'états pendant dix-huit années, fut l'abus du pouvoir ſuprême dans *Charles onze* roi de Suède, père de *Charle douze*. On ne peut trop répéter ce fait, il importe à tous les trônes & à tous les peuples. Preſque toute la Livonie avec l'Eſtonie entière, avait été abandonnée par la Pologne au roi de Suède *Charles onze*, qui ſuccéda à *Charles dix* préciſément pendant le traité d'Oliva : elle fut cédée comme c'eſt l'uſage, ſous la réſerve de tous ſes priviléges. *Carles onze* les reſpecta peu. *Jean Reinold Patkul*, gentilhomme Livonien, vint à Stockolm en 1692 à la tête de ſix députés de la province, porter aux pieds du trône des plaintes reſpectueuſes & fortes : (1) pour toute réponſe on mit le ſix députés en priſon, & on condamna *Patkul* à perdre *l'honneur & la vie* : il ne perdit ni l'un ni l'autre ; il s'évada, & reſta quelque tems dans le pays

(1) *Norberg* chapelain & confeſſeur de *Charles XII.* dit dans ſon hiſtoire, *qu'il eut l'inſolence de ſe plaindre des vexations, & qu'on le condamna à perdre l'honneur & la vie.* C'eſt parler en prêtre du deſpotiſme. Il eût dû remarquer qu'on ne peut ôter l'honneur à un citoyen qui fait ſon devoir.

de Vaud en Suiſſe. Lorſque depuis il apprit qu'*Auguſte* électeur de Saxe avait promis ſon avénement au trône de Pologne de recouvrer les provinces arrachées au royaume, il courut à Dreſde repréſenter la facilité de reprendre la Livonie, & de ſe venger ſur un roi de dix-ſept ans des conquêtes de ſes ancêtres.

Dans le même tems le czar PIERRE penſait à ſe ſaiſir de l'Ingrie & de la Carélie. Les Ruſſes avaient autrefois poſſédé ces provinces. Les Suédois s'en étaient emparés par le droit de la guerre, dans le tems des faux *Démétrius*: ils les avaient conſervées par des traités. Une nouvelle guerre & de nouveaux traités pouvaient les donner à la Ruſſie. *Patkul* alla de Dreſde à Moſcou; & animant deux monarques à ſa propre vengeance, il cimenta leur union, & hâta leurs préparatifs pour ſaiſir tout ce qui eſt à l'orient & au midi de la Finlande.

Préciſément dans le même tems le nouveau roi de Dannemarck *Fréderic IV.* ſe liguait avec le czar & le roi de Pologne contre le jeune *Charles*, qui ſemblait devoir ſuccomber. *Patkul* eut la ſatisfaction d'aſſiéger les Suédois dans Riga, capitale de la Livonie, & de preſſer le ſiége en qualité de général-major.

Le czar fit marcher environ ſoixante mille hommes vers l'Ingrie. Il eſt vrai que dans cette grande armée il n'y avait guère que douze mille ſoldats bien aguerris qu'il avait diſciplinés lui-même, tels que ſes deux régimens des gardes, & quelques autres; le reſte était des milices mal armées; il y avait quelques Coſaques & des Tartares Circaſſiens: mais il traînait après lui cent quarante-cinq pièces de canon. Il mit le ſiége devant Nerva, petite ville en Ingrie qui a un port commode; & il était très-vraiſemblable que la place ſerait bientôt emportée.

Toute l'Europe ſait comment *Charles douze* n'ayant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous ſes ennemis l'un après l'autre, deſcendit dans le Dannemarck, finit la guerre de Dannemarck en moins de ſix ſemaines, en-

voya du ſecours à Riga, en fit lever le ſiége, & marcha aux Ruſſes devant Nerva au milieu des glaces au mois de Novembre.

Le czar comptant ſur la priſe de la ville était allé à Novogorod, emmenant avec lui ſon favori *Menzikoff*, alors lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment Préobazinsky, devenu depuis felt-maréchal & prince, homme dont la ſingulière fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'étendue.

PIERRE laiſſa ſon armée & ſes inſtructions pour le ſiége au prince *de Croy*, originaire de Flandres, qui depuis peu était paſſé à (1) ſon ſervice. Le prince *Dolgorouki* fut le commiſſaire de l'armée. La jalouſie entre ces deux chefs, & l'abſence du czar, furent en partie cauſe de la défaite inouie de Nerva. *Charles douze* ayant débarqué à Pernau en Livonie avec ſes troupes au mois d'Octobre, s'avance au Nord à Rével, défait dans ces quartiers un corps avancé de Ruſſes. Il marche, & en bat encor un autre. Les fuyards retournent au camp devant Nerva, & y portent l'épouvante. Cependant on était déjà au mois de Novembre. Nerva quoique mal aſſiégée était prêt de ſe rendre. Le jeune roi de Suède n'avait pas alors avec lui neuf mille hommes, & ne pouvait oppoſer que dix pièces d'artillerie à cent quarante-cinq canons dont les retranchemens des Ruſſes étaient bordés. Toutes les relations de ce tems-là, tous les hiſtoriens ſans exception, font monter l'armée Ruſſe devant Nerva à quatre-vingt mille combattans. Les mémoires qu'on m'a fait tenir diſent ſoixante, d'autres quarante mille; quoi qu'il en ſoit, il eſt certain, que *Charles* n'en avait pas neuf mille, & que cette journée eſt une de celles qui prouvent que les grandes victoires ont ſouvent été remportées par les plus petit nombre depuis la bataille d'Arbelles.

Charles ne balança pas à attaquer avec ſa petite troupe cette armée ſi ſupérieure; & profitant d'un vent violent

(1) Voyez l'hiſtoire de *Charles XII.*

& d'une groſſe neige que ce vent portait contre les Ruſſes, il fondit dans leurs retranchemens à l'aide de quelques pièces de canon avantageuſement poſtées. Les Ruſſes n'eurent pas le tems de ſe reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au viſage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient pas, & n'imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre.

Le duc *de Croy* voulut donner des ordres, & le prince *Dolgorouki* ne voulut pas les recevoir. Les officiers Ruſſes ſe ſoulèvent contre les officiers Allemans; ils maſſacrent le ſecretaire du duc, le colonel *Lyon*, & pluſieurs autres. Chacun quitte ſon poſte; le tumulte, la confuſion, la terreur panique ſe répand dans toute l'armée. Les troupes Suédoiſes n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Les uns courent ſe jeter dans la rivière de Nerva, & une foule de ſoldats y fut noyée; les autres abandonnaient leurs armes & ſe mettaient à genoux devant les Suédois. Le duc *de Croy*, le général *Allard*, les officiers Allemans, qui craignaient plus les Ruſſes ſoulevés contr'eux que les Suédois, vinrent ſe rendre au comte *Steinbok*; le roi de Suède maître de toute l'artillerie, voit trente mille vaincus à ſes pieds, jetant les armes, défilant devant lui nue tête. Le knès *Dolgorouki* & tous les autres généraux Moſcovites ſe rendent à lui comme les généraux Allemans; & ce ne fut qu'après s'être rendus, qu'ils apprirent qu'ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les priſonniers ſe trouva le fils du roi de Géorgie, qui fut envoyé à Stockolm; on l'appellait *Mitteleski*, czarovitz, fils de czar: ce qui eſt une nouvelle preuve que ce titre de czar ou tzar ne tirait point ſon origine des Céſars Romains.

Du côté de *Charles douze*, il n'y eut guère que douze cents ſoldats tués dans cette bataille. Le journal du czar qu'on m'a envoyé de Pétersbourg dit qu'en comptant les ſoldats qui périrent au ſiége de Nerva & dans la bataille, & qui ſe noyèrent dans leur fuite, on ne perdit que ſix

mille hommes. L'indiſcipline & la terreur firent donc tout dans cette journée. Les priſonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux que les vainqueurs, & ſi on en croit *Norberg*, le comte *Piper*, qui fut depuis priſonnier des Ruſſes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des priſonniers avait excédé huit fois celui de l'armée Suédoiſe. Si ce fait était vrai, les Suédois auraient fait ſoixante-douze mille priſonniers. On voit par-là combien il eſt rare d'être inſtruit des détails. Ce qui eſt inconteſtable & ſingulier, c'eſt que le roi de Suède permit à la moitié des ſoldats Ruſſes de s'en retourner déſarmés, & à l'autre moitié de repaſſer la rivière avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au czar des troupes, qui enfin étant diſciplinés; devinrent redoutables. (1)

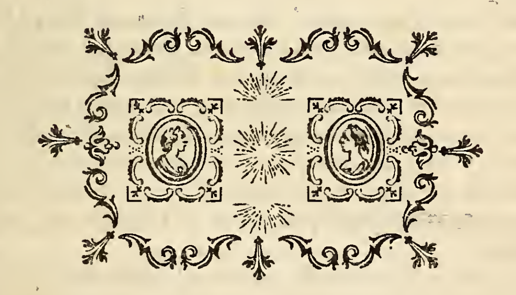
Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, *Charles douze* les eut, magaſins immenſes, bateaux de tranſport chargés de proviſions, poſtes évacués ou pris, tout le pays à la diſcrétion des Suédois ; voilà quel fut le fruit de la victoire. Nerva délivrée, les débris des Ruſſes ne ſe montrant pas, toute la contrée ouverte juſqu'à Pleskou ; le czar parut ſans reſſource pour ſoutenir la guerre ; & le roi de Suède vainqueur en moins d'une année des monarques de Dannemarck, de Pologne, & de Ruſſie, fut regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un âge où les autres n'oſent encor prétendre à la réputation. Mais PIERRE, qui dans ſon caractère avait une conſtance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ſes projets.

Un évêque de Ruſſie compoſa une prière (2) à *S.Nico-*

(1) Le chapelain *Norberg* prétend qu'après la bataille de Nerva, le grand-Turc écrivit auſſi-tôt une lettre de félicitation au Roi de Suède, en ces termes : *Le ſultan baſſa par la grace de Dieu au roi Charles XII. &c.* La lettre eſt datée de l'ère de la création du monde.

(2) Elle eſt imprimée dans la plupart des journaux & pièces de ce tems-là, & ſe trouve dans l'hiſtoire de *Charles XII.* roi de Suède.

las, au ſujet de cette défaite; on la récita dans la Ruſſie. Cette pièce qui fait voir l'eſprit du tems & de quelle ignorance PIERRE a tiré ſon pays, diſait que les enragés & épouvantables Suédois étaient des ſorciers: on s'y plaignait d'avoir été abandonné par *S. Nicolas.* Les évêques Ruſſes d'aujord'hui n'écriraient pas de pareilles pièces: & ſans faire tort à *S. Nicolas*, on s'apperçut bientôt que c'était à PIERRE qu'il fallait s'adreſſer.



CHAPITRE DOUZIEME.



Ressources après la bataille de Nerva : ce désastre entiérement réparé. Conquête de Pierre *auprès de Nerva même. Ses travaux dans son empire. La personne qui fut depuis impératrice, prise dans le sac d'une ville. Succès de* Pierre *; son triomphe à Moscou.* (1)

Années. 1701 & 1702.

Le czar ayant quitté son armée devant Nerva sur la fin de Novembre 1700, pour se concerter avec le roi de Pologne, apprit en chemin la victoire des Suédois. Sa constance était aussi inébranlable que la valeur de *Charles douze* était intrépide & opiniâtre. Il différa ses conférences avec *Auguste* pour apporter un prompt remède au désordre des affaires. Les troupes dispersées se rendirent à la grande Novogorod, & de là à Pleskou sur le lac Peipus.

C'était beaucoup de se tenir sur la défensive après un si rude échec ; Je sais bien, disait-il, que les Suédois seront long-tems supérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.

Pierre après avoir pourvu aux premiers besoins, après avoir ordonné par-tout des levées, court à Moscou faire fondre du canon. Il avait perdu tout le sien devant Nerva ; on manquait de bronze ; il prend les cloches des églises & des monastères. Ce trait ne marquait pas de superstition, mais aussi il ne marquait pas d'impiété. On fabrique donc avec des cloches, cent gros canons, cent quarante-trois pièces de campagne depuis trois jusqu'à six

(1) Tiré tout entier, ainsi que les suivans, du journal de Pierre le Grand envoyé de Pétersbourg.

livres de balle, des mortiers, des obus; il les envoie à Pleskou. Dans d'autres pays un chef ordonne, & on exécute; mais alors il fallait que le czar fît tout par lui-même. Tandis qu'il hâte ces préparatifs, il négocie avec le roi de Dannemarck, qui s'engage à lui fournir trois régimens de pied, & trois de cavalerie; engagement que ce roi n'osa remplir.

A peine ce traité est-il signé, qu'il revole vers le théâtre de la guerre; il va trouver le 27 Fevrier le roi *Auguste* à Birzen sur les frontières de Courlande & de Lithuanie. Il fallait fortifier ce prince dans la résolution de soutenir la guerre contre *Charles XII.* Il fallait engager la dète Polonaise dans cette guerre. On sait assez qu'un roi de Pologne n'est que le chef d'une république. Le czar avait l'avantage d'être toujours obéi; mais un roi de Pologne, un roi d'Angleterre, & aujourd'hui un roi de Suède, négocient toujours avec leurs sujets. *Patkul* & les Polonais partisans de leur roi assistèrent à ces conférences. PIERRE promit des subsides, & vingt mille soldats. La Livonie devait être rendue à la Pologne, en cas que la diète voulût s'unir à son roi & l'aider à recouvrer cette province: mais les propositions du czar firent moins d'effet sur la diète que la crainte. Les Polonais redoutaient à la fois de se voir gênés par les Saxons & par les Russes, & ils redoutaient encor plus *Charles douze.* Ainsi le plus nombreux parti conclut à ne point servir son roi, & à ne point combattre.

Les partisans du roi de Pologne s'animèrent contre la faction contraire; & enfin de ce qu'*Auguste* avait voulu rendre à la Pologne une grande province, il en résulta dans ce royaume une guerre civile.

PIERRE n'avait donc dans le roi *Auguste* qu'un allié peu puissant, & dans les troupes Saxonnes qu'un faible secours. La crainte qu'inspirait par-tout *Charles XII.* réduisait PIERRE à ne se soutenir que par ses propres forces.

Ayant couru de Moscou en Courlande pour s'aboucher avec *Auguste*, il révole deCourlande à Moscou par hâter l'accomplissement de ses promesses. Il fait en effet marcher le prince *Repnin* avec quatre mille hommes vers Riga, sur les bords de la Duna où les Saxons étaient retranchés.

Cette terreur commune augmenta, quand *Charles* passant la Duna, malgré les Saxons campés avantageusement sur le bord opposé, eut remporté une victoire complette ; quand sans attendre un moment il eut soumis la Courlande ; qu'on le vit avancer en Lithuanie, & que la faction Polonaise ennemie d'*Auguste* fut encouragée par le vainqueur.

PIERRE n'en suivit pas moins tous ses desseins. Le général *Patkul*, qui avait été l'ame des conférences de Birzen, & qui avait passé à son service, lui fournissait des officiers Allemans, disciplinait ses troupes & lui tenait lieu du général *Le Fort*; il perfectionnait ce que l'autre avait commencé. Le czar fournissait des relais à tous les officiers, & même aux soldats Allemans ou Livoniens ou Polonais, qui venaient servir dans ses armées ; il entrait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur subsistance.

Aux confins de la Livonie & de l'Estonie, & à l'occident de la province de Novogorod, est le grand lac Peipus, qui reçoit du midi de la Livonie la rivière Velika, & duquel sort au septentrion la rivière de Naiova, qui baigne le mur de cette ville de Nerva, près de laquelle les Suédois avaient remporté leur célèbre victoire. Ce lac a trente de nos lieues communes de long, tantôt quinze de large : il était nécessaire d'y entretenir une flotte, pour empêcher les vaisseaux Suédois d'insulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer sur leurs côtes, mais sur-tout pour former des matelots. PIERRE pendant toute l'année 1701 fit construire sur ce lac cent demi-galères qui portaient environ cinquante hommes chacune ;

d'autres barques furent armées en guerre sur le lac Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, & fit manœuvrer ses nouveaux matelots. Ceux qui avaient été employés en 1697 sur les Palus-Méotides, l'étaient alors près de la Baltique. Il quittait souvent ces ouvrages pour aller à Moscou, & dans ses autres provinces affermir toutes les innovations commencées & en faire de nouvelles.

Les princes qui ont employé le loisir de la paix à construire des ouvrages publics, se sont fait un nom: mais que PIERRE après l'infortune de Nerva s'occupât à joindre par des canaux la mer Baltique, la mer Caspienne & le Pont-Euxin, il y a-là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce fut en 1703 qu'il commença à creuser ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la mer Baltique reçoit les eaux à Riga : mais ce second projet était encor fort éloigné, puisque PIERRE était bien loin d'avoir Riga en sa puissance.

Charles dévastait la Pologne, & PIERRE faisait venir de Pologne & de Saxe à Moscou des bergers & des brebis pour avoir des laines avec lesquelles on pût fabriquer de bons draps ; il établissait des manufactures de linge, des papeteries : on faisait venir par ses ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs ; les mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir ses états & à les défendre.

Charles poursuivait le cours de ses victoires, & laissait vers les états du czar assez de troupes pour conserver, à ce qu'il croyait, toutes les possessions de la Suède. Le dessein était déjà pris de détrôner le roi *Auguste*, & de poursuivre ensuite le czar jusqu'à Moscou avec ses armes victorieuses.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Russes & les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toujours supérieurs, & dans les rencontres même où ils avaient

l'avantage, les Ruſſes s'aguerriſſaient. Enfin un an après la bataille de Nerva le czar avait déjà des troupes ſi bien diſciplinées, qu'elles vainquirent un des meilleurs généraux de *Charles*.

PIERRE était à Pleskou, & de là il envoyait de tous côtés des corps nombreux pour attaquer les Suédois. Ce ne fut point un étranger, mais un Ruſſe, qui les défit. Son général *Sheremetof* enleva près de Derpt, ſur les frontières de la Livonie, pluſieurs quartiers au général Suédois *Slippembac*, par une manœuvre habile; & enſuite le battit lui-même. On gagna pour la première fois des drapeaux Suédois au nombre de quatre, & c'était beaucoup alors.

Les lacs de Peipus & de Ladoga furent quelque tems après des théâtres de batailles navales; les Suédois y avaient le même avantage que ſur terre, celui de la diſcipline & d'un long uſage; cependant les Ruſſes combattirent quelquefois avec ſuccès ſur leurs demi-galères; & dans un combat général ſur le lac Peipus, le velt-maréchal *Sheremetof* prit une frégate Suédoiſe.

C'était par ce lac Peipus que le czar tenait continuellement la Livonie & l'Eſtonie en alarme; ſes galères y débarquaient ſouvent pluſieurs régimens; on ſe rembarquait quand le ſuccès n'était pas favorable; & s'il l'était, on pourſuivait ſes avantages. On battit deux fois les Suédois dans ces quartiers auprès de Derpt, tandis qu'ils étaient victorieux par-tout ailleurs.

Les Ruſſes dans toutes ces actions étaient toujours ſupérieurs en nombre: c'eſt ce qui fit que *Charles XII.* qui combattait ſi heureuſement ailleurs, ne s'inquiéta jamais des ſuccès du czar; mais il dut conſidérer que ce grand nombre s'aguerriſſait tous les jours, & qu'il pouvait devenir formidable pour lui-même.

Pendant qu'on ſe bat ſur terre & ſur mer vers la Livonie, l'Ingrie & l'Eſtonie, le czar apprend qu'une flotte Suédoiſe eſt deſtinée pour aller ruiner Archangel; il y

marche;

marche; on eſt étonné d'entendre qu'il eſt ſur les bords de la mer Glaciale, tandis qu'on le croit à Moſcou. Il met tout en état de défenſe, prévient la deſcente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, poſe la première pierre, retourne à Moſcou & de là vers le théatre de la guerre.

Charles avançait en Pologne, mais les Ruſſes avançaient en Ingrie & en Livonie. Le Maréchal *Sheremetof* va à la rencontre des Suédois commandés par *Slippembac*; il lui livre bataille auprès de la petite rivière d'Embac, & la gagne: il prend ſeize drapeaux & vingt canons. *Norberg* met ce combat au premier Décembre 1701 & le Journal de PIERRE LE GRAND le place au dix-neuf Juillet 1702.

Il avance, il met tout à contribution, il prend la petite ville de Mariembourg, ſur les confins de la Livonie & de l'Ingrie. Il y a dans le Nord beaucoup de villes de ce nom; mais celle-ci, quoiqu'elle n'exiſte plus, eſt cependant plus célèbre que toutes les autres par l'aventure de l'impératrice *Catherine*.

Cette petite ville s'étant rendue à diſcrétion, les Suédois, ſoit par inadvertance, ſoit à deſſein, mirent le feu aux magaſins. Les Ruſſes irrités, détruiſirent la ville & emmenèrent en captivité tout ce qu'ils trouvèrent d'habitans. Il y avait parmi eux une jeune Livonienne, élevée chez le miniſtre luthérien du lieu nommé *Gluck*; elle fut du nombre des captives; c'eſt celle-là même qui devint depuis la ſouveraine de ceux qui l'avaient priſe, & & qui a gouverné les Ruſſes ſous le nom d'impératrice *Catherine*.

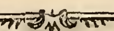
On avait vu auparavant des citoyennes ſur le trône; rien n'était plus commun en Ruſſie & dans tous les royaumes de l'Aſie, que les mariages des ſouverains avec leurs ſujettes; mais qu'une étrangère priſe dans les ruines d'une ville ſaccagée, ſoit devenue la ſouveraine abſolue de l'empire, où elle fut amenée captive, c'eſt ce que la

fortune & le mérite n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde.

La suite de ce succès ne se démentit point en Ingrie ; la flotte des demi-galères Russes sur le lac Ladoga, contraignit celle des Suédois de se retirer à Vibourg à une extrémité de ce grand lac : de là ils purent voir à l'autre bout le siége de la forteresse de Notebourg, que le czar fit entreprendre par le général *Sheremetof*. C'était une entreprise bien plus importante qu'on ne pensait : elle pouvait donner une communication avec la mer Baltique, objet constant des desseins de PIERRE.

Notebourg était une place très-forte, bâtie dans une isle du lac Ladoga, & qui dominant sur ce lac, rendait son possesseur maître du cours de la Néva qui tombe dans la mer ; elle fut battue nuit & jour, depuis le 18 Septembre jusqu'au 12 Octobre. Enfin les Russes montèrent à l'assaut par trois brèches. La garnison Suédoise était réduite à cent soldats en état de se défendre ; & ce qui est bien étonnant, ils se défendirent & ils obtinrent sur la brèche même une capitulation honorable ; encor le colonel *Slippembac* qui commandait dans la place, ne voulut se rendre qu'à condition qu'on lui permettrait de faire venir deux officiers Suédois du poste le plus voisin, pour examiner les brèches & pour rendre compte au roi son maître, que quatre-vingt-trois combattans qui restaient alors, & cent cinquante-six blessés ou malades, ne s'étaient rendus à une armée entière, que quand il était impossible de combattre plus long-tems, & de conserver la place. Ce trait seul fait voir à quels ennemis le czar avait à faire, & de quelle nécessité avaient été pour lui ses efforts & sa discipline militaire.

Il distribua des médailles d'or aux officiers, & récompensa tous les soldats ; mais aussi il en fit punir quelques-uns qui avaient fui à un assaut : leurs camarades leur crachèrent au visage, & ensuite les arquebusèrent, pour joindre la honte au supplice.



Notebourg fut réparé; ſon nom fut changé en celui de *Shluſſelbourg*, *ville de la clef*, parce que cette place eſt la clef de l'Ingrie & de la Finlande. Le premier gouverneur fut ce même *Menzikof* qui était devenu un très-bon officier, & qui s'étant ſignalé dans le ſiége, mérita cet honneur. Son exemple encourageait quiconque avait du mérite ſans naiſſance.

Après cette campagne de 1702 il voulut que *Sheremetof* & tous les officiers qui s'étaient diſtingués, entraſſent en triomphe dans Moſcou. Tous les priſonniers faits dans cette campagne, marchèrent à la ſuite des vainqueurs; on portait devant eux les drapeaux & les étendards des Suédois avec le pavillon de la frégate priſe ſur le lac Peipus. PIERRE travailla lui-même aux préparatifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entrepriſes qu'elle célébrait.

Ces ſolemnités devaient inſpirer l'émulation, ſans quoi elles euſſent été vaines. *Charles* les dédaignait, & depuis le jour de Nerva il mépriſait ſes ennemis, & leurs efforts, & leurs triomphes.



CHAPITRE TREIZIEME.

RÉFORME A MOSCOU.

Nouveaux ſuccès. Fondation de Pétersbourg. PIERRE *prend Nerva, &c.*

ANNÉES 1703 & 1704.

LE peu de ſéjour que le czar fit à Moſcou, au commencement de l'hiver 1703 fut employé à faire exécuter tous ſes nouveaux réglemens & à perfectionner le civil, ainſi que le militaire ; ſes divertiſſemens même furent conſacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduiſait parmi ſes ſujets. C'eſt dans cette vue qu'il fit inviter tous les boyards & les dames aux noces d'un de ſes boufons : il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On ſervit un repas tel qu'on le faiſait au ſeizième ſiècle. (1) Une ancienne ſuperſtition ne permettait pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux : cette coutume fut ſévérement obſervée le jour de la fête. Les Ruſſes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel & de l'eau-de-vie ; il ne permit pas ce jour-là d'autre boiſſon : on ſe plaignit en vain, il répondait en raillant. « Vos ancêtres en uſaient ainſi, les uſages anciens ſont toujours les meilleurs. » Cette plaiſanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préfèrent toujours le tems paſſé au préſent, ou du moins à décréditer leurs murmures : & il

(1) Tiré du Journal de PIERRE LE GRAND.

y a encor des nations qui auraient besoin d'un tel exemple.

Un établissement plus utile fut celui d'une imprimerie en caractères russes & latins, dont tous les instrumens avaient été tirés de Hollande, & où l'on commença dès-lors à imprimer des traductions russes de quelques livres sur la morale & les arts. *Fergusson* établit des écoles de géométrie, d'astronomie, de navigation.

Une fondation non moins nécessaire fut celle d'un vaste hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantise & qui perpétuent la misère, mais tel que le czar en avait vu dans Amsterdam, où l'on fait travailler les vieillards & les enfans, & où quiconque est renfermé devient utile.

Il établit plusieurs manufactures ; & dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnait naissance dans Moscou, il courut à Véronise, & il y fit commencer deux vaisseaux de quatre-vingt pièces de canon, avec de longues caisses exactement fermées sous les varangues, pour élever le vaisseau & le faire passer sans risque au dessus des barres & des bancs de sable qu'on rencontre près d'Azoph ; industrie à-peu-près semblable à celle dont on se sert en Hollande pour franchir le Pampus.

Ayant préparé ses entreprises contre les Turcs, il revole contre les Suédois; il va voir les vaisseaux qu'il faisait construire dans les chantiers d'Olonitz, entre le lac Ladoga & celui d'Onega. Il avait établi dans cette ville des fabriques d'armes; tout y respirait la guerre, tandisqu'il faisait fleurir à Moscou les arts de la paix : une source d'eaux minérales découverte depuis dans Olonitz, augmenta sa célébrité. D'Olonitz il alla fortifier Shlusselbourg.

Nous avons déjà dit qu'il avait voulu passer par tous les grades militaires ; il était lieutenant de bombardiers, sous le prince *Menzikof*, avant que ce favori eût été fait gouverneur de Shlusselbourg. Il prit alors la place de capitaine, & servit sous le maréchal *Sheremetof*.

Il y avait une forteresse importante près du lac Ladoga

nmmé Nianz ou Nya, près de la Néva. Il était nécessaire de s'en rendre maître, pour s'assurer ses conquêtes & pour favoriser ses desseins. Il fallut l'assiéger par terre, & empêcher que les secours ne vinssent par eau. Le czar se chargea lui-même de conduire des barques chargées de soldats, & d'écarter les convois des Suédois. *Sheremetof* conduisit les tranchées; la citadelle se rendit. Deux vaisseaux Suédois abordèrent trop tard pour la secourir; le czar les attaqua avec ses barques & s'en rendit maître. Son Journal porte que pour récompense de ce service, *le capitaine des bombardiers fut créé chevalier de l'ordre de* St. André, *par l'amiral* Golovin, *premier chevalier de l'ordre.*

Après la prise du fort de Nya, il résolut enfin de bâtir sa ville de Pétersbourg, à l'embouchure de la Néva, sur le golphe de Finlande.

Les affaires du roi *Auguste* étaient ruinées; les victoires consécutives des Suédois en Pologne, avoient enhardi le parti contraire, & ses amis même l'avaient forcé de renvoyer au czar environ vingt mille Russes, dont son armée était fortifiée. Ils prétendaient par ce sacrifice ôter aux mécontens le prétexte de se joindre au roi de Suède: mais on ne désarme ses ennemis que par la force, & on les enhardit par la faiblesse. Ces vingt mille hommes que *Patkul* avait disciplinés, servirent utilement dans la Livonie & dans l'Ingrie, pendant qu'*Auguste* perdait ses états. Ce renfort & sur-tout la possession de Nya, le mirent en état de fonder sa nouvelle capitale.

Ce fut donc dans ce terrain désert & marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un seul chemin, qu'il jeta (1) les premiers fondemens de Pétersbourg, au soixantième degré de latitude, & au quarante-quatrième & demi de longitude. Les débris de quelques bastions de Niantz, furent les premières pierres de cette fonda-

(1) 1703. 27 Mai, jour de la Pentecôte, Fondation de Pétersbourg.

tion. On commença par élever un petit fort dans une des isles qui est aujourd'hui au milieu de la ville. Les Suédois ne craignaient pas cet établissement dans un marais où les grands vaisseaux ne pouvaient aborder ; mais bientôt après ils virent les fortifications s'avancer ; une ville se former, & enfin la petite isle de Cronslot qui est devant la ville, devenir en 1704 une forteresse imprenable, sous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri.

Ces ouvrages qui semblaient demander un tems de paix, s'exécutaient au milieu de la guerre ; & des ouvriers de toute espèce venaient de Moscou, d'Astracan, de Casan, de l'Ukraine, travailler à la ville nouvelle. La difficulté du terrain qu'il fallut raffermir & élever, l'éloignement des secours, les obstacles imprévus qui renaissent à chaque pas en tout genre de travail, enfin les maladies épidémiques qui enlevèrent un nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découragea le fondateur ; il y eut une ville en cinq mois de tems. Ce n'était qu'un assemblage de cabanes avec deux maisons de briques, entourée de remparts, & c'était tout ce qu'il fallait alors ; la constance & le tems ont fait le reste. Il n'y avait encor que cinq mois que Pétersbourg était fondé, lorsqu'un vaisseau Hollandais y vint trafiquer ; le patron reçut des gratifications, & les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Pétersbourg.

Pierre, en dirigeant cette colonie, la mettait tous les jours en sureté par la prise des postes voisins. Un colonel Suédois nommé *Croniort*, s'était posté sur la rivière Sestra, & menaçait la ville naissante. Pierre court à lui avec ses deux régimens des gardes, le défait & lui fait repasser la rivière. Ayant ainsi mis sa ville en sureté, il va à Olonitz commander la construction de plusieurs petits vaisseaux, & retourne à Pétersbourg, sur une frégate qu'il a fait construire avec six bâtimens de transport, en attendant qu'on achève les autres.

Dans ce tems-là même, il tend toujours la main au roi de Pologne ; il lui envoie douze mille hommes d'infanterie & un subside de trois cent mille roubles, qui font plus de quinze cent mille francs de notre monnoie. Nous avons déjà remarqué qu'il n'avait qu'environ cinq millions de roubles de revenu ; les dépenses pour ses flottes, pour ses armées, pour tous ses nouveaux établissemens, devaient l'épuiser. Il avait fortifié presque à la fois Novogorod, Pleskou, Kiovie, Smolensko, Azoph, Archangel. Il fondait une capitale. Cependant il avait encor de quoi secourir son allié d'hommes & d'argent. Le Hollandais *Corneille le Bruin*, qui voyageait vers ce tems-là en Russie, & avec qui PIERRE s'entretint comme il faisait avec tous les étrangers, rapporte que le czar lui dit qu'il avait encor trois cent mille roubles de reste dans ses coffres, après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

Pour mettre sa ville naissante de Pétersbourg hors d'insulte, il va lui-même sonder la profondeur de la mer, assigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronflot, en fait un modèle en bois, & laisse à *Menzikof* le soin de faire exécuter l'ouvrage sur son modèle. De là il va passer l'hiver à Moscou, pour y établir insensiblement tous les changemens qu'il fait dans les loix, dans les mœurs, dans les usages. Il règle ses finances, & y met un nouvel ordre ; il presse les ouvrages entrepris sur la Véronise, dans Azoph, dans un port qu'il établissait sur les Palus-Méotides, sous le fort de Taganrok.

La Porte alarmée, lui envoya un ambassadeur pour se plaindre de tant de préparatifs ; il répondit qu'il était le maître dans ses états, comme le grand-seigneur dans les siens, & que ce n'était point enfreindre la paix que de rendre la Russie respectable sur le Pont-Euxin.

Retourné à Pétersbourg, il trouve sa nouvelle citadelle de Cronflot, fondée dans la mer & achevée ; il la garnit d'artillerie. Il fallait, pour s'affermir dans l'Ingrie, & pour réparer entiérement la disgrace essuyée devant

Nerva, prendre enfin cette ville. Tandis qu'il fait les préparatifs de ce ſiége, une petite flotte de brigantins Suédois, paraît ſur le lac Peipus, pour s'oppoſer à ſes deſſeins. Les demi-galères Ruſſes vont à ſa rencontre, l'attaquent & la prennent toute entière; elle portait quatre-vingt-dix-huit canons. Alors on aſſiége Nerva par terre & par mer, & ce qui eſt plus ſingulier, on aſſiége en même tems la ville de Derpt en Eſtonie.

Qui croirait qu'il y eût une univerſité dans Derpt? *Guſtave-Adolphe* l'avait fondée, & elle n'avait pas rendu la ville plus célèbre. Derpt n'eſt connu que par l'époque de ces deux ſiéges. PIERRE va inceſſamment de l'un à l'autre preſſer les attaques & diriger toutes les opérations. Le général Suédois *Slippembac* était auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cents hommes.

Les aſſiégés attendaient le moment où il allait jeter du ſecours dans la place. PIERRE imagina une ruſe de guerre dont on ne ſe ſert pas aſſez. Il fait donner à deux régimens d'infanterie & à un de cavalerie, des uniformes, des étendards, des drapeaux Suédois. Ces prétendus Suédois attaquent les tranchées; les Ruſſes feignent de fuir; la garniſon trompée par l'apparence, fait une ſortie; alors les faux attaquans & les attaqués ſe réuniſſent; ils fondent ſur la garniſon, dont la moitié eſt tuée, & l'autre moitié rentre dans la ville. *Slippembac* arrive bientôt en effet pour la ſecourir, & il eſt entiérement battu. Enfin Derpt eſt contrainte de capituler au moment que PIERRE allait donner un aſſaut général.

Un aſſez grand échec que le czar reçoit en même tems ſur le chemin de ſa nouvelle ville de Pétersbourg, ne l'empêche ni de continuer à bâtir ſa ville, ni de preſſer le ſiége de Nerva. Il avait, comme on l'a vu, envoyé des troupes & de l'argent au roi *Auguſte* qu'on détrônait; ces deux ſecours furent également inutiles. Les Ruſſes joints aux Lithuaniens, du parti d'*Auguſte*, furent abſolument défaits en Courlande, par le général Suédois *Lewenhaupt.*

Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie, l'Eſtonie & l'Ingrie, ils pouvaient ruiner les travaux du czar, & lui faire perdre tout le fruit de ſes grandes entrepriſes. PIERRE minait chaque jour l'avant-mur de la Suède, & *Charles* ne s'y oppoſait pas aſſez; il cherchait une gloire moins utile & plus brillante.

Dès le 12 Juillet 1704 un ſimple colonel Suédois à la tête d'un détachement, avait fait élire un nouveau roi par la nobleſſe Polonaiſe, dans le champ d'élection nommé *Colo* près de Varſovie. Un cardinal, primat du royaume & pluſieurs évêques, ſe ſoumettaient aux volontés d'un prince luthérien, malgré toutes les menaces & les excommunications du Pape: tout cédait à la force. Perſonne n'ignore comment fut faite l'élection de *Staniſlas Leczinsky*, & comment *Charles XII.* le fit reconnaître dans une grande partie de la Pologne.

PIERRE n'abandonna pas le roi détrôné, il redoubla ſes ſecours à meſure qu'il fut plus malheureux; & pendant que ſon ennemi faiſait des rois, il battait les généraux Suédois en détail dans l'Eſtonie, dans l'Ingrie; il courait au ſiége de Nerva & faiſait donner des aſſauts. Il y avait trois baſtions fameux, du moins par leurs noms, on les appellait la *victoire*, *l'honneur* & *la gloire*. Le czar les emporta tous trois l'épée à la main. Les aſſiégeans entrent dans la ville, la pillent & y exercent toutes les cruautés qui n'étaient que trop ordinaires entre les Suédois & les Ruſſes.

PIERRE donna alors un exemple qui dut lui concilier les cœurs de ſes nouveaux ſujets; il court de tous côtés pour arrêter le pillage & le maſſacre, arrache des femmes des mains de ſes ſoldats; & ayant tué deux de ces emportés qui n'obéiſſaient pas à ſes ordres, il entre à l'hôtel-de-ville où les citoyens ſe réfugiaient en foule; là, poſant ſon épée ſanglante ſur la table; « Ce n'eſt pas du ſang des » habitans, dit-il, que cette épée eſt teinte, mais du ſang » de mes ſoldats que j'ai verſé pour vous ſauver la vie. »

CHAPITRE QUATORZIEME.

Toute l'Ingrie demeure à PIERRE LE GRAND, *tandis que* Charles douze *triomphe ailleurs. Élévation de* Menzikof. *Péterſbourg en ſureté. Deſſeins toujours exécutés malgré les victoires de* Charles.

ANNÉES 1704, 1705, 1706.

MAITRE de toute l'Ingrie, PIERRE en conféra le gouvernement à *Menzikof*, & lui donna le titre de prince & le rang de général-major. L'orgueil & le préjugé pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtiſſier devînt général, gouverneur & prince: mais PIERRE avait déjà accoutumé ſes ſujets à ne ſe pas étonner de voir donner tout aux talens, & rien à la ſeule nobleſſe. *Menzikof* tiré de ſon premier état dans ſon enfance, par un haſard heureux qui le placa dans la maiſon du czar, avait appris pluſieurs langues, s'était formé aux affaires & aux armes, & ayant ſu d'abord ſe rendre agréable à ſon maître, il ſut ſe rendre néceſſaire. Il hâtait les travaux de Pétersbourg; on y bâtiſſait déjà pluſieurs maiſons de briques & de pierres, un arſenal, des magaſins; on achevait les fortifications; les palais ne ſont venus qu'après.

PIERRE était à peine établi dans Nerva, qu'il offrit de nouveaux ſecours au roi de Pologne détrôné: ilpromit encor des troupes outre les douze mille hommes qu'il avait déjà envoyés, & en effet il fit partir pour les frontières de la Lithuanie le général *Repnin* avec ſix mille

NB. Tout les Chapitres précédens & ſuivans ſont tirés du Journal de PIERRE LE GRAND, & de Mémoires envoyés de Péterſbourg, confrontés avec tous les autres Mémoires.

hommes de cavalerie, & ſix mille d'infanterie. Il ne perdait pas de vue ſa colonie de Pétersbourg un ſeul moment; la ville ſe bâtiſſait, la marine s'augmentait; des vaiſſeaux, des frégates ſe conſtruiſaient dans les chantiers d'Olonits; il alla les faire achever, & les conduiſit à Pétersbourg.

Tous ſes retours à Moſcou étaient marqués par des entrées triomphantes: c'eſt ainſi qu'il y revint cette année, & il n'en partit que pour aller faire lancer à l'eau ſon premier vaiſſeau de quatre-vingt pièces de canon, dont il avait donné les dimenſions l'année précédente, ſur la Véroniſe.

Dès que la campagne put s'ouvrir en Pologne, il courut à l'armée qu'il avait envoyée ſur les frontières de la Lithuanie au ſecours d'*Auguſte*: mais pendant qu'il aidait ainſi ſon allié, une flotte Suédoiſe s'avançait pour détruire Pétersbourg & Cronſlot, à peine bâtis: elle était compoſée de vingt-deux vaiſſeaux de cinquante-quatre à ſoixante-quatre pièces de canon, de ſix frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brûlots. Les troupes de tranſport firent leur deſcente dans la petite iſle de Kotin. Un colonel Ruſſe nommé *Tolbouguin* ayant fait coucher ſon régiment ventre à terre, pendant que les Suédois débarquaient ſur le rivage, le fit lever tout-à-coup, & le feu fut ſi vif & ſi bien ménagé, que les Suédois renverſés furent obligés de regagner leurs vaiſſeaux, d'abandonner leurs morts, & de laiſſer trois cents priſonniers.

Cependant leur flotte reſtait toujours dans ces parages, & menaçait Pétersbourg. Ils firent encor une deſcente, & furent repouſſés de même; des troupes de terre avançaient de Vibourg, ſous le général Suédois *Meidel*; elles marchaient du côté de Shluſſelbourg, c'était la plus grande entrepriſe qu'eût encor fait *Charles douze*, ſur les états que PIERRE avait conquis ou créés; les Suédois furent repouſſés par-tout, & Pétersbourg reſta tranquille.

PIERRE de ſon côté avançait vers la Courlande, & voulait pénétrer juſqu'à Riga. Son plan était de prendre

la Livonie, tandis que *Charle douze* achevait de ſoumettre la Pologne au nouveau roi qu'il lui avait donné. Le czar était encor à Vilna en Lithuanie, & ſon maréchal *Sheremetof* s'approchait de Mittau capitale de la Courlande ; mais il y trouva le général *Lewenhaupt*, déjà célèbre par plus d'une victoire. Il ſe donna une bataille rangée dans un lieu appellé Gémavers-hof ou Gémavers.

Dans ces affaires où l'expérience & la diſcipline prévalent, les Suédois, quoiqu'inférieurs en nombre, avaient toujours l'avantage : les Ruſſes furent entiérement défaits, toute leur artillerie priſe. PIERRE après trois batailles ainſi perdues, à Gémavers, à Jacobſtad, à Nerva, réparait toujours ſes pertes, & en tirait même avantage.

Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers : il arrive devant Mittau, s'empare de la ville, aſſiége la citadelle, & y entre par capitulation.

Les troupes Ruſſes avaient alors la réputation de ſignaler leurs ſuccès par les pillages, coutume trop ancienne chez toutes les nations. PIERRE avait à la priſe de Nerva tellement changé cet uſage, que les ſoldats Ruſſes commandés pour garder dans le château de Mittau les caveaux où étaient inhumés les grands-ducs de Courlande, voyant que les corps avaient été tirés de leurs tombeaux, & dépouillés de leurs ornemens, refusèrent d'en prendre poſſeſſion, & exigèrent auparavant qu'on fit venir un colonel Suédois pour reconnaître l'état des lieux ; il en vint un en effet, qui leur délivra un certificat par lequel il avouait que le Suédois étaient les auteurs de ce déſordre.

Le bruit qui avait couru dans tout l'empire que le czar avait été totalement défait à la journée de Gémavers, lui lui fit encor plus de tort que cette bataille même. Un reſte d'anciens ſtrélitz, en garniſon dans Aſtracan, s'enhardit ſur cette fauſſe nouvelle à ſe révolter ; ils tuèrent le gouverneur de la ville, & le czar fut obligé d'y envoyer le maréchal *Sheremetof* avec des troupes pour les ſoumettre & les punir.

Tout conſpirait contre lui ; la fortune & la valeur de *Charles douze*, les malheurs d'*Auguſte*, la neutralité forcée du Dannemarck, les révoltes des anciens ſtrélitz, les murmures d'un peuple qui ne ſentait alors que la gêne de la reforme & non l'utilité, les mécontentemens des grands aſſujettis à la diſcipline militaire, l'épuiſement des finances; rien ne découragea PIERRE un ſeul moment, il étouffa la révolte, & ayant mis en ſureté l'Ingrie, s'étant aſſuré de la citadelle de Mittau malgré *Lewenhaupt* vainqueur qui n'avait pas aſſez de troupes pour s'oppoſer à lui, il eut alors la liberté de traverſer la Samogitie & la Lithuanie.

Il partageait avec *Charles douze* la gloire de dominer en Pologne; il s'avança juſqu'à Tikoczin; ce fut-là qu'il vit pour la ſeconde fois le roi *Auguſte*; il le conſola de ſes infortunes, lui promit de le venger, lui fit préſent de quelques drapeaux pris par *Menzikof* ſur des partis de troupes de ſon rival; ils allèrent enſuite à Grodno capitale de la Lithuanie, & y reſtèrent juſqu'au 15 Décembre. PIERRE en partant lui laiſſa de l'argent & une armée, & ſelon ſa coutume alla paſſer quelque tems de l'hiver à Moſcou, pour y faire fleurir les arts & les loix, après avoir fait une campagne très-difficile.



CHAPITRE QUINZIEME.

Tandis que PIERRE *se soutient dans ses conquêtes, & police ses états, son ennemi* Charles douze *gagne des batailles, domine dans la Pologne & dans la Saxe.* Auguste *malgré une victoire des Russes reçoit la loi de* Charles douze. *Il renonce à la couronne ; il livre* Patkul, *ambassadeur du czar ; meurtre de* Patkul *condamné à la roue.*

ANNÉE 1706.

PIERRE était à peine à Moscou, qu'il apprit que *Charles douze* par-tout victorieux s'avançait du côté de Grodno pour combattre son armée: le roi *Auguste* avait été obligé de fuir de Grodno, & se retirait en hâte vers la Saxe avec quatre régimens de dragons Russes; il affaiblissait ainsi l'armée de son protecteur, & la décourageait par sa retraite; le czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois, & son armée dispersée.

Tandis qu'il rassemblait ses quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célèbre *Shulembourg*, qui etait la dernière ressource d'*Auguste*, & qui s'acquit depuis tant de gloire, par la défense de Corfou contre les Turcs, avançait du côté de la grande Pologne avec environ douze mille Saxons & six mille Russes tirés des troupes que le czar avait confiées à ce malheureux prince. *Shulembourg* avait une juste espérance de soutenir la fortune d'*Auguste*; il voyait *Charles douze* occupé alors du côté de la Lithuanie; il n'y avait qu'environ dix mille Suédois sous le général *Renschild*, qui pussent arrêter sa marche; il s'avançait donc avec confiance jusqu'aux frontières de la Silésie, qui est le passage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand

il fut près du bourg de Frauſtad ſur les frontières de Pologne, il trouva le maréchal *Renſchild* qui venait lui livrer bataille.

Quelque effort que je faſſe pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit dans l'hiſtoire de *Charles douze*, je dois dire ici qu'il y avait dans l'armée Saxonne un régiment Français, qui ayant été fait priſonnier tout entier à la fameuſe bataille d'Hochſtet avait été forcé de ſervir dans les troupes Saxonnes. Mes mémoires diſent qu'on lui avait confié la garde de l'artillerie; ils ajoutent que ces Français frappés de la gloire de *Charles douze*, & mécontens du ſervice de Saxe, posèrent les armes dès qu'ils virent les ennemis, & demandèrent d'être reçus parmi les Suédois, qu'ils ſervirent depuis en effet juſqu'à la fin de la guerre. Ce fut-là le commencement & le ſignal d'une déroute entière, il ne ſe ſauva pas trois bataillons Ruſſes, & encor tous les ſoldats qui échappèrent étaient bleſſés; tout le reſte fut tué ſans qu'on fit quartier à perſonne. Le chapelain *Norberg* prétend que le mot des Suédois dans cette bataille était, *au nom de Dieu*, & que celui des Ruſſes était, *maſſacrez tout*: mais ce furent les Suédois qui maſſacrèrent tout au nom de Dieu. Le czar même aſſure dans un de ſes maniſeſtes (1), que beaucoup de priſonniers Ruſſes, Coſaques, Kalmouks, furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulières des deux armées avaient accoutumé les généraux à ces cruautés : il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les tems barbares. Le roi *Staniſlas* m'a fait l'honneur de me dire, que dans un de ces combats qu'on livrait ſi ſouvent en Pologne, un officier Ruſſe qui avait été ſon ami, vint, après la défaite d'un corps qu'il commandait, ſe mettre ſous ſa protection, & que le général Suédois *Steimbock* le tua d'un coup de piſtolet entre ſes bras.

Voilà quatre batailles perdues par les Ruſſes contre les autres victoires de *Charles douze* en Pologne. Les troupes

(1) Maniſeſte du czar en Ukraine 1709.

du

du czar qui étaient dans Grodno couraient risque d'essuyer une plus grande disgrace, & d'être enveloppées de tous côtés ; il fut heureusement les rassembler, & même les augmenter ; il fallait à la fois pourvoir à la fureté de cette armée, & à celle de ses conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher son armée sous le prince *Menzikof* vers l'orient, & de là au midi jusqu'à Kiovie.

Tandis qu'elle marchait il se rend à Shlusselbourg, à Nerva, à sa colonie de Pétersbourg, met tout en fureté ; & des bords de la mer Baltique il court à ceux du Boristhène, pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne, s'appliquant toujours à rendre inutiles les victoires de *Charles douze* qu'il n'avait pu empêcher ; préparant même déjà une conquête nouvelle ; c'était celle de Vibourg capitale de la Carélie, sur le golphe de Finlande. Il alla l'assiéger : mais cette fois elle résista à ses armes : les secours vinrent à propos, & il leva le siége. Son rival *Charles douze* ne faisait réellement aucune conquête en gagnant des batailles ; il poursuivait alors le roi *Auguste* en Saxe, toujours plus occupé d'humilier ce prince, & de l'accabler du poids de sa puissance & de sa gloire, que du soin de reprendre l'Ingrie sur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée.

Il répandait la terreur dans la haute Pologne, en Silésie, en Saxe. Toute la famille du roi *Auguste*, sa mère, sa femme, son fils, les principales familles du pays, se retiraient dans le cœur de l'empire. *Auguste* implorait la paix ; il aimait mieux se mettre à la discrétion de son vainqueur que dans les bras de son protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la couronne de Pologne, & qui le couvrait de confusion ; ce traité était secret ; il fallait le cacher aux généraux du czar, avec lesquels il était alors comme réfugié en Pologne, pendant que *Charles douze* donnait des loix dans Leipsick, & régnait dans tout son électorat. Déjà était signé par ses plénipotentiaires le fatal traité par lequel il renonçait à la cou-

ronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de roi de ce pays, reconnaiſſait *Staniſlas*, renonçait à l'alliance du czar ſon bienfaiteur, & pour comble d'humiliation s'engageait à remettre à *Charles douze* l'ambaſſadeur du czar, *Jean Reinold Patkul*, général des troupes Ruſſes, qui combattait pour ſa défenſe. Il avait fait quelque tems auparavant arrêter *Patkul* contre le droit des gens ſur de faux ſoupçons; & contre ce même droit des gens il le livrait à ſon ennemi. Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité: non-ſeulement il y perdit ſa couronne & ſa gloire; mais il riſquait même ſa liberté, puiſqu'il était alors entre les mains du prince *Menzikof* en Poſnanie, & que le peu de Saxons qu'il avait avec lui recevaient alors leur ſolde de l'argent des Ruſſes.

Le prince *Menzikof* avait en tête dans ces quartiers une armée Suédoiſe renforcée des Polonais du parti du nouveau roi *Staniſlas*, commandée par le général *Maderfeld*; & ignorant qu'*Auguſte* traitait avec ſes ennemis, il lui propoſa de les attaquer. *Auguſte* n'oſa refuſer; la bataille ſe donna auprès de Kalish, dans le palatinat même du roi *Staniſlas*; ce fut la première bataille rangée que les Ruſſes gagnèrent contre les Suédois; le prince *Menzikof* en eut la gloire: on tua aux ennemis quatre mille hommes, on leur en prit deux mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit.

Il eſt difficile de comprendre comment *Auguſte* put après cette victoire ratifier un traité qui lui en ôtait tout le fruit; mais *Charles* était en Saxe, & y était tout-puiſſant; ſon nom imprimait tellement la terreur, on comptait ſi peu ſur des ſuccès ſoutenus de la part des Ruſſes, le parti Polonais contre le roi *Auguſte* était ſi fort, & enfin *Auguſte* était ſi mal conſeillé, qu'il ſigna ce traité funeſte. Il ne s'en tint pas là; il écrivit à ſon envoyé *Finkſtein* une lettre plus triſte que le traité même, par laquelle il demandait pardon de ſa victoire,

protestant que la bataille s'était donnée malgré lui; *que les Russes & les Polonais de son parti l'y avaient obligé*; *qu'il avait fait dans ce dessein des mouvemens pour abandonner* Menzikof; *que* Maderfeld *aurait pu le battre, s'il avait profité de l'occasion ; qu'il rendrait tous les prisonniers Suédois, ou qu'il romprait avec les Russes ; & qu'enfin il donnerait au roi de Suède toutes les satisfactions convenables*, pour avoir osé battre ses troupes.

Tout cela est unique, inconcevable, & pourtant de la plus exacte vérité. Quand on songe qu'avec cette faiblesse, *Auguste* était un des plus braves princes de l'Europe, on voit bien que c'est le courage d'esprit qui fait perdre ou conserver les états, qui les élève, ou les abaisse.

Deux traits achevèrent de combler l'infortune du roi de Pologne électeur de Saxe, & l'abus que *Charles douze* faisait de son bonheur. Le premier fut une lettre de félicitation que *Charles* força *Auguste* d'écrire au nouveau roi *Stanislas* ; le second fut horrible ; ce même *Auguste* fut contraint de lui livrer *Patkul*, cet ambassadeur, ce général du czar. L'Europe sait assez que ce ministre fut roué vif à Casimir au mois de Septembre 1707. Le chapelain *Norberg* avoue que tous les ordres pour cette exécution furent écrits de la propre main de *Charles*.

Il n'est point de jurisconsulte en Europe, il n'est pas même d'esclave, qui ne sente toute l'horreur de cette injustice barbare. Le premier crime de cet infortuné était d'avoir représenté respectueusement les droits de sa patrie à la tête de six gentilshommes Livoniens, députés de tout l'état : condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de servir son pays selon les loix, cette sentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de se choisir une patrie. Devenu ambassadeur d'un des plus grands monarques du

monde, ſa perſonne était ſacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature & celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles la terniſſent.



CHAPITRE SEIZIEME.



On veut faire un troisième roi en Pologne. Charles douze *part de Saxe avec une armée florissante, traverse la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du czar. Succès de* Charles, *qui s'avance enfin vers la Russie.*

Années 1707 & 1708.

CHARLES *douze* jouissait de ses succès dans Altranstadt près de Leipsick. Les princes protestans de l'empire d'Allemagne, venaient en foule lui rendre leurs hommages & lui demander sa protection. Presque toutes les puissances lui envoyaient des ambassadeurs. L'empereur *Joseph* déférait à toutes ses volontés. PIERRE alors voyant que ~~le roi~~ *Auguste* avait renoncé à sa protection & au trône, & qu'une partie de la Pologne reconnaissait *Stanislas*, écouta les propositions que lui fit *Tolkova* d'élire un troisième roi.

On proposa plusieurs palatins dans une diète à Lublin : on mit sur les rangs le prince *Ragotski* ; c'était ce même prince *Ragotski* long-tems retenu en prison dans sa jeunesse par l'empereur *Léopold*, & qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette négociation fut poussée très-loin, & il s'en fallut peu qu'on ne vît trois rois de Pologne à la fois. Le prince *Ragotski* n'ayant pu réussir, PIERRE voulut donner le trône au grand général de la république *Siniauski*, homme puissant, accredité, chef d'un tiers parti, ne voulant reconnaître ni *Auguste* détrôné, ni *Stanislas* élu par un parti contraire.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme

on fait toujours. *Besseval* envoyé de France en Saxe s'entremit pour réconcilier le czar & le roi de Suède. On pensait alors à la cour de France que *Charles* n'ayant plus à combattre ni les Russes, ni les Polonais, pourrait tourner ses armes contre l'empereur *Joseph*, dont il était mécontent, & auquel il imposait des loix dures pendant son séjour en Saxe; mais *Charles* répondit qu'il traiterait de la paix avec le czar dans Moscou. C'est alors que PIERRE dit: « Mon frère *Charles* veut faire l'*Alexandre*, » mais il ne trouvera pas en moi un *Darius.* »

Cependant les Russes étaient encor en Pologne, & même à Varsovie, tandis que le roi donné aux Polonais par *Charles douze* était à peine reconnu d'eux, & que *Charles* enrichissait son armée des dépouilles des Saxons.

Enfin il partit de son quartier d'Altranstadt à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il semblait que son ennemi ne dût jamais résister, puisqu'il l'avait entiérement défait avec huit mille à Nerva.

Ce fut en passant sous les murs de Dresde qu'il alla faire au roi *Auguste* cette étrange visite, *qui doit causer de l'admiration à la postérité*, à ce que dit *Norberg*: elle peut au moins causer quelque étonnement. C'était beaucoup risquer que de se mettre entre les mains d'un prince auquel il avait ôté un royaume. Il repassa par la Silésie, & rentra en Pologne.

Ce pays était entiérement dévasté par la guerre, ruiné par les factions, & en proie à toutes les calamités. *Charles* avançait par la Mazovie, & choisissait le chemin le moins praticable. Les habitans réfugiés dans des marais voulurent au moins lui faire acheter le passage. Six mille paysans lui députèrent un vieillard de leur corps: cet homme d'une figure extraordinaire, vêtu tout de blanc, & armé de deux carabines, harangua *Charles*; & comme on n'entendait pas trop bien ce qu'il disait, on prit le parti de le tuer aux yeux du prince au milieu de sa harangue. Les paysans désespérés se retirèrent & s'armèrent.

On ſaiſit tous ceux qu'on put trouver : on les obligeait de ſe pendre les uns les autres, & le dernier était forcé de ſe paſſer lui-même la corde au cou, & d'être ſon propre bourreau. On réduiſit en cendres toutes leurs habitations. C'eſt le chapelain *Norberg* qui atteſte ce fait dont il fut témoin ; on ne peut ni le recuſer, ni s'empêcher de frémir.

Charles arrive à quelques lieues de Grodno en Lithuanie : on lui dit que le czar eſt en perſonne dans cette ville avec quelques troupes ; il prend avec lui ſans délibérer huit cents gardes ſeulement, & court à Grodno le 6 Fevrier 1708. Un officier Allemand nommé *Mulfels*, qui commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas en voyant *Charles douze* qu'il ne ſoit ſuivi de ſon armée ; il lui livre le paſſage au lieu de le diſputer ; l'alarme ſe répand dans la ville ; chacun croit que l'armée Suédoiſe eſt entrée ; le peu de Ruſſes qui veulent réſiſter ſont taillés en pièces par la garde Suédoiſe ; tous les officiers confirment au czar qu'une armée victorieuſe ſe rend maîtreſſe de tous les poſtes de la ville. PIERRE ſe retire au-delà des remparts, & *Charles* met une garde de trente hommes à la porte même par où le czar vient de ſortir.

Dans cette occaſion, quelques jéſuites dont on avait pris la maiſon pour loger le roi de Suède, parce que c'était la plus belle de Grodno, ſe rendent la nuit auprès du czar, & lui apprennent cette fois la vérité. Auſſitôt PIERRE rentre dans la ville, force la garde Suédoiſe : on combat dans les rues, dans les places ; mais déjà l'armée du roi arrivait. Le czar fut enfin obligé de céder & de laiſſer la ville au pouvoir du vainqueur qui faiſait trembler la Pologne.

Charles avait augmenté ſes troupes en Livonie & en Finlande, & tout était à craindre de ce côté pour les conquêtes de PIERRE, comme du côté de la Lithuanie, pour ſes anciens états, & pour Moſcou même. Il fallait donc ſe fortifier dans toutes ces parties ſi éloignées les

unes des autres. *Charles* ne pouvait faire de progrès rapides en tirant à l'orient par la Lithuanie au milieu d'une saison rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuses, que la pauvreté & la famine avaient répandues de Varsovie à Minski. PIERRE posta ses troupes dans les quartiers sur le passage des rivières, garnit les postes importans, fit tout ce qu'il put pour arrêter à chaque pas la marche de son ennemi, & courut ensuite mettre ordre à tout vers Pétersbourg.

Charles en dominant chez les Polonais ne lui prenait rien ; mais PIERRE en faisant usage de sa nouvelle marine, en descendant en Finlande, en prenant Borgau qu'il détruisit, & en faisant un grand butin sur ses ennemis, se donnait des avantages utiles.

Charles long-tems retenu dans la Lithuanie par des pluies continuelles s'avança enfin sur la petite rivière de Bérézine à quelques lieues du Boristhène. Rien ne put résister à son activité ; il jeta un pont à la vue des Russes ; il battit le détachement qui gardait ce passage, & arriva à Holozin sur la rivière de Vabis. C'était-là que le czar avait posté un corps considérable qui devait arrêter l'impétuosité de *Charles*. La petite rivière de Vabis(1) n'est qu'un ruisseau dans les sécheresses ; mais alors c'était un torrent impétueux, profond, grossi par les pluies. Au-delà était un marais, & derrière ce marais les Russes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieue, défendu par un large fossé, & couvert par un parapet garni d'artillerie. Neuf régimens de cavalerie & onze d'infanterie étaient avantageusement disposés dans ces lignes. Le passage de la rivière paraissait impossible.

Les Suédois selon l'usage de la guerre préparèrent des pontons pour passer, & établirent des batteries de canons pour favoriser la marche ; mais *Charles* n'attendit pas que les pontons fussent prêts ; son impatience de combattre ne souffrait jamais le moindre retardement. Le

(1) En Russe, *Bibitsch*.

maréchal de *Shwerin*, qui a long-tems ſervi ſous lui, m'a confirmé pluſieurs fois, qu'un jour d'action il diſait à ſes généraux occupés du détail de ſes diſpoſitions, *Aurez-vous bientôt terminé ces bagatelles*? & il s'avançait alors le premier à la tête de ſes drabans : c'eſt ce qu'il fit ſurtout dans cette journée mémorable.

Il s'élance dans la rivière ſuivi de ſon régiment des gardes. Cette foule rompait l'impétuoſité du flot; mais on avait de l'eau juſqu'aux épaules, & on ne pouvait ſe ſervir de ſes armes. Pour peu que l'artillerie du parapet eût été bien ſervie, & que les bataillons euſſent tiré à propos, il ne ſerait pas échappé un ſeul Suédois.

Le roi après avoir traverſé la rivière, paſſa encor le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obſtacles à la vue des Ruſſes, on ſe mit en bataille, on attaqua ſept fois leurs retranchemens, & les Ruſſes ne cédèrent qu'à la ſeptième. On ne leur prit que douze pièces de campagne & vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des hiſtoriens Suédois.

Il était donc viſible que le czar avait réuſſi à former des troupes aguerries; & cette victoire d'Holozin, en comblant *Charles douze* de gloire, pouvait lui faire ſentir tous les dangers qu'il allait courir en pénétrant dans des pays ſi éloignés : on ne pouvait marcher qu'en corps ſéparés, de bois en bois, de marais en marais, & à chaque pas il fallait combattre : mais les Suédois accoutumés à tout renverſer devant eux, ne redoutèrent ni danger ni fatigue.



CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Charles douze *passe le Boristhène, s'enfonce en Ukraine, prend mal ses mesures. Une de ses armées est défaite par* PIERRE LE GRAND : *Ses munitions sont perdues. Il s'avance dans des déserts. Aventures en Ukraine.*

ANNÉES 1708 *&* 1709.

ENFIN *Charles* arriva sur la rive du Boristhène, à une petite ville nommée Mohilo (1). C'était à cet endroit fatal qu'on devait apprendre s'il dirigerait sa route à l'orient vers Moscou ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ses ennemis, ses amis, s'attendaient qu'il marcherait à la capitale. Quelque chemin qu'il prît, PIERRE le suivait depuis Smolensko avec une forte armée ; on ne s'attendait pas qu'il prendrait le chemin de l'Ukraine ; cette étrange résolution lui fut inspirée par *Mazeppa*, Hetman des Cosaques ; c'était un vieillard de soixante-dix ans, qui n'ayant point d'enfans semblait ne devoir penser qu'à finir tranquillement sa vie : la reconnaissance devait encor l'attacher au czar, auquel il devait sa place ; mais soit qu'il eût en effet à se plaindre de ce prince, soit que la gloire de *Charles douze* l'eût ébloui, soit plutôt qu'il cherchât à devenir indépendant, il avait trahi son bienfaiteur, & s'était donné en secret au roi de Suède, se flattant de faire avec lui revolter toute sa nation.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'empire Russe, quand ses troupes victorieuses seraient secondées d'un peuple si belliqueux. Il devait recevoir de *Mazeppa* les vivres, les munitions, l'artillerie qui pouvaient lui

(1) En Russie *Mogilew*.

manquer : à ce puiſſant ſecours devait ſe joindre une armée de ſeize à dix-huit mille combattans, qui arrivait de Livonie, conduite par le général *Lewenhaupt*, conduiſant après elle une quantité prodigieuſe de proviſions de guerre & de bouche. *Charles* ne s'inquiétait pas ſi le czar était à portée de tomber ſur cette armée, & de la priver d'un ſecours ſi néceſſaire. Il ne s'informait pas ſi *Mazeppa* était en état de tenir toutes ſes promeſſes, ſi ce Coſaque avait aſſez de crédit pour faire changer une nation entière, qui ne prend conſeil que d'elle-même, & s'il reſtait enfin aſſez de reſſources à ſon armée dans un malheur ; & en cas que *Mazeppa* fût ſans fidélité ou ſans pouvoir, il comptait ſur ſa valeur & ſur ſa fortune. L'armée Suédoiſe avança donc au-delà du Boriſthène vers la Deſna, & c'était entre ces deux rivières que *Mazeppa* était attendu. La route était pénible, & des corps de Ruſſes voltigeans dans ces quartiers rendaient la marche dangereuſe.

Menzikof à la tête de quelques régimens de cavalerie & de dragons, attaqua l'avant-garde du roi, la mit en déſordre, tua beaucoup de Suédois, perdit encore plus des ſiens, mais ne ſe rebuta pas. *Charles* qui accourut ſur le champ de bataille, ne repouſſa les Ruſſes que difficilement, en riſquant long-tems ſa vie, & en combattant contre pluſieurs dragons qui l'environnaient. Cependant *Mazeppa* ne venoit point, les vivres commençaient à manquer ; les ſoldats Suédois voyant leur roi partager tous leurs dangers, leurs fatigues & leur diſette, ne ſe décourageaient pas ; mais en l'admirant, ils le blâmaient & murmuraient.

L'ordre envoyé par le roi à *Lewenhaupt*, de marcher avec ſon armée & d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard, & ce tems était long dans une telle circonſtance. *Lewenhaupt* marchait enfin : PIERRE le laiſſa paſſer le Boriſthène ; & quand cette armée fut engagée entre ce fleuve & les petites ri-

vières qui s'y perdent, il passa le fleuve après lui, & l'attaqua avec ses corps rassemblés qui se suivaient presque en échellons. La bataille se donna entre le Boristhène & la Soissa (1).

Le prince *Menzikof* revenait avec ce même corps de cavalerie qui s'était mesuré contre *Charles douze*; le général *Baur* le suivait, & PIERRE conduisait de son côté l'élite de son armée. Les Suédois crurent avoir à faire à quarante mille combattans; & on le crut long-tems sur la foi de leur relation Mes nouveaux mémoires m'apprennent que PIERRE n'avait que vingt mille hommes dans cette journée; ce nombre n'était pas fort supérieur à celui de ses ennemis. L'activité du czar, sa patience, son opiniâtreté, celle de de ses troupes animées par sa présence, décidèrent du sort, non pas de cette journée, mais de trois journées consécutives, pendant lesquelles on combattit à plusieurs reprises.

D'abord on attaqua l'arrière-garde de l'armée Suédoise près du village de Lesnau, qui a donné le nom à cette bataille. Ce premier choc fut sanglant, sans être décisif; *Lewenhaupt* se retira dans un bois & conserva son bagage; le lendemain il fallut chasser les Suédois de ce bois; le combat fut plus meurtrier & plus heureux; c'est-là que le czar voyant ses troupes en désordre, s'écria qu'on tirât sur les fuyards & sur lui-même, s'il se retirait. Les Suédois furent repoussés, mais ne furent point mis en déroute.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva; on fondit sur les Suédois pour la troisième fois; ils se retirèrent vers un bourg nommé Prospock; on les y attaqua encor; ils marchèrent vers la Desna & on les poursuivit. Jamais ils ne furent entiérement rompus, mais ils perdirent plus de huit mille hommes, dix-sept canons, quarante-quatre drapeaux; le czar fit prisonniers cinquante-six officiers, & près de neuf cents soldats; tout ce

(1) En Russe *Soeza*.

grand convoi qu'on amenait à *Charles*, demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la première fois que le czar défit en personne dans une bataille rangée, ceux qui s'étaient signalés par tant de victoires sur ses troupes : il remerciait Dieu de ce succès, quand il apprit que son général *Apraxin* venait de remporter un avantage en Ingrie, à quelques lieues de Nerva ; avantage à la vérité moins considérable que la victoire de Lesnau ; mais ce concours d'événemens heureux fortifiait ses espérances & le courage de son armée.

Charles douze apprit toutes ces funestes nouvelles, lorsqu'il était prêt de passer la Desna dans l'Ukraine. *Mazeppa* vint enfin le trouver : il devait lui amener vingt mille hommes & des provisions immenses, mais il n'arriva qu'avec deux régimens, & plutôt en fugitif qui demandait du secours, qu'en prince qui venait en donner. Ce Cosaque avait marché en effet avec quinze à seize mille des siens, leur ayant dit d'abord qu'ils allaient contre le roi de Suède, qu'ils auraient la gloire d'arrêter ce héros dans sa marche, & que le czar leur aurait une éternelle obligation d'un si grand service.

A quelques milles de la Desna, il leur déclara enfin son projet ; mais ces braves gens en eurent horreur ; ils ne voulurent point trahir un monarque dont ils n'avaient point à se plaindre, pour un Suédois qui venait à main armée dans leur pays, qui, après l'avoir quitté, ne pourrait plus les défendre, & qui les laisserait à la discrétion des Russes irrités, & des Polonais autrefois leurs maîtres, & toujours leurs ennemis ; ils retournèrent chez eux, & donnèrent avis au czar de la défection de leur chef ; il ne resta auprès de *Mazeppa* qu'environ deux régimens, dont les officiers étaient à ses gages.

Il était encor maître de quelques places dans l'Ukraine & sur-tout de Bathurin, lieu de sa résidence regardée comme la capitale des Cosaques ; elle est située près des

forêts fur la riviere Defna, mais fort loin du champ de bataille, où PIERRE avait vaincu *Lewenhaupt*. Il y avait toujours quelques régimens Ruffes dans ces quartiers. Le prince *Menzikof* fut détaché de l'armée du czar, il y arriva par de grands détours. *Charles* ne pouvait garder tous les paffages, il ne les connaiffait pas même; il avait négligé de s'emparer du pofte important de Starodoub qui mène droit à Bathurin, à travers fept ou huit lieues de forêts que la Defna traverfe. Son ennemi avait toujours fur lui l'avantage de connaître le pays. *Menzikof* paffa aifément avec le prince *Galitzin*; on fe préfenta devant Bathurin, elle fut prife prefque fans réfiftance, faccagée & réduite en cendres; un magafin deftiné pour le roi de Suède, & les tréfors de *Mazeppa* furent enlevés; les Cofaques élurent un autre hetman, nommé *Skoropasky*, que le czar agréa; il voulut qu'un appareil impofant, fit fentir au peuple l'énormité de la trahifon; l'archevêque de Kiovie & deux autres excommunièrent publiquement *Mazeppa*; il fut pendu en effigie, & quelqu'uns de fes complices moururent par le fupplice de la roue.

Cependant *Charles douze* à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-fept mille Suédois, ayant encor reçu les débris de l'armée de *Lewenhaupt*, fortifié de deux ou trois mille hommes que *Mazeppa* lui avait amenés, & toujours féduit par l'efpérance de faire déclarer toute l'Ukraine, paffa la Defna, loin de Bathurin & près du Boriſthène, malgré les troupes du czar qui l'entouraient de tous côtés, dont les unes fuivaient fon arrière-garde, & les autres répandues au-delà de la rivière, s'oppofaient à fon paffage.

Il marchait, mais par des déferts, & ne trouvait que des villages ruinés & brûlés. Le froid fe fit fentir dès le mois de Décembre, avec une rigueur fi exceffive, que dans une de fes marches près de deux mille hommes tombèrent morts à fes yeux; les troupes du czar fouffraient moins, parce qu'elles avaient plus de fecours; celles de

Charles manquant presque de vêtemens, étaient plus exposées à l'âpreté de la saison.

Dans cet état déplorable, le comte *Piper*, chancelier de Suède, qui ne donna jamais que de bons conseils à son maître, le conjura de rester, de passer au moins le tems le plus rigoureux de l'hiver dans une petite ville de l'Ukraine nommée Romna, où il pourrait se fortifier & faire quelques provisions par le secours de *Mazeppa*. *Charles* répondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. *Piper* alors le conjura de repasser la Desna & le Boristhène, de rentrer en Pologne, d'y donner à ses troupes des quartiers dont elles avaient besoin, de s'aider de la cavalerie légère des Polonais qui lui était absolument nécessaire, de soutenir le roi qu'il avait fait nommer, & de contenir le parti d'*Auguste* qui commençait à lever la tête. *Charles* repliqua que ce seroit fuir devant le czar, que la saison deviendrait plus favorable, qu'il fallait subjuguer l'Ukraine & marcher à Moscou (1).

Les armées Russes & Suédoises furent quelques semaines dans l'inaction, tant le froid fut violent au mois de Janvier 1709; mais dès que le soldat put se servir de ses armes, *Charles* attaqua tous les petits postes qui se trouvèrent sur son passage; il fallait envoyer de tous côtés des partis pour chercher des vivres, c'est-à-dire, pour aller ravir à vingt lieues à la ronde, la subsistance des paysans. PIERRE, sans se hâter, veillait sur ses marches & le laissait se consumer.

Il est impossible au lecteur de suivre la marche des Suédois dans ces contrées; plusieurs rivières qu'ils passèrent, ne se trouvent point dans les cartes; il ne faut pas croire que les géographes connaissent ces pays comme nous connaissons l'Italie, la France & l'Allemagne, la géographie est encor de tous les arts celui qui a le plus besoin d'être perfectionné, & l'ambition a jusqu'ici pris plus de soin de dévaster la terre que de la décrire.

(1) Avoué par le chapelain *Norberg*. Tom. II. page 263.

Contentons-nous de favoir que *Charles* enfin traverfa toute l'Ukraine au mois de Février, brûlant par-tout des villages & en trouvant que les Ruffes avaient brûlés. Il s'avança au fud-eft, jufqu'aux déferts arides bordés par les montagnes qui féparent les Tartares Nogaïs des Cofaques du Tanaïs : c'eft à l'orient de ces montagnes que font les autels d'*Alexandre*. Il fe trouvait donc au-delà de l'Ukraine, dans le chemin que prennent les Tartares pour aller en Ruffie ; & quand il fut-là, il fallut retourner fur fes pas pour fubfifter ; les habitans fe cachaient dans des tanières avec leurs beftiaux ; ils difputaient quelquefois leur nourriture aux foldats qui venaient l'enlever ; les payfans dont on put fe faifir, furent mis à mort ; ce font-là, dit-on, les droits de la guerre. Je dois tranfcrire ici quelques lignes du du chapelain *Norberg* (1). *Pour faire voir*, dit-il, *combien le roi aimait la juftice*, *nous inférerons un billet de fa main au colonel* Hielmen ; « *M. le colonel*, *je fuis bien-aife qu'on ait attrapé les » payfans qui ont enlevé un Suédois*; *quand on les aura » convaincus de leur crime* , *on les punira fuivant l'exi- » gence du cas*, *en les faifant mourir.* CHARLES, & » plus bas *Budis* ». Tels font les fentimens de juftice & d'humanité du confeffeur d'un roi ; mais fi les payfans de l'Ukraine avaient pu faire pendre des payfans d'Oftrogotie enrégimentés, qui fe croyaient en droit de venir de fi loin leur ravir la nourriture de leurs femmes & de leurs enfans, les confeffeurs & les chapelains de ces Ukraniens n'auraient-ils pas pu bénir leur juftice ?

Mazeppa négociait depuis long-tems avec les Zaporaviens, qui habitent vers les deux rives du Borifthène, & dont une partie habite les ifles de ce fleuve (2). C'eft cette partie qui compofe ce peuple, fans femmes & fans famille, fubfiftant de rapines, entaffant leurs provifions dans leurs ifles pendant l'hiver, & les allant vendre au

(1) Tome II. pag. 279.
(2) Voyez le chapitre premier, page 31.

printems

printems dans la petite ville de Pultava ; les autres habitent des bourgs à droite & à gauche du fleuve. Tous ensemble choisissent un hetman particulier, & cet hetman est subordonné à celui de l'Ukraine. Celui qui était alors à la tête des Zaporaviens, alla trouver *Mazeppa ;* ces deux barbares s'abouchèrent, faisant porter chacun devant eux une queue de cheval & une massue.

Pour faire connaître ce que c'était que cet hetman des Zaporaviens & son peuple, je ne crois pas indigne de l'histoire de rapporter comment le traité fut fait. *Mazeppa* donna un grand repas, servi avec quelque vaisselle d'argent, à l'hetman Zaporavien & à ses principaux officiers : quand ces chefs furent ivres d'eau-de-vie, ils jurèrent à table sur l'évangile, qu'ils fourniraient des hommes & des vivres à *Charles douze ;* après quoi ils emportèrent la vaisselle & tous les meubles : le maître-d'hôtel de la maison courut après eux, & leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'évangile sur lequel ils avaient juré ; les domestiques de *Mazeppa* voulurent reprendre la vaisselle ; les Zaporaviens s'attroupèrent ; ils vinrent en corps se plaindre à *Mazeppa*, de l'affront inoui qu'on faisait à de si braves gens, & demandèrent qu'on leur livrât le maître-d'hôtel pour le punir selon les loix ; il leur fut abandonné, & les Zaporaviens, selon les loix, se jetèrent les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pousse un ballon, après quoi on lui plongea un couteau dans le cœur.

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir *Charles douze* ; il en composa un régiment de deux mille hommes, le reste marcha par troupes séparées contre les Cosaques & les Kalmouks du czar répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces Zaporaviens trafiquent, était remplie de provisions, & pouvait servir à *Charles* d'une place d'armes ; elle est située sur la rivière de Vorskla, assez près d'une chaîne de monta-

gnes qui la dominent au nord ; le côté de l'orient eſt un vaſte déſert ; celui de l'occident eſt plus fertile & plus peuplé. La Vorskla va ſe perdre à quinze grandes lieues au deſſous dans le Boriſthène. On peut aller de Pultava au ſeptentrion gagner le chemin de Moſcou , par les défilés qui ſervent de paſſage aux Tartares ; cette route eſt difficile ; les précautions du czar l'avaient rendue preſque impraticable ; mais rien ne paraiſſait impoſſible à *Charles* ; & il comptait toujours prendre le chemin de Moſcou, après s'être emparé de Pultava ; il mit donc le ſiége devant cette ville au commencement de Mai.



CHAPITRE DIX-HUITIEME.

BATAILLE DE PULTAVA.

Année 1709.

C'ETAIT-là que PIERRE l'attendait; il avait diſpoſé ſes corps d'armées à portée de ſe joindre & de marcher tous enſemble aux aſſiégeans; il avait viſité toutes les contrées qui entourent l'Ukraine, le duché de Séverie où coule la Deſna, devenue célèbre par ſa victoire & où cette rivière eſt déjà profonde; le pays de Bolcho, dans lequel l'Occa prend ſa ſource; les déſerts & les montagnes qui conduiſent aux Palus-Méotides: il était enfin auprès d'Azoph, & là il faiſait nétoyer le port, conſtruire des vaiſſeaux, fortifier la citadelle de Taganroc, mettant ainſi à profit, pour l'avantage de ſes états, le tems qui s'écoula entre les batailles de Deſnoi & de Pultava.

Dès qu'il ſait que cette ville eſt aſſiégée, il raſſemble ſes quartiers. Sa cavalerie, ſes dragons, ſon infanterie, Coſaques, Kalmouks s'avancent de vingt endroits; rien ne manquent à ſon armée, ni gros canon, ni pièces de campagne, ni munitions de toutes eſpèces, ni vivres, ni médicamens; c'était encor une ſupériorité qu'il s'était donnée ſur ſon rival.

Le 15 Juin 1709 il arrive devant Pultava avec une armée d'environ ſoixante mille combattans; la rivière

Vorskla était entre lui & *Charles*. Les assiégeans au nord-ouest, les Russes au sud-est.

PIERRE remonte la rivière au dessus de la ville, établit ses ponts, fait passer son armée, & tire un long retranchement, qu'on commence & qu'on achève en une seule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. *Charles* put juger alors si celui qu'il méprisait & qu'il comptait détrôner à Moscou, entendait l'art de la guerre. Cette disposition faite, PIERRE posta sa cavalerie entre deux bois, & la couvrit de plusieurs redoutes garnies d'artillerie. Toutes les mesures ainsi prises, il va reconnaître le camp des assiégeans pour en former l'attaque.

Cette bataille allait décider du destin de la Russie, de la Pologne, de la Suède & de deux monarques sur qui l'Europe avait les yeux. On ne savait chez la plupart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux princes, ni quelle était leur situation : mais après avoir vu partir de Saxe *Charles douze* victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir su qu'il poursuivait par-tout son ennemi, on ne doutait pas qu'il ne dût l'accabler, & qu'ayant donné des loix en Dannemarck, en Pologne, en Allemagne ; il n'allât dicter dans le cremelin de Moscou les conditions de la paix, & faire un czar, après avoir fait un roi de Pologne. J'ai vu des lettres de plusieurs ministres, qui confirmaient leurs cours dans cette opinion générale.

Le risque n'était point égal entre ces deux rivaux. Si *Charles* perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n'était après tout qu'un héros de moins. Les provinces de l'Ukraine, les frontières de Lithuanie & de Russie cessaient alors d'être dévastées ; la Pologne reprenait avec sa tranquillité son roi légitime déjà réconcilié avec le czar son bienfaiteur.

La Suède enfin épuisée d'hommes & d'argent pouvait trouver des motifs de consolation : mais si le czar péris-

ſait, des travaux immenſes, utiles à tout le genre humain, étaient enſevelis avec lui, & le plus vaſte empire de la terre retombait dans le chaos dont il était à peine tiré.

Quelques corps Suédois & Ruſſes avaient été plus d'une fois aux mains ſous les murs de la ville. *Charles* dans une de ces rencontres avait été bleſſé d'un coup de carabine qui lui fracaſſa les os du pied. Il eſſuya des opérations douloureuſes, qu'il ſoutint avec ſon courage ordinaire, & fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que PIERRE devait l'attaquer : ſes idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ſes retranchemens; il ſortit de ſiens en ſe faiſant porter ſur un brancard. Le journal de PIERRE LE GRAND avoue que les Suédois attaquèrent avec une valeur ſi opiniâtre les redoutes garnies de canon qui protégeaient ſa cavalerie, que malgré ſa réſiſtance & malgré un feu continuel il ſe rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie Suédoiſe maîtreſſe de deux redoutes crut la bataille gagnée, & cria victoire. Le chapelain *Norberg* qui était loin du champ de bataille au bagage (où il devait être,) prétend que c'eſt une calomnie, mais que les Suédois ayant crié victoire ou non, il eſt certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne ſe rallentit point, & les Ruſſes réſiſtèrent par-tout avec autant de fermeté qu'on les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le czar rangea ſon armée en bataille hors de ſes retranchemens avec ordre & promptitude.

La bataille devint générale. PIERRE faiſait dans ſon armée la fonction de général-major; le général *Baur* commandait la droite; *Menzikof* la gauche, *Sheremetof* le centre. L'action dura deux heures. *Charles* le piſtolet à la main allait de rang en rang ſur ſon brancard porté par ſes drabans; un coup de canon tua un des gardes qui le portaient, & mit le brancard en pièces. *Charles* ſe fit alors

porter ſur des piques ; car il eſt difficile, quoi qu'en diſe *Norberg*, que dans une action auſſi vive, on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. PIERRE reçut pluſieurs coups dans ſes habits & dans ſon chapeau ; ces deux princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action. Enfin après deux heures de combat, les Suédois furent par-tout enfoncés ; la confuſion ſe mit parmi eux, & *Charles douze* fut obligé de fuir devant celui qu'il avait tant mépriſé. On mit à cheval dans ſa fuite ce même héros qui n'avait pu y monter pendant la bataille ; la néceſſité lui rendit un peu de force ; il courut en ſouffrant d'extrêmes douleurs, devenues encor plus cuiſantes par celle d'être vaincu ſans reſſource. Les Ruſſes comptèrent neuf mille deux cent vingt-quatre Suédois morts ſur le champ de bataille : ils firent pendant l'action deux à trois mille priſonniers, ſur-tout dans la cavalerie.

Charles douze précipitait ſa fuite avec environ quatorze mille combattans, très-peu d'artillerie de campagne, de vivres, de munitions & de poudre. Il marcha vers le Boriſthène au midi entre les rivières de Vorskla & de Sol, (1) dans les pays des Zaporaviens. Par-delà le Boriſthène en cet endroit ſont de grands déſerts qui conduiſent aux frontières de la Turquie. *Norberg* aſſure que les vainqueurs n'osèrent pourſuivre *Charles* ; cependant il avoue que le prince *Menzikof* ſe préſenta ſur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie & un train d'artillerie conſidérable, quand le roi paſſait le Boriſthène.

Quatorze mille Suédois ſe rendirent priſonniers de guerre à ces dix mille Ruſſes ; *Lewenhaupt* qui les commandait, ſigna cette fatale capitulation, par laquelle il livrait au czar les Zaporaviens, qui ayant combattu pour ſon roi ſe trouvaient dans cette armée fugitive. Les principaux priſonniers faits dans la bataille & par la capitula-

(1) Ou Pſol.

tion, furent le comte *Piper* premier miniſtre, avec deux ſecretaires d'état & deux du cabinet ; le feldt-maréchal *Renſchild*, les généraux *Lewenhaupt*, *Slippenbac*, *Rozen*, *Stakelber*, *Creutz*, *Hamilton* ; trois aides de camp généraux, l'auditeur général de l'armée, cinquante-neuf officiers de l'état-major, cinq colonels, parmi leſquels était un prince de *Virtemberg* ; ſeize mille neuf cent quarante-deux ſoldats ou bas-officiers ; enfin, en y comprenant les domeſtiques du roi & d'autres perſonnes ſuivant l'armée, il y en eut dix-huit mille ſept cent quarante-ſix au pouvoir du vainqueur ; ce qui joint aux neuf mille deux cent vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, & à près de deux mille hommes qui paſsèrent le Boriſthène à la ſuite du roi, fait voir qu'il avait en effet vingt-ſept mille combattans ſous ſes ordres dans cette journée mémorable. (1)

Il était parti de Saxe avec quarante-cinq mille combattans ; *Lewenhaupt* en avait amené plus de ſeize mille de Livonie ; rien ne reſtait de toute cette armée floriſſante ; & d'une nombreuſe artillerie perdue dans ſes marches enterrée dans des marais, il n'avait conſervé que dix-huit canons de fonte, deux obus & douze mortiers. C'était avec ces faibles armes qu'il avait entrepris le ſiége de Pultava, & qu'il avait attaqué une armée pourvue d'une artillerie formidable : auſſi l'accuſa-t-on d'avoir montré depuis ſon départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Ruſſes que cinquante-deux officiers & douze cent quatre-vingt-treize ſoldats ; c'eſt une preuve que leur diſpoſition était meil-

(1) On a imprimé à Amſterdam en 1730. les Mémoires de PIERRE LE GRAND par le prétendu boyard *Ivan Neſteruzanoy*. Il eſt dit dans ces Mémoires que le Roi de Suède avant de paſſer le Boriſthène envoya un officier général offrir la paix au czar. Les quatre tomes de ces Mémoires ſont un tiſſu de fauſſetés & d'inepties pareilles, ou de gazettes compilées.

leure que celle de *Charles*, & que leur feu fut infiniment fupérieur.

Un miniftre envoyé à la cour du czar prétend dans fes mémoires, que PIERRE ayant appris le deffein de *Charles douze* de fe retirer chez les Turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette réfolution defefpérée & de fe remettre plutôt entre fes mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les princes chrétiens. Il lui donnait fa parole d'honneur de ne point le retenir prifonnier & de terminer leurs différends par une paix raifonnable. La lettre fut portée par un exprès jufqu'à la rivière de Bug, qui fépare les déferts de l'Ukraine des états du grand-feigneur. Il arriva lorfque *Charles* était déjà en Turquie, & rapporta la lettre à fon maître. Le miniftre ajoute qu'il tient ce (1) fait de celui-là même qui avait été chargé de la lettre. Cette anecdote n'eft pas fans vraifemblance, mais elle ne fe trouve ni dans le journal de PIERRE LE GRAND, ni dans aucun des mémoires qu'on m'a confiés. Ce qui eft le plus important dans cette bataille, c'eft que de toutes celles qui ont jamais enfanglanté la terre, c'eft la feule qui au lieu de ne produire que la deftruction, ait fervi au bonheur du genre humain, puifqu'elle a donné au czar la liberté de policer une grande partie du monde.

Il s'eft donné en Europe plus de deux cents batailles rangées, depuis le commencement de ce fiècle jufqu'à l'année où j'écris. Les victoires les plus fignalées & les plus fanglantes n'ont eu d'autres fuites que la réduction de quelques petites provinces, cédées enfuite par des traités, & reprifes par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont fouvent combattu, mais les plus violens efforts n'ont eu que des fuccès faibles & paffagers; on a fait les plus petites chofes avec les plus grands mo-

(1) Ce fait fe trouve auffi dans une lettre imprimée au devant des Anecdotes des Ruffie p. 23.

yens. Il n'y a point d'exemple dans nos nations modernes d'aucune guerre qui ait compenſé par un peu de bien le mal qu'elle a fait ; mais il a reſulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaſte empire de la terre.



CHAPITRE DIX-NEUVIEME.



Suite de la victoire de Pultava. Charles douze *réfugié chez les Turcs* ; Auguste *détrôné par lui, rentre dans ses états. Conquêtes de* PIERRE LE GRAND.

ANNÉE 1709.

CEPENDANT on présentait au vainqueur tous les principaux prisonniers ; le czar leur fit rendre leurs épées, & les invita à sa table. Il est assez connu qu'en buvant à leur santé il leur dit : « Je bois à la santé de » mes maîtres dans l'art de la guerre : » mais la plupart de ses maîtres, du moins tous les officiers subalternes & tous les soldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avait point de cartel entre les Russes & les Suédois : le czar en avait proposé un avant le siége de Pultava ; *Charles* le refusa ; & ses Suédois furent en tout les victimes de son indomptable fierté.

C'est cette fierté toujours hors de saison, qui causa toutes les aventures de ce prince en Turquie, & toutes ses calamités plus dignes d'un héros de l'Arioste que d'un roi sage : car dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conseilla d'écrire au grand visir selon l'usage, & il crut que ce serait trop s'abaisser. Une pareille opiniâtreté le brouilla avec tous les ministres de la Porte successivement : il ne savait s'accommoder ni au tems ni aux lieux (1).

Aux premières nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les esprits & dans

La Motraye dans le récit de ses voyages rapporte une lettre de *Charles douze* au grand visir ; mais cette lettre est fausse, comme la plupart des récits de ce voyageur mercenaire, & *Norberg* lui même avoue que le roi de Suède ne voulut jamais écrire au grand visir.

les affaires, en Pologne, en Saxe, en Suède, en Siléſie. *Charles*, quand il donnait des loix, avait exigé de l'empereur d'Allemagne *Joſeph*, qu'on dépouillât les catholiques de cent cinq égliſes, en faveur des Siléſiens de la confeſſion d'Auſbourg; les catholiques reprirent preſque tous les temples luthériens, dès qu'ils furent informés de la diſgrace de *Charles*. Les Saxons ne ſongèrent qu'à ſe venger des extorſions d'un vainqueur qui leur avait coûté, diſaient-ils, vingt-trois millions d'écus. Leur électeur roi de Pologne proteſta ſur le champ contre l'abdication qu'on lui avait arrachée, & étant rentré dans les bonnes graces du czar, il s'empreſſa de remonter ſur le trône de Pologne. La Suède conſternée, crut longtems ſon roi mort, & le ſénat incertain ne pouvait prendre aucun parti.

PIERRE prit incontinent celui de profiter de ſa victoire : il fait partir le maréchal *Sheremetof* avec une armée pour la Livonie, ſur les frontières de laquelle ce général s'était ſignalé tant de fois. Le prince *Menzikof* fut envoyé en diligence avec une nombreuſe cavalerie pour ſeconder le peu de troupes laiſſées en Pologne, pour encourager toute la nobleſſe du parti d'*Auguſte*, pour chaſſer le compétiteur qu'on ne regardait plus que comme un rebelle, & pour diſſiper quelques troupes Suédoiſes qui reſtaient encor ſous le général Suédois *Craſſau*.

PIERRE part bientôt lui-même, paſſe par la Kiovie, par les palatinats de Chelm & de la haute Volhinie, arrive à Lublin, ſe concerte avec le général de la Lithuanie; il voit enſuite les troupes de la couronne, qui prêtent ſerment de fidélité au roi *Auguſte*; de là il ſe rend à Varſovie, & jouit à Thorn du plus beau de tous les triomphes, celui de recevoir les remercîmens d'un roi auquel il rendait ſes états. C'eſt-là qu'il conclut un traité contre la Suède avec les rois de Dannemarck, de Pologne & de Pruſſe. Il s'agiſſait déjà de reprendre toutes les conquêtes de *Guſtave-Adolphe*. PIERRE faiſait revi-

vre les anciennes prétentions des czars ſur la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, & ſur une partie de la Finlande; le Dannemarck revendiquait la Scanie ; le roi de Pruſſe la Poméranie.

La valeur infortunée de *Charles* ébranlait ainſi tous les édifices que la valeur heureuſe de *Guſtave-Adolphe* avait élevés. La nobleſſe Polonaiſe venait en foule confirmer ſes fermens à ſon roi, ou lui demander pardon de l'avoir abandonné ; preſque tous reconnaiſſaient PIERRE pour leur protecteur

Aux armes du czar, à ces traités, à cette révolution ſubite, *Staniſlas* n'eut à oppoſer que ſa réſignation : il répandit un écrit qu'on appelle *Univerſal*, dans lequel il dit qu'il eſt prêt de renoncer à la couronne ſi la république l'exige.

PIERRE après avoir tout concerté avec le roi de Pologne, & ayant ratifié le traité avec le Dannemarck, partit incontinent pour achever ſa négociation avec le roi de Pruſſe. Il n'était pas encor en uſage chez les ſouverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs ambaſſadeurs; ce fut PIERRE qui introduiſit cette coutume nouvelle & peu ſuivie. L'électeur de Brandebourg, premier roi de Pruſſe, alla conférer avec le czar à Marienverder, petite ville ſituée dans la partie occidentale de la Poméranie, bâtie par les chevaliers Teutoniques, & enclavée dans la liſière de la Pruſſe devenue royaume. Ce royaume était petit & pauvre, mais ſon nouveau roi y étalait, quand il y voyageait, la pompe la plus faſtueuſe : c'eſt dans cet éclat qu'il avait déjà reçu PIERRE à ſon premier paſſage, quand ce prince quitta ſon empire pour aller s'inſtruire chez les étrangers. Il reçut le vainqueur de *Charles douze* avec encor plus de magnificence. PIERRE ne conclut d'abord avec le roi de Pruſſe qu'un traité défenſif, mais qui enſuite acheva la ruine des affaires de Suède.

Nul inſtant n'était perdu. PIERRE après avoir achevé

rapidement des négociations qui par-tout ailleurs ſont ſi longues, va joindre ſon armée devant Riga la capitale de la Livonie, commence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premières bombes, enſuite forme un blocus, & ſûr que Riga ne lui peut échapper, il va veiller aux ouvrages de ſa ville de Péterſbourg, à la conſtruction des maiſons, à ſa flotte, poſe de ſes mains la quille d'un vaiſſeau de cinquante-quatre canons, & part enſuite pour Moſcou. Il ſe fit un amuſement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette capitale; il ordonna toute la fête, travailla lui-même, diſpoſa tout.

Le premier Janvier 1710, l'année commença par cette ſolemnité néceſſaire alors à ſes peuples, auxquels elle inſpirait des ſentimens de grandeur, & agréable à ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leurs murs ceux dont on triomphait; on vit paſſer ſous ſept arcs magnifiques l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, le brancard de leur roi, les ſoldats, les officiers, les généraux, les miniſtres priſonniers, tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes & de cent pièces de canon, & des acclamations d'un peuple innombrable qui ſe faiſaient entendre quand les canons ſe taiſaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les généraux à la tête, & PIERRE à ſon rang de général-major. A chaque arc de triomphe on trouvait des députés des différens ordres de l'état, & au dernier une troupe choiſie des jeunes enfans de boyards vêtus à la romaine, qui préſentèrent des lauriers au monarque victorieux.

A cette fête publique ſuccéda une cérémonie non moins ſatisfaiſante. Il était arrivé en 1708 une aventure d'autant plus déſagréable, que PIERRE était alors malheureux; *Mathéof* ſon ambaſſadeur à Londres auprès de la reine *Anne*, ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de juſtice au nom de quelques marchands Anglais, & conduit chez un juge de paix pour

la ſureté de leurs créances. Les marchands Anglais prétendaient que les loix du commerce devaient l'emporter ſur les priviléges des miniſtres : l'ambaſſadeur du czar, & tous les miniſtres publics qui ſe joignirent à lui, diſaient que leur perſonne doit être toujours inviolable. Le czar demanda fortement juſtice par ſes lettres à la reine *Anne* ; mais elle ne pouvait la lui faire, parce que les loix d'Angleterre permettaient aux marchands de pourſuivre leurs débiteurs, & qu'aucune loix n'exemptait les miniſtres publics de cette pourſuite. Le meurtre de *Patkul* ambaſſadeur du czar, exécuté l'année précédente par les ordres de *Charles douze*, enhardiſſait le peuple d'Angleterre à ne pas reſpecter un caractère ſi cruellement prophané ; les autres miniſtres qui étaient alors à Londres, furent obligés de répondre pour celui du czar ; & enfin tout ce que put faire la reine en ſa faveur, ce fut d'engager le parlement à paſſer un acte par lequel dorénavant il ne ferait plus permis de faire arrêter un ambaſſadeur pour ſes dettes ; mais après la bataille de Pultava il fallut faire une ſatisfaction plus autentique. La reine lui fit des excuſes publiques par une ambaſſade ſolemnelle. Monſieur de *Widvorth* choiſi pour cette cérémonie, commença ſa harangue par ces mots, *Très-haut & très-puiſſant empereur.* Il lui dit qu'on avait mis en priſon ceux qui avaient oſé arrêter ſon ambaſſadeur, & qu'on les avait déclaré infames ; il n'en était rien, mais il ſuffiſait de le dire ; & le titre d'empereur que la reine ne lui donnait pas avant le bataille de Pultava, marquait aſſez la conſidération qu'il avait en Europe. On lui donnait déjà communément ce titre en Hollande, & non-ſeulement ceux qui l'avaient vu travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, & qui s'intéreſſaient davantage à ſa gloire, mais tous les principaux de l'état l'appellaient à l'envi du nom d'empereur, & célébraient ſa victoire par des fêtes en préſence du miniſtre de Suède.

Cette conſidération univerſelle qu'il s'était donnée par ſa victoire, il l'augmentait en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing eſt d'abord aſſiégée ; c'eſt une ville anſéatique de la Pruſſe royale en Pologne ; les Suédois y avaient encore une garniſon. Les Ruſſes montent à l'aſſaut, entrent dans la ville, & la garniſon ſe rend priſonnière de guerre. Cette place était un des grands magaſins de *Charles douze* : on y trouva cent quatre-vingt-trois canons de bronze, & cent cinquante-ſept mortiers. Auſſi-tôt PIERRE ſe hâte d'aller de Moſcou à Pétersbourg: à peine arrivé, il s'embarque ſous ſa nouvelle fortereſſe de Cronſlot, côtoie les côtes de la Carélie ; & malgré une violente tempête, il amène ſa flotte devant Vibourg, la capitale de la Carélie en Finlande : tandis que ſes troupes de terre approchent ſur des marais glacés, la ville eſt inveſtie & le blocus de la capitale de la Livonie eſt reſſerré. Vibourg ſe rend bientôt après la brèche faite, & une garniſon compoſée d'environ quatre mille hommes, capitule, mais ſans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre ; elle fut faite priſonnière de guerre, malgré la capitulation. PIERRE ſe plaignait de pluſieurs infractions de la part des Suédois ; il promit de rendre la liberté à ces troupes, quand les Suédois auraient ſatisfait à ſes plaintes ; il fallut ſur cette affaire demander les ordres du roi de Suède toujours inflexible, & ces ſoldats que *Charles* aurait pu délivrer, reſtèrent captifs. C'eſt ainſi que le prince d'Orange, roi d'Angleterre, *Guillaume trois*, avait arrêté en 1695 le maréchal de *Bouflers*, malgré la capitulation de Namur. Il y a pluſieurs exemples de ces violations, & il ferait à ſouhaiter qu'il n'y en eût point.

Après la priſe de cette capitale, le ſiége de Riga devint bientôt un ſiége régulier, pouſſé avec vivacité : il fallait rompre les glaces dans la rivière de Duna qui baigne au nord les murs de la ville. La contagion qui déſolait depuis quelque tems ces climats, ſe mit dans l'armée aſſiégeante

& lui enleva neuf mille hommes : cependant le fiége ne fut point ralenti; il fut long, & la garnifon obtint les honneurs de la guerre; mais on ftipula dans la capitulation que tous les officiers & foldats Livoniens refteraient au fervice de la Ruffie, comme citoyens d'un pays qui en avait été démembré, & que les ancêtres de *Charles douze* avaient ufurpé; les priviléges dont fon père avait dépouillé les Livoniens, leur furent rendus, & tous les officiers entrèrent au fervice du czar : c'était la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du Livonien *Patkul* fon ambaffadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes priviléges. La garnifon était compofée d'environ cinq mille hommes. Peu de tems après la citadelle de Pennamunde fut prife; on trouva tant dans la ville que dans ce fort plus de huit cents bouches à feu.

Il manquait pour être entiérement maître de la Carélie, la forte ville de Kexkfolm fur le lac Ladoga, fituée dans une ifle, & qu'on regardait comme imprenable; elle fut bombardée quelque tems après & bientôt rendue. L'ifle d'Oefel, dans la mer qui borde le nord de la Livonie, fut foumife avec la même rapidité.

Du côté de l'Eftonie, province de la Livonie, vers le feptentrion & fur le golfe de Finlande, font les villes de Pernau & de Revel, fi on en était maître, la conquête de la Livonie était achevée. Pernau fe rendit après un fiége de peu de jours, & Revel fe foumit, fans qu'on tirât contre la ville un feul coup de canon; mais les affiégés trouvèrent le moyen d'échapper au vainqueur dans le tems même qu'ils fe rendaient prifonniers de guerre: quelques vaiffeaux de Suède abordèrent à la rade pendant la nuit; la garnifon s'embarqua, ainfi que la plupart des bourgeois : & les affiégeans en entrant dans la ville, furent étonnés de la trouver déferte. Quand *Charles douze* remportait la victoire de Nerva, il ne s'attendait pas que fes troupes auraient un jour befoin de pareilles rufes de guerre.

En

En Pologne *Staniſlas* voyant ſon parti détruit, s'était réfugié dans la Poméranie, qui reſtait à *Charles douze*; *Auguſte* régnait, & il était difficile de décider ſi *Charles* avait eu plus de gloire à le détrôner, que PIERRE à le rétablir.

Les états du roi de Suède étaient encor plus malheureux que lui ; cette maladie contagieuſe qui avait ravagé toute la Livonie, paſſa en Suède, & enleva trente mille perſonnes dans la ſeule ville de Stockholm ; elle y ravagea les provinces, déjà ttop dénuées d'habitans ; car pendant dix années de ſuite la plupart étaient ſortis du pays pour aller périr à la ſuite de leur maître.

Sa mauvaiſe fortune le pourſuivait dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étaient retirées au nombre d'onze mille combattans ; le czar, le roi de Dannemarck, celui de Pruſſe, l'électeur d'Hanovre, le duc de Holſtein, s'unirent tous enſemble pour rendre cette armée inutile & pour forcer le général *Craſſau* qui la commandait à la neutralité. La régence de Stockholm ne recevant point de nouvelles de ſon roi, ſe crut trop heureuſe, au milieu de la contagion qui dévaſtait la ville, de ſigner cette neutralité, qui ſemblait du moins devoir écarter les horreurs de la guerre d'une de ſes provinces. L'empereur d'Allemagne favoriſa ce traité ſingulier : on ſtipula que l'armée Suédoiſe qui était en Poméranie, n'en pourrait ſortir pour aller défendre ailleurs ſon monarque : il fut même réſolu dans l'empire d'Allemagne, de lever une armée pour faire exécuter cette convention qui n'avait point d'exemple ; c'eſt que l'empereur qui était alors en guerre contre la France, eſpérait faire entrer l'armée Suédoiſe à ſon ſervice. Toute cette négociation fut conduite pendant que PIERRE s'emparait de la Livonie, de l'Eſtonie & de la Carélie.

Charles douze, qui pendant tout ce tems-là faiſait jouer de Bender à la Porte Ottomane tous les reſſorts poſſibles pour engager le divan à déclarer la guerre au

czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funeſtes coups que lui portait ſa mauvaiſe fortune : il ne put ſoutenir que ſon ſénat de Stockholm eût lié les mains à ſon armée : ce fut alors qu'il lui écrivit qu'il lui enverrait une de ſes bottes pour le gouverner.

Les Danois cependant péparaient une deſcente en Suède. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre ; l'Eſpagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, combattaient encor pour la ſucceſſion du roi d'Eſpagne *Charles ſecond*, & tout le Nord était armé contre *Charles douze*. Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte Ottomane, pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût expoſé aux ravages. Cette querelle arriva lorſque PIERRE était au plus haut point de ſa gloire, & préciſément parce qu'il y était.



HISTOIRE
DE L'EMPIRE
DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND.

SECONDE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

CAMPAGNE DE PRUTH.

Années 1710 & 1711.

Le sultan *Achmet III.* déclara la guerre à Pierre Premier ; mais ce n'était pas pour le roi de Suède ; c'était, comme on le croit bien, pour ses seuls intérêts. Le kan des Tartares de Crimée voyait avec crainte un voisin devenu si puissant. La Porte avait pris ombrage de ses vaisseaux sur les Palus-Méotides & sur la mer Noire, de la ville d'Azoph fortifiée, du port de Taganroc déjà célèbre, enfin de tant de grands succès & de l'ambition que les succès augmentent toujours.

Il n'est ni vraisemblable, ni vrai que la Porte Ottomane ait fait la guerre au czar vers les Palus-Méotides, parce qu'un vaisseau Suédois avait pris sur la mer Baltique une barque, dans laquelle on avait trouvé une lettre d'un ministre qu'on n'a jamais nommé. *Norberg* a écrit que

cette lettre contenait un plan de la conquête de l'empire Turc, que la lettre fut portée à *Charles XII.* en Turquie, que *Charles* l'envoya au divan, & que sur cette lettre la guerre fut déclarée. cette fable porte assez avec elle son caractère de fable. Le kan des Tartares plus inquiet encor que le divan de Constantinople, du voisinage d'Azoph, fut celui qui, par ses instances, obtint qu'on entrerait en campagne (1).

La Livonie n'était point encor toute entière au pouvoir du czar, quand *Achmet III.* prit, dès le mois d'Août, la résolution de se déclarer. Il pouvait à peine savoir la reddition de Riga. La proposition de rendre en argent les effets perdus par le roi de Suède à Pultava, serait de toutes les idées la plus ridicule, si celle de démolir Pétersbourg, ne l'était davantage. Il y eut beaucoup de romanesque dans la conduite de *Charles* à Bender; mais celle du divan eût été plus romanesque encor, s'il eût fait de telles demandes.

Le kan des Tartares qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir *Charles* dans sa retraite. Ils étaient unis par les mêmes intérêts, puisqu'Azoph est frontière de la petite Tartarie. *Charles* & le kan de Crimée étaient ceux qui avaient le plus perdu par l'agrandissement du czar; mais ce kan ne commandait point les armées du grand-seigneur; il était comme les princes feudataires d'Allemagne, qui ont servi l'empire avec leurs propres troupes, subordonnées au général de l'empereur Allemand.

(1) Ce que rapporte *Norberg* sur les prétentions du grand-seigneur, n'est ni moins faux, ni moins puérile: il dit que le sultan *Achmet* envoya au czar les conditions auxquelles il accorderait la paix, avant d'avoir commencé la guerre. Ces conditions étaient, selon le confesseur de *Charles douze*, de renoncer à son alliance avec le roi *Auguste*, de rétablir *Stanislas*, de rendre la Livonie à *Charles*, de payer à ce prince argent comptant ce qu'il lui avait pris à Pultava, & de démolir Pétersbourg. Cette pièce fut forgée par un nommé *Brazey*, auteur famélique d'une feuille intitulée *Mémoires satiriques, historiques & amusans*. *Norberg* puisa dans cette source. Il paraît que ce confesseur n'était pas le confident de *Charles douze*.

La première démarche du divan fut de faire arrêter dans les rues de Conſtantinople l'ambaſſadeur du czar *Tolſtoy*, & trente de ſes domeſtiques, & de l'enfermer au château des ſept tours. Cet uſage barbare, dont des ſauvages auraient honte, vient de ce que les Turcs ont toujours des miniſtres étrangers, réſidans continuellement chez eux, & qu'ils n'envoient jamais d'ambaſſadeurs ordinaires. Ils regardent les ambaſſadeurs des princes chrétiens, comme des conſuls de marchands, & n'ayant pas d'ailleurs moins de mépris pour les chrétiens que pour les Juifs, ils ne daignent obſerver avec eux le droit des gens que quand ils y ſont forcés ; du moins juſqu'à préſent ils ont perſiſté dans cet orgueil féroce.

Le célèbre viſir *Achmet Couprougli*, qui prit Candie ſous *Mahomet IV.* avait traité le fils d'un ambaſſadeur de France avec outrage, & ayant pouſſé la brutalité juſqu'à le frapper, l'avait envoyé en priſon, ſans que *Louis XIV.* tout fier qu'il était, s'en fût autrement reſſenti, qu'en envoyant un autre miniſtre à la Porte. Les princes chrétiens très-délicats entr'eux ſur le point d'honneur, & qui l'ont même fait entrer dans le droit public, ſemblaient l'avoir oublié avec les Turcs.

Jamais ſouverain ne fut plus offenſé dans la perſonne de ſes miniſtres que le czar de Ruſſie. Il vit dans l'eſpace de peu d'années ſon ambaſſadeur à Londres mis en priſon pour dettes ; ſon plénipotentiaire en Pologne & en Saxe roué vif ſur un ordre du roi de Suède ; ſon miniſtre à la Porte Ottomane ſaiſi & mis en priſon dans Conſtantinople comme un malfaiteur.

La reine d'Angleterre lui fit, comme nous avons vu, ſatisfaction pour l'outrage de Londres. L'horrible affront reçu dans la perſonne de *Patkul*, fut lavé dans le ſang des Suédois à la bataille de Pultava ; mais la force laiſſa impunie la violation du droit des gens par les Turcs.

Le czar fut obligé de quitter le théatre de la guerre en Occident, pour aller combattre ſur les frontières de

la Turquie. D'abord il fait avancer vers la (1) Moldavie dix régimens qui étoient en Pologne ; il ordonne au maréchal *Sheremetof* de partir de la Livonie avec son corps d'armée ; & laissant le prince *Menzikof* à la tête des affaires à Pétersbourg, il va donner dans Moscou tous les ordres pour la campagne qui doit s'ouvrir.

Un sénat de régence est établi ; ses régimens des gardes se mettent en marche ; il ordonne à la jeune noblesse de venir apprendre sous lui le métier de la guerre ; place les uns en qualité de cadets, les autres d'officiers subalternes. L'amiral *Apraxin* va dans Azoph commander sur terre & sur mer. Toutes ces mesures étant prises, il ordonne dans Moscou qu'on reconnaisse une nouvelle czarine ; c'était cette même personne faite prisonnière de guerre dans Mariembourg en 1702. PIERRE avait répudié l'an 1696, *Eudoxia Lapoukin* (2) son épouse, dont il avait deux enfans. Les loix de son église permettent le divorce, & si elles l'avaient défendu, il eût fait une loi pour le permettre.

La jeune prisonnière de Mariembourg à qui on avait donné le nom de *Catherine*, étoit au dessus de son sexe & de son malheur. Elle se rendit si agréable par son caractère, que le czar voulut l'avoir auprès de lui ; elle l'accompagna dans ses courses & dans ses travaux pénibles, partageant ses fatigues, adoucissant ses peines par la gaieté de son esprit, & par sa complaisance ; ne connaissant point cet appareil de luxe & de mollesse, dont les femmes se font ailleurs des besoins réels. Ce qui rendit sa faveur plus singulière, c'est qu'elle ne fut ni enviée, ni traversée, & que personne n'en fut la victime. Elle calma souvent la colère du czar, & le rendit plus grand encor en le rendant plus clément. Enfin, elle lui devint si nécessaire, qu'il l'épousa secrétement en 1707.

(1) Il est bien étrange que tant d'auteurs confondent la Valachie & la Moldavie.

(2) Ou *Lapouchin*.

Il en avait déja deux filles, & il en eut l'année ſuivante une princeſſe qui épouſa depuis le duc de Holſtein. Le mariage ſecret de PIERRE & de *Catherine* fut déclaré le jour même que le czar (1) partit avec elle pour aller éprouver ſa fortune contre l'empire Ottoman. Toutes les diſpoſitions promettaient un heureux ſuccès. L'hetman des Coſaques devait contenir les Tartares, qui déjà ravageaient l'Ukraine dès le mois de Février ; l'armée Ruſſe avançait vers le Nieſter ; un autre corps de troupes ſous le prince *Galitzin* marchait par la Pologne. Tous les commencemens furent favorables ; car *Galitzin* ayant rencontré près de Kiovie un parti nombreux de Tartares, joints à quelques Coſaques, & à quelques Polonais du parti de *Staniſlas*, & même de Suédois, il les défit entiérement, & leur tua cinq mille hommes. Ces Tartares avaient déjà fait dix mille eſclaves dans le plat pays. C'eſt de tems immémorial, la coutume des Tartares de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils ſurprennent. Les captifs furent tous délivrés, & leurs raviſſeurs paſſés au fil de l'épée. Toute l'armée, ſi elle eût été raſſemblée, devait monter à ſoixante mille hommes. Elle dut être encor augmentée par les troupes du roi de Pologne. Ce prince qui devoit tout au czar vint le trouver le 3 Juin 1714 à Jaroslau ſur la rivière de Sane, & lui promit de nombreux ſecours. On proclama la guerre contre les Turcs au nom des deux rois : mais la diète de Pologne ne ratifia pas ce qu'*Auguſte* avait promis : elle ne voulut point rompre avec les Turcs. C'était le ſort du czar d'avoir dans le roi *Auguſte* un allié qui ne pouvait jamais l'aider. Il eut les mêmes eſpérances dans la Moldavie & dans la Valachie, & il fut trompé de même.

La Moldavie & la Valachie devaient ſecouer le joug des Turcs. Ces pays ſont ceux des anciens Daces, qui mêlés aux Gépides inquiétèrent long-tems l'empire Ro-

(1) Journal de PIERRE LE GRAND.

main; *Trajan* les ſoumit; le premier *Conſtantin* les rendit chrétiens. La Dacie fut une province de l'empire d'Orient; mais bientôt après ces mêmes peuples contribuèrent à la ruine de celui d'Occident, en ſervant ſous les *Odoacres* & ſous les *Théodorics.*

Ces contrées reſtèrent depuis annexées à l'empire Grec; & quand les Turcs eurent pris Conſtantinople, elles furent gouvernées & opprimées par des princes particuliers. Enfin elles ont été entiérement ſoumiſes par le padicha ou empereur Turc, qui en donne l'inveſtiture. Le hoſpodar ou vaivode que la Porte choiſit pour gouverner ces provinces, eſt toujours un chrétien grec. Les Turcs ont par ce choix fait connaître leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorans leur reprochent la perſécution. Le prince que la Porte nomme eſt tributaire, ou plutôt fermier: elle confère cette dignité à celui qui en offre davantage, & qui fait le plus de préſens au viſir, ainſi qu'elle confère le patriarchat grec de Conſtantinople. C'eſt quelquefois un dragoman, c'eſt-à-dire, un interprète du divan, qui obtient cette place. Rarement la Moldavie & la Valachie ſont réunies ſous un même vaivode; la Porte partage ces deux provinces pour en être plus ſure. *Démétrius Cantemir* avait obtenu la Moldavie. On faiſait deſcendre ce vaivode *Cantemir* de *Tamerlan*, parce que le nom de *Tamerlan* était *Timur*, que ce *Timur* était un kan Tartare; & du nom de *Timurkan*, venait, diſait-on, la famille de *Kantemir.*

Baſſaraba Brancovan avait été inveſti de la Valachie. Ce *Baſſaraba* ne trouva point de généalogiſte qui le fît deſcendre d'un conquérant Tartare. *Cantemir* crut que le tems était venu de ſe ſouſtraire à la domination des Turcs, & de ſe rendre indépendant, par la protection du czar. Il fit préciſément avec PIERRK ce que *Mazeppa* avait fait avec *Charles.* Il engagea même d'abord le hoſpodar de Valachie *Baſſaraba* à entrer dans la conſpiration. dont il eſpérait recueillir tout le fruit. Son plan était de

ſe rendre maître des deux provinces. L'évêque de Jéruſalem, qui était alors en Valachie, fut l'ame de te complot. *Cantemir* promit au czar des troupes & des vivres. comme *Mazeppa* l'avait fait au roi de Suède, & ne tint pas mieux ſa parole.

Le général *Sheremetof* s'avança juſqu'à Jaſſi, capitale de la Moldavie, pour voir, & pour ſoutenir l'exécution de ces grands projets. *Cantemir* l'y vint trouver, & en fut reçu en prince; mais il n'agit en prince qu'en publiant un manifeſte contre l'empire Turc. Le hoſpodar de Valachie qui démêla bientôt ſes vues ambitieuſes, abandonna ſon parti, & rentra dans ſon devoir. L'évêque de Jéruſalem craignant juſtement pour ſa tête, s'enfuit & ſe cacha; les peuples de la Valachie & de la Moldavie demeurèrent fidèles à la Porte Ottomane; & ceux qui devaient fournir des vivres à l'armée Ruſſe, les allèrent porter à l'armée Turque.

Déjà le viſir *Baltagi-Méhémet* avait paſſé le Danube à la tête de cent mille hommes, & marchait vers Jaſſi le long du Pruth, autrefois le fleuve Hieraſe, qui tombe dans le Danube, & qui eſt à-peu-près la frontière de la Moldavie & de la Beſſarabie. Il envoya alors le comte *Poniatowsky*, gentilhomme Polonais attaché à la fortune du roi de Suède, prier ce prince de venir lui rendre viſite & voir ſon armée. *Charles* ne put s'y réſoudre, il exigeait que le grand viſir lui fît ſa première viſite dans ſon aſile près de Bender; ſa fierté l'emporta ſur ſes intérêts. Quand *Poniatowsky* revint au camp des Turcs, & qu'il excuſa les refus de *Charles XII. Je m'attendais bien*, dit le viſir au kan des Tartares, *que ce fier payen en uſerait ainſi.* Cette fierté réciproque qui aliène toujours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du roi de Suède: il dut d'ailleurs s'appercevoir bientôt que les Turcs n'agiſſaient que pour eux, & non pas pour lui

Tandis que l'armée Ottomane paſſait le Danube, le

czar avançait par les frontières de la Pologne, paſſait le Boriſthène, pour aller dégager le maréchal *Sheremetof*, qui étant au midi de Jaſſi, ſur les bords du Pruth, était menacé de ſe voir bientôt environné de cent mille Turcs, & d'une armée de Tartares. PIERRE avant de paſſer le Boriſthène, avait craint d'expoſer *Catherine* à un danger qui devenait chaque jour plus terrible; mais *Catherine* regarda cette attention du czar comme un outrage à ſa tendreſſe & à ſon courage; elle fit tant d'inſtances, que le czar ne put ſe paſſer d'elle, l'armée la voyait avec joie à cheval à la tête des troupes; elle ſe ſervait rarement de voiture. Il fallut marcher au-delà du Boriſthène par quelques déſerts, traverſer le Bog, & enſuite la rivière du Tiras qu'on nomme aujourd'hui Nieſter; après quoi l'on trouvait encor un autre déſert avant d'arriver à Jaſſi ſur les bords du Pruth. Elle encourageait l'armée, y répandait la gaieté, envoyait des ſecours aux officiers malades, & étendait ſes ſoins ſur les ſoldats.

On arriva enfin à Jaſſi, où l'on devait établir des magaſins. Le hoſpodar de Valachie *Baſſaraba*, rentré dans les intérêts de la Porte, & feignant d'être dans ceux du czar, lui propoſa la paix, quoique le grand viſir ne l'en eût point chargé; on ſentit le piége; on ſe borna à demander des vivres qu'il ne pouvait, ni ne voulait fournir. Il était difficile d'en faire venir de Pologne; les proviſions que *Cantemir* avait promiſes, & qu'il eſpérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver; la ſituation devenait très-inquiétante. Un fléau dangereux ſe joignit à tous ces contretems; des nuées de ſauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent & les infectèrent: l'eau manquait ſouvent dans la marche ſous un ſoleil brûlant & dans des déſerts arides; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux.

PIERRE, dans cette marche, ſe trouvait, par une fatalité ſingulière, à portée de *Charles XII*; car Bender

n'eſt éloigné que de vingt-cinq lieues communes de l'endroit où l'armée Ruſſe campait auprès de Jaſſi. Des partis de Coſaques pénétrèrent juſqu'auprès de la retraite de *Charles* ; mais les Tartares de Crimée qui voltigeaient dans ces quartiers, mirent le roi de Suède à couvert d'une ſurpriſe. Il attendait avec impatience & ſans crainte dans ſon camp l'événement de la guerre.

PIERRE ſe hâta de marcher ſur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magaſins. Le point déciſif était d'empêcher les Turcs, poſtés au deſſous, ſur la rive gauche, de paſſer ce fleuve, & de venir à lui. Cette manœuvre devait le rendre maître de la Moldavie & de la Valachie; il envoya le général *Janus* avec l'avant-garde, pour s'oppoſer à ce paſſage des Turcs; mais ce général n'arriva que dans le tems même qu'ils paſſaient ſur leurs pontons: il ſe retira; & ſon infanterie fut pourſuivie juſqu'à ce que le czar vînt lui-même le dégager.

L'armée du grand viſir s'avança donc bientôt vers celle du czar, le long du fleuve. Ces deux armées étaient bien différentes: celle des Turs renforcée des Tartares, était, dit-on, de près de deux cent cinquante mille hommes; celle des Ruſſes n'était alors que d'environ trente-ſept mille combattans. Un corps aſſez conſidérable ſous le général *Renne*, était au-delà des montagnes de la Moldavie, ſur la rivière de Sireth; & les Turcs coupèrent la communication.

Le czar commençait à manquer de vivres, & à peine ſes troupes campées non loin du fleuve pouvaient-elles avoir de l'eau; elles étaient expoſées à une nombreuſe artillerie; placée par le grand viſir ſur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tirait ſans ceſſe ſur les Ruſſes. Il paraît par ce récit très-détaillé & très-fidèle, que le viſir *Baltagi-Méhémet*, loin d'être un imbécille comme les Suédois l'ont repréſenté, s'était conduit avec beaucoup d'intelligence. Paſſer le Pruth à la vue de l'ennemi, le contraindre à reculer & le pourſuivre, couper

tout-d'un-coup la communication entre l'armée du czar & un corps de sa cavalerie, enfermer cette armée sans lui laisser de retraite, lui ôter l'eau & les vivres, la tenir sous des batteries de canon qui la menacent d'une rive opposée; tout cela n'était pas d'un homme sans activité & sans prévoyance.

PIERRE alors se trouva dans une plus mauvaise position que *Carles douze* à Pultava; enfermé comme lui par une armée supérieure, éprouvant plus que lui la disette, & s'étant fié comme lui aux promesses d'un prince trop peu puissant pour les tenir, il prit le parti de la retraite, & tenta d'aller choisir un camp avantageux en retournant vers Jassi.

Il décampa dans la nuit; mais à peine est-il en marche, que les Turcs tombent sur son arrière-garde au point du jour. Le régiment des gardes *Préobazinsky* arrêta longtems leur impetuosité. On se forma, on fit des retranchemens avec les charriots & le bagage. Le même jour toute l'armée Turque attaqua encor les Russes. Une preuve qu'ils pouvaient se défendre, quoi qu'on en ait dit, c'est qu'ils se défendirent très-long-tems, qu'ils tuèrent beaucoup d'ennemis, & qu'ils ne furent point entamés.

Il y avait dans l'armée Ottomane deux officiers du roi de Suède, l'un le comte *Poniatowsky*, l'autre le comte de *Sparc*, avec quelques Cosaques du parti de *Charles douze*. Mes mémoires disent que ces généraux conseillèrent au grand visir de ne point combattre, de couper l'eau & les vivres aux ennemis, & de les forcer à se rendre prisonniers ou de mourir. D'autres mémoires prétendent qu'au contraire ils animèrent le grand visir à detruire avec le sabre une armée fatiguée & languissante qui périssait déjà par la disette. La première idée paraît plus circonspecte, la seconde plus conforme au caractère des généraux élevés par *Charles douze*.

Le fait est que le grand visir tomba sur l'arrière-garde, au point du jour. Cette arrière-garde était en désordre.

Les Turcs ne rencontrèrent d'abord devant eux qu'une ligne de quatre cents hommes; on se forma avec célérité. Un général Allemand nommé *Alard* eut la gloire de faire des dispositions si rapides & si bonnes, que les Russes résistèrent pendant trois heures à l'armée Ottomane sans perdre de terrain.

La discipline à laquelle le czar avait accoutumé ses troupes, le paya bien de ses peines. On avait vu à Nerva soixante mille hommes défaits par huit mille, parce qu'ils étaient indisciplinés; & ici on voit une arrière-garde d'environ huit mille Russes soutenir les efforts de cent cinquante mille Turcs, leur tuer sept mille hommes, & les forcer à retourner en arrière.

Après ce rude combat, les deux armées se retranchèrent pendant la nuit; mais l'armée Russe restait toujours enfermée, privée de provisions & d'eau même. Elle était près des bords du Pruth, & ne pouvait approcher du fleuve; car si-tôt que quelques soldats hasardaient d'aller puiser de l'eau, un corps de Turcs posté à la rive opposée faisait pleuvoir sur eux le plomb & le fer d'une artillerie nombreuse chargée à cartouche. L'armée Turque qui avait attaqué les Russes, continuait toujours de son côté à la foudroyer par son canon.

Il était probable qu'enfin les Russes allaient être perdus sans ressource par leur position, par l'inégalité du nombre & par la disette. Les escarmouches continuaient toujours; la cavalerie du czar presque toute démontée, ne pouvait plus être d'aucun secours, à moins qu'elle ne combattît à pied; la situation paraissait désespérée. Il ne faut que jeter les yeux sur cette carte exacte du camp du czar, & de l'armée Ottomane, pour voir qu'il n'y eut jamais de position plus dangereuse, que la retraite était impossible; qu'il fallait remporter une victoire complette, ou périr jusqu'au dernier, ou être esclave des Turcs.

Toutes les relations, tous les mémoires du tems conviennent unanimement, que le czar incertain s'il tente-

rait le lendemain le ſort d'une nouvelle bataille, s'il expoſerait ſa femme, ſon armée, ſon empire, & le fruit de tant de travaux, à une perte qui ſemblait inévitable, ſe retira dans ſa tente, accablé de douleur, & agité de convulſions dont il était quelquefois attaqué, & que ſes



chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que perſonne fût témoin de ſon état, il défendit qu'on entrât dans ſa tente. Il vit alors quel était ſon bonheur d'avoir permis à ſa femme de le ſuivre. *Catherine* entra malgré la défenſe.

Une femme qui avait affronté la mort pendant tous ces combats, expoſée comme un autre au feu de l'artillerie des Turcs, avait le droit de parler. Elle perſuada ſon époux de tenter la voie de la négociation.

C'eſt la coutume immémoriale dans tout l'Orient, quand on demande audience aux ſouverains, ou à leurs repréſentans, de ne les aborder qu'avec des préſens. *Catherine* raſſembla le peu de pierreries qu'elle avait apportées dans ce voyage guerrier, dont toute magnificence & tout luxe étaient bannis; elle y ajouta deux peliſſes de renards noirs; l'argent comptant qu'elle ramaſſa fut deſtiné pour le kiaia. Elle choiſit elle-même un officier intelligent, qui devait avec deux valets porter les préſens au grand viſir, & enſuite faire conduire au kiaia en ſureté, le préſent qui lui était réſervé. Cet officier fut chargé d'une lettre du maréchal *Sheremetof* à *Méhémet-Baltagi*. Les mémoires de PIERRE conviennent de la lettre; ils ne diſent rien des détails dans leſquels entra *Catherine*; mais tout eſt aſſez confirmé par la déclaration de PIERRE lui-même donnée en 1723 quand il fit couronner *Catherine* impératrice; *Elle nous a été*, dit-il, *d'un très-grand ſecours dans tous les dangers, & particuliérement à la bataille du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes.* Si le czar en effet n'avait plus alors que vingt-deux mille combattans, menacés de périr par la faim, ou par le fer; le ſervice rendu par *Catherine* était auſſi grand que les bienfaits dont ſon époux l'avait comblée. Le journal manuſcrit (1) de PIERRE LE GRAND dit que le jour même du grand combat du 20 Juillet, il y avait 31554 hommes d'infanterie, & 6692 de cavalerie, preſque tous démon-

(1) Page 177. du Journal de PIERRE LE GRAND.

tés ; il aurait donc perdu ſeize mille deux cent quarante-ſix combattans dans cette bataille. Les mêmes mémoires aſſurent que la perte des Turcs fut beaucoup plus conſidérable que la ſienne, & qu'attaquant en foule & ſans ordre, aucun des coups tirés ſur eux ne porta à faux. S'il eſt ainſi, la journée du Pruth du 20 au 21 Juillet, fut une des plus meurtrières qu'on ait vue de puis pluſieurs ſiècles.

Il faut ou ſoupçonner PIERRE LE GRAND de s'être trompé, lorſqu'en couronnant l'impératrice, il lui témoigne ſa reconnaiſſance, *d'avoir ſauvé ſon armée réduite à vingt-deux mille combattans* ; ou accuſer de faux ſon journal, dans lequel il eſt dit que le jour de cette bataille, ſon armée du Pruth, indépendamment du corps qui campait ſur le Sireth, *montait à 31554 hommes d'infanterie, & à 6692 de cavalerie.* Suivant ce calcul la bataille aurait été plus terrible que tous les hiſtoriens, & tous *les mémoires pour & contre ne l'ont rapporté juſqu'ici.* Il y a certainement ici quelque mal-entendu : & cela eſt très-ordinaire dans les récits de campagnes lorſqu'on entre dans les détails : le plus ſur eſt de s'en tenir toujours à l'événement principal, à la victoire & à la défaite : on ſait rarement avec préciſion ce que l'une & l'autre on coûté.

A quelque petit nombre que l'armée ruſſe fût reduite, on ſe flattait qu'une réſiſtance ſi intrépide & ſi opiniâtre en imposerait au grand viſir, qu'on obtiendrait la paix à des conditions honorables pour la Porte Ottomane, que ce traité en rendant le viſir agréable à ſon maître ne ſerait pas trop humiliant pour l'empire de Ruſſie. Le grand mérite de *Catherine* fut, ce ſemble, d'avoir vu cette poſſibilité dans un moment où les généraux paraiſſaient ne voir qu'un malheur inévitable.

Norberg, dans ſon hiſtoire de *Charles XII.* rapporte une lettre du czar au grand viſir, dans laquelle il s'exprime en ces mots : *Si contre mon attente j'ai le malheur d'avoir déplu à ſa hauteſſe, je ſuis prêt à réparer les ſujets de plainte qu'elle peut avoir contre moi. Je vous conjure, très-*

très-noble général, d'empêcher qu'il ne ſoit répandu plus de ſang, & je vous ſupplie de faire ceſſer dans le moment le feu exceſſif de votre artillerie. Recevez l'ôtage que je viens de vous envoyer.

Cette lettre porte tous les caractères de fauſſeté, ainſi que la plupart des pièces rapportées au haſard par *Norberg*: elle eſt datée du 11 Juillet nouveau ſtyle; & on n'écrivit à *Baltagi-Méhémet* que le 21 nouveau ſtyle. Ce ne fut point le czar qui écrivit, ce fut le maréchal *Sheremetof*; on ne ſe ſervit point, dans cette lettre, de ces expreſſions, *le czar a eu le malheur de déplaire à ſa hauteſſe*; ces termes ne conviennent qu'à un ſujet qui demande pardon à ſon maître; il n'eſt point queſtion d'ôtage; on n'en envoya point; la lettre fut portée par un officier, tandis que l'artillerie tonnait des deux côtés. *Sheremetof* dans ſa lettre, faiſait ſeulement ſouvenir le viſir de quelques offres de paix que la Porte avait faites au commencement de la campagne par les miniſtres d'Angleterre & de Hollande, lorſque le divan demandait la ceſſion de la citadelle & du port de Taganroc, qui étaient les vrais ſujets de la guerre.

Il ſe paſſa quelques heures avant qu'on eût une réponſe du grand viſir. On craignait que le porteur n'eût été tué par le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. Le 21 Juillet 1712 on dépêcha un ſecond courrier avec un duplicata, & on tint conſeil de guerre en préſence de *Catherine*. Dix officiers généraux ſignèrent le réſultat que voici:

« Si l'ennemi ne veut pas accepter les conditions qu'on » lui offre, & s'il demande que nos poſions les armes, & » que nous nous rendions à diſcrétion, tous les généraux » & les miniſtres ſont unanimement d'avis de ſe faire jour » au travers des ennemis. »

En conſequence de cette réſolution, on entoura le bagage de retranchemens, & on s'avança juſqu'à cent pas de l'armée Turque, lorſqu'enfin le grand viſir fit publier une ſuſpenſion d'armes.

Tout les parti Suédois a traité dans ſes mémoires ce viſir de lâche & d'infame, qui s'était laiſſé corrompre. C'eſt ainſi que tant d'ecrivains ont accuſé le comte *Piper* d'avoir reçu de l'argent du duc de *Malborough*, pour engager le roi de Suède à continuer la guerre contre le czar, & qu'on a imputé à un miniſtre de France d'avoir fait à prix d'argent le traité de Seville. De telles accuſations ne doivent être avancées que ſur des preuves évidentes. Il eſt très-rare que des premiers miniſtres s'abaiſſent à de ſi honteuſes lâchetés, découvertes tôt ou tard par ceux qui ont donné l'argent, & par les regiſtres qui en font foi. Un miniſtre eſt toujours un homme en ſpectacle à l'Europe; ſon honneur eſt la baſe de ſon crédit; il eſt toujours aſſez riche pour n'avoir pas beſoin d'être un traître.

La place de vice-roi de l'empire Ottoman eſt ſi belle, les profits en ſont ſi immenſes en tems de guerre, l'abondance & la magnificence régnaient à un ſi haut point dans les tentes de *Baltagi-Méhémet*, la ſimplicité & ſur-tout la diſette étaient ſi grandes dans l'armée du czar, que c'était bien plutôt au grand-viſir à donner qu'à recevoir. Une légère attention de la part d'une femme qui envoyait des peliſſes & quelques bagues, comme il eſt d'uſage dans toutes les cours, ou plutôt dans toutes les Portes orientales, ne pouvait être regardée comme une corruption. La conduite franche & ouverte de *Baltagi-Méhémet* ſemble confondre les accuſations dont on a ſouillé tant d'écrits touchant cette affaire. Le vice-chancelier *Shaffirof* alla dans ſa tente avec un grand appareil; tout ſe paſſa publiquement, & ne pouvait ſe paſſer autrement. La négociation même fut entamée en préſence d'un homme attaché au roi de Suède, & domeſtique du comte *Poniatowsky* officier de *Charles douze*, lequel ſervit d'abord d'interprète; & les articles furent rédigés publiquement par le premier ſecretaire du viſiriat, nommé *Hummer Effendi*. Le comte *Poniatowsky* y était préſent lui-même.

Le préſent qu'on faiſait au kiaia fut offert publiquement, & en cérémonie; tout ſe paſſa ſelon l'uſage des Orientaux ; on ſe fit des préſens réciproques ; rien ne reſſemble moins à une trahiſon. Ce qui détermina le viſir à conclure, c'eſt que dans ce tems-là même le corps d'armée commandé par le général *Renne*, ſur la rivière de Streth en Moldavie, avait paſſé trois rivières, & était alors vers le Danube, où *Renne* venait de prendre la ville & le château de Brahila, défendus par une garniſon nombreuſe, commandée par un pacha. Le czar avait encor un autre corps d'armée qui avançait des frontières de la Pologne. Il eſt de plus très-vraiſemblable que le viſir ne fut pas inſtruit de la diſette que ſouffraient les Ruſſes. Le compte des vivres & des munitions n'eſt pas communiqué à ſon ennemi ; on ſe vante, au contraire, devant lui d'être dans l'abondance, dans le tems qu'on ſouffre le plus. Il n'y a point de transfuges entre les Turcs & les Ruſſes; la différence des vêtemens, de la religion & du langage, ne le permet pas. Ils ne connaiſſent point, comme nous, la déſertion : auſſi le grand viſir ne ſavait pas au juſte dans quel état déplorable était l'armée de PIERRE.

Baltagi qui n'aimait pas la guerre, & qui cependant l'avait bien faite, crut que ſon expédition était aſſez heureuſe s'il remettait aux mains du grand ſeigneur les villes & les ports pour leſquels il combattait ; s'il renvoyait des bords du Danube en Ruſſie, l'armée victorieuſe du général *Renne*, & s'il fermait à jamais l'entrée des Palus-Méotides, le Boſphore Cimmérien, la mer Noire, à un prince entreprenant ; enfin s'il ne mettait pas des avantages certains au riſque d'une nouvelle bataille, (qu'après tout le déſeſpoir pouvait gagner contre la force :) il avait vu ſes janiſſaires repouſſés la veille, & il y avait plus d'un exemple de victoires remportées par le petit nombre contre le grand ; telles furent ſes raiſons : ni les officiers de *Charles* qui étaient dans ſon armée, ni le kan des Tartares ne les approuvèrent. L'in-

térêt des Tartares était de pouvoir exercer leurs pillages ſur les frontières de Ruſſie & de Pologne. L'intérêt de *Charles XII.* était de ſe venger du czar ; mais le général, le premier miniſtre de l'empire Ottoman, n'était animé ni par la vengeance particulière d'un prince chrétien, ni par l'amour du butin qui conduiſait les Tartares. Dès qu'on fut convenu d'une ſuſpenſion d'armes, les Ruſſes achetèrent des Turcs les vivres dont ils manquaient. Les articles de cette paix ne furent point rédigés comme le voyageur *La Motraye* le rapporte, & comme *Norberg* le copie d'après lui. Le viſir, parmi les conditions qu'il exigeait, voulait d'abord que le czar s'engageât à ne plus entrer dans les intérêts de la Pologne, & c'eſt ſur quoi *Poniatowsky* inſiſtait ; mais il était au fonds convenable à l'empire Turc que la Pologne reſtât déſunie & impuiſſante ; ainſi cet article ſe réduiſit à retirer les troupes Ruſſes des frontières. Le kan des Tartares demandait un tribut de quarante mille ſequins ; ce point fut long-tems débattu, & ne paſſa point.

Le viſir demanda long-tems qu'on lui livrât *Cantemir*, comme le roi de Suède s'était fait livrer *Patkul. Cantemir* ſe trouvait préciſément dans le même cas où avait été *Mazeppa*. Le czar avait fait à *Mazeppa* ſon procès criminel, & l'avait fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en usèrent point ainſi ; ils ne connaiſſent ni les procès par contumace, ni les ſentences publiques. Ces condamnations affichées, & les exécutions en effigies, ſont d'autant moins en uſage chez eux, que leur loi leur défend les repréſentations humaines, de quelque genre qu'elles puiſſent être. Ils inſiſtèrent en vain ſur l'extradition de *Cantemir*. PIERRE écrivit ces propres paroles au vice-chancelier *Shaffirof*.

« J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain qui » s'étend juſqu'à Cursk ; il me reſtera l'eſpérance de le » recouvrer ; mais la perte de ma foi eſt irréparable, je » ne peux la violer. Nous n'avons de propre que l'hon-

» neur ; y renoncer c'eſt ceſſer d'être monarque. »

Enfin le traité fut conclu & ſigné près du village nommé *Falkſen* ſur les bords du Pruth. On convint dans le traité qu'Azoph & ſon territoire ſeraient rendus avec les munitions & l'artillerie dont il était pourvu avant que le czar l'eût pris en 1696; que le port de Taganroc ſur la mer de Zabache ſerait démoli, ainſi que celui de Samara ſur la rivière de ce nom, & d'autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant le roi de Suède, & cet article même faiſait aſſez voir combien le viſir était mécontent de lui. Il fut ſtipulé que ce prince ne ſerait point inquiété par le czar, s'il retournait dans ſes états, & que d'ailleurs le czar & lui pouvaient faire la paix, s'ils en avaient envie.

Il eſt bien évident par la rédaction ſingulière de cet article, que *Baltagi-Méhémet* ſe ſouvenait des hauteurs de *Charles XII*. Qui ſait même ſi ces hauteurs n'avaient pas incliné *Méhémet* du côté de la paix? La perte du czar était la grandeur de *Charles*, & il n'eſt pas dans le cœur humain de rendre puiſſans ceux qui nous mépriſent. Enfin ce prince qui n'avait pas voulu venir à l'armée du viſir, quand il avait beſoin de le ménager, accourut quand l'ouvrage, qui lui ôtait toutes ſes eſpérances, allait être conſommé. Le viſir n'alla point à ſa rencontre; & ſe contenta de lui envoyer deux bachas; il ne vint au devant de *Charles* qu'à quelque diſtance de ſa tente.

La converſation ne ſe paſſa, comme on ſait, qu'en reproches. Pluſieurs hiſtoriens ont cru que la réponſe du viſir au roi, quand ce prince lui reprocha d'avoir pu prendre le czar priſonnier, & de ne l'avoir pas fait, était la réponſe d'un imbécille; *Si j'avais pris le czar*, dit-il, *qui aurait gouverné ſon empire*? Il eſt aiſé pourtant de comprendre que c'était la réponſe d'un homme piqué; & ces mots qu'il ajouta, *il ne faut pas que tous les rois ſortent de chez eux*, montrent aſſez combien il voulait mortifier l'hôte de Bender.

Charles ne retira d'autre fruit de ſon voyage que celui de déchirer la robe du grand viſir avec l'éperon de ſes bottes. Le viſir qui pouvait l'en faire repentir, feignit de ne s'en pas appercevoir, & en cela il était très-ſupérieur à *Charles*. Si quelque choſe put faire ſentir à ce monarque dans ſa vie brillante & tumultueuſe, combien la fortune peut confondre la grandeur, c'eſt qu'à Pultava un pâtiſſier avait fait mettre bas les armes à toute ſon armée, qu'au Pruth un fendeur de bois avait décidé du ſort du czar & du ſien; car ce viſir *Baltagi-Méhémet* avait été fendeur de bois dans le ſerrail, comme ſon nom le ſignifie; & loin d'en rougir, il s'en faiſait honneur, tant les mœurs orientales diffèrent des nôtres.

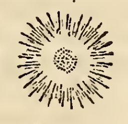
Le ſultan & tout Conſtantinople furent d'abord très-contens de la conduite du viſir; on fit des réjouiſſances publiques une ſemaine entière; le kiaia de *Méhémet*, qui porta le traité au divan, fut élevé incontinent à la dignité de boujouk imraour, grand écuyer; ce n'eſt pas ainſi qu'on traite ceux dont on croit être mal ſervi.

Il paraît que *Norberg* connaiſſait peu le gouvernement Ottoman, puiſqu'il dit, *que le grand-ſeigneur ménageait ſon viſir*, & *que Baltagi-Méhémet était à craindre*. Les janiſſaires ont ſouvent été dangereux aux ſultans; mais il n'y a pas un exemple d'un ſeul viſir qui n'ait été aiſément ſacrifié ſur un ordre de ſon maître, & *Méhémet* n'était pas en état de ſe ſoutenir par lui-même. C'eſt de plus ſe contredire, que d'aſſurer dans la même page, que les janiſſaires étaient irrités contre *Méhémet*, & que le ſultan craignait ſon pouvoir.

Le roi de Suède fut réduit à la reſſource de cabaler à la cour Ottomane. On vit un roi qui avait fait des rois, s'occuper à faire préſenter au ſultan des mémoires & des placets qu'on ne voulait pas recevoir. *Charles* employa toutes les intrigues, comme un ſujet qui veut décrier un miniſtre auprès de ſon maître. C'eſt ainſi qu'il ſe conduiſit contre le viſir *Méhémet* & contre tous ſes ſucceſſeurs;

tantôt on s'adressait à la sultane Validé par une Juive ; tantôt on employait un eunuque ; il y eut enfin un homme qui se mêlant parmi les gardes du grand-seigneur contrefit l'insensé, afin d'attirer ses regards & de pouvoir lui donner un mémoire du roi. De toutes ces manœuvres *Charles* ne recueillit d'abord que la mortification de se voir retrancher son thaïm, c'est-à-dire la subsistance que la générosité de la Porte lui fournissait par jour, & qui se montait à quinze cents livres monnoie de France. Le grand visir au lieu de thaïm, lui dépêcha un ordre en forme de conseil, de sortir de la Turquie.

Charles s'obstina plus que jamais à rester, s'imaginant toujours qu'il rentrerait en Pologne, & dans l'empire Russe avec une armée Ottomane. Personne n'ignore quelle fut enfin en 1714 l'issue de son audace inflexible ; comment il se battit contre une armée de janissaires, de spahis & de Tartares, avec ses secretaires, ses valets de chambre, ses gens de cuisine & d'écurie ; qu'il fut captif dans le pays où il avait joui de la plus généreuse hospitalité ; qu'il retourna ensuite déguisé en courrier dans ses états, après avoir demeuré cinq années en Turquie. Il faut avouer que s'il y a eu de la raison dans sa conduite, cette raison n'était pas faite comme celle des autres hommes.



CHAPITRE SECOND.

SUITE DE L'AFFAIRE
DU PRUTH.

IL eſt utile de rappeller ici un fait déjà raconté dans l'hiſtoire de *Charles XII.* Il arriva pendant la ſuſpenſion d'armes qui précéda le traité du Pruth, que deux Tartares ſurprirent deux officiers Italiens de l'armée du czar, & vinrent les vendre à un officier des janiſſaires ; le viſir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux Tartares. Comment accorder cette délicateſſe ſi ſévère avec la violation du droit des gens, dans la perſonne de l'ambaſſadeur *Tolſtoy*, que le même grand viſir avait fait arrêter dans les rues de Conſtantinople ; Il y a toujours une raiſon des contradictions dans la conduite des hommes. *Baltagi-Méhémet* était piqué contre le kan des Tartares, qui ne voulait pas entendre parler de paix ; & il voulut lui faire ſentir qu'il était le maître.

Le czar après la paix ſignée ſe retira par Jaſſi juſques ſur la frontière, ſuivi d'un corps de 8000 Turcs, que le viſir envoya, non-ſeulement pour obſerver la marche de l'armée Ruſſe, mais pour empêcher que les Tartares vagabonds ne l'inquiétaſſent.

PIERRE accomplit d'abord le traité, en faiſant démolir la fortereſſe de Samara & de Kamienska ; mais la reddition d'Azoph & la démolition de Taganroc ſouffrit plus de difficultés ; il fallait aux termes du traité diſtinguer l'artillerie & les munitions d'Azoph qui appartenaient aux Turcs, de celles que le czar y avait miſes depuis qu'il

avait conquis cette place. Le gouverneur traîna en longueur cette négociation, & la Porte en fut justement irritée. Le sultan était impatient de recevoir les clefs d'Azoph; le visir les promettait; le gouverneur différait toujours. *Baltagi-Méhémet* en perdit les bonnes graces de son maître, & sa place; le kan des Tartares & ses autres ennemis prévalurent contre lui; il fut enveloppé dans la disgrace de plusieurs bachas; mais le grand-seigneur qui connaissait sa fidélité, ne lui ôta ni son bien ni sa vie; il fut envoyé à Mytilène, où il commanda. Cette simple déposition, cette conservation de sa fortune, & sur-tout ce commandement dans Mytilène, démentent évidemment tout ce que *Norberg* avance pour faire croire que ce visir avait été corrompu par l'argent du czar.

Norberg dit que le bostangi bachi qui vint lui demander le bul de l'empire, & lui signifier son arrêt, le déclara *traître & désobéissant à son maître, vendu aux ennemis à prix d'argent, & coupable de n'avoir point veillé aux intérêts du roi de Suède.* Premiérement ces sortes de déclarations ne sont point du tout en usage en Turquie; les ordres du sultan sont donnés en secret & exécutés en silence. Secondement si le visir avait été déclaré *traître, rebelle & corrompu*, de tels crimes auraient été punis par la mort, dans un pays où ils ne sont jamais pardonnés. Enfin, s'il avait été puni pour n'avoir pas assez ménagé l'intérêt de *Charles XII*, il est clair que ce prince aurait eu en effet à la Porte Ottomane un pouvoir qui devait faire trembler les autres ministres; ils devaient en ce cas implorer sa faveur & prévenir ses volontés; mais au contraire, *Jussuf pacha*, aga des janissaires, qui succéda à *Baltagi-Méhémet* dans le visiriat, pensa hautement comme son prédécesseur sur la conduite de ce prince; loin de le servir, il ne songea qu'à se défaire d'un hôte dangereux; & quand *Poniatowsky*, le confident & le compagnon de *Charles XII.* vint complimenter ce visir sur sa nouvelle dignité, il lui dit: *Payen, je t'avertis qu'à*

la première intrigue que tu voudras tramer, je te ferai jeter dans la mer, une pierre au cou.

Ce compliment que le comte *Poniatowsky* rapporte lui-même dans les mémoires qu'il fit à ma requiſition, ne laiſſe aucun doute ſur le peu d'influence que *Charles XII.* avait à la Porte. Tout ce que *Norberg* a rapporté des affaires de Turquie, paraît d'un homme paſſionné & mal informé. Il faut ranger parmi les erreurs de l'eſprit de parti, & parmi les menſonges politiques, tout ce qu'il qu'il avance ſans preuve de la prétendue corruption d'un grand viſir, c'eſt-à-dire, d'un homme qui diſpoſait de plus de ſoixante millions par an, ſans rendre compte. J'ai encor entre les mains la lettre que le comte *Poniatowsky* écrivit au roi *Staniſlas* immédiatement après la paix de Pruth; il reproche à *Baltagi-Méhémet* ſon éloignement pour le roi de Suède, ſon peu de goût pour la guerre, ſa facilité; mais il ſe garde bien de l'accuſer de corruption; il ſavait trop ce que c'eſt que la place d'un grand viſir, pour penſer que le czar pût mettre un prix à la trahiſon du vice-roi de l'empire Ottoman.

Shaffirof & *Sheremetof* demeurés en ôtage à Conſtantinople ne furent point traités comme ils l'auraient été s'ils avaient été convaincus d'avoir acheté la paix, & d'avoir trompé le ſultan, de concert avec le viſir; ils demeurèrent en liberté dans la ville, eſcortés de deux compagnies de janiſſaires.

L'ambaſſadeur *Tolſtoy* étant ſorti des ſept tours immédiatement après la paix du Pruth, les miniſtres d'Angleterre & de Hollande s'entremirent auprès du nouveau viſir pour l'exécution des articles.

Azoph venait enfin d'être rendu aux Turcs; on démoliſſait les forteresſes ſtipulées dans le traité. Quoique la Porte Ottomane n'entre guère dans les différends des princes chrétiens, cependant elle a été flattée alors de ſe voir arbitre entre la Ruſſie, la Pologne & le roi de Suède; elle voulait que le czar retirât ſes troupes de la

Pologne, & délivrât la Turquie d'un voiſinage ſi dangereux ; elle ſouhaitait que *Charles* retournât dans ſes états, afin que les princes chrétiens fuſſent continuellement diviſés ; mais jamais elle n'eut l'intention de lui fournir une armée. Les Tartares deſiraient toujours la guerre, comme les artiſans veulent exercer leurs profeſſions lucratives. Les janiſſaires la ſouhaitaient, mais plus par haine contre les chrétiens, par fierté, par amour pour la licence, que par d'autres motifs. Cependant les négociations des miniſtres Anglais & Hollandais prévalurent contre le parti oppoſé. La paix du Pruth fut confirmée ; mais on ajouta dans le nouveau traité, que le czar retirerait dans trois mois toutes ſes troupes de la Pologne, & que l'empereur Turc renverrait inceſſamment *Charles XII.*

On peut juger par ce nouveau traité, ſi le roi de Suède avait à la Porte autant de pouvoir qu'on l'a dit. Il était évidemment ſacrifié par le nouveau viſir *Juſſuf pacha*, ainſi que par *Baltagi-Méhémet.* Ses hiſtoriens n'ont eu d'autre reſſource pour couvrir ce nouvel affront, que d'accuſer *Juſſuf* d'avoir été corrompu, ainſi que ſon prédéceſſeur. De pareilles imputations tant de fois renouvelées ſans preuve, ſont bien plutôt les cris d'une cabale impuiſſante que les témoignages de l'hiſtoire. L'eſprit de parti obligé d'avouer des faits en altère les circonſtances & les motifs ; & malheureuſement c'eſt ainſi que toutes les hiſtoires contemporaines parviennent falſifiées à la poſtérité, qui ne peut plus guère démêler la vérité du menſonge.



CHAPITRE TROISIEME.

Mariage du czarovitz, & declaration solemnelle du mariage de PIERRE *avec* Cathérine, *qui reconnaît son frere.*

CETTE malheureuse campagne du Pruth fut plus funeste au czar, que ne l'avait été la bataille de Nerva; car après Nerva il avait su tirer parti de sa défaite même, réparer toutes ses pertes, & enlever l'Ingrie à *Charles XII*. Mais après avoir perdu par le traité de Falksen avec le sultan ses ports & ses forteresses sur les Palus-Méotides, il fallut renoncer à l'empire sur la mer Noire. Il lui restait un champ assez vaste pour ses entreprises; il avait à perfectionner tous ses établissemens en Russie, ses conquêtes sur la Suède à poursuivre, le roi *Auguste* à raffermir en Pologne, & ses alliés à ménager. Les fatigues avaient altéré sa santé; il fallut qu'il allât aux eaux de Carelsbad en Bohème; mais pendant qu'il prenait les eaux, il faisait attaquer la Poméranie; Stralsund était bloqué, & cinq petites villes étaient prises.

La Poméranie est la province d'Allemagne la plus septentrionale, bornée à l'orient par la Prusse & la Pologne, à l'occident par le Brandebourg, au midi par le Meklembourg, & au nord par la mer Baltique; elle eut presque de siècle en siècle différens maîtres. *Gustave-Adolphe* s'en empara dans la fameuse guerre de trente ans, & enfin elle fut solemnellement cédée aux Suédois par le traité de Vestphalie, à la réserve de l'évêché de Camin & de quelques petites places situées dans la Poméranie ultérieure. Toute cette province devait naturellement appartenir à l'électeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les ducs de Poméranie. La

race de ces ducs s'était éteinte en 1637. Par conséquent, suivant les loix de l'empire, la maison de Brandebourg avait un droit évident sur cette province ; mais la nécessité, la première des loix, l'emporta drns le traité d'Osnabruck sur les pactes de famille, & depuis ce tems, la Poméranie presque toute entière avait été le prix de la valeur Suédoise.

Le projet du czar était de dépouiller la couronne de Suède de toutes les provinces qu'elle possédait en Allemagne ; il fallait pour remplir ce dessein, s'unir avec les électeurs de Brandebourg & d'Hanovre, & avec le Dannemarck. PIERRE écrivit tous les articles du traité qu'il projetait avec ces puissances, & tout le détail des opérations nécessaires pour se rendre maître de la Poméranie.

Pendant ce tems-là même il maria dans Torgau son fils *Alexis*, avec la princesse de *Volfembutel* sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de *Charles VI*; mariage qui fut depuis si funeste, & qui coûta la vie aux deux époux.

Le czarovitz était né du premier mariage de PIERRE avec *Eudoxie Lapukin*, marié, comme on l'a dit, en 1689. Elle était alors confinée dans un couvent à Susdal. Son fils *Alexis Petrovitz*, né le premier Mars 1690 était dans sa 22e année. Ce prince n'était pas encor connu en Europe. Un Ministre dont on a imprimé des mémoires sur la cour de Russie, dit dans une lettre écrite à son maître, datée du 25 Août 1711, « que ce prince était „ grand & bien fait, qu'il ressemblait beaucoup à son „ père, qu'il avait le cœur bon, qu'il était plein de „ piété, qu'il avait lu cinq fois l'écriture sainte, qu'il „ se plaisait fort à la lecture des anciennes histoires grec„ ques; il lui trouve l'esprit étendu & facile ; il dit que „ ce prince sait les mathématiques, qu'il entend bien la „ guerre, la navigation, la science de l'hydraulique, „ qu'il sait l'allemand, qu'il apprend le français ; mais „ que son père n'a jamais voulu qu'il fît ce qu'on appelle „ ses exercices. »

Voilà un portrait bien différent de celui que le czar lui-même fit quelque tems après de ce fils infortuné ; nous verrons avec quelle douleur son père lui reprocha tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce ministre admire en lui.

C'est à la postérité à décider entre un étranger qui peut juger légérement, ou flatter le caractère d'*Alexis*, & un père qui a cru devoir sacrifier les sentimens de la nature au bien de son empire. Si le ministre n'a pas mieux connu l'esprit d'*Alexis* que sa figure, son témoignage a peu de poids ; il dit que ce prince était grand & bien fait ; les mémoires que j'ai reçus de Péterſbourg disent qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

Catherine sa belle-mère n'assista point à ce mariage ; car quoiqu'elle fût regardée comme czarine, elle n'était point solemnellement reconnue en cette qualité, & le titre d'altesse qu'on lui donnait à la cour du czar lui laissait encor un rang trop équivoque, pour qu'elle signât au contrat, & pour que le cérémonial allemand lui accordât une place convenable à sa dignité d'épouse du czar PIERRE. Elle était alors à Thorn dans la Prusse Polonaise. Le czar envoya d'abord les deux nouveaux époux à Volfembutel, & reconduisit bientôt la czarine à Péterſbourg avec cette rapidité & cette simplicité d'appareil qu'il mettait dans tous ses voyages.

Ayant fait le mariage de son fils, il déclara plus solemnellement le sien, & le célébra à Péterſbourg, le 19 Février 1712. La cérémonie fut aussi auguste qu'on peut la rendre dans un pays nouvellement créé, dans un tems où les finances étaient dérangées par la guerre soutenue contre les Turcs, & par celle qu'on faisait encor au roi de Suède. Le czar ordonna seul la fête, & y travailla lui-même selon sa coutume. Ainsi *Catherine* fut reconnue publiquement czarine, pour prix d'avoir sauvé son époux & son armée.

Les acclamations avec lesquelles ce mariage fut reçu

dans Péterſbourg étaient ſincères; mais les applaudiſſemens des ſujets aux actions d'un prince abſolu ſont toujours ſuſpects ; ils furent confirmés par tous les eſprits ſages de l'Europe, qui virent avec plaiſir, preſque dans le même tems, d'un côté, l'héritier de cette vaſte monarchie n'ayant de gloire que celle de ſa naiſſance, marié à une princeſſe ; & de l'autre un conquérant, un légiſlateur, partageant publiquement ſon lit & ſon trône avec une inconnue, captive à Mariembourg, & qui n'avait que du mérite. L'approbation même eſt devenue plus générale, à meſure que les eſprits ſe ſont plus éclairés par cette ſaine philoſophie qui a fait tant de progrès depuis 40 ans ; philoſophie ſublime & circonſpecte, qui apprend à ne donner que des reſpects extérieurs à toute eſpèce de grandeur & de puiſſance, & à réſerver les reſpects véritables pour les talens, & pour les ſervices.

Je dois fidélement rapporter ce que je trouve, concernant ce mariage, dans les dépêches du comte de *Baſſevitz*, conſeiller aulique à Vienne, & long-tems miniſtre de Holſtein à la cour de Ruſſie. C'était un homme de mérite, plein de droiture & de candeur, & qui a laiſſé en Allemagne une mémoire précieuſe. Voici ce qu'il dit dans ſes lettres. « La czarine avait été non-
„ ſeulement néceſſaire à la gloire de PIERRE, mais
„ elle l'était à la conſervation de ſa vie. Ce prince était
„ malheureuſement ſujet à des convulſions douloureuſes,
„ qu'on croyait être l'effet d'un poiſon qu'on lui avait
„ donné dans ſa jeuneſſe. *Catherine* ſeule avait trouvé le
„ ſecret d'appaiſer ſes douleurs par des ſoins pénibles,
„ & des attentions recherchées, dont elle ſeule était
„ capable, & ſe donnait toute entière à la conſervation
„ d'une ſanté auſſi précieuſe à l'état qu'à elle-même.
„ Ainſi le czar ne pouvant vivre ſans elle, la fit com-
„ pagne de ſon lit & de ſon trône. » Je me borne à rapporter ſes propres paroles.

La fortune qui, dans cette partie du monde, avait

produit tant de fcènes extraordinaires à nos yeux, & qui avait élevé l'impératrice *Catherine* de l'abaiffement, de la calamité, au plus haut degré d'élévation, la fervit encor fingulièrement quelques années après la folemnité de fon mariage.

Voici ce que je trouve dans le manufcrit curieux d'un homme qui était alors au fervice du czar & qui parle comme témoin.

Un envoyé du roi *Augufte* à la cour du czar, retournant à Drefde par la Courlande, entendit dans un cabaret un homme qui paraiffait dans la misère, & à qui on faifait l'accueil infultant que cet état n'infpire que trop aux autres hommes. Cet inconnu piqué, dit que l'on ne le traiterait pas ainfi, s'il pouvait parvenir à être préfenté au czar, & que peut-être il aurait dans fa cour de plus puiffantes protections qu'on ne penfait.

L'envoyé du roi *Augufte* qui entendit ce difcours, eut la curiofité d'interroger cet homme, & fur quelques réponfes vagues qu'il en reçut, l'ayant confidéré plus attentivement, il crut démêler dans fes traits quelques reffemblances avec l'impératrice. Il ne put s'empêcher, quand il fut à Drefde, d'en écrire à un de fes amis à Pétersbourg. La lettre tomba dans les mains du czar. Ce prince envoya ordre au prince *Repnin*, gouverneur de Riga, de tâcher de découvrir l'hommme dont il était parlé dans la lettre. Le prince *Repnin* fit partir un homme de confiance pour Mittau en Courlande, on découvrit l'homme; il s'appellait *Charles Scavronsky*; il était fils d'un gentilhomme de Lithuanie, mort dans les guerres de Pologne, & qui avait laiffé deux enfans au berceau, un garçon & une fille. L'un & l'autre n'eurent d'éducation que celle qu'on peut recevoir de la nature dans l'abandon général de toutes chofes. *Scavronsky* féparé de fa fœur dès la plus tendre enfance, favait feulement qu'elle avait été prife dans Mariembourg en 1704; & il la croyait encor auprès du prince

prince *Menzikof*, où il penſait qu'elle avait fait quelque fortune.

Le prince *Repnin*, ſuivant les ordres exprès de ſon maître, fit conduire à Riga *Scavronsky*, ſous prétexte de quelque délit dont on l'accuſait ; on fit contre lui une eſpèce d'information, & on l'envoya ſous bonne garde à Pétersbourg, avec ordre de le bien traiter ſur la route.

Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena chez un maître-d'hôtel du czar, nommé *Shepleff*. Ce maître-d'hôtel inſtruit du rôle qu'il devait jouer, tira de cet homme beaucoup de lumières ſur ſon état, & lui dit enfin que l'accuſation qu'on avait intentée contre lui à Riga, était très-grave, mais qu'il obtiendrait juſtice, qu'il devait préſenter une requête à ſa majeſté, qu'on dreſſerait cette requête en ſon nom, & qu'on ferait enſorte qu'il pût la lui donner lui-même.

Le lendemain le czar alla dîner chez *Shepleff*; on lui préſenta *Scavronsky* : ce prince lui fit beaucoup de queſtions & demeura convaincu par la naïveté de ſes réponſes, qu'il était le propre frère de la czarine. Tous deux avaient été dans leur enfance en Livonie. Toutes les réponſes que fit *Scavronsky*, aux queſtions du czar, ſe trouvaient conformes à ce que ſa femme lui avait dit de ſa naiſſance & des premiers malheurs de ſa vie.

Le czar ne doutant plus de la vérité, propoſa le lendemain à ſa femme d'aller dîner avec lui chez ce même *Shepleff*; il fit venir au ſortir de table ce même homme qu'il avait interrogé la veille. Il vint vêtu des mêmes habits qu'il avait portés dans le voyage; le czar ne voulut point qu'il parût dans un autre état que celui auquel ſa mauvaiſe fortune l'avait accoutumé.

Il l'interrogea encor devant ſa femme. Le manuſcrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots : *Cet homme eſt ton frère : allons, Charles, baiſe la main de l'impératrice & embraſſe ta ſœur.*

L'auteur de la relation ajoute que l'impératrice tomba

en défaillance, & que lorſqu'elle eut repris ſes ſens, le czar lui dit : *Il n'y a là rien que de ſimple ; ce gentilhomme eſt mon beau-frère : s'il a du mérite, nous en ferons quelque choſe ; s'il n'en a point, nous n'en ferons rien.*

Il me ſemble qu'un tel diſcours montre autant de grandeur que de ſimplicité, & que cette grandeur eſt très-peu commune. L'auteur dit que *Scavronsky* reſta long-tems chez *Shepleff*, qu'on lui aſſigna une penſion conſidérable, & qu'il vécut très-retiré. Il ne pouſſa pas plus loin le récit de cette aventure, qui ſervit ſeulement à découvrir la naiſſance de *Catherine* : mais on ſait d'ailleurs que ce gentilhomme fut créé comte, qu'il épouſa une fille de qualité, & qu'il eut deux filles mariées à deux des premiers ſeigneurs de Ruſſie. Je laiſſe au peu de perſonnes qui peuvent être inſtruites de ces détails, à démêler ce qui eſt vrai dans cette aventure, & ce qui peut y avoir été ajouté. L'auteur du manuſcrit ne paraît pas avoir raconté ces faits dans la vue de débiter du merveilleux à ſes lecteurs, puiſque ſon mémoire n'était point deſtiné à voir le jour. Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vu. Il ſe peut qu'il ſe trompe ſur quelques circonſtances, mais le fonds paraît très-vrai ; car ſi ce gentilhomme avait ſu qu'il était frère d'une perſonne ſi puiſſante, il n'aurait pas attendu tant d'années pour ſe faire reconnaître. Cette reconnaiſſance, toute ſingulière qu'elle paraît, n'eſt pas ſi extraordinaire que l'élévation de *Catherine* : l'une & l'autre ſont une preuve frappante de la deſtinée, & peuvent ſervir à nous faire ſuſpendre notre jugement, quand nous traitons de fables tant d'événemens de l'antiquité moins oppoſés peut-être à l'ordre commun des choſes que toute l'hiſtoire de cette impératrice.

Les fêtes que PIERRE donna pour le mariage de ſon fils & le ſien, ne furent pas des divertiſſemens paſſagers, qui épuiſent le tréſor, & dont le ſouvenir reſte à peine. Il acheva la fonderie des canons & les bâtimens de l'ami-

rauté ; les grands chemins furent perfectionnés ; de nouveaux vaisseaux furent construits ; il creusa des canaux ; la bourse & les magasins furent achevés, & le commerce maritime de Pétersbourg commença à être dans sa vigueur. Il ordonna que le sénat de Moscou fût transporté à Pétersbourg ; ce qui s'exécuta au mois d'Avril 1712. Par-là cette nouvelle ville devint comme la capitale de l'empire. Plusieurs prisonniers Suédois furent employés aux embellissemens de cette ville, dont la fondation était le fruit de leur défaite.



CHAPITRE QUATRIEME.

PRISE DE STÉTIN.

Descente en Finlande. Evénemens de 1712.

PIERRE se voyant heureux dans sa maison, dans son gouvernement, dans ses guerres contre *Charles XII.* dans ses négociations avec tous les princes qui voulaient chasser les Suédois du continent, & les renfermer pour jamais dans la presqu'isle de la Scandinavie; il portait toutes ses vues sur les côtes occidentales du nord de l'Europe, & oubliait les Palus-Méotides & la mer Noire. Les clefs d'Azoph long-tems refusées au pacha qui devait entrer dans cette place au nom du grand-seigneur, avaient été enfin rendues; & malgré tous les soins de *Charles XII.* malgré toutes les intrigues de ses partisans à la cour Ottomane, malgré même plusieurs démonstrations d'une nouvelle guerre, la Russie & la Turquie étaient en paix.

Charles douze restait toujours obstinément à Bender, & faisait dépendre sa fortune & ses espérances du caprice d'un grand visir, tandis que le czar menaçait toutes ses provinces, armait contre lui le Dannemarck & l'Hanovre, était prêt de faire déclarer la Prusse, & réveillait la Pologne & la Saxe.

La même fierté inflexible que *Charles* mettait dans sa conduite avec la Porte, dont il dépendait, il la déployait contre ses ennemis éloignés, réunis pour l'accabler. Il bravait du fond de sa retraite, dans les déserts de la Bessarabie, & le czar, & les rois de Pologne, de Dannemark & de Prusse, & l'électeur de Hanovre devenu bientôt après roi d'Angleterre, & l'empereur d'Allemagne qu'il avait tant offensé quand il traversa la Silésie en vain-

queur. L'empereur s'en vengeait en l'abandonnant à sa mauvaise fortune, & en ne donnant aucune protection aux états que la Suède possédait encor en Allemagne.

Il eût été aisé de dissiper la ligue qu'on formait contre lui. Il n'avait qu'à céder Stétin en Poméranie au premier roi de Prusse, *Fréderic*, électeur de Brandebourg, qui avait des droits très-légitimes sur cette partie de la Poméranie : mais il ne regardait pas alors la Prusse comme une puissance préponderante : ni *Charles*, ni personne ne pouvait prévoir que le petit royaume de Prusse presque désert, & l'électorat de Brandebourg deviendraient formidables. Il ne voulut consentir à aucun accommodement ; & résolu de rompre, plutôt que de plier, il ordonna qu'on résistât de tous côtés, sur mer & sur terre. Ses états étaient presqu'épuisés d'hommes & d'argent ; cependant on obéit : le sénat de Stockholm équipa une flotte de treize vaisseaux de ligne ; on arma des milices : chaque habitant devint soldat. Le courage & la fierté de *Charles XII.* semblèrent animer tous ses sujets, presqu'aussi malheureux que leur maître.

Il est difficile de croire que *Charles* eût un plan réglé de conduite. Il avait encor un parti en Pologne, qui, aidé des Tartares de Crimée, pouvait ravager ce malheureux pays, mais non pas remettre le roi *Stanislas* sur le trône ; son espérance d'engager la Porte Ottomane à soutenir ce parti, & de prouver au divan qu'il devait envoyer deux cent mille hommes à son secours, sous prétexte que le czar défendait en Pologne son allié *Auguste*, était une espérance chimérique.

Il attendait à Bender l'effet de tant de vaines intrigues ; & les Russes, les Danois, les Saxons étaient en Poméranie. PIERRE mena son épouse à cette expédition. Déjà le roi de Dannemark s'était emparé de Stade, ville maritime du duché de Brême ; les armées Russe, Saxonne & Danoise étaient devant Stralsund.

Ce fut alors que le roi *Stanislas* voyant l'état déplora-

ble de tant de provinces, l'impoſſibilité de remonter ſur le trône de Pologne, & tout en confuſion par l'abſence obſtinée de *Charles XII.* aſſembla les généraux Suédois qui défendaient la Poméranie avec une armée d'environ dix à onze mille hommes, ſeule & dernière reſſource de la Suède dans ces provinces.

Il leur propoſa un accommodement avec le roi *Auguſte*, & offrit d'en être la victime. Il leur parla en français ; voici les propres paroles dont il ſe ſervit, & qu'il leur laiſſa par un écrit que ſignèrent neuf officiers généraux, entre leſquels il ſe trouvait un *Patkul*, couſin germain de cet infortuné *Patkul* que *Charles XII.* avait fait expirer ſur la roue.

« J'ai ſervi juſqu'ici d'inſtrument à la gloire des armes » de la Suède ; je ne prétends pas être le ſujet funeſte de » leur perte. Je me déclare de ſacrifier ma couronne (1) » & mes propres intérêts à la conſervation de la per- » ſonne ſacrée du roi, ne voyant pas humainement » d'autre moyen pour le retirer de l'endroit où il ſe » trouve. »

Ayant fait cette déclaration, il ſe diſpoſa à partir pour la Turquie, dans l'eſpérance de fléchir l'opiniâtreté de ſon bienfaiteur, & de le toucher par ce ſacrifice. Sa mauvaiſe fortune le fit arriver en Beſſarabie, préciſément dans le tems même que *Charles*, après avoir promis au ſultan de quitter ſon aſile, & ayant reçu l'argent & l'eſcorte néceſſaire pour ſon retour, s'obſtinait à reſter & à braver les Turcs & les Tartares, & ſoutenait contre une armée entière, aidé de ſes ſeuls domeſtiques, ce combat malheureux de Bender, où les Turcs pouvant aiſément le tuer, ſe contentèrent de le prendre priſonnier. *Staniſlas* arrivant dans cette étrange conjoncture,

(1) On a cru devoir laiſſer la déclaration du roi *Staniſlas* telle qu'il la donna, mot pour mot ; il y a des fautes de langue : *je me déclare de ſacrifier* n'eſt pas français ; mais la pièce en eſt plus autentique, & n'en eſt pas moins reſpectable.

fut arrêté lui-même; ainsi deux rois chrétiens furent à la fois captifs en Turquie.

Dans ce tems où toute l'Europe était troublée, & où la France achevait contre une partie de l'Europe une guerre non moins funeste, pour mettre sur le trône d'Espagne le petit-fils de *Louis XIV.* l'Angleterre donna la paix à la France, & la victoire que le maréchal de *Villars* remporta à Denain en Flandre, sauva cet état de ses autres ennemis. La France était depuis un siècle l'alliée de la Suède; il importait que son alliée ne fût pas privée de ses possessions en Allemagne. *Charles* trop éloigné, ne savait pas même encor à Bender ce qui se passait en France.

La régence de Stockholm hasarda de demander de l'argent à la France épuisée, dans un tems où *Louis XIV.* n'avait pas même de quoi payer ses domestiques. Elle fit partir un comte de *Sparre* chargé de cette négociation qui ne devait pas réussir. *Sparre* vint à Versailles, & représenta au marquis de *Torcy* l'impuissance où l'on était de payer la petite armée Suédoise qui restait à *Charles XII.* en Poméranie; qu'elle était prête à se dissiper faute de paye; que le seul allié de la France allait perdre des provinces dont la conservation était nécessaire à la balance générale; qu'à la vérité *Charles XII.* dans ses victoires, avait trop négligé le roi de France, mais que la générosité de *Louis XIV.* était aussi grande que les malheurs de *Charles.* Le ministre Français fit voir au Suédois l'impuissance où l'on était de secourir son maître, & *Sparre* désespérait du succès.

Un particulier fit ce que *Sparre* désespérait d'obtenir. Il y avait à Paris un banquier nommé *Samuel Bernard*, qui avait fait une fortune prodigieuse, tant par les remises de la cour dans les pays étrangers, que par d'autres entreprises, c'était un homme enivré, d'une espèce de gloire rarement attachée à sa profession, qui aimait passionnément toutes les choses d'éclat, & qui savait que tôt ou tard le ministère de France rendait avec

avantage ce qu'on hasardait pour lui. *Sparre* alla dîner chez lui; il le flatta, & au sortir de table, le banquier fit délivrer au comte de *Sparre* six cent mille livres; après quoi il alla chez le ministre marquis de *Torcy*, & lui dit, « J'ai donné en votre nom deux cent mille écus » à la Suède; vous me les ferez rendre quand vous » pourrez. »

Le comte de *Steimbock*, général de l'armée de *Charles* n'attendait pas un tel secours; il voyait ses troupes sur le point de se mutiner; & n'ayant à leur donner que des promesses, voyant grossir l'orage autour de lui, craignant enfin d'être enveloppé par trois armées, de Russes, de Danois, de Saxons, il demanda un armistice, jugeant que *Stanislas* allait abdiquer, qu'il fléchirait la hauteur de *Charles XII.* qu'il fallait au moins gagner du tems & sauver ses troupes par les négociations. Il envoya donc un courrier à Bender pour représenter au roi l'état déplorable de ses finances, de ses affaires & de ses troupes, & pour l'instruire qu'il se voyait forcé à cet armistice, qu'il serait trop heureux d'obtenir. Il n'y avait pas trois jours que ce courrier était parti, & *Stanislas* ne l'était pas encor, quand *Steimbock* reçut ces deux cent mille écus du banquier de Paris; c'était alors un trésor prodigieux dans un pays ruiné. Fort de ce secours, avec lequel on remédie à tout, il encouragea son armée; il eut des munitions, des recrues; il se vit à la tête de douze mille hommes, & renonçant à toute suspension d'armes, il ne chercha plus qu'à combattre.

C'était ce même *Steimbock* qui en 1710, après la défaite de Pultava, avait vengé la Suède sur les Danois, dans une irruption qu'ils avaient faite en Scanie: il avait marché contr'eux avec de simples milices, qui n'avaient que des cordes pour bandolières, & avait remporté une victoire complette. Il était comme tous les autres généraux de *Charles XII.* actif & intrépide: mais sa valeur était souillée par la férocité. C'est lui qui après un com-

bat contre les Ruſſes, ayant ordonné qu'on tuât tous les priſonniers, apperçut un officier Polonais du parti du czar qui ſe jetait à l'étrier de *Staniſlas*, & que ce prince tenait embraſſé pour lui ſauver la vie; *Steimbock* le tua d'un coup de piſtolet entre les bras du prince, comme il eſt rapporté dans la vie de *Charles XII.* & le roi *Staniſlas* a dit à l'auteur, qu'il aurait caſſé la tête à *Steimbock*, s'il n'avait été retenu par ſon reſpect & par ſa reconnoiſſance pour le roi de Suède.

Le général *Steimbock* marcha donc dans le chemin de Viſmar, aux Ruſſes, aux Saxons & aux Danois réunis. Il ſe trouva vis-à-vis l'armée Danoiſe & Saxonne, qui précédaient les Ruſſes éloignés de trois lieues. Le czar envoie trois courriers coup ſur coup au roi de Dannemarck, pour le prier de l'attendre & pour l'avertir du danger qu'il court, s'il combat les Suédois ſans être ſupérieur en forces. Le roi de Dannemarck ne voulut point partager l'honneur d'une victoire qu'il croyoit ſure : il s'avança contre les Suédois, & les attaqua près d'un endroit nommé Gadebush. On vit encor à cette journée quelle était l'inimitié naturelle entre les Suédois & les Danois. Les officiers de ces deux nations s'acharnaient les uns contre les autres, & tombaient morts percés de coups.

Steimbock remporta la victoire avant que les Ruſſes puſſent arriver à portée du champ de bataille; il reçut quelques jours après la réponſe du roi ſon maître qui condamnait toute idée d'armiſtice; il diſait qu'il ne pardonnerait cette démarche honteuſe qu'en cas qu'elle fût réparée, & que fort ou faible il fallait vaincre ou périr. *Steimbock* avait déjà prévenu cet ordre par la victoire.

Mais cette victoire fut ſemblable à celle qui avait conſolé un moment le roi *Auguſte*, quand dans le cours de ſes infortunes, il gagna la bataille de Calish contre les Suédois vainqueurs de tous côtés. La victoire de Calish ne fit qu'aggraver les malheurs d'*Auguſte*, &

celle de Gadebush recula feulement la perte de *Steimbock* & de fon armée.

Le roi de Suède en apprenant la victoire de *Steimbock* crut fes affaires rétablies : il fe flatta même de faire déclarer l'empire Ottoman, qui menaçait encor le czar d'une nouvelle guerre ; & dans cette efpérance, il ordonna à fon général *Steimbock* de fe porter en Pologne, croyant toujours, au moindre fuccès, que le tems de Nerva, & ceux où il faifait des loix, allaient renaître. Ces idées furent bientôt après confondues par l'affaire de Bender, & par fa captivité chez les Turcs.

Tout le fruit de la victoire de Gadebush fut d'aller réduire en cendres pendant la nuit la petite ville d'Altena, peuplée de commerçans & de manufacturiers ; ville fans défenfe, qui n'ayant point pris les armes ne devait point être facrifiée : elle fut entiérement détruite ; plufieurs habitans expirèrent dans les flammes ; d'autres échappés nus à l'incendie, vieillards, femmes, enfans, expirèrent de froid & de fatigues aux portes de Hambourg. (1) Tel a été fouvent le fort de plufieurs milliers d'hommes, pour les querelles de deux hommes. *Steimbock* ne recueillit que cet affreux avantage. Les Ruffes, les Danois, les Saxons le pourfuivirent fi vivement après fa victoire, qu'il fut obligé de demander un afile dans Toninge, fortereffe du Holftein, pour lui & pour fon armée.

Le pays de Holftein était alors un des plus dévaftés du Nord, & fon fouverain un des plus malheureux princes. C'étoit le propre neveu de *Charles XII* ; c'etait pour fon père, beau-frère de ce monarque, que *Charles* avait porté fes armes jufques dans Copenhague avant la bataille de Nerva : c'était pour lui qu'il avait fait le traité

(1) Le chapelain confeffeur *Norberg* dit froidement dans fon hiftoire que le général *Steimbock* ne mit le feu à la ville, que parce qu'il n'avait pas de voitures pour emporter le meubles.

de Travendal, par lequel les ducs de Holſtein étaient rentrés dans leurs droits.

Ce pays eſt en partie le berceau des Cimbres, & des anciens Normands, qui conquirent la Neuſtrie en France, l'Angleterre entière, Naples & Sicile. On ne peut aujourd'hui être moins en état de faire des conquêtes que l'eſt cette partie de l'ancienne Kerſonèſe Cimbrique : deux petits duchés la compoſent ; Sleſvig appartenant au roi de Dannemarck & au duc en commun ; Gottorp, au duc de Holſtein ſeul. Sleſvig eſt une principauté ſouveraine, le Holſtein eſt membre de l'empire d'Allemagne qu'on appelle empire Romain.

Le roi de Dannemarck & le duc de Holſtein-Gottorp étaient de la même maiſon ; mais le duc neveu de *Charles douze* & ſon héritier préſomptif, était né l'ennemi du roi de Dannemarck qui accablait ſon enfance. Un frère de ſon père, évêque de Lubeck, adminiſtrateur des états de cet infortuné pupille, ſe voyait entre l'armée Suédoiſe qu'il n'oſait ſecourir, & l'armée Ruſſe, Danoiſe & Saxonne qui menaçaient. Il fallait pourtant tâcher de ſauver les troupes de *Charles XII.* ſans choquer le roi de Dannemarck, devenu maître du pays, dont il épuiſait toute la ſubſtance.

L'évêque adminiſtrateur du Holſtein était entiérement gouverné par ce fameux baron de *Gôrtz*, (1) le plus délié & le plus entreprenant des hommes, d'un eſprit vaſte & fécond en reſſources, ne trouvant jamais rien de trop hardi, ni de trop difficile, auſſi inſinuant dans les négociations qu'audacieux dans les projets ; ſachant plaire, ſachant perſuader, & entraînant les eſprits par la chaleur de ſon génie, après les avoir gagnés par la douceur de ſes paroles. Il eut depuis ſur *Charles XII.* le même aſcendant qui lui ſoumettait l'évêque adminiſtrateur du Holſtein, & l'on ſait qu'il paya de ſa tête l'honneur qu'il eut

(1) Nous prononçons *Gueurts.*

de gouverner le plus inflexible & le plus opiniâtre ſouverain qui jamais ait été ſur le trône.

(1) *Gôrtz* s'aboucha ſecrétement à Uſum avec *Steimbock*, & lui promit qu'il lui livrerait la fortereſſe de Toninge, ſans compromettre l'évêque adminiſtrateur ſon maître ; & dans le même tems, il fit aſſurer le roi de Dannemarck qu'on ne la livrerait pas. C'eſt ainſi que preſque toutes les négociations ſe conduiſent ; les affaires d'état étant d'un autre ordre que celles des particuliers, l'honneur des miniſtres conſiſtant uniquement dans le ſuccès, & l'honneur des particuliers dans l'obſervation de leurs paroles.

Steimbock ſe préſenta devant Toninge ; le commandant de la ville refuſa de lui ouvrir les portes : ainſi on mit le roi de Dannemarck hors d'état de ſe plaindre de l'évêque adminiſtrateur ; mais *Gôrtz* fit donner un ordre au nom du duc mineur, de laiſſer entrer l'armée Suédoiſe dans Toninge. Le ſecretaire du cabinet nommé *Stamke* ſigna le nom du duc de Holſtein : parlà *Gôrtz* ne compromit qu'un enfant qui n'avait pas encor le droit de donner ſes ordres : il ſervit à la fois le roi de Suède, auprès duquel il voulait ſe faire valoir, & l'évêque adminiſtrateur ſon maître, qui parut ne pas conſentir à l'admiſſion de l'armée Suédoiſe. Le commandant de Toninge aiſément gagné livra la ville aux Suédois, & *Gôrtz* ſe juſtifia comme il put auprès du roi de Dannemarck, en proteſtant que tout avait été fait malgré lui.

(2) L'armée Suédoiſe retirée en partie dans la ville, & en partie ſous ſon canon, ne fut pas pour cela ſauvée : le général *Steimbock* fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre avec onze mille hommes, de même qu'environ ſeize mille s'étaient rendus après la bataille de Pultava.

Il fut ſtipulé que *Steimbock*, ſes officiers & ſoldats pourraient être rançonnés ou échangés ; on fixa la rançon

(1) Mémoires ſecrets de *Baſſevitz*.
(2) Mémoires de *Steimbock*.

de *Steimbock* à huit mille écus d'empire ; c'eſt une bien petite ſomme, cependant on ne put la trouver, & *Steimbock* reſta captif à Copenhague juſqu'à ſa mort.

Les états de Holſtein demeurèrent à la diſcrétion d'un vainqueur irrité. Le jeune duc fut l'objet de la vengeance du roi de Dannemarck, pour prix de l'abus que *Görtz* avait fait de ſon nom : les malheurs de *Charles XII.* retombaient ſur toute ſa famille.

Görtz voyant ſes projets évanouis, toujours occupé de jouer un grand rôle dans cette confuſion, revint à l'idée qu'il avait eue d'établir une neutralité dans les états de Suède en Allemagne.

Le roi de Dannemarck était près d'entrer dans Toninge. *George* électeur de Hanovre voulait avoir les duchés de Brême & de Verden, avec la ville de Stade. Le nouveau roi de Pruſſe *Fréderic Guillaume* jetait la vue ſur Stétin. PIERRE I. ſe diſpoſait à ſe rendre maître de la Finlande. Tous les états de *Charles XII.* hors la Suède, étaient des dépouilles qu'on cherchait à partager. Comment accorder tant d'intérêts avec une neutralité ? *Görtz* négocia en même tems avec tous les princes qui avaient intérêt à ce partage : il courait jour & nuit d'une province à une autre ; il engagea le gouverneur de Brême & de Verden à remettre ces deux duchés à l'électeur de Hanovre en ſequeſtre, afin que les Danois ne les priſſent pas pour eux : il fit tant qu'il obtint du roi de Pruſſe, qu'il ſe chargerait conjointement avec le Holſtein du ſequeſtre de Stétin & de Viſmar ; moyennant quoi le roi de Dannemarck laiſſerait le Holſtein en paix, & n'entrerait pas dans Toninge. C'était aſſurément rendre un étrange ſervice à *Charles XII.* que de mettre ſes places entre les mains de ceux qui pourraient les garder à jamais : mais *Görtz* en leur remettant ces villes comme en ôtage, les forçait à la neutralité, du moins pour quelque tems ; il eſpérait qu'enſuite il pourrait faire déclarer l'Hanovre & le Brandebourg en faveur de la Suède : il faiſait entrer dans ſes

vues le roi de Pologne, dont les états ruinés avaient besoin de la paix : enfin il voulait se rendre nécessaire à tous les princes. Il disposait du bien de *Charles XII.* comme un tuteur qui sacrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour sauver l'autre, & d'un pupille qui ne peut faire ses affaires par lui-même ; tout cela sans mission, sans autre garantie de sa conduite qu'un plein-pouvoir d'un évêque de Lubeck, qui n'était nullement autorisé lui-même par *Charles XII.*

Tel a été ce *Gôrtz*, que jusqu'ici on n'a pas assez connu. On a vu des premiers ministres de grands états, comme un *Oxenstiern*, un *Richelieu*, un *Albéroni*, donner le mouvement à une partie de l'Europe ; mais que le conseiller privé d'un évêque de Lubeck en ait fait autant qu'eux, sans être avoué de personne, c'était une chose inouie.

Il réussit d'abord : au mois de Juin 1713, il fit un traité avec le roi de Prusse, par lequel ce monarque s'engageait, en gardant Stétin en sequestre, à conserver à *Charles XII.* le reste de la Poméranie. En vertu de ce traité, *Gôrtz* fit proposer au gouverneur de la Poméranie, *Mayerfeld*, de rendre la place de Stétin au roi de Prusse pour le bien de la paix, croyant que le Suédois, gouverneur de Stétin, pourrait être aussi facile que l'avait été le Holstenois gouverneur de Toninge : mais les officiers de *Charles XII.* n'étaient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. *Mayerfeld* répondit qu'on n'entrerait dans Stétin que sur son corps & sur des ruines. Il informa son maître de cette étrange proposition. Le courrier trouva *Charles XII.* captif à Démirtash, après son aventure de Bender. On ne savait alors si *Charles* ne resterait pas prisonnier des Turcs toute sa vie, si on ne le reléguerait pas dans quelque isle de l'Archipel ou de l'Asie. *Charles* de sa prison manda à *Mayerfeld* ce qu'il avait mandé à *Steimbock*, qu'il fallait mourir plutôt que

de plier ſous ſes ennemis, & lui ordonna d'être auſſi inflexible qu'il l'était lui-même.

Gôrtz voyant que le gouverneur de Stétin dérangeait ſes meſures, & ne voulait entendre parler ni de neutralité ni de ſequeſtre, ſe mit dans la tête non-ſeulement de faire ſequeſtrer cette ville de Stétin, mais encor Stralſund; & il trouva le ſecret de faire avec le roi de Pologne électeur de Saxe, le même traité pour Stralſund qu'il avait fait avec l'électeur de Brandebourg pour Stétin. Il voyait clairement l'impuiſſance des Suédois, de garder ces places ſans argent & ſans armée, pendant que le roi était captif en Turquie, & il comptait écarter le fléau de la guerre de tout le Nord, au moyen de ces ſequeſtres. Le Dannemarck lui-même ſe prêtait enfin aux négociations de *Gôrtz*; il gagna abſolument l'eſprit du prince *Menzikof*, général & favori du czar : il lui perſuada qu'on pourrait céder le Holſtein à ſon maître; il flatta le czar de l'idée de percer un canal du Holſtein dans la mer Baltique, entrepriſe ſi conforme au goût de ce fondateur, & ſur-tout d'obtenir une puiſſance nouvelle, en voulant bien être un des princes de l'empire d'Allemagne, & en acquérant aux diètes de Ratisbonne un droit de ſuffrage qui ſerait toujours ſoutenu par le droit des armes.

On ne peut ni ſe plier en plus de manieres, ni prendre plus de formes différentes, ni jouer plus de rôles que fit ce négociateur volontaire : il alla juſqu'à engager le prince *Menzikof* à ruiner cette même ville de Stétin qu'il voulait ſauver, à la bombarder, afin de forcer le commandant *Mayerfeld* à la remettre en ſequeſtre; & il oſait ainſi outrager le roi de Suède, auquel il voulait plaire, & à qui en effet il ne plut que trop dans la ſuite pour ſon malheur.

Quand le roi de Pruſſe vit qu'un armée Ruſſe bombardait Stétin, il craignit que cette ville ne fût perdue pour lui, & ne reſtât à la Ruſſe. C'était ou *Gôrtz* l'attendait. Le prince *Menzikof* manquait d'argent, il lui fit prêter

400000 écus par le roi de Pruſſe ; il fit parler enſuite au gouverneur de la place : *Lequel aimez-vous mieux*, *lui* dit-on, *ou de voir Stétin en cendres ſous la domination de la Ruſſie, ou de la confier au roi de Pruſſe qui la rendra au roi votre maître ?* Le Commandant ſe laiſſa enfin perſuader ; il ſe rendit ; *Menzikof* entra dans la place, & moyenant les 400000 écus, il la remit avec tout le territoire entre les mains du roi de Pruſſe, qui pour la forme y laiſſa entrer deux bataillons de Holſtein, & qui n'a jamais rendu depuis cette partie de la Poméranie.

Dès-lors le ſecond roi de Pruſſe, ſucceſſeur d'un roi faible & prodigue, jeta les fondemens de la grandeur où ſon pays parvint dans la ſuite, par la diſcipline militaire, & par l'économie.

Le baron de *Görtz* qui fit mouvoir tant de reſſorts, ne put venir à bout d'obtenir que les Danois pardonnaſſent à la province de Holſtein, ni qu'ils renonçaſſent à s'emparer de Toninge : il manqua ce qui paraiſſait être ſon premier but, mais il réuſſit à tout le reſte, & ſur-tout à devenir un perſonnage important dans le Nord, ce qui était en effet ſa vue principale.

Déjà l'électeur de Hanovre s'était aſſuré de Brême & de Verden dont *Charles XII.* était dépouillé ; Les Saxons étaient devant ſa ville de Viſmar ; Stétin était entre les mains du roi de Pruſſe ; les Ruſſes allaient aſſiéger Stralſund avec les Saxons, & ceux-ci étaient déjà dans l'iſle de Rugen ; & le czar au milieu de tant de négociations était deſcendu en Finlande, pendant qu'on diſputait ailleurs ſur la neutralité & ſur les partages. Après avoir lui-même pointé l'artillerie devant Stralſund, abandonnant le reſte à ſes alliés, & au prince *Menzikof*, il s'était embarqué dans le mois de Mai ſur la mer Baltique, & montant un vaiſſeau de cinquante canons qu'il avait fait conſtruire lui-même à Pétersbourg, il vogua vers la Finlande, ſuivi de 92 galères & de 110 demi-galères, qui portaient ſeize mille combattans.

La

La descente se fit à Elsinford, qui est dans la partie la plus méridionale de cette froide & stérile contrée, par le soixante - unième degré.

Cette descente réussit malgré toutes les difficultés. On feignit d'attaquer par un endroit, on descendit par un autre : on mit les troupes à terre, & l'on prit la ville. Le czar s'empara de Borgo, d'Abo, & fut maître de toute la côte. Il ne paraissait pas que les Suédois eussent désormais aucune ressource ; car c'était dans ce tems-là même que l'armée Suédoise commandée par *Steimbock* se rendait prisonnière de guerre.

Tous ces désastres de *Charles douze* furent suivis, comme nous l'avons vu, de la perte de Brême, de Verden, de Stétin, d'une partie de la Poméranie ; & enfin le roi *Stanislas* & *Charles* lui-même étaient prisonniers en Turquie ; cependant il n'était pas encor détrompé de l'idée de retourner en Pologne à la tête d'une armée Ottomane, de remettre *Stanislas* sur le trône, & de faire trembler tous ses ennemis.



CHAPITRE CINQUIEME.



SUCCÈS DE PIERRE LE GRAND.

Retour de CHARLES XII. *dans ses états.*

Années 1713 & 1714.

PIERRE suivant le cours de ses conquêtes, perfectionnait l'établissement de sa marine, faisait venir douze mille familles à Pétersbourg, tenait tous ses alliés attachés à sa fortune & à sa personne, quoiqu'ils eussent tous des intérêts divers, & des vues opposées. Sa flotte menaçait à la fois toutes les côtes de la Suède, sur les golphes de Finlande & de Botnie.

L'un de ses généraux de terre, le prince *Galitzin*, formé par lui-même, comme ils l'étaient tous, avançait d'Elsinford où le czar avait débarqué, jusqu'au milieu des terres vers le bourg de Tavasthus: c'était un poste qui couvrait la Botnie. Quelques régimens Suédois, avec huit mille hommes de milice, le défendaient. Il fallut livrer une bataille; les Russes la gagnèrent entiérement; ils dissipèrent toute l'armée Suédoise, & pénétrèrent jusqu'à Vasa; de sorte qu'ils furent maîtres de quatre-vingts lieues de pays.

Il restait aux Suédois une armée navale avec laquelle ils tenaient la mer. PIERRE ambitionnait depuis longtems de signaler la marine qu'il avait créée. Il était parti de Pétersbourg, & avait rassemblé une flotte de seize vaif-

ſeaux de ligne, 180 galères propres à manœuvrer à travers les rochers qui entourent l'iſle d'Aland, & les autres iſles de la mer Baltique, non loin du rivage de la Suède, vers laquelle il rencontra la flotte Suédoiſe. Cette flotte était plus forte en grands vaiſſeaux que la ſienne, mais inférieure en galères, plus propre à combattre en plaine mer qu'à travers des rochers. C'était une ſupériorité que le czar ne devait qu'à ſon ſeul génie. Il ſervait dans ſa flotte en qualité de contre-amiral, & récevait les ordres de l'amiral *Apraxin*. PIERRE voulait s'emparer de l'iſle d'Aland, qui n'eſt eloignée de la Suède que de douze lieues. Il fallait paſſer à la vue de la flotte des Suédois : ce deſſein hardi fut exécuté; les galères s'ouvrirent le paſſage ſous le canon ennemi, qui ne plongeait pas aſſez. On entra dans Aland; & comme cette côte eſt preſque toute entière hériſſée d'écueils, le czar fit tranſporter à bras quatre-vingts petites galères par une langue de terre, & on les remit à flot dans la mer qu'on nomme de *Hango*, où étaient ſes gros vaiſſeaux. *Erenſchild* contre-amiral des Suédois crut qu'il allait prendre aiſément, où couler à fond ces quatre-vingts galères; il avança de ce côté pour les reconnaître; mais il fut reçu avec un feu ſi vif, qu'il vit tomber preſque tous ſes ſoldats & tous ſes matelots. On lui prit les galères, & les prames qu'il avait amenées, & le vaiſſeau qu'il montait; il ſe ſauvait dans une chaloupe, mais il y fut bleſſé; enfin obligé de ſe rendre, on l'amena ſur la galère, où le czar manœuvrait lui-même. Le reſte de la flotte Suédoiſe regagna la Suède. On fut conſterné dans Stockholm, & on ne s'y croyait pas en ſureté.

Pendant ce tems-là même, le colonel *Schouvalow Neuskolf* attaquait la ſeule fortereſſe qui reſtait à prendre ſur les côtes occidentales de la Finlande, & la ſoumettait au czar malgré la plus opiniâtre réſiſtance.

Cette journée d'Aland fut, après celle de Pultava, la plus glorieuſe de la vie de PIERRE. Maître de la Fin-

P 2

lande dont il laiſſa le gouvernement au prince *Galitzin*; vainqueur de toutes les forces navales de la Suède, & plus reſpecté que jamais de ſes alliés, il retourna dans Péterſbourg, quand la ſaiſon devenue très-orageuſe ne lui permit plus de reſter ſur les mers de Finlande & de Botnie. Son bonheur voulut encor qu'en arrivant dans ſa nouvelle capitale, la czarine accoucha d'une princeſſe, mais qui mourut un an après. Il inſtitua l'ordre de *Ste. Catherine* en l'honneur de ſon épouſe, & célébra la naiſſance de ſa fille par un entrée triomphale. C'était de toutes les fêtes auxquelles il avait accoutumé ſes peuples, celle qui leur était devenue la plus chère. Le commencement de cette fête fut d'amener dans le port de Cronſlot neuf galères Suédoiſes, ſept prames remplies de priſonniers, & le vaiſſeau du contre-amiral *Erenſchild*.

Le vaiſſeau amiral de Ruſſie était chargé de tous les canons, des drapeaux, & des étendards pris dans la conquête de la Finlande. On apporta toutes ces dépouilles à Pétersbourg, où l'on arriva en ordre de bataille. Un arc de triomphe que le czar avait deſſiné ſelon ſa coutume, fut décoré des emblêmes de toutes ſes victoires: les vainqueurs paſsèrent ſous cet arc triomphal; l'amiral *Apraxin* marchait à leur tête, enſuite le czar en qualité de contre-amiral, & tous les autres officiers ſelon leur rang; on les préſenta tous au vice-roi *Romadonoski*, qui dans ces cérémonies repréſentait le maître de l'empire. Ce vice-czar diſtribua à tous les officiers des médailles d'or; tous les ſoldats & les matelots en eurent d'argent. Les Suédois priſonniers paſsèrent ſous l'arc de triomphe, & l'amiral *Erenſchild* ſuivait immédiatement le czar ſon vainqueur. Quand on fut arrivé au trône où le vice-czar était, l'amiral *Apraxin* lui préſenta le contre-amiral PIERRE, qui demanda à être créé vice-amiral pour prix de ſes ſervices: on alla aux voix, & l'on croit bien que toutes les voix lui furent favorables.

Après cette cérémonie qui comblait de joie tous les aſ-

fiſtans, & qui inſpirait à tout le monde l'émulation, l'amour de la patrie & celui de la gloire, le czar prononça ce diſcours, qui mérite de paſſer à la dernière poſtérité.

« Mes frères, eſt-il quelqu'un de vous qui eût penſé
» il y a vingt ans, qu'il combattrait avec moi ſur la mer
» Baltique, dans des vaiſſeaux conſtruits par vous-mê-
» mes, & que nous ſerions établis dans ces contrées,
» conquiſes par nos fatigues & par notre courage ? ....
» On place l'ancien ſiége des ſciences dans la Grèce; el-
» les s'établirent enſuite dans l'Italie, d'où elles ſe ré-
» pandirent dans toutes les parties de l'Europe; c'eſt à
» préſent notre tour, ſi vous voulez ſeconder mes deſ-
» ſeins, en joignant l'étude à l'obéiſſance. Les arts cir-
» culent dans le monde, comme le ſang dans le corps
» humain; & peut-être ils établiront leur empire parmi
» nous pour retourner dans la Grèce leur ancienne pa-
» trie. J'oſe eſpérer que nous ferons un jour rougir les
» nations les plus civiliſées, par nos travaux & par notre
» ſolide gloire. »

C'eſt-là le précis véritable de ce diſcours digne d'un fondateur. Il a été énervé dans toutes les traductions: mais le plus grand mérite de cette harangue éloquente eſt d'avoir été prononcée par un monarque victorieux, fondateur & legiſlateur de ſon empire.

Les vieux boyards écoutèrent cette harangue avec plus de regret pour leur anciens uſages, que d'admiration pour la gloire de leur maître; mais les jeunes en furent touchés juſqu'aux larmes.

Ces tems furent encor ſignalés par l'arrivée des ambaſſadeurs Ruſſes, qui revinrent de Conſtantinople le 15 Décembre 1714, portant la confirmation de la paix avec les Turcs. Un ambaſſadeur de Perſe était arrivé quelque tems auparavant de la part de *Cha-Uſſin*, il avait amené au czar un éléphant & cinq lions. Il reçut en même tems une ambaſſade du kan des Usbecks, *Méhémet Bahadir*, qui lui demandait ſa protection contre d'autres Tartares.

Du fond de l'Asie & de l'Europe tout rendait hommage à sa gloire.

La régence de Stockholm desespérée de l'état déplorable de ses affaires & de l'absence de son roi qui abandonnait le soin de ses états, avait pris enfin la résolution de ne le plus consulter; & immédiatement après la victoire navale du czar, elle avait demandé un passe-port au vainqueur pour un officier chargé de propositions de paix. Le passe-port fut envoyé; mais dans ce tems-là même la princesse *Ulrique Eléonore*, sœur de *Charles douze* reçut la nouvelle que le roi son frère se disposait enfin à quitter la Turquie, & à revenir se défendre. On n'osa pas alors envoyer au czar le négociateur qu'on avait nommé en secret: on supporta la mauvaise fortune, & l'on attendit que *Charles XII.* se présentât pour la réparer.

En effet *Charles* après cinq années & quelques mois de séjour en Turquie, en partit sur la fin d'Octobre 1714. On sait qu'il mit dans son voyage la même singularité qui caractérisait toutes ses actions. Il arriva à Stralsund le 22 Novembre 1714. Dès qu'il y fut, le baron de *Görtz* se rendit auprès de lui; il avait été l'instrument d'une partie de ses malheurs; mais ils se justifia avec tant d'adresse, & lui fit concevoir de si hautes espérances, qu'il gagna sa confiance, comme il avait gagné celle de tous les ministres & de tous les princes avec lesquels il avait négocié; il lui fit espérer qu'il détacherait les alliés du czar, & qu'alors on pourrait faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment *Görtz* eut sur l'esprit de *Charles* beaucoup plus d'empire que n'en avait jamais eu le comte *Piper*.

La première chose que fit *Charles* en arrivant à Stralsund fut de demander de l'argent aux bourgeois de Stockholm. Le peu qu'ils avaient fut livré; on ne savait rien refuser à un prince qui ne demandait que pour donner, qui vivait aussi durement que les simples soldats, & qui exposait comme eux sa vie. Ses malheurs,

ſa captivité, ſon retour touchaient ſes ſujets & les étrangers; on ne pouvait s'empêcher de le blâmer, ni de l'admirer, ni de le plaindre, ni de le ſecourir. Sa gloire était d'un genre tout oppoſé à celle de PIERRE; elle ne conſiſtait ni dans l'établiſſement des arts, ni dans la légiſlation, ni dans la politique, ni dans le commerce; elle ne s'étendait pas au-delà de ſa perſonne; ſon mérite était une valeur au deſſus du courage ordinaire; il défendait ſes états avec une grandeur d'ame égale à cette valeur intrépide; & c'en était aſſez pour que les nations fuſſent frappées de reſpect pour lui. Il avait plus de partiſans que d'alliés.



CHAPITRE SIXIEME.

ÉTAT DE L'EUROPE AU RETOUR DE CHARLES XII.

Siége de Stralsund, &c.

Année, 1715.

Lorsque *Charles XII.* revint enfin dans ses états à la fin de 1714 il trouva l'Europe chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laissée. La reine *Anne* d'Angleterre était morte, après avoir fait la paix avec la France. *Louis XIV.* assurait l'Espagne à son petit-fils, & forçait l'empereur d'Allemagne *Charles VI.* & les Hollandais à souscrire à une paix nécessaire; ainsi toutes les affaires de l'Europe prenaient une face nouvelle.

Celles du Nord étaient encor plus changées; Pierre en était devenu l'arbitre. L'électeur de Hanovre appellé au royaume d'Angleterre, voulait agrandir ses terres d'Allemagne aux dépens de la Suède, qui n'avait acquis des domaines allemands, que par les conquêtes du grand *Gustave*. Le roi de Dannemarck prétendait reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suède, qui avait autrefois appartenu aux Danois. Le roi de Prusse héritier des ducs de Poméranie prétendait rentrer au moins dans une partie de cette province. D'un autre côté la maison de *Holstein* opprimée par le roi de Dannemarck, & le duc de Meklembourg en guerre presqu'ouverte avec ses sujets, imploraient la protection de Pierre Premier. Le roi de Pologne électeur de Saxe desirait qu'on annexât la Courlande à la Pologne; ainsi de l'Elbe jusqu'à la mer Baltique, Pierre était l'appui de

tous les princes, comme *Charles* en avait été la terreur.

On négocia beaucoup depuis le retour de *Charles*, & on n'avança rien. Il crut qu'il pourrait avoir aſſez de vaiſſeaux de guerre & d'armateurs pour ne point craindre la nouvelle puiſſance maritime du czar. A l'égard de la guerre de terre, il comptait ſur ſon courage; & *Gôrtz* devenu tout-d'un-coup ſon premier miniſtre, lui perſuada qu'il pourrait ſubvenir aux frais avec une monnoie de cuivre qu'on fit valoir quatre-vingt-ſeize fois autant que ſa valeur naturelle, ce qui eſt un prodige dans l'hiſtoire des gouvernemens. Mais dès le mois d'Avril 1715 les vaiſſeaux de PIERRE prirent les premiers armateurs Suédois qui ſe mirent en mer; & une armée Ruſſe marcha en Poméranie.

Les Pruſſiens, les Danois & les Saxons ſe joignirent devant Stralſund. *Charles XII.* vit qu'il n'était revenu de ſa priſon de Démirtash & de Démotica vers la mer Noire, que pour être aſſiégé ſur le rivage de la mer Baltique.

On a déjà vu dans ſon hiſtoire avec quelle valeur fière & tranquille il brava dans Stralſund tous ſes ennemis réunis. On n'y ajoutera ici qu'une petite particularité qui marque bien ſon caractère. Preſque tous ſes principaux officiers ayant été tués ou bleſſés dans le ſiége, le colonel baron de *Reichel*, après un long combat, accablé de veilles & de fatigues, s'étant jeté ſur un banc pour prendre une heure de repos, fut appellé pour monter la garde ſur le rempart; il s'y traîna en maudiſſant l'opiniâtreté du roi, & tant de fatigues ſi intolerables & ſi inutiles; le roi qui l'entendit, courut à lui, & ſe dépouillant de ſon manteau qu'il étendit devant lui; « Vous n'en pouvez plus, lui dit-il, mon cher *Reichel*; „ j'ai dormi une heure, je ſuis frais, je vais monter la „ garde pour vous; dormez, je vous éveillerai quand il „ en ſera tems. » Après ces mots il l'enveloppa malgré lui, le laiſſa dormir, & alla monter la garde.

Ce fut pendant ce ſiége de Stralſund, que le nouveau

roi d'Angleterre électeur de Hanovre acheta du roi de Dannemarck la province de Brême & de Verden, avec la ville de Stade, que les Danois avaient prises sur *Charles XII.* Il en coûta au roi *George* huit cent mille écus d'Allemagne. On trafiquait ainsi les états de *Charles*, tandis qu'il défendait Stralsund pied-à-pied. Enfin cette ville n'étant plus qu'un monceau de ruines, ses officiers le forcèrent d'en sortir. Quand il fut en sureté, son général *Duker* rendit ces ruines au roi de Prusse.

Quelque tems après *Duker* s'étant présenté devant *Charles XII.* ce prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ses ennemis. « J'aimais trop votre gloire, „ lui répondit *Duker*, pour vous faire l'affront de tenir „ dans une ville dont votre majesté était sortie. „ Au reste, cette place ne demeura que jusqu'en 1721 aux Prussiens, qui la rendirent à la paix du Nord.

Pendant ce siége de Stralsund, *Charles* reçut encor une mortification, qui eût été plus douloureuse, si son cœur avait été sensible à l'amitié autant qu'il l'était à la gloire. Son premier ministre, le comte *Piper*, homme célèbre dans l'Europe, toujours fidèle à son prince (quoi qu'en aient dit tant d'auteurs indiscrets, sur la foi d'un seul mal-informé; *Piper*, dis-je, était sa victime depuis la bataille de Pultava. Comme il n'y avait point de cartel entre les Russes & les Suédois, il était resté prisonnier à Moscou; & quoiqu'il n'eût point été envoyé en Sibérie comme tant d'autres, son état était à plaindre. Les finances du czar n'étaient point alors administrées aussi fidélement qu'elles devaient l'être, & tous ses nouveaux établissemens exigeaient des dépenses auxquelles il avait peine à suffire. Il devait une somme d'argent assez considérable aux Hollandais, au sujet de deux de leurs vaisseaux marchands brûlés sur les côtes de la Finlande. Le czar prétendit que c'était aux Suédois à payer cette somme, & voulut engager le comte *Piper* à se charger de cette

dette ; on le fit venir de Mofcou à Péterfbourg ; on lui offrit fa liberté en cas qu'il pût tirer fur la Suède environ foixante mille écus en lettres de change. On dit qu'il tira en effet cette fomme fur fa femme à Stockholm ; qu'elle ne fut en état, ni peut-être en volonté de donner ; que le roi de Suède ne fit aucun mouvement pour la payer. Quoi qu'il en foit, le comte *Piper* fut enfermé dans la forterefle de Shluffelbourg, où il mourut l'année d'après à l'âge de 70 ans. On rendit fon corps au roi de Suède, qui lui fit faire des obsèques magnifiques ; triftes & vains dédommagemens de tant de malheurs & d'une fin fi déplorable.

Pierre était fatisfait d'avoir la Livonie, l'Eftonie, la Carélie, l'Ingrie, qu'il regardait comme des provinces de fes états, & d'y avoir encor ajouté prefque toute la Finlande, qui fervait de gage en cas qu'on pût parvenir à la paix. Il avait marié une fille de fon frère avec le duc de Meklembourg, *Charles Léopold*, au mois d'Avril de la même année ; de forte que tous les princes du Nord étaient fes alliés ou fes créatures. Il contenait en Pologne les ennemis du roi *Augufte* : une de fes armées d'environ 18000 hommes y diffipait fans effort toutes ces confédérations fi fouvent renaiffantes dans cette patrie de la liberté & de l'anarchie. Les Turcs fidèles enfin aux traités, laiffaient à fa puiffance & à fes deffeins toute leur étendue.

Dans cet état floriffant prefque tous les jours étaient marqués par de nouveaux établiffemens, pour la marine, pour les troupes, le commerce, les loix ; il compofa lui-même un code militaire pour l'infanterie.

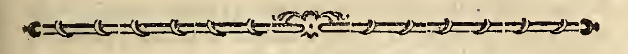
Il fondait une académie de marine à Péterfbourg. *Lange* chargé des intérêts du commerce, partait pour la Chine par la Sibérie. Des ingénieurs levaient des cartes dans tout l'empire ; on bâtiffait la maifon de plaifance de Pétershof ; & dans le même tems on élevait des forts fur l'Irtish ; on arrêtait les brigandages des peuples de la

Boukarie; & d'un autre côté les Tartares de Kouban étaient réprimés.

Il ſemblait que ce fût le comble de la proſpérité que dans la même année il lui naquît un fils de ſa femme *Catherine*, & un héritier de ſes états dans un fils du prince *Alexis*. Mais l'enfant que lui donna la czarine fut bientôt enlevé par la mort; & nous verrons que le ſort d'*Alexis* fut trop funeſte pour que la naiſſance d'un fils de ce prince pût être regardée comme un bonheur.

Les couches de la czarine interrompirent les voyages qu'elle faiſait continuellement avec ſon époux ſur terre & ſur mer; & dès qu'elle fut relevée, elle l'accompagna dans des courſes nouvelles.





CHAPITRE SEPTIEME.

PRISE DE VISMAR.

Nouveaux voyages du czar.

ANNÉE 1716.

VISMAR était alors affiégé par tous les alliés du czar. Cette ville qui devait naturellement appartenir au duc de Meklembourg eft fituée fur la mer Baltique, à fept lieues de Lubeck ; & pourrait lui difputer fon grand commerce : elle était autrefois une des plus confidérables villes Anféatiques, & les ducs de Meklembourg y exerçaient le droit de protection, beaucoup plus que celui de la fouveraineté. C'était encor un de ces domaines d'Allemagne qui étaient demeurés aux Suédois par la paix de Veftphalie. Il fallut enfin fe rendre comme Stralfund ; les alliés du czar fe hâtèrent de s'en rendre maîtres avant que fes troupes fuffent arrivées ; mais PIERRE étant venu lui-même devant la place après la capitulation qui avait été faite fans lui, fit la garnifon prifonnière de guerre. Il fut indigné que fes alliés laiffaffent au roi de Dannemarck une ville qui devait appartenir au prince auquel il avait donné fa nièce ; & ce refroidiffement dont le miniftre *Gôrtz* profita bientôt, fut la première fource de la paix qu'il projeta de faire entre le czar & *Charles XII.*

Gôrtz dès ce moment fit entendre au czar que la Suède était affez abaiffée, qu'il ne fallait pas trop élever le Dannemarck & la Pruffe. Le czar entrait dans fes vues ; il n'avait jamais fait la guerre qu'en politique, au lieu que *Charles XII.* ne l'avait faite qu'en guerrier. Dès-lors il n'agit plus que mollement contre la Suède ; & *Charles XII.*

malheureux par-tout en Allemagne, résolut, par un de ces coups désespérés que le succès seul peut justifier, d'aller porter la guerre en Norwége.

Le czar cependant voulut faire en Europe un second voyage. Il avait fait le premier en homme qui s'était voulu instruire des arts; il fit le second en prince, qui cherchait à pénétrer le secret de toutes les cours. Il mena sa femme à Copenhague, à Lubeck, à Schverin, à Neustadt; il vit le roi de Prusse dans la petite ville d'Aversberg; de là ils passèrent à Hambourg, à cette ville d'Altena que les Suédois avaient brûlée, & qu'on rebâtissait. Descendant l'Elbe jusqu'à Stade, ils passèrent par Brême où le magistrat donna un feu d'artifice, & une illumination dont le dessin formait en cent endroit ces mots: *Notre libérateur vient nous voir.* Enfin il revit Amsterdam, & cette petite chaumière de Sardam, où il avait appris l'art de la construction des vaisseaux, il y avait environ dix-huit années: il trouva cette chaumiere changée en une maison agréable & commode, qui subsiste encor, & qu'on nomme la *maison du prince.*

On peut juger avec quel idolatrie il fut reçu par un peuple de commerçans & de gens de mer, dont il avait été le compagnon; ils croyaient voir dans le vainqueur de Pultava, leur élève, qui avait fondé chez lui le commerce & la marine; & qui avait appris chez eux à gagner des batailles navales; ils le regardaient comme un de leurs concitoyens devenu empereur.

Il paraît dans la vie, dans les voyages, dans les actions de PIERRE LE GRAND, comme dans celles de *Charles douze* que tout est éloigné de nos mœurs, peut-être un peu trop efféminées; & c'est par cela même que l'histoire de ces deux hommes célèbres excite tant notre curiosité.

L'épouse du czar était demeurée à Schverin malade, fort avancée dans sa nouvelle grossesse; cependant, dès qu'elle put se mettre en route, elle voulut aller trouver le czar en Hollande; les douleurs la surprirent à Vesel,

où elle accoucha d'un prince le 14 Janvier 1717, qui ne vécut qu'un jour. Il n'eſt pas dans nos uſages qu'une femme malade voyage immédiatement après ſes couches : la czarine au bout de dix jours arriva dans Amſterdam ; elle voulut voir cette chaumière de Sardam, dans laquelle le czar avait travaillé de ſes mains. Tous deux allèrent ſans appareil, ſans ſuite, avec deux domeſtiques, dîner chez un riche charpentier de vaiſſeaux nommé *Kalf*, qui avait le premier commercé à Péterſbourg. Le fils revenait de France où PIERRE voulait aller. La czarine & lui écoutèrent avec plaiſir l'aventure de ce jeune homme, que je ne rapporterais pas, ſi elle ne faiſait connaître des mœurs entiérement oppoſées aux nôtres.

Ce fils du charpentier *Kalf* avait été envoyé à Paris par ſon père, pour y apprendre le français ; & ſon père avait voulut qu'il y vécut honorablement. Il ordonna que le jeune homme quittât l'habit plus que ſimple, que tous les citoyens de Sardam portent, & qu'il fît à Paris une dépenſe plus convenable à ſa fortune qu'à ſon éducation ; connaiſſant aſſez ſon fils pour croire que ce changement ne corromprait pas ſa frugalité & la bonté de ſon caractère.

Kalf ſignifie *veau* dans toutes les langues du Nord ; le voyageur prit à Paris le nom de *du Veau* ; il vécut avec quelque magnificence ; il fit des liaiſons. Rien n'eſt plus commun à Paris que de prodiguer les titres de marquis & de comte, à ceux qui n'ont pas même une terre ſeigneuriale, & qui ſont à peine gentilshommes. Ce ridicule a toujours été toléré par le gouvernement, afin que les rangs étant plus confondus, & la nobleſſe plus abaiſſée, on fût déſormais à l'abri des guerres civiles, autrefois ſi fréquentes. Le titre de haut & puiſſant ſeigneur a été pris par des annoblis, par des roturiers qui avaient acheté chérement des offices. Enfin les noms de marquis, de comte, ſans marquiſat & ſans comté, comme de chevaliers ſans ordre, & d'abbé ſans abbaye. ſont ſans aucune conſéquence dans la nation.

Les amis & les domestiques de *Kalf* l'appellèrent toujours le comte *du Veau*; il soupa chez les princesses, & joua chez la duchesse de *Berri* : peu d'étrangers furent plus fêtés. Un des jeunes marquis, qui avait été de tous ses plaisirs, lui promit de l'aller voir à Sardam, & tint parole. Arrivé dans ce village, il fit demander la maison du comte de *Kalf*. Il trouva un attelier de constructeur de vaisseaux, & le jeune *Kalf* habillé en matelot Hollandais, la hache à la main, conduisant les ouvrages de son père. *Kalf* reçut son hôte avec toute la simplicité antique, qu'il avait reprise, & dont il ne s'écarta jamais. Un lecteur sage peut pardonner cette petite digression, qui n'est que la condamnation des vanités & l'éloge des mœurs.

Le czar resta trois mois en Hollande. Il se passa pendant son séjour des choses plus sérieuses que l'aventure de *Kalf*. La Haye depuis la paix de Nimègue, de Risvick & d'Utrecht avait conservé la réputation d'être le centre des négociations de l'Europe : cette petite ville, ou plutôt ce village, le plus agréable du Nord, était principalement habité par des ministres de toutes les cours, & par des voyageurs qui venaient s'instruire à cette école. On jetait alors les fondemens d'une grande révolution dans l'Europe. Le czar informé des commencemens de ces orages, prolongea son séjour dans les Pays-Bas, pour être plus à portée de voir ce qui se tramait à la fois au Midi & au Nord, & pour se préparer au parti qu'il devait prendre.



CHAPITRE

CHAPITRE HUITIEME.

SUITE DES VOYAGES DE PIERRE LE GRAND.

Conspiration de Gôrtz. *Reception de* PIERRE *en France.*

ANNÉE 1717.

IL voyait combien ses alliés étaient jaloux de sa puissance, & qu'on a souvent plus de peine avec ses amis qu'avec ses ennemis.

Le Meklembourg était un des principaux sujets de ces divisions, presque toujours inévitables entre des princes voisins, qui partagent des conquêtes. PIERRE n'avait point voulu que les Danois prissent Vismar pour eux, encor moins qu'ils démolissent les fortifications; cependant ils avaient fait l'un & l'autre.

Le duc de Meklembourg, mari de sa nièce, & qu'il traitait comme son gendre, était ouvertement protégé par lui contre la noblesse du pays; & le roi d'Angleterre protégeait la noblesse. Enfin il commençait à être très-mécontent du roi de Pologne, ou plutôt de son premier ministre le comte *Flemming*, qui voulait secouer le joug de la dépendance, imposé par les bienfaits & par la force.

Les cours d'Angleterre, de Pologne, de Dannemarck, de Holstein, de Meklembourg, de Brandebourg, étaient agitées d'intrigues & de cabales.

A la fin de 1716, & au commencement de 1717 *Gôrtz*, qui, comme le disent les mémoires de *Bassevitz*, las de n'avoir que le titre de conseiller de Holstein, & de n'être qu'un plénipotentiaire secret de *Charles XII.* avait fait naître la plupart de ces intrigues, résolut

d'en profiter pour ébranler l'Europe. Son dessein était de rapprocher *Charles XII.* du czar, non-seulement de finir leur guerre, mais de les unir, de remettre *Stanislas* sur le trône de Pologne, & d'ôter au roi d'Angleterre *George premier* Brême & Verden, & même le trône d'Angleterre, afin de le mettre hors d'état de s'approprier les dépouilles de *Charles.*

Il se trouvait dans le même tems un ministre de son caractère, dont le projet était de bouleverser l'Angleterre & la France : c'était le cardinal *Albéroni*, plus maître alors en Espagne que *Gôrtz* ne l'était en Suède ; homme aussi audacieux & aussi entreprenant que lui ; mais beaucoup plus puissant, parce qu'il était à la tête d'un royaume plus riche, & qu'il ne payait pas ses créatures en monnoies de cuivre.

Gôrtz des bords de la mer Baltique se lia bientôt avec la cour de Madrid. *Albéroni* & lui furent également d'intelligence avec tous les Anglais errans qui tenaient pour la maison *Stuard*. *Gôrtz* courut dans tous les états où il pouvait trouver des ennemis du roi *George*, en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Lorraine, & enfin à Paris sur la fin de l'année 1716. Le cardinal *Albéroni* commença par lui envoyer dans Paris même un million de livres de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres ; c'était l'expression d'*Albéroni.*

Gôrtz voulait que *Charles* cédât beaucoup à PIERRE pour reprendre tout le reste sur ses ennemis, & qu'il pût en liberté faire une descente en Ecosse, tandis que les partisans des *Stuards* se déclareraient efficacement en Angleterre, après s'être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vues, il était nécessaire d'ôter au roi régnant d'Angleterre son plus grand appui, & cet appui était le régent de France. Il était extraordinaire qu'on vît la France unie avec un roi d'Angleterre, contre le petit-fils de *Louis XIV.* que cette même France avait mis sur le trône d'Espagne au prix de ses trésors & de son

ſang, malgré tant d'ennemis conjurés ; mais tout était ſorti alors de ſa route naturelle, & les intérêts du régent n'étaient pas les intérêts du royaume. *Albéroni* ménagea dès-lors une conſpiration en France, contre ce même régent. Les fondemens de toute cette vaſte entrepriſe furent jetés preſque auſſi-tôt que le plan en eut été formé. *Gôrtz* fut le premier dans ce ſecret, & devait alors aller déguiſé en Italie pour s'aboucher avec le prétendant auprès de Rome, & de là revoler à la Haye, y voir le czar, & terminer tout auprès du roi de Suède.

Celui qui écrit cette hiſtoire eſt ſi inſtruit de ce qu'il avance, que *Gôrtz* lui propoſa de l'accompagner dans ſes voyages, & que tout jeune qu'il était alors, il fut un des premiers témoins d'un grande partie de ces intrigues.

Gôrtz était revenu en Hollande à la fin de 1716 muni des lettres-de-change d'*Albéroni*, & du plein-pouvoir de *Charles*. Il eſt très-certain que le parti du prétendant devait éclater, tandis que *Charles* deſcendrait de la Norwége dans le nord d'Ecoſſe. Ce prince qui n'avait pu conſerver ſes états dans le continent allait envahir & bouleverſer ceux d'un autre, & de la priſon de Démirtash en Turquie, & des cendres de Stralſund, on eût pu le voir couronner le fils de *Jacques ſecond* à Londres, comme il avait couronné *Staniſlas* à Varſovie.

Le czar qui ſavait une partie des entrepriſes de *Gôrtz*, en attendait le développement ſans entrer dans aucun de ſes plans, & ſans les connaître tous ; il aimait le grand & l'extraordinaire, autant que *Charles XII. Gôrtz* & *Albéroni* ; mais il l'aimait en fondateur d'un état, en légiſlateur, en vrai politique ; & peut-être *Albéroni*, *Gôrtz* & *Charles* même étaient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentaient de grandes aventures, que des hommes profonds qui priſſent des meſures juſtes : peut-être après tout leurs mauvais ſuccès les ont-ils fait accuſer de témérité.

Quand *Gôrtz* fut à la Haye, le czar ne le vit point;

il aurait donné trop d'ombrage aux États Généraux, ſes amis, attachés au roi d'Angleterre. Ses miniſtres ne virent *Gôrtz* qu'en ſecret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d'écouter tout & de donner des eſpérances, ſans prendre aucun engagement & ſans le compromettre. Cependant les clairvoyans s'appercevaient bien à ſon inaction, pendant qu'il eût pu deſcendre en Scanie avec ſa flotte & celle de Dannemarck, à ſon refroidiſſement envers ſes alliés, aux plaintes qui échappaient à leurs cours, & enfin à ſon voyage même, qu'il y avait dans les affaires un grand changement qui ne tarderait pas à éclater.

Au mois de Janvier 1717, un paquebot Suédois, qui portait des lettres en Hollande, ayant été forcé par la tempête de relâcher en Norwége, les lettres furent priſes. On trouva dans celles de *Gôrtz* & de quelques miniſtres, de quoi ouvrir les yeux ſur la révolution qui ſe tramait. La cour de Dannemarck communiqua les lettres à celle d'Angleterre. Auſſi-tôt on fait arrêter à Londres le miniſtre Suédois *Gyllembourg*; on ſaiſit ſes papiers, & on y trouve une partie de ſa correſpondance avec les *Jacobites*.

Le roi *George* écrit incontinent en Hollande; il requiert que ſuivant les traités qui lient l'Angleterre & les Etats Généraux à leur ſureté commune, le baron de *Gôrtz* ſoit arrêté. Ce miniſtre qui ſe faiſait par-tout des créatures, fut averti de l'ordre; il part incontinent; il était déjà dans Arnheim ſur les frontières, lorſque, les officiers & les gardes qui couraient après lui, ayant fait une diligence peu commune en ce pays-là, il fut pris, ſes papiers ſaiſis, ſa perſonne traitée durement, le ſecretaire *Stank*, celui-là même qui avait contrefait le ſeing du duc de Holſtein, dans l'affaire de Tonninge, plus maltraité encore. Enfin le comte de *Gyllembourg* envoyé de Suède en Angleterre, & le baron de *Gôrtz* avec des lettres de miniſtre plénipotentiaire de *Charles XII.* fu-

rent interrogés, l'un à Londres, l'autre à Arnheim, comme des criminels. Tous les miniſtres des ſouverains crièrent à la violation du droit des gens.

Ce droit qui eſt plus ſouvent réclamé que bien connu, & dont jamais l'étendue & les limites n'ont été fixées, a reçu dans tous les tems bien des atteintes. On a chaſſé pluſieurs miniſtres des cours où ils réſidaient ; on a plus d'une fois arrêté leurs perſonnes, mais jamais encor on n'avait interrogé des miniſtres étrangers comme des ſujets du pays. La cour de Londres & les états paſsèrent pardeſſus toutes les règles, à la vue du péril qui menaçait la maiſon de *Hanovre* : mais enfin ce danger étant découvert, ceſſait d'être danger, du moins dans la conjoncture préſente.

Il faut que l'hiſtorien *Norberg* ait été bien mal informé, qu'il ait bien mal connu les hommes & les affaires, ou qu'il ait été bien aveuglé par la partialité, ou du moins bien gêné par ſa cour, pour eſſayer de faire entendre que le roi de Suède n'était pas entré très-avant dans le complot.

L'affront fait à ſes miniſtres, affermit en lui la réſolution de tout tenter pour détrôner le roi d'Angleterre. Cependant il fallut qu'une fois en ſa vie il usât de diſſimulation, qu'il déſavouât ſes miniſtres auprès du régent de France qui lui donnait un ſubſide, & auprès des Etats Généraux qu'il voulait ménager : il fit moins de ſatisfaction au roi *George*. *Gôrtz* & *Gyllembourg* ſes miniſtres furent retenus près de ſix mois, & ce long outrage confirma en lui tous ſes deſſeins de vengeance.

PIERRE, au milieu de tant d'alarmes & de tant de jalouſies, ne ſe commettant en rien, attendant tout du tems, & ayant mis un aſſez bon ordre dans ſes vaſtes états, pour n'avoir rien à craindre du dedans ni du dehors, réſolut enfin d'aller en France : il n'entendait pas la langue du pays, & par-là perdait le plus grand fruit de ſon voyage ; mais il penſait qu'il y avait beaucoup à voir, & il voulut apprendre de près, en quels termes était le ré-

gent de France avec l'Angleterre, & si ce prince était affermi.

PIERRE LE GRAND fut reçu en France comme il devait l'être. On envoya d'abord le maréchal de *Tessé* avec un grand nombre de seigneurs, un escadron des gardes, & les carrosses du roi à sa rencontre. Il avait fait, selon sa coutume, une si grande diligence, qu'il était déjà à Gournay lorsque les équipages arrivèrent à Elbeuf. On lui donna sur la route toutes les fêtes qu'il voulut bien recevoir. On le reçut d'abord au louvre, où le grand appartement était préparé pour lui, & d'autres pour toute sa suite, pour les princes *Kourakin* & *Dolgorouki*, pour le vice-chancelier, baron *Shaffirof*, pour l'ambassadeur *Tolstoy*, le même qui avait essuyé tant de violations du droit des gens en Turquie. Toute cette cour devait être magnifiquement logée & servie; mais PIERRE étant venu pour voir ce qui pouvait lui être utile, & non pour essuyer de vaines cérémonies qui gênaient sa simplicité, & qui consumaient un tems précieux, alla se loger le soir même à l'autre bout de la ville, au palais ou hôtel de *Lesdiguières*, appartenant au maréchal de *Villeroi*, où il fut traité & défrayé comme au louvre. Le lendemain le régent de France vint le saluer à cet hôtel: le surlendemain on lui amena le roi encore enfant, conduit par le maréchal de *Villeroi*, son gouverneur, de qui le père avait été gouverneur de *Louis XIV*. On épargna adroitement au czar la gêne de rendre la visite immédiatement après l'avoir reçue; il y eut deux jours d'intervalle; il reçut les respects du corps de ville, & alla le soir voir le roi: la maison du roi était sous les armes; on mena ce jeune prince jusqu'au carrosse du czar. PIERRE étonné & inquiété de la foule qui se pressait autour de ce monarque enfant, le prit & le porta quelque tems dans ses bras.

Des ministres plus raffinés que judicieux, ont écrit que le maréchal de *Villeroi* voulant faire prendre au roi de France la main & le pas, l'empereur de Russie se servit

de ce ſtratagême pour déranger ce cérémonial par un air d'affection & de ſenſibilité : c'eſt une idée abſolument fauſſe : la politeſſe françaiſe, & ce qu'on devait à PIERRE LE GRAND, ne permettait pas qu'on changeât en dégoût les honneurs qu'on lui rendait. Le cérémonial conſiſtait à faire pour un grand monarque & pour un grand homme, tout ce qu'il eût deſiré lui-même, s'il avait fait attention à ces détails. Il s'en faut beaucoup que les voyages des empereurs *Charles IV. Sigiſmond* & *Charles V.* en France, aient eu une célébrité comparable à celle du ſéjour qu'y fit PIERRE LE GRAND : ces empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, & n'y parurent pas dans un tems où les arts perfectionnés puſſent faire de leur voyage une époque mémorable : mais quand PIERRE LE GRAND, alla dîner chez le duc d'*Antin*, dans le palais de Petitbourg, à trois lieues de Paris, & qu'à la fin du repas, il vit ſon portrait qu'on venait de peindre, placé tout-d'un-coup dans la ſalle ; il ſentit que les Français ſavaient mieux qu'aucun peuple du monde, recevoir un hôte ſi digne.

Il fut encore plus ſurpris, lorſqu'allant voir frapper des médailles dans cette longue galerie du louvre, où tous les artiſtes du roi ſont honorablement logés, une médaille qu'on frappait étant tombée, & le czar s'empreſſant de la ramaſſer, il ſe vit gravé ſur cette médaille, avec une renommée ſur le revers poſant un pied ſur le globe, & ces mots de *Virgile*, ſi convenables à PIERRE LE GRAND, *vires acquirit eundo :* alluſion également fine & noble, & également convenable à ſes voyages & à ſa gloire ; on lui préſenta de ces médailles d'or, à lui & à tous ceux qui l'accompagnaient. Allait-il chez les artiſtes ? on mettait à ſes pieds tous les chefs-d'œuvres, & on le ſuppliait de daigner les recevoir. Allait-il voir les hautes-liſſes des *Gobelins*, les tapis de la Savonnerie, les atteliers des ſculpteurs, des peintres, des orfèvres du roi, des fabricateurs d'inſtrumens de mathématique ? tout ce

qui semblait mériter son approbation, lui était offert de la part du roi.

PIERRE était mathématicien, artiste, géomètre. Il alla à l'académie des sciences, qui se para pour lui de tout ce qu'elle avait de plus rare; mais il n'y eut rien d'aussi rare que lui-même; il corrigea de sa main plusieurs fautes de géographie dans les cartes qu'on avait de ses états, & sur-tout dans celle de la mer Caspienne. Enfin il daigna être un des membres de cette académie, & entretint depuis une correspondance suivie d'expériences & de découvertes, avec ceux dont il voulait bien être le simple confrère. Il faut remonter aux *Pythagore*, & aux *Anacarsis*, pour trouver de tels voyageurs, & ils n'avaient pas quitté un empire pour s'instruire.

On ne peut s'empêcher de remettre ici sous les yeux du lecteur, ce transport dont il fut saisi, en voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu*; peu frappé de la beauté de ce chef-d'œuvre de sculpture, il ne le fut que de l'image d'un ministre qui s'était rendu célèbre dans l'Europe en l'agitant, & qui avait rendu à la France sa gloire perdue après la mort de *Henri IV.* On sait qu'il embrassa sa statue, & qu'il s'écria, *Grand homme, je t'aurais donné la moitié de mes états, pour apprendre de toi à gouverner l'autre.* Enfin, avant de partir, il voulut voir cette célèbre madame de *Maintenon*, qu'il savait être veuve en effet de *Louis XIV.* & qui touchait à sa fin. Cette espèce de conformité entre le mariage de *Louis XIV.* & le sien, excitait vivement sa curiosité: mais il y avait entre le roi de France & lui cette différence, qu'il avait épousé publiquement une héroïne, & que *Louis XIV.* n'avait eu en secret qu'une femme aimable. La czarine n'était pas de ce voyage: il avait trop craint les embarras du cérémonial, & la curiosité d'une cour peu faite pour sentir le mérite d'une femme, qui, des bords du Pruth à ceux de Finlande, avait affronté la mort à côté de son époux, sur mer & sur terre.

CHAPITRE NEUVIEME.

RETOUR DU CZAR DANS SES ÉTATS.

Sa politique, ſes occupations.

ANNÉE. 1717.

LA démarche que la ſorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mauſolée du cardinal de *Richelieu*, mérite d'être traitée à part.

Quelques docteurs de ſorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l'égliſe grecque avec l'égliſe latine. Ceux qui connaiſſent l'antiquité, ſavent aſſez que le chriſtianiſme eſt venu en Occident par les Grecs d'Aſie; que c'eſt en Orient qu'il eſt né; que les premiers pères, les premiers conciles, les premières liturgies, les premiers rites, tout eſt de l'Orient; qu'il n'y a pas même un ſeul terme de dignité & d'office qui ne ſoit grec, & qui n'atteſte encor aujourd'hui la ſource dont tout nous eſt venu. L'empire Romain ayant été diviſé, il était impoſſible qu'il n'y eût tôt ou tard deux religions, comme deux empires, & qu'on ne vît entre les chrétiens d'Orient & d'Occident, le même ſchiſme qu'entre les Oſmanlis & les Perſans.

C'eſt ce ſchiſme que quelques docteurs de l'univerſité de Paris crurent éteindre tout-d'un-coup, en donnant un mémoire à PIERRE LE GRAND. Le pape *Léon IX.* & ſes ſucceſſeurs n'avaient pu en venir à bout avec des légats, des conciles & même de l'argent. Ces docteurs auraient dû ſavoir que PIERRE LE GRAND, qui

gouvernait ſon égliſe, n'était pas homme à reconnaître le pape ; en vain ils parlèrent dans leur mémoire, des libertés de l'égliſe gallicane, dont le czar ne ſe ſouciait guère ; en vain ils dirent que les papes doivent être ſoumis aux conciles, & que le jugement d'un pape n'eſt point une règle de foi ; ils ne réuſſirent qu'à déplaire beaucoup à la cour de Rome par leur écrit, ſans plaire à l'empereur de Ruſſie ni à l'égliſe ruſſe.

Il y avait dans ce plan de réunion, des objets de politique qu'ils n'entendaient pas, & des points de controverſe qu'ils diſaient entendre, & que chaque partie explique comme il lui plaît. Il s'agiſſait du St. Eſprit qui procède du Père & du Fils, ſelon les Latins, & qui procède aujourd'hui du Père par le Fils, ſelon les Grecs, après n'avoir long-tems procédé que du Père : ils citaient *St. Epiphane*, qui dit *que le St. Eſprit n'eſt pas frère du Fils, ni petit-fils du Père.*

Mais le czar, en partant de Paris, avait d'autres affairer qu'à vérifier des paſſages de *St. Epiphane.* Il reçut avec bonté le mémoire des docteurs. Ils écrivirent à quelques évêques Ruſſes, qui firent une réponſe polie ; mais le plus grand nombre fut indigné de la propoſition.

Ce fut pour diſſiper les craintes de cette réunion, qu'il inſtitua quelque tems après la fête comique du conclave, lorſqu'il eut chaſſé les jéſuites de ſes états en 1718.

Il y avait à ſa cour un vieux fou nommé *Sotof*, qui lui avait appris à écrire, & qui s'imaginait avoir mérité par ce ſervice les plus importantes dignités. PIERRE qui adouciſſait quelquefois les chagrins du gouvernement par des plaiſanteries convenables à un peuple non encor entiérement réformé par lui, promit à ſon maître à écrire de lui donner une des premières dignités du monde ; il le créa knès papa, avec deux mille roubles d'appointement, & lui aſſigna une maiſon à Pétersbourg, dans le quartier des Tartares ; des boufons l'inſtallèrent en cérémonie ; il fut harangué par quatre bégues ; il créa des cardinaux, &

marcha en proceſſion à leur tête. Tout ce ſacré collége était ivre d'eau-de-vie. Après la mort de ce *Sotof*, un officier nommé *Buturlin* fut créé pape. Moſcou & Péterſbourg ont vu trois fois renouveller cette cérémonie, dont le ridicule ſemblait être ſans conſéquence, mais qui en effet confirmait les peuples dans leur averſion pour une égliſe qui prétendait un pouvoir ſuprême, & dont le chef avait anathématiſé tant de rois. Le czar vengeait en riant vingt empereurs d'Allemagne, dix rois de France, & une foule de ſouverains. C'eſt-là tout le fruit que la ſorbonne recueillit de l'idée peu politique de réunir les égliſes grecque & latine.

Le voyage du czar en France fut plus utile par ſon union avec ce royaume commerçant & peuplé d'hommes induſtrieux, que par la prétendue réunion de deux égliſes rivales, dont l'une maintiendra toujours ſon antique indépendance, & l'autre, ſa nouvelle ſupériorité.

Pierre emmena à ſa ſuite pluſieurs artiſans Français, ainſi qu'il en avait emmené d'Angleterre ; car toutes les nations chez leſquelles il voyagea, ſe firent un honneur de le ſeconder, dans ſon deſſein de porter tous les arts dans une patrie nouvelle, & de concourir à cette eſpèce de création.

Il minuta dès-lors un traité de commerce avec la France, & le remit entre les mains de ſes miniſtres en Hollande, dès qu'il y fut de retour. Il ne put être ſigné par l'ambaſſadeur de France, *Châteauneuf*, que le 15 Août 1717, à la Haye. Ce traité ne concernait pas ſeulement le commerce, il regardait la paix du Nord. Le roi de France, l'électeur de Brandebourg, acceptèrent le titre de médiateurs qu'il leur donna. C'était aſſez faire ſentir au roi d'Angleterre qu'il n'était pas content de lui, & c'était combler les eſpérances de *Görtz*, qui mit dès-lors tout en œuvre pour réunir Pierre & *Charles*, pour ſuſciter à *George* de nouveaux ennemis, & pour prêter la main au cardinal *Albéroni*, d'un bout de l'Europe à

l'autre. Le baron de *Gôrtz* vit alors publiquement à la Haye les miniſtres du czar ; il leur déclara qu'il avait un plein-pouvoir de conclure la paix de la Suède.

Le czar laiſſait *Gôrtz* préparer toutes leurs batteries, ſans y toucher, prêt à faire la paix avec le roi de Suède, mais auſſi à continuer la guerre ; toujours lié avec le Dannemarck, la Pologne, la Pruſſe, & même en apparence avec l'électeur de Hanovre.

Il paraît évidemment qu'il n'avait d'autre deſſein arrêté, que celui de profiter des conjonctures. Son principal objet était de perfectionner tous ſes nouveaux établiſſemens. Il ſavait que les négociations, les intérêts des princes, leurs ligues, leurs amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés, éprouvent preſque tous les ans des viciſſitudes, & que ſouvent il ne reſte aucune trace de tant d'efforts de politique. Une ſeule manufacture bien établie, fait quelquefois plus de bien à un état, que vingt traités.

PIERRE ayant rejoint ſa femme qui l'attendait en Hollande, continua ſes voyages avec elle. Ils traversèrent enſemble la Veſtphalie, & arrivèrent à Berlin ſans aucun appareil. Le nouveau roi de Pruſſe n'était pas moins ennemi des vanités du cérémonial & de la magnificence que le monarque de Ruſſie. C'était un ſpectacle inſtructif pour l'étiquette de Vienne & d'Eſpagne, pour le *pontiglio* d'Italie, & pour le goût du luxe qui règne en France, qu'un roi qui ne ſe ſervait jamais que d'un fauteuil de bois, qui n'était vêtu qu'en ſimple ſoldat, & qui s'était interdit toutes les délicateſſes de la table, & toutes les commodités de la vie.

Le czar & la czarine menaient une vie auſſi ſimple & auſſi dure, & ſi *Charles XII.* s'était trouvé avec eux, on eût vu enſemble quatre têtes couronnées, entourées de moins de faſte qu'un évêque Allemand, ou qu'un cardinal de Rome. Jamais le luxe & la molleſſe n'ont été combattus par de ſi nobles exemples.

Il faut avouer qu'un de nos citoyens s'attirerait parmi

nous de la confidération, & ferait regardé comme un homme extraordinaire, s'il avait fait une fois en fa vie par curiofité, la cinquième partie de voyages que fit PIERRE pour le bien de fes états. De Berlin il va à Dantzic avec fa femme; il protége à Mittau la ducheffe de Courlande, fa nièce, devenue veuve: il vifite toutes fes conquêtes, donne de nouveaux réglemens dans Péterfbourg, va dans Mofcou, y fait rebâtir des maifons de particuliers tombées en ruine; de là il fe tranfporte à Czarifin fur le Volga pour arrêter les incurfions des Tartares de Cuban; il conftruit des lignes du Volga au Tanaïs, & fait élever des forts de diftance en diftance d'un fleuve à l'autre. Pendant ce tems-là même, il fait imprimer le code militaire qu'il a compofé: une chambre de juftice eft établie pour examiner la conduite de fes miniftres, & pour remettre de l'ordre dans les finances; il pardonne à quelques coupables, il en punit d'autres; le prince *Menzikof* même fut un de ceux qui eurent befoin de fa clémence: mais un jugement plus févère qu'il fe crut obligé de rendre contre fon propre fils, remplit d'amertume une vie fi glorieufe.



CHAPITRE DIXIEME.

CONDAMNATION

DU

PRINCE ALEXIS PETROVITZ.

Années 1717 & 1718.

Pierre le Grand avait en 1689 à l'âge de dix-sept ans, épousé *Eudoxie Théodore* ou *Théodorouna Lapoukin.* Elevée dans tous les préjugés de son pays, & incapable de se mettre au dessus d'eux comme son époux ; les plus grandes contradictions qu'il éprouva quand il voulut, créer un empire, & former des hommes, vinrent de sa femme ; elle était dominée par la superstition, si souvent attachée à son sexe. Toutes les nouveautés utiles lui semblaient des sacriléges, & tous les étrangers dont le czar se servait pour exécuter ses grands desseins, lui paraissaient des corrupteurs.

Ses plaintes publiques encourageaient les factieux, & les partisans des anciens usages. Sa conduite d'ailleurs ne réparait pas des fautes si graves. Enfin le czar fut obligé de la répudier en 1696 & de l'enfermer dans un couvent à Susdal, où on lui fit prendre le voile sous le nom d'*Hélène.*

Le fils qu'elle lui avait donné en 1690 naquit malheureusement avec le caractère de la mère ; & ce caractère se fortifia par la première éducation qu'il reçut. Mes mémoires disent qu'elle fut confiée à des superstitieux qui lui gâtèrent l'esprit pour jamais. Ce fut en vain qu'on crut corriger ces premières impressions en lui donnant des précepteurs étrangers ; cette qualité même d'étrangers le ré-

volta. Il n'était pas né ſans ouverture d'eſprit ; il parlait & écrivait bien l'allemand ; il deſſinait ; il apprit un peu de mathématique : mais ces mêmes mémoires qu'on m'a confiés aſſurent que la lecture des livres eccleſiaſtiques fut ce qui le perdit. Le jeune *Alexis* crut voir dans ces livres la réprobation de tout ce que faiſait ſon père. Il y avait des prêtres à la tête des mécontens, & il ſe laiſſa gouverner par les prêtres.

Ils lui perſuadaient que toute la nation avait les entrepriſes de PIERRE en horreur, que les fréquentes maladies du czar ne lui promettaient pas une longue vie ; que ſon fils ne pouvait eſpérer de plaire à la nation, qu'en marquant ſon averſion pour les nouveautés. Ces murmures & ces conſeils ne formaient pas une faction ouverte, une conſpiration ; mais tout ſemblait y tendre, & les eſprits étaient échauffés.

Le mariage de PIERRE avec *Catherine* en 1707 & les enfans qu'il eut d'elle, achevèrent d'aigrir l'eſprit du jeune prince. PIERRE tenta tous les moyens de le ramener ; il le mit même à la tête de la régence pendant une année ; il le fit voyager ; il le maria en 1711, à la fin de la campagne du Pruth, avec la princeſſe de *Brunſvic*, ainſi que nous l'avons rapporté. Ce mariage fut très-malheureux. *Alexis* âgé de vingt-deux ans ſe livra à toutes les débauches de la jeuneſſe & à toute la groſſiéreté des anciennes mœurs, qui lui étaient ſi chères. Ces déréglemens l'abrutirent. Sa femme mépriſée, maltraitée, manquant du néceſſaire, privée de toute conſolation, languit dans le chagrin, & mourut enfin de douleur, en 1715 le premier de Novembre.

Elle laiſſait au prince *Alexis* un fils, dont elle venait d'accoucher, & ce fils devait être un jour l'héritier de l'empire, ſuivant l'ordre naturel. PIERRE ſentait avec douleur, qu'après lui tous ſes travaux feraient détruits par ſon propre ſang. Il écrivit à ſon fils après la mort de la princeſſe, une lettre également pathétique & mena-

çante; elle finiſſait par ces mots: *J'attendrai encor un peu de tems, pour voir ſi vous voulez vous corriger; ſinon, ſachez que je vous priverai de la ſucceſſion, comme on retranche un membre inutile. N'imaginez pas que je ne veuille que vous intimider; ne vous repoſez pas ſur le titre de mon fils unique; car ſi je n'épargne pas ma propre vie pour ma patrie & pour le ſalut de mes peuples, comment pourrai-je vous épargner? Je préférerai de les tranſmettre plutôt à un étranger qui le mérite, qu'à mon propre fils qui s'en rend indigne.*

Cette lettre eſt d'un père, mais encor plus d'un légiſlateur; elle fait voir d'ailleurs que l'ordre de la ſucceſſion n'était point invariablement établi en Ruſſie, comme dans d'autres royaumes, par ces loix fondamentales qui ôtent aux pères le droit de déshériter leurs fils; & le czar croyait ſur-tout avoir la prérogative de diſpoſer d'un empire qu'il avait fondé.

Dans ce tems-là même, l'impératrice *Catherine* accoucha d'un prince qui mourut depuis en 1719. Soit que cette nouvelle abattit le courage d'*Alexis*, ſoit imprudence, ſoit mauvais conſeil, il écrivit à ſon père qu'il renonçait à la couronne, & à toute eſpérance de régner. *Je prens Dieu à témoin*, dit-il, *& je jure ſur mon ame, que je ne prétendrai jamais à la ſucceſſion. Je mets mes enfans entre vos mains, & je ne demande que mon entretien pendant ma vie.*

Son père lui écrivit une ſeconde fois: « Je remarque, » dit-il, que vous ne parlez dans votre lettre que de la » ſucceſſion, comme ſi j'avais beſoin de votre conſentement. Je vous ai remontré quelle douleur votre con» duite m'a cauſée pendant tant d'années, & vous ne m'en » parlez pas. Les exhortations paternelles ne vous tou» chent point. Je me ſuis déterminé à vous écrire encor » pour la dernière fois. Si vous mépriſez mes avis de mon » vivant, quel cas en ferez-vous après ma mort? Quand » vous auriez préſentement la volonté d'être fidèle à vos

» promeſſes,

» promeſſes, ces grandes barbes pourront vous tourner à leur fantaiſie, & vous forceront à les violer ..... » Ces gens-là ne s'appuient que ſur vous. Vous n'avez » aucune reconnoiſſance pour celui qui vous a donné la » vie. L'aſſiſtez-vous dans ſes travaux, depuis que vous » êtes parvenu à un âge mûr? Ne blâmez-vous pas, ne » déteſtez-vous pas tout ce que je peux faire pour le » bien des mes peuples ? J'ai ſujet de croire, que ſi vous » me ſurvivez, vous détruirez mon ouvrage. Corrigez-» vous, rendez-vous digne de la ſucceſſion, ou faites » vous moine. Répondez, ſoit par écrit, ſoit de vive » voix, ſinon j'agirai avec vous comme avec un mal-» faiteur. »

Cette lettre était dure ; il était aiſé au prince de répondre qu'il changerait de conduite ; mais il ſe contenta de répondre en quatre lignes à ſon père, qu'il voulait ſe faire moine.

Cette réſolution ne paraiſſait pas naturelle, & il paraît étrange que le czar voulût voyager, en laiſſant dans ſes états un fils ſi mécontent & ſi obſtiné; mais auſſi ce voyage même prouve que le czar ne voyait pas de conſpiration à craindre de la part de ſon fils.

Il alla le voir avant de partir pour l'Allemagne & pour la France; le prince malade, ou feignant de l'être, le reçut au lit, & lui confirma, par les plus grands ſermens, qu'il voulait ſe retirer dans un cloître. Le czar lui donna ſix mois pour ſe conſulter, & partit avec ſon épouſe.

A peine fut-il à Copenhague, qu'il apprit (ce qu'il pouvait préſumer) qu'*Alexis* ne voyait que des mécontens qui flattaient ſes chagrins. Il lui écrivit qu'il eût à choiſir du couvent ou du trône, & que s'il voulait un jour lui ſuccéder, il fallait qu'il vînt le trouver à Copenhague.

Les confidens du prince lui perſuadèrent qu'il ſerait dangereux pour lui de ſe trouver loin de tout conſeil, entre un père irrité & une marâtre. Il feignit donc d'al-

ler trouver fon père à Copenhague ; mais il prit le chemin de Vienne, & alla fe mettre entre les mains de l'empereur *Charles VI.* fon beau-frère, comptant y demeurer jufqu'à la mort du czar.

C'était à-peu-près la même aventure que celle de *Louis onze*, lorfqu'étant encor dauphin, il quitta la cour du roi *Charles VII.* fon père, & fe retira chez le duc de Bourgogne. Le dauphin était bien plus coupable que le czarovitz, puifqu'il s'était marié malgré fon père, qu'il avait levé des troupes, qu'il fe retirait chez un prince naturellement ennemi de *Charles VII.* & qu'il ne revint jamais à fa cour, quelque inftance que fon père pût lui faire.

Alexis au contraire ne s'était marié que par ordre du czar, ne s'était point révolté, n'avait point levé de troupes, ne fe retirait point chez un prince ennemi, & retourna aux pieds de fon père fur la première lettre qu'il reçut de lui. Car dès que PIERRE fut que fon fils avait été à Vienne, qu'il s'était rétiré dans le Tyrol, & enfuite à Naples, qui appartenait alors à l'empereur *Charles VI.* il dépêcha le capitaine aux gardes *Romanzoff* & le confeiller privé *Tolftoy*, chargés d'une lettre écrite de fa main, datée de Spa du 21 Juillet n. ft. 1717. Ils trouvèrent le prince à Naples dans le château St. Elme, & lui remirent la lettre : elle était conçue en ces termes

.... « Je vous écris pour la dernière fois, pour » vous dire que vous ayez à exécuter ma volonté, que » *Tolftoy* & *Romanzoff* vous annonceront de ma part. » Si vous m'obéiffez, je vous affure & je promets à Dieu » que je ne vous punirai pas, & que fi vous revenez, » je vous aimerai plus que jamais ; mais que fi vous ne » le faites pas, je vous donne comme père, en vertu » du pouvoir que j'ai reçu de Dieu, ma malédiction éternelle ; & comme votre fouverain, je vous affure que » je trouverai bien le moyen de vous punir ; en quoi j'efpère que Dieu m'affiftera & qu'il prendra ma jufte » caufe en main.

» Au reſte, ſouvenez-vous que je ne vous ai violenté
» en rien. Avais-je beſoin de vous laiſſer le libre choix
» du parti que vous voudriez prendre? Si j'avais voulu
» vous forcer, n'avais-je pas en main la puiſſance? Je
» n'avais qu'à commander, & j'aurais été obéi. »

Le vice-roi de Naples perſuada aiſément *Alexis* de retourner auprès de ſon père. C'était une preuve inconteſtable que l'empereur d'Allemagne ne voulait prendre avec ce jeune prince aucun engagement, dont le czar eût à ſe plaindre. *Alexis* avait voyagé avec ſa maîtreſſe *Aphroſine*; il revint avec elle. »

On pouvait le conſidérer comme un jeune homme mal conſeillé, qui était allé à Vienne & à Naples, au lieu d'aller à Copenhague. S'il n'avait fait que cette ſeule faute, commune à tant de jeunes gens; elle était bien pardonnable. Son père prenait Dieu à témoin, que non-ſeulement il lui pardonnerait, mais qu'il l'aimerait plus que jamais. *Alexis* partit ſur cette aſſurance; mais par l'inſtruction des deux envoyés, qui le ramenèrent, & par la lettre même du czar, il paraît que le père exigea que le fils déclarât ceux qui l'avaient conſeillé, & qu'il exécutât ſon ſerment de renoncer à la ſucceſſion.

Il ſemblait difficile de concilier cette exhérédation avec l'autre ſerment que le czar avait fait dans ſa lettre d'aimer ſon fils plus que jamais. Peut-être que le père combattu entre l'amour paternel & la raiſon du ſouverain, ſe bornait à aimer ſon fils retiré dans un cloître; peut-être eſpérait-il encor le ramener à ſon devoir, & le rendre digne de cette ſucceſſion même, en lui faiſant ſentir la perte d'une couronne. Dans des conjonctures ſi rares, ſi difficiles, ſi douloureuſes, il eſt aiſé de croire que ni le cœur du père, ni celui du fils, également agités, n'étaient d'abord bien d'accord avec eux-mêmes.

Le prince arrive le 13 Février 1718, n. ſt. à Moſcou, où le czar était alors. Il ſe jette le jour même aux genoux de ſon père; il a un très-long entretien avec lui:

le bruit se répand aussi-tôt dans la ville, que le père & le fils sont réconciliés, que tout est oublié ; mais le lendemain on fait prendre les armes aux régimens des gardes, à la pointe du jour ; on fait sonner la grosse cloche de Moscou. Les boyards, les conseillers privés sont mandés dans le château ; les évêques, les archimandrites & deux religieux de *St. Basile*, professeurs en théologie, s'assemblent dans l'église cathédrale. *Alexis* est conduit sans épée & comme prisonnier dans le château, devant son père. Il se prosterne en sa présence, & lui remet en pleurant un écrit par lequel il avoue ses fautes, se déclare indigne de lui succéder, & pour toute grace lui demande la vie.

Le czar après l'avoir relevé, le conduisit dans un cabinet, où il lui fit plusieurs questions. Il lui déclara que s'il célait quelque chose touchant son évasion, il y allait de sa tête. Ensuite on ramena le prince dans la salle où le conseil était assemblé ; là, on lut publiquement la déclaration du czar déjà dressée.

Le père, dans cette pièce, reproche à son fils tout ce que nous avons détaillé, son peu d'application à s'instruire, ses liaisons avec les partisans des anciennes mœurs, sa mauvaise conduite avec sa femme. *Il a violé*, dit-il, *la foi conjugale, en s'attachant à une fille de la plus basse extraction, du vivant de son épouse.* Il est vrai que PIERRE avait répudié sa femme en faveur d'une captive ; mais cette captive était d'un mérite supérieur, & il était justement mécontent de sa femme qui était sa sujette. *Alexis* au contraire avait négligé sa femme pour une jeune inconnue qui n'avait de mérite que sa beauté. Jusques-là on ne voit que des fautes de jeune homme, qu'un père doit reprendre & qu'il doit pardonner.

Il lui reproche ensuite d'être allé à Vienne se mettre sous la protection de l'empereur. Il dit qu'*Alexis a calomnié son père*, en faisant entendre à l'empereur *Charles six*, qu'il était persécuté, qu'on le forçait à renoncer à

ſon héritage ; qu'enfin il a prié l'empereur de le protéger à main armée.

On ne voit pas d'abord comment l'empereur aurait pu faire la guerre au czar pour un tel ſujet, & comment il eût pu interpoſer autre choſe que des bons offices entre le père irrité & le fils déſobéiſſant. Auſſi *Charles VI.* s'était contenté de donner une retraite au prince, & on l'avait renvoyé, quand le czar inſtruit de ſa retraite, l'avait redemandé.

PIERRE ajoute dans cette pièce terrible, qu'*Alexis* avait perſuadé à l'empereur *qu'il n'était pas en ſureté de ſa vie*, s'il revenait en Ruſſie. C'était en quelque façon juſtifier les plaintes d'*Alexis*, que de le faire condamner à mort après ſon retour, & ſur-tout après avoir promis de lui pardonner : mais nous verrons pour quelle cauſe le czar fit enſuite porter ce jugement mémorable. Enfin on voyait dans cette grande aſſemblée un ſouverain abſolu plaider contre ſon fils.

« Voilà, dit-il, de quelle manière notre fils eſt re-
» venu ; & quoiqu'il ait mérité la mort par ſon évaſion &
» par ſes calomnies, cependant notre tendreſſe pater-
» nelle lui pardonne ſes crimes : mais conſidérant ſon
» indignité & ſa conduite déréglée, nous ne pouvons en
» conſcience lui laiſſer la ſucceſſion au trône, prévoyant
» trop qu'après nous ſa conduite dépravée détruirait la
» gloire de la nation, & ferait perdre tant d'états recon-
» quis par nos armes. Nous plaindrions ſur-tout nos
» ſujets, ſi nous les rejetions par un tel ſucceſſeur dans
» un état beaucoup plus mauvais qu'ils n'ont été.

» Ainſi, par le pouvoir paternel, en vertu duquel,
» ſelon les droits de notre empire, chacun même de nos
» ſujets peut déshériter un fils comme il lui plaît, & en
» vertu de la qualité de prince ſouverain, & en conſidé-
» ration du ſalut de nos états, nous privons notredit fils
» *Alexis*, de la ſucceſſion après nous à notre trône de
» Ruſſie, à cauſe de ſes crimes & de ſon indignité,

» quand même il ne ſubſiſterait pas une ſeule perſonne » de notre famille après nous. »

» Et nous conſtituons & déclarons ſucceſſivement audit » trône après nous, notre ſecond fils (1) PIERRE, » quoiqu'encor jeune, n'ayant pas de ſucceſſeur plus » âgé.

» Donnons à notre ſuſdit fils *Alexis*, notre malédic- » tion paternelle, ſi jamais, en quelque tems que ce » ſoit, il prétend à ladite ſucceſſion, ou la recherche.

» Deſirons auſſi de nos fidèles ſujets de l'état eccléſiaſ- » tique & ſéculier, & de tout autre état, & de la nation » entière, que, ſelon cette conſtitution, & ſuivant » notre volonté, ils reconnaiſſent & conſidèrent notre- » dit fils PIERRE, déſigné par nous à la ſucceſſion, » pour légitime ſucceſſeur, & qu'en conformité de cette » préſente conſtitution, ils confirment le tout par ſer- » ment devant le ſaint autel, ſur les ſaints évangiles, » en baiſant la croix.

» Et tous ceux qui s'oppoſeront jamais, en quelque » tems que ce ſoit à notre volonté, & qui, dès aujour- » d'hui oſeront conſidérer notre fils *Alexis*, comme » ſucceſſeur, ou l'aſſiſter à cet effet, nous les déclarons » traîtres envers nous & la patrie; & avons ordonné » que la préſente ſoit par-tout publiée, afin que per- » ſonne n'en prétende cauſe d'ignorance. Fait à Moſcou » le 14 Février 1718. n. ſt. Signé de notre main & » ſcellé de notre ſceau. »

Il paraît que ces actes étaient préparés, ou qu'ils furent dreſſés avec une extrême célérité, puiſque le prince *Alexis* était revenu le 13, & que ſon exhérédation, en faveur du fils de *Catherine*, eſt du 14.

Le prince de ſon côté ſigna qu'il renonçait à la ſucceſſion. « Je reconnais, dit-il, cette excluſion pour juſte; » je l'ai méritée par mon indignité, & je jure au Dieu

(1) C'eſt ce même fils de l'impératrice *Catherine* qui mourut en 1719, le 15 Avril.

» tout-puiſſant en trinité, de me ſoumettre en tout à la » volonté paternelle, &c. »

Ces actes étant ſignés, le czar marcha à la cathédrale; on les y lut une ſeconde fois, & tous les eccléſiaſtiques mirent leurs approbations & leurs ſignatures au bas d'une autre copie. Jamais prince ne fut déshérité d'une manière ſi authentique. Il y a beaucoup d'états où un tel acte ne ſerait d'aucune valeur; mais en Ruſſie, comme chez les anciens Romains, tout père avait le droit de priver ſon fils de ſa ſucceſſion, & ce droit était plus fort dans un ſouverain que dans un ſujet, ſur-tout dans un ſouverain tel que PIERRE.

Cependant il était à craindre qu'un jour ceux mêmes qui avaient animé le prince contre ſon père, & conſeillé ſon évaſion, ne tâchaſſent d'anéantir une renonciation impoſée par la force, & de rendre au fils ainé la couronne transférée au cadet d'un ſecond lit. On prévoyait en ce cas une guerre civile, & la deſtruction inévitable de tout ce que PIERRE avait fait de grand & d'utile. Il fallait décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d'hommes que contenait alors la Ruſſie, & un ſeul homme qui n'était pas capable de les gouverner. Il était donc important de connaître les mal-intentionnés; & le czar menaça encor une fois ſon fils de mort, s'il lui cachait quelque choſe. En conſéquence le prince fut donc interrogé juridiquement par ſon père, & enſuite par des commiſſaires.

Une des charges qui ſervirent à ſa condamnation, fut une lettre d'un réſident de l'empereur nommé *Beyer*, écrite de Pétersbourg, après l'évaſion du prince; cette lettre portait qu'il y avait de la mutinerie dans l'armée Ruſſe, aſſemblée dans le Meklemboug, que pluſieurs officiers parlaient d'envoyer la nouvelle czarine *Catherine* & ſon fils, dans la priſon où était la czarine répudiée, & de mettre *Alexis* ſur le trône quand on l'aurait retrouvé. Il y avait en effet alors une ſédition dans cette armée du

czar, mais elle fut bientôt réprimée. Ces propos vagues n'eurent aucune ſuite. *Alexis* ne pouvait les avoir encouragés ; un étranger en parlait comme d'une nouvelle : la lettre n'était point adreſſée au prince *Alexis*, & il n'en avait qu'une copie qu'on lui avait envoyée de Vienne.

Une accuſation plus grave fut une minute de ſa propre main d'une lettre écrite de Vienne aux ſénateurs & aux archévêques de Ruſſie : les termes en étaient forts : *Les mauvais traitemens continuels que j'ai eſſuyés, ſans les avoir mérités, m'ont obligé de fuir : peu s'en eſt fallu qu'on ne m'ait mis dans un couvent. Ceux qui ont enfermé ma mère, ont voulu me traiter de même. Je ſuis ſous la protection d'un grand prince. Je vous prie de ne me point abandonner à préſent.* Ce mot d'*à préſent* qui pouvait être regardé comme ſéditieux, était rayé & enſuite remis de ſa main, & puis rayé encor ; ce qui marquait un jeune homme troublé, ſe livrant à ſon reſſentiment, & s'en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres ; elles n'étaient jamais parvenues à leur deſtination, & la cour de Vienne les retint ; preuve aſſez forte que cette cour ne voulait pas ſe brouiller avec celle de Ruſſie, & ſoutenir à main armée le fils contre le père.

On confronta au prince pluſieurs témoins ; l'un d'eux nommé *Afanaſſief*, ſoutint qu'il lui avait entendu dire autrefois, *Je dirai quelque choſe aux évêques, qui le rediront aux curés, les curés aux paroiſſiens, & on me fera régner, fût-ce malgré moi.*

Sa propre maîtreſſe *Aphroſine* dépoſa contre lui. Toutes les accuſations n'étaient pas bien préciſes ; nul projet digéré, nulle intrigue ſuivie, nulle conſpiration, aucune aſſociation, encor moins de préparatifs. C'était un fils de famille mécontent & dépravé, qui ſe plaignait de ſon père, qui le fuyait & qui eſpérait ſa mort ; mais ce fils de famille était l'héritier de la plus vaſte monarchie de notre hémiſphère ; & dans ſa ſituation & dans ſa place, il n'y avait point de petite faute.

Accufé par fa maîtreffe, il le fut encor au fujet de l'ancienne czarine fa mere & de *Marie* fa fœur. On le chargea d'avoir confulté fa mère fur fon évafion, & d'en avoir parlé à la princeffe *Marie*. Un évêque de Roftou, confident de tous trois, fut arrêté, & dépofa que ces deux princeffes prifonnières dans un couvent, avaient efpéré un changement qui les mettrait en liberté, & avaient par leurs confeils engagé le prince à la fuite. Plus leurs reffentimens était naturel, plus ils étaient dangereux. On verra à la fin de ce chapitre quel était cet évêque, & quelle avait été fa conduite.

Alexis nia d'abord plufieurs faits de cette nature, & par cela même il s'expofait à la mort, dont fon père l'avait menacé, en cas qu'il ne fît pas un aveu général & fincère.

Enfin il avoua quelques difcours peu refpectueux qu'on lui imputait contre fon pere, & il s'excufa fur la colère & fur l'iveffe.

Le czar dreffa lui-même de nouveaux articles d'interrogatoire. Le quatrième était ainfi conçu.

Quand vous avez vu par la lettre de Beyer, qu'il y avait une révolte à l'armée du Meklembourrg, vous en avez eu de la joie; je crois que vous aviez quelque vue, & que vous vous feriez déclaré pour les rebelles même de mon vivant.

C'était interroger le prince fur le fond de fes fentimens fecrets. On peut les avouer à un père dont les confeils les corrigent, & les cacher à un juge qui ne prononce que fur les faits avérés. Les fentimens cachés du cœur, ne font pas l'objet d'un procès criminel. *Alexis* pouvait les nier, les déguifer aifément; il n'était pas obligé d'ouvrir fon ame; cependant il répondit par écrit: *Si les rebelles m'avaient appellé de votre vivant, j'y ferais apparemment allé, fuppofé qu'ils euffent été affez forts.*

Il eft inconcevable qu'il ait fait cette réponfe de lui-même, & il ferait auffi extraordinaire, du moins fuivant les mœurs de l'Europe, qu'on l'eût condamné fur l'aveu

d'une idée qu'il aurait pu avoir un jour dans un cas qui n'eſt point arrivé.

A cet étrange aveu de ſes plus ſecretes penſées qui ne s'étaient point échappées au-delà du fond de ſon ame, on joignit des preuves, qui en plus d'un pays ne ſont pas admiſes au tribunal de la juſtice humaine.

Le prince accablé, hors de ſes ſens, recherchant dans lui-même, avec l'ingénuité de la crainte, tout ce qui pouvait ſervir à le perdre, avoua enfin que dans la confeſſion il s'était accuſé devant DIEU, à l'archiprêtre *Jacques*, d'avoir ſouhaité la mort de ſon père, & que le confeſſeur *Jacques* lui avait répondu, *DIEU vous le pardonnera, nous lui en ſouhaitons autant.*

Toutes les preuves qui peuvent ſe tirer de la confeſſion, ſont inadmiſſibles par les canons de notre égliſe; ce ſont des ſecrets entre DIEU & le pénitent. L'égliſe grecque ne croit pas, non plus que la latine, que cette correſpondance intime & ſacrée entre un pécheur & la Divinité ſoit du reſſort de la juſtice humaine: mais il s'agiſſait de l'état & d'un ſouverain. Le prêtre *Jacques* fut appliqué à la queſtion, & avoua ce que le prince avait révélé. C'était une choſe rare dans ce procès de voir le confeſſeur accuſé par ſon pénitent, & le pénitent par ſa maîtreſſe. On peut encor ajouter à la ſingularité de cette aventure, que l'archevêque de Rézan ayant été impliqué dans les accuſations, ayant autrefois, dans les premiers éclats des reſſentimens du czar contre ſon fils, prononcé un ſermon trop favorable au jeune czarovitz, ce prince avoua dans ſes interrogatoires, qu'il comptait ſur ce prélat; & ce même archevêque de Rézan fut à la tête des juges eccléſiaſtiques, conſultés par le czar ſur ce procès criminel, comme nous l'allons voir bientôt.

Il y a une remarque eſſentielle à faire dans cet étrange procès, très-mal digéré dans la groſſière hiſtoire de PIERRE I. par le prétendu Boyard *Neſteruſanoy*, & cette remarque la voici.

Dans les réponſes que fit *Alexis* au premier interrogatoire de ſon père, il avoue que quand il fut à Vienne, où il ne vit point l'empereur ; il s'adreſſa au comte de *Schonborn*, chambellan ; que ce chambellan lui dit : *L'empereur ne vous abandonnera pas ; & quand il en ſera tems, après la mort de votre père, il vous aidera à monter ſur le trône à main armée. Je lui répondis*, ajoute l'accuſé, *Je ne demande pas cela ; que l'empereur m'accorde ſa protection, je n'en veux pas davantage.* Cette dépoſition eſt ſimple, naturelle, porte un grand caractère de vérité ; car c'eût été le comble de la folie de demander des troupes à l'empereur pour aller tenter de détrôner ſon père ; & perſonne n'eût oſé faire ni au prince *Eugène*, ni au conſeil, ni à l'empereur une propoſition ſi abſurde. Cette dépoſition eſt du mois de Février ; & quatre mois après au premier Juillet, dans le cours & ſur la fin de ces procédures, on fait dire au czarovitz, dans ſes dernières réponſes par écrit :

« Ne voulant imiter mon père en rien, je cherchais à „ parvenir à la ſucceſſion de quelque autre manière que „ ce fût, *excepté de la bonne façon.* Je la voulais avoir „ par une aſſiſtance étrangère ; & ſi j'y étais parvenu, „ & que l'empereur eût mis en exécution *ce qu'il m'avait promis*, de me procurer la couronne de Ruſſie, „ même à main armée, je n'aurais rien épargné pour „ me mettre en poſſeſſion de la ſucceſſion. Par exemple, „ ſi l'empereur avait demandé en échange des troupes „ de mon pays pour ſon ſervice, contre qui que ce fût „ de ſes ennemis, ou de groſſes ſommes d'argent, j'aurais fait tout ce qu'il aurait voulu, & j'aurais donné „ de grands préſens à ſes miniſtres & à ſes généraux. „ J'aurais entretenu à mes dépens les troupes auxiliaires „ qu'il m'aurait données pour me mettre en poſſeſſion „ de la couronne de Ruſſie ; & en un mot rien ne m'aurait coûté pour accomplir en cela ma volonté. „

Cette dernière dépoſition du prince paraît bien forcée ;

il ſemble qu'il faſſe des efforts pour ſe faire croire coupable ; ce qu'il dit eſt même contraire à la vérité dans un point capital. Il dit que l'empereur lui avait promis de lui *procurer la couronne à main armée* : cela était faux. Le comte de *Schonborn* lui avait fait eſpérer qu'un jour après la mort du czar, l'empereur l'aiderait à ſoutenir le droit de ſa naiſſance ; mais l'empereur ne lui avait rien promis. Enfin il ne s'agiſſait pas de ſe révolter contre ſon père, mais de lui ſuccéder après ſa mort.

Il dit dans ce dernier interrogatoire, ce qu'il crut qu'il eût fait, s'il avait eu à diſputer ſon héritage ; héritage auquel il n'avait point juridiquement renoncé avant ſon voyage à Vienne & à Naples. Le voilà donc qui dépoſe un ſeconde fois, non pas ce qu'il a fait, & ce qui peut être ſoumis à la rigueur des loix, mais ce qu'il imagine qu'il eût pu faire un jour, & qui par conſéquent ne ſemble ſoumis à aucun tribunal ; le voilà qui s'accuſe deux fois des penſées ſecretes qu'il a pu concevoir pour l'avenir. On n'avait jamais vu auparavant dans le monde entier un ſeul homme jugé & condamné ſur les idées inutiles qui lui ſont venues dans l'eſprit, & qu'il n'a communiquées à perſonne. Il n'eſt aucun tribunal en Europe où l'on écoute un homme qui s'accuſe d'une penſée criminelle, & l'on prétend même que DIEU ne les punit que quand elles ſont accompagnées d'une volonté déterminée.

On peut répondre à ces conſidérations ſi naturelles, qu'*Alexis* avait mis ſon père en droit de le punir, par ſa réticence ſur pluſieurs complices de ſon évaſion ; ſa grace était attachée à un aveu général, & il ne le fit que quand il n'était plus tems. Enfin après un tel éclat, il ne paraiſſait pas dans la nature humaine, qu'il fût poſſible qu'*Alexis* pardonnât un jour au frère en faveur duquel il était déshérité ; & il valait mieux, diſait-on, punir un coupable que d'expoſer tout l'empire. La rigueur de la juſtice s'accordait avec la raiſon d'état.

Il ne faut pas juger des mœurs & des loix d'une nation par celles des autres ; le czar avait le droit fatal, mais réel, de punir de mort ſon fils pour ſa ſeule évaſion ; il s'en explique ainſi dans ſa déclaration aux juges & aux évêques.

„ Quoique ſelon toutes les loix divines & humaines, „ & ſur-tout ſuivant celles de Ruſſie, qui excluent toute „ juriſdiction entre un père & un enfant parmi les parti- „ culiers, nous ayons un pouvoir aſſez abondant & „ abſolu de juger notre fils, ſuivant ſes crimes, ſelon „ notre volonté, ſans en demander avis à perſonne ; „ cependant comme on n'eſt point auſſi clairvoyant dans „ ſes propres affaires que dans celles des autres, & „ comme les médecins même les plus experts ne riſquent „ point de ſe traiter eux-mêmes, & qu'ils en appellent „ d'autres dans leurs maladies ; craignant de charger ma „ conſcience de quelque péché, je vous expoſe mon état, „ & je demande du remède, car j'appréhende la mort „ éternelle, ſi ne connoiſſant peut-être point la qualité „ de mon mal, je voulais m'en guérir ſeul, vu princi- „ palement que j'ai juré ſur les jugemens de DIEU, „ & que j'ai promis par écrit le pardon de mon fils, & „ je l'ai enſuite confirmé de bouche, au cas qu'il me dît „ la vérité.

„ Quoique mon fils ait violé ſa promeſſe, toutefois „ pour ne m'écarter en rien de mes obligations, je vous „ prie de penſer à cette affaire & de l'examiner avec la „ plus grande attention, pour voir ce qu'il a mérité. Ne „ me flattez point ; n'appréhendez pas, que s'il ne mérite „ qu'une légère punition, & que vous le jugiez ainſi, „ cela me ſoit déſagréable ; car je vous jure par le grand „ DIEU & par ſes jugemens, que vous n'avez abſolu- „ ment rien à en craindre.

„ N'ayez point d'inquiétude ſur ce que vous devez „ juger le fils de votre ſouverain : mais ſans avoir égard „ à la perſonne, rendez juſtice, & ne perdez pas votre

„ ame & la mienne. Enfin, que notre confcience ne „ nous reproche rien au jour terrible du jugement, & „ que notre patrie ne foit point lézée. „

Le czar fit au clergé une déclaration à-peu-près femblable ; ainfi tout fe paffa avec la plus grande autenticité, & PIERRE mit dans toutes fes démarches une publicité qui montrait la perfuafion intime de fa juftice.

Ce procès criminel de l'héritier d'un fi grand empire, dura depuis la fin de Février jufqu'au 5 Juillet n. ft. Le prince fut interrogé plufieurs fois ; il fit les aveux qu'on exigeait ; nous avons rapporté ceux qui font effentiels.

Le premier Juillet, le clergé donna fon fentiment par écrit. Le czar en effet ne lui demandait que fon fentiment, & non pas un fentence. Le début mérite l'attention de l'Europe.

« Cette affaire, difent les évêques & les archimandrites, n'eft point du tout du reffort de la jurifdiction „ eccléfiaftique, & le pouvoir abfolu établi dans l'em- „ pire de Ruffie n'eft point foumis au jugement des „ fujets ; mais le fouverain y a l'autorité d'agir fuivant „ fon bon plaifir, fans qu'aucun inférieur y intervienne. „

Après ce préambule, on cite le *Lévitique*, où il eft dit que celui qui aura maudit fon père ou fa mère fera puni de mort ; & l'évangile de *St. Matthieu* qui rapporte cette loi févère du *Lévitique*. On finit, après plufieurs autres citations, par ces paroles très-remarquables.

« Si fa majefté veut punir celui qui eft tombé, felon „ fes actions & fuivant la mefure de fes crimes, il a „ devant lui des exemples de l'ancien teftament ; s'il veut „ faire miféricorde, il a l'exemple de JESUS-CHRIST „ même, qui reçoit le fils égaré revenant à la repen- „ tance ; qui laiffe libre la femme furprife en adultère, „ laquelle a mérité la lapidation felon la loi ; qui préfère „ la miféricorde au facrifice ; il a l'exemple de *David*, „ qui veut épargner *Abfalon* fon fils & fon perfécuteur ; „ car il dit à fes capitaines qui voulaient l'aller combattre,

„ *Epargnez mon fils Abſalon* : le père le voulut épargner „ lui-même, mais la juſtice divine ne l'épargna point.

„ Le cœur du czar eſt entre les mains de DIEU ; qu'il „ choiſiſſe le parti auquel la main de DIEU le tournera. „

Ce ſentiment fut ſigné par huit évêques, quatre archimandrites & deux profeſſeurs ; & comme nous l'avons déjà dit, le métropolite de Rézan, avec qui le prince avait été en intelligence, ſigna le premier.

Cet avis du clergé fut incontinent préſenté au czar. On voit aiſément que le clergé voulait le porter à la clémence, & rien n'eſt plus beau peut-être que cette oppoſition de la douceur de JESUS-CHRIST à la rigueur de la loi judaïque, miſe ſous les yeux d'un père qui faiſait le procès à ſon fils.

Le jour même, on interrogea encor *Alexis* pour la dernière fois ; & il mit par écrit ſon dernier aveu ; c'eſt dans cette confeſſion qu'il s'accuſe, « d'avoir été bigot » dans ſa jeuneſſe, d'avoir fréquenté les prêtres & les » moines, d'avoir bu avec eux, d'avoir reçu d'eux les » impreſſions qui lui donnèrent de l'horreur pour les de- » voirs de ſon état, & même pour la perſonne de ſon » père. »

S'il fit cet aveu de ſon propre mouvement, cela prouve qu'il ignorait le conſeil de clémence que venait de donner ce même clergé qu'il accuſait ; & cela prouve encor davantage combien le czar avait changé les mœurs des prêtres de ſon pays, qui de la groſſiéreté & de l'ignorance étaient parvenus en ſi peu de tems, à pouvoir rédiger un écrit, dont les plus illuſtres pères de l'égliſe n'auraient déſavoué ni la ſageſſe ni l'éloquence.

C'eſt dans ces derniers aveux qu'*Alexis* déclare ce qu'on a déjà rapporté, qu'il voulait arriver à la ſucceſſion, *de quelque manière que ce fût, excepté de la bonne.*

Il ſemblait par cette dernière confeſſion, qu'il craignît de ne s'être pas aſſez chargé, aſſez rendu criminel dans les premières, & qu'en ſe donnant à lui-même les noms

de *mauvais caractère*, de *méchant esprit*, en imaginant ce qu'il aurait fait s'il avait été le maître, il cherchait avec un soin pénible à justifier l'arrêt de mort qu'on allait prononcer contre lui. En effet cet arrêt fut porté le 5 Juillet. Il se trouvera dans toute son étendue à la fin de cette histoire. On se contentera d'observer ici, qu'il commence, comme l'avis du clergé, par déclarer qu'un tel jugement n'a jamais appartenu à des sujets, mais au seul souverain, dont le pouvoir ne dépend que de DIEU seul. Ensuite après avoir exposé toutes les charges contre le prince, les juges s'expriment ainsi : *Que penser de son dessein de rebellion, tel qu'il n'y en eut jamais de semblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre son souverain, comme père de la patrie, & père selon la nature?*

Peut-être ces mots furent mal traduits d'après le procès criminel imprimé par ordre du czar; car assurément il y a de plus grandes rebellions dans le monde, & on ne voit point par les actes, que jamais le czarovitz eut conçu le dessein de tuer son père. Peut-être entendait-on par ce mot de *parricide* l'aveu que ce prince venait de faire, de s'être confessé un jour, d'avoir souhaité la mort à son père & à son souverain. Mais l'aveu secret, dans la confession, d'une pensée secrete, n'est pas un double parricide.

Quoi qu'il en soit, il fut jugé à mort unanimement, sans que l'arrêt prononçât le genre du supplice. De cent quarante-quatre juges, il n'y en eut pas un seul qui imaginât seulement une peine moindre que la mort. Un écrit anglais, qui fit beaucoup de bruit en ce tems-là, porte, que si un tel procès avait été jugé au parlement d'Angleterre, il ne se serait pas trouvé parmi cent quarante-quatre juges, un seul qui eût prononcé la plus légère peine.

Rien ne fait mieux connaître la différence des tems & des lieux. *Manlius* aurait pu être condamné lui-même à mort, par les loix d'Angleterre, pour avoir fait périr son

ſon fils, & il fut reſpecté par les Romains ſévères. Les loix ne puniſſent point en Angleterre l'évaſion d'un prince de Galles, qui comme pair du royaume eſt maître d'aller où il veut. Les loix de la Ruſſie ne permettent pas au fils du ſouverain de ſortir du royaume malgré ſon père. Une penſée criminelle ſans aucun effet, ne peut êtrre punie ni en Angleterre, ni en France, elle peut l'être en Ruſſie. Une déſobéiſſance longue, formelle, & réitérée, n'eſt parmi nous qu'une mouvaiſe conduite qu'il faut réprimer; mais c'était un crime capital, dans l'héritier d'un vaſte empire, dont cette déſobéiſſance même eût produit la ruine. Enfin le czarovitz était coupable envers toute la nation, de vouloir la replonger dans les ténèbres dont ſon père l'avait tirée.

Tel était le pouvoir reconnu du czar, qu'il pouvait faire mourir ſon fils coupable de déſobéiſſance, ſans conſulter perſonne; cependant il s'en remit au jugement de tous ceux qui repréſentaient la nation; ainſi ce fut la nation elle-même qui condamna ce prince, & PIERRE eut tant de confiance dans l'équité de ſa conduite, qu'en faiſant imprimer & traduire le procès, il ſe ſoumit lui-même au jugement de tous les peuples de la terre.

La loi de l'hiſtoire ne nous a pas permis de rien déguiſer, ni de rien affaiblir dans le récit de cette tragique aventure. On ne ſavait dans l'Europe qui on devait plaindre davantage, ou un jeune prince accuſé par ſon père, & condamné à la mort par ceux qui devaient être un jour ſes ſujets, ou un père qui ſe croyait obligé de ſacrifier ſon propre fils au ſalut de ſon empire.

On publia dans pluſieurs livres que le czar avait fait venir d'Eſpagne le procès de *Don Carlos*, condamné à mort par *Philippe II*. Mais il eſt faux qu'on eût jamais fait le le procès à *Don Carlos*. La conduite de PIERRE I. fut entiérement différente de celle de *Philippe*. L'Eſpagnol ne fit jamais connaître ni pour quelle raiſon il avait fait arrêter ſon fils, ni comment ce prince était mort. Il

écrivit à ce ſujet des lettres au pape & à l'impératrice abſolument contradictoires. Le prince d'Orange, *Guillaume*, accuſa publiquement *Philippe* d'avoir ſacrifié ſon fils & ſa femme à ſa jalouſie, & d'avoir moins été un juge ſévère qu'un mari jaloux & cruel, & un père dénaturé & parricide. *Philippe* ſe laiſſa accuſer, & garda le ſilence. PIERRE au contraire ne fit rien qu'au grand jour, publia hautement qu'il préférait ſa nation à ſon propre fils, s'en remit au jugement du clergé & des grands, & rendit le monde entier juge des uns, & des autres, & de lui-même.

Ce qu'il y eut encore d'extraordinaire dans cette fatalité, c'eſt que la czarine *Catherine*, haïe du czarovitz, & menacée ouvertement du ſort le plus triſte ſi jamais ce prince régnait, ne contribua pourtant en rien à ſon malheur, & ne fut ni accuſée, ni même ſoupçonnée par aucun miniſtre étranger réſidant à cette cour, d'avoir fait la plus légère démarche contre un beau-fils dont elle avait tout à craindre. Il eſt vrai qu'on ne dit point qu'elle ait demandé grace pour lui : mais tous les mémoires de ce tems-là, & ſur-tout ceux du comte de *Baſſevitz*, aſſurent unanimement qu'elle plaignit ſon infortune.

J'ai en main les mémoires d'un miniſtre public, où je trouve ces propres mots : « *J'étais* préſent quand le czar » dit au duc de Holſtein, que *Catherine* l'avait prié d'em- » pêcher qu'on ne prononçât au czarovitz ſa condamna- » tion. *Contentez-vous*, me dit-elle, *de lui faire prendre* » *le froc, parce que cet opprobre d'un arrêt de mort ſigni-* » *fié, rejaillira ſur votre petit-fils.* »

Le czar ne ſe rendit point aux prières de ſa femme ; il crut qu'il était important que la ſentence fût prononcée publiquement au prince, afin qu'après cet acte ſolemnel il ne pût jamais revenir contre un arrêt auquel il avait acquieſcé lui-même, & qui le rendant mort civilement le mettrait pour jamais hors d'état de réclamer la couronne.

Cependant après la mort de PIERRE, ſi un parti puiſ-

ſant ſe fût élevé en faveur *d'Alexis*, cette mort civile l'aurait-elle empêché de régner ?

L'arrêt fut prononcé au prince. Les mêmes mémoires m'apprennent qu'il tomba en convulſion à ces mots ; *Les loix divines & eccléſiaſtiques, civiles & militaires, condamnent à mort ſans miſéricorde ceux dont les attentats contre leur père & leur ſouverain ſont manifeſtes.* Ses convulſions ſe tournèrent, dit-on, en apoplexie ; on eut peine à le faire revenir. Il reprit un peu ſes ſens, & dans cet intervalle de vie & de mort, il fit prier ſon père de venir le voir. Le czar vint ; les larmes coulèrent des yeux du père & du fils infortuné ; le condamné demanda pardon, le père pardonna publiquement. L'extrême-onction fut adminiſtrée ſolemnellement au malade agoniſant. Il mourut en préſence de toute la cour, le lendemain de cet arrêt funeſte. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, & dépoſé dans un cercueil ouvert. Il y reſta quatre jours expoſé à tous les regards, & enfin il fut inhumé dans l'égliſe de la citadelle, à côté de ſon épouſe. Le czar & la czarine aſſiſtèrent à la cérémonie.

On eſt indiſpenſablement obligé ici d'imiter, ſi on oſe le dire, la conduite du czar ; c'eſt-à-dire, de ſoumettre au jugement du public tous les faits qu'on vient de raconter avec la fidélité la plus ſcrupuleuſe ; & non-ſeulement ces faits, mais les bruits qui coururent, & ce qui fut imprimé ſur ce triſte ſujet par les auteurs les plus accrédités. *Lamberti* les plus impartial de tous, & le plus exact, qui s'eſt borné à rapporter les pièces originales & autentiques concernant les affaires de l'Europe, ſemble s'éloigner ici de cette impartialité & de ce diſcernement qui fait ſon caractère ; il s'exprime en ces termes : « La czarine craignant toujours pour ſon fils, n'eut point de relâche qu'elle n'eût porté le czar à faire au fils aîné le procès, & à le faire condamner à mort ; ce qui eſt étrange, c'eſt que le czar, après lui avoir donné lui-même le knout, qui eſt une queſtion, lui cou-

» pa aussi lui-même la tête. Le corps du czarovitz fut » exposé en public, & la tête tellement adaptée au » corps, que l'on ne pouvait pas discerner qu'elle en avait » été séparée. Il arriva quelque tems après, que le fils » de la czarine vint à décéder, à son grand regret, & » à celui du czar. Ce dernier qui avait décollé de sa pro- » pre main son fils ainé, réfléchissant qu' il n'avait point » de successeur, devint de mauvaise humeur. Il fut in- » formé dans ce tems-là, que la czarine avait des in- » trigues secretes & illégitimes avec le prince *Menzikof.* » Cela joint au réflexions que la czarine était la cause » qu'il avait sacrifié lui-même son fils ainé, il médita » de faire raser la czarine, & de l'enfermer dans un cou- » vent, ainsi qu'il avait fait sa première femme, qui y » était encore. Le czar avait accoutumé de mettre ses » pensées journalières sur des tablettes; il y avait mis » sondit dessein sur la czarine. Elle avait gagné des pa- » ges qui entraient dans la chambre du czar. Un de ceux- » ci qui était accoutumé à prendre les tablettes sous la » toilette, pour les faire voir à la czarine, prit celles » où il y avait le dessein du czar. Dès que cette prin- » cesse l'eut parcourue, elle en fit part à *Menzikof*; & » un jour ou deux après le czar fut pris d'une maladie » inconnue & violente, qui le fit mourir. Cette mala- » die fut attribuée au poison, puisqu'on vit manifeste- » ment qu'elle était si violente & subite, qu'elle ne pou- » vait venir que d'une telle source, qu'on dit être assez » usitée en Moscovie. »

Ces accusations consignées dans les mémoires de *Lamberti*, se répandirent dans toute l'Europe. Il reste encor un grand nombre d'imprimés & de manuscrits, qui pourraient faire passer ces opinions à la dernière postérité.

Je crois qu'il est de mon devoir de dire ici ce qui est parvenu à ma connaissance. Je certifie d'abord que celui qui dit à *Lamberti* l'étrange anecdote qu'il rapporte, était à la vérité né en Russie, mais non d'une famille du pays,

qu'il ne résidait point dans cet empire, au tems de la catastrophe du czarovitz ; il en était absent depuis plusieurs années. Je l'ai connu autrefois ; il avait vu *Lamberti* dans la petite ville de Nyon, où cet écrivain était retiré, & où j'ai été souvent. Ce même homme m'a avoué qu'il n'avait parlé à *Lamberti* que *des bruits qui couraient alors*.

Qu'on voie par cet exemple combien il était plus aisé autrefois à un seul homme d'en flétrir un autre dans la mémoire des nations, lorsqu'avant l'imprimerie, les histoires manuscrites, conservées dans peu de mains, n'étaient ni exposées au grand jour, ni contredites par les contemporains, ni à la portée de la critique universelle, comme elles sont aujourd'hui. Il suffisait d'une ligne dans *Tacite* ou dans *Suétone*, & même dans les auteurs des légendes, pour rendre un prince odieux au monde, & pour perpétuer son opprobre de siècle en siècle.

Comment se serait-il pu faire que le czar eût tranché de sa main la tête de son fils, à qui on donna l'extrême-onction, en présence de toute la cour ? Était-il sans tête, quand on répandait l'huile sur sa tête même. En quel tems put-on recoudre cette tête à son corps ? Le prince ne fut pas laissé seul un moment, depuis la lecture de son arrêt jusqu'à sa mort.

Cette anecdote que son père se servit du fer, détruit celle qu'il se servit du poison. Il est vrai qu' il est très-rare qu'un jeune homme expire d'une révolution subite causée par la lecture d'un arrêt de mort, & sur-tout d'un arrêt auquel il s'attendait ; mais enfin les médecins avouent que la chose est possible.

Si le czar avait empoisonné son fils, comme tant d'écrivains l'ont débité, il perdait par-là le fruit de tout ce qu'il avait fait pendant le cours de ce procès fatal, pour convaincre l'Europe du droit qu'il avait de punir : tous les motifs de la condamnation devenaient suspects, & le czar se condamnait lui-même : s'il eût voulu la mort d'*Alexis*, il eût fait exécuter l'arrêt ;

n'en était-il pas le maître abſolu? Un homme prudent, un monarque, ſur qui la terre a les yeux, ſe réſout-il à faire empoiſonner lâchement celui qu' il peut faire périr par le glaive de la juſtice? Veut-on ſe noircir dans la poſtérité par le titre d'empoiſonneur & de parricide, quand on peut ſi aiſément ne ſe donner que celui d'un juge ſévère ?

Il paraît qu'il réſulte de tout ce que j'ai rapporté, que PIERRE fut plus roi que père, & qu'il ſacrifia ſon propre fils aux intérêts d'un fondateur & d'un legiſlateur, & à ceux de ſa nation, qui retombait dans l'état dont il l'avait tirée, ſans cette ſévérité malheureuſe. Il eſt évident qu'il n'immola point ſon fils à une marâtre, & à l'enfant mâle qu'il avait d'elle, puiſqu'il le menaça ſouvent de le déshériter, avant que *Catherine* lui eût donné ce fils, dont l'enfance infirme était menacée d'une mort prochaine, & qui mourut en effet bientôt après. Si PIERRE avait fait un ſi grand éclat, uniquement pour complaire à ſa femme, il eût été faible, inſenſé & lâche, & certes il ne l'était pas. Il prévoyait ce qui arriverait à ſes fondations & à ſa nation, ſi l'on ſuivait après lui ſes vues. Toutes ſes entrepriſes ont été perfectionnées ſelon ſes prédictions ; ſa nation eſt devenue célèbre & reſpectée dans l'Europe, dont elle était auparavant ſéparée ; & ſi *Alexis* eût régné, tout aurait été détruit. Enfin quand on conſidère cette cataſtrophe, les cœurs ſenſibles frémiſſent, & les ſévères approuvent.

Ce grand & terrible événement eſt encore ſi frais dans la mémoire des hommes, on en parle ſi ſouvent avec étonnement, qu'il eſt abſolument néceſſaire d'examiner ce qu'en ont dit les auteurs contemporains. Un de ces écrivains faméliques, qui prennent hardiment le titre d'hiſtorien, parle ainſi dans ſon livre, dédié au comte de *Bruhl*, premier miniſtre du roi de Pologne, dont le nom peut donner du poids à ce qu'il avance : *Toute la Ruſſie eſt perſuadée que le* czarovitz *ne mourut que du poiſon préparé par la main d'une marâtre.* Cette accuſation eſt

détruite par l'aveu que fit le czar au duc de Holſtein, que la czarine *Catherine* lui avait conſeillé d'enfermer dans un cloître ſon fils condamné.

A l'égard du poiſon donné depuis par cette impératrice même à PIERRE ſon époux ; ce conte ſe détruit lui-même par le ſeul récit de l'aventure du page & des tablettes. Un homme s'aviſe-t-il d'écrire ſur ſes tablettes, *Il faut que je me reſſouvienne de faire enfermer ma femme*? Sont-ce là de ces détails qu'on puiſſe oublier, & dont on ſoit obligé de tenir regiſtre? Si *Catherine* avait empoiſonné ſon beau-fils & ſon mari, elle eût fait d'autres crimes : non-ſeulement on ne lui a jamais reproché aucune cruauté, mais elle ne fut connue que par ſa douceur & par ſon indulgence.

Il eſt néceſſaire à préſent de faire voir ce qui fut la première cauſe de la conduite d'*Alexis*, de ſon évaſion, de ſa mort & de celle des complices qui périrent par la main du bourreau. Ce fut l'abus de la religion, ce furent des prêtres & des moines ; & cette ſource de tant de malheurs eſt aſſez indiquée dans quelques aveux d'*Alexis*, que nous avons rapportés, & ſur-tout dans cette expreſſion de l'empereur PIERRE dans une lettre à ſon fils. *Ces longues barbes pourront vous tourner à leur fantaiſie.*

Voici preſque mot à mot comment les mémoires d'un ambaſſadeur à Pétersbourg expliquent ces paroles. Pluſieurs eccléſiaſtiques, dit-il, attachés à leur ancienne barbarie, & plus encor à leur autorité qu'ils perdaient à meſure que la nation s'éclairait, languiſſaient après le règne d'*Alexis*, qui leur promettait de les replonger dans cette barbarie ſi chère. De ce nombre était *Dozithée*, évêque de Roſtou. Il ſuppoſa une révélation de *St. Démétrius*. Ce ſaint lui était apparu, & l'avait aſſuré de la part de Dieu, que PIERRE n'avait pas trois mois à vivre : qu'*Eudoxie* renfermée dans le couvent de Suſdal & religieuſe ſous le nom d'*Hélène*, ainſi que la princeſſe *Marie*

ſœur du czar, devait monter ſur le trône, & régner conjointement avec ſon fils *Alexis*. *Eudoxie* & *Marie* eurent la faibleſſe de croire cette impoſture; elles en furent ſi perſuadées, qu'*Hélène* quitta dans ſon couvent l'habit de religieuſe, reprit le nom d'*Eudoxie*, ſe fit traiter de majeſté; & fit effacer des prières publiques le nom de ſa rivale *Catherine*; elle ne parut plus que revêtue des anciens habits de cérémonie, que portaient les czarines. La tréſorière du couvent ſe déclara contre cette entrepriſe. *Eudoxie* répondit hautement: » PIERRE a puni les ſtrélits, qui avaient outragé ſa mère; mon fils *Alexis* punira quiconque aura inſulté la ſienne. » Elle fit renfermer la tréſorière dans ſa cellule. Un officier nommé *Etienne Glebo* fut introduit dans le couvent. *Eudoxie* en fit l'inſtrument de ſes deſſeins, & l'attacha à elle par ſes faveurs. *Glebo* répand dans la pétite ville de Suſdal & dans les environs, la prédiction de *Dozithée*. Cependant les trois mois s'écoulèrent. *Eudoxie* reproche à l'évêque que le czar eſt encor en vie. « Les péchés de mon père en ſont » cauſe, dit *Dozithée*; il eſt en purgatoire, & il m'en » a averti. » Auſſi-tôt *Eudoxie* fait dire *mille meſſes des morts*; *Dozithée* l'aſſure qu'elles opèrent; il vient au bout d'un mois lui dire, que ſon père a déjà la tête hors du purgatoire; un mois après le défunt n'en a plus que juſqu'à la ceinture; enfin il ne tient plus au purgatoire que par les pieds, & quand les pieds ſeront dégagés, ce qui eſt le plus difficile, le czar PIERRE mourra infaillibelment.

La princeſſe *Marie*, perſuadée par *Dozithée*, ſe livra à lui, à condition que le père du prophète ſortirait inceſſamment du purgatoire, & que la prédiction s'accomplirait; & *Glebo* continua ſon commerce avec l'ancienne czarine.

Ce fut principalement ſur la foi de ces prédictions, que le czarovitz s'évada, & alla attendre la mort de ſon père, dans les pays étrangers. Tout cela fut bientôt découvert. *Dozithée* & *Glebo* furent arrêtés; les lettres de la prin-

cesse *Marie* à *Dozithée*, & d'*Hélène* à *Glebo*, furent lues en plein sénat. La princesse *Marie* fut enfermée à Shlusselbourg ; l'ancienne czarine transférée dans un autre couvent, ou elle fut prisonnière. *Dozithée* & *Glebo*, tous les complices de cette vaine & superstitieuse intrigue, furent appliqués à la question, ainsi que les confidens de l'évasion d'*Alexis*. Son confesseur, son gouverneur, son maréchal de cour moururent tous dans les supplices.

On voit donc à quel prix cher & funeste PIERRE LE GRAND acheta le bonheur qu'il procura à ses peuples ; combien d'obstacles publics & secrets il eut à surmonter au milieu d'une guerre longue & difficile, des ennemis au dehors, des rebelles au dedans, la moitié de sa famille animée contre lui, la plupart des prêtres obstinément déclarés contre ses entreprises, presque toute la nation irritée long-tems contre sa propre félicité, qui ne lui était pas encore sensible ; des préjugés à détruire dans les têtes, le mécontentement à calmer dans les cœurs. Il fallait qu'une génération nouvelle, formée par ses soins, embrasàt enfin les idées de bonheur & de gloire, que n'avaient pu supporter leurs pères.



CHAPITRE ONZIEME.

TRAVAUX ET ETABLISSEMENS

VERS L'AN 1718. ET SUIVANS.

PENDANT cette horrible cataſtrophe, il parut bien que PIERRE n'était que le père de ſa patrie, & qu'il conſidérait ſa nation comme ſa famille. Les ſupplices dont il avait été obligé de punir la partie de la nation qui voulait empêcher l'autre d'être heureuſe, étaient des ſacrifices faits au public par une néceſſité douloureuſe.

Ce fut dans cette année 1718, époque de l'exhérédation & de la mort de ſon fils ainé, qu'il procura le plus d'avantages à ſes ſujets, par la police générale auparavant inconnue, par les manufactures & les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées, par les branches nouvelles d'un commerce qui commençait à fleurir, & par ces canaux qui joignent les fleuves, les mers & les peuples que la nature a ſéparés. Ce ne ſont pas là de ces événemens frappans qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de cour qui amuſent la malignité, de ces grandes révolutions qui intéreſſent la curioſité ordinaire des hommes; mais ce ſont les reſſorts véritables de la félicité publique, que le yeux philoſophiques aiment à conſidérer.

Il y eut donc un lieutenant-général de la police de tout l'empire, établi à Pétersbourg à la tête d'un tribunal, qui veillait au maintien de l'ordre d'un bout de la Ruſſie à l'autre. Le luxe dans les habits, & les jeux de haſard, plus dangereux que le luxe, furent ſévérement défendus. On établit des écoles d'arithmétique déjà ordonnées en

1716 dans toutes les villes de l'empire. Les maiſons pour les orphelins & pour les enfans trouvés déjà commencées, furent achevées, dotées & remplies.

Nous joindrons ici tous les établiſſemens utiles, auparavant projetés, & finis quelques années après. Toutes les grandes villes furent délivrées de la foule odieuſe de ces mendians, qui ne veulent avoir d'autre métier que celui d'importuner ceux qui en ont, & de traîner, aux dépens des autres hommes, une vie miſérable & honteuſe; abus trop ſouffert dans d'autres états.

Les riches furent obligés de bâtir à Pétersbourg des maiſons régulières, ſuivant leur fortune. Ce fut une excellente police, de faire venir ſans frais tous les matériaux à Pétersbourg, par toutes les barques & charriots qui revenaient à vuide des provinces voiſines.

Les poids & les meſures furent fixés & rendus uniformes, ainſi que les loix. Cette uniformité tant deſirée & ſi inutilement dans des états dès long-tems policés, fut établie en Ruſſie, ſans difficulté & ſans murmure; & nous penſons que parmi nous cet établiſſement ſalutaire ſerait impraticable. Le prix des denrées néceſſaires fut réglé; ces fanaux que *Louis XIV.* établit le premier dans Paris, qui ne ſont pas même encor connus à Rome, éclairèrent pendant la nuit la ville de Pétersbourg: les pompes pour les incendies, les barrières dans les rues ſolidement pavées, tout ce qui regarde la ſureté, la propreté & le bon ordre, les facilités pour le commerce intérieur, les priviléges donnés à des étrangers, & les réglemens qui empêchaient l'abus de ces priviléges; tout fit prendre à Pétersbourg & à Moſcou une face nouvelle.

On perfectionna plus que jamais les fabriques des armes, ſur-tout celle que le czar avait formées à dix milles environ de Pétersbourg; il en était le premier intendant; mille ouvriers y travaillaient ſouvent ſous ſes yeux. Il allait donner ſes ordres lui-même à tous les entrepreneurs de moulins à grains, à poudre, à ſcie; aux direc-

teurs des fabriques de corderies & de voiles, des briqueteries, des ardoifes, des manufactures de toiles; beaucoup d'ouvriers de toute efpèce lui arrivèrent de France : c'était le fruit de fon voyage.

Il établit un tribunal de commerce dont les membres étaient mi-partie nationaux & étrangers, afin que la faveur fût égale pour tous les fabricans & pour tous les artiftes. Un Français forma une manufacture de très-belles glaces à Pétersbourg, avec le fecours du prince *Menzikof.* Un autre fit travailler à des tapifferies de haute-liffe, fur le modèle de celle des *Gobelins*; & cette manufacture eft encor aujourd'hui très-encouragée. Un troifième fit réuffir les fileries d'or & d'argent, & le czar ordonna qu'il ne ferait employé par année dans cette manufacture que quatre mille marcs, foit d'argent, foit d'or, afin de n'en point diminuer la maffe dans fes états.

Il donna trente mille roubles, c'eft-à-dire, cent cinquante mille livres de France, avec tous les matériaux & tous les inftrumens néceffaires à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies & des autres étoffes de laine. Cette libéralité utile le mit en état d'habiller fes troupes de draps faits dans fon pays: auparavant on tirait ces draps de Berlin & d'autres pays étrangers.

On fit à Mofcou d'auffi belles toiles qu'en Hollande, & à fa mort il y avait déjà à Mofcou & à Jaroflau, quatorze fabriques de toiles de lin & de chanvre.

On n'aurait certainement pas imaginé autrefois, lorfque la foie était vendue en Europe au poids de l'or, qu'un jour au-delà du lac de Ladoga, fous un climat glacé, & dans des marais inconnus, il s'éleverait une ville opulente & magnifique, dans laquelle la foie de Perfe fe manufacturerait auffi-bien que dans Ifpahan. PIERRE l'entreprit & y réuffit. Les mines de fer furent exploitées mieux que jamais; on découvrit quelques mines d'or & d'argent; & un confeil des mines fut établi pour confta-

ter ſi les exploitations donneraient plus de profit qu'elles ne coûteraient de dépenſe.

Pour faire fleurir tant de manufactures, tant d'arts différens, tant d'entrepriſes, ce n'était pas aſſez de ſigner des patentes & de nommer des inſpecteurs ; il fallait dans ces commencemens qu'il vît tout par ſes yeux, & qu'il travaillât même de ſes mains, comme on l'avait vu auparavant conſtruire des vaiſſeaux, les appareiller & les conduire. Quand il s'agiſſait de creuſer des canaux dans des terres fangeuſes & preſque impraticables, on le voyait quelquefois ſe mettre à la tête des travailleurs, fouiller la terre & la tranſporter lui-même.

Il fit cette année 1718, le plan du canal & des écluſes de Ladoga. Il s'agiſſait de faire communiquer la Néva à une autre rivière navigable, pour amener facilement les marchandiſes à Péterſbourg, ſans faire un grand détour par le lac Ladoga, trop ſujet aux tempêtes, & ſouvent impraticable pour les barques ; il nivela lui-même le terrain ; on conſerve encor les inſtrumens dont il ſe ſervit pour ouvrir la terre & la voiturer ; cet exemple fut ſuivi de toute ſa cour, & hâta un ouvrage qu'on regardait comme impoſſible : il a été achevé après ſa mort ; car aucune de ſes entrepriſes reconnues poſſibles, n'a été abandonnée.

Le grand canal de Cronſtadt, qu'on met aiſément à ſec, & dans lequel on carène & on radoube les vaiſſeaux de guerre, fut auſſi commencé dans le tems même des procédures contre ſon fils.

Il bâtit cette même année la ville neuve de Ladoga. Bientôt après il tira ce canal qui joint la mer Caſpienne au golfe de Finlande & à l'Océan ; d'abord les eaux de deux rivières qu'il fit communiquer, reçoivent les barques qui ont remonté le Volga : de ces rivières on paſſe par un autre canal dans le lac d'Ilmen ; on entre enſuite dans le canal de Ladoga, d'où les marchandiſes peuvent être tranſportées par la grande mer dans toutes les parties du monde.

Occupé de ces travaux qui s'exécutaient ſous ſes yeux, il portait ſes ſoins juſqu'au Kamshatka, à l'extrémité de l'Orient, & il fit bâtir deux forts dans ce pays, ſi long-tems inconnu au reſte du monde. Cependant des ingénieurs tirés de ſon académie de marine, établie en 1715, marchaient déjà dans tous l'empire pour lever des cartes exactes, & pour mettre ſous les yeux de tous les hommes cette vaſte étendue des contrées qu'il avait policées & enrichies.



CHAPITRE DOUZIEME.



DU COMMERCE.

LE commerce extérieur était presque tombé entiérement avant lui; il le fit renaître. On sait assez que le commerce a changé plusieurs fois son cours dans le monde. La Russie méridionale était avant *Tamerlan*, l'entrepôt de la Grèce & même des Indes; les Génois étaient les principaux facteurs. Le Tanaïs & le Boristhène étaient chargés des productions de l'Asie. Mais lorsque *Tamerlan* eut conquis, sur la fin du quatorzième siècle, la Kersonèse Taurique, appellée depuis la Crimée, lorsque les Turcs furent maîtres d'Azoph, cette grande branche du commerce du monde fut anéantie. PIERRE avait voulu la faire revivre, en se rendant maître d'Azoph. La malheureuse campagne du Pruth lui fit perdre cette ville, & avec elle toutes les vues du commerce par la mer Noire; il restait à s'ouvrir la voie d'un négoce non moins étendu par la mer Caspienne. Déjà dans le seizième siècle & au commencement du dix-septième, les Anglais qui avaient fait naître le commerce à Archangel, l'avaient tenté sur la mer Caspienne; mais toutes ces épreuves furent inutiles.

Nous avons déjà dit que le père de PIERRE LE GRAND avait fait bâtir un vaisseau par un Hollandais, pour aller trafiquer d'Astracan sur les côtes de la Perse: le vaisseau fut brûlé par le rebelle *Stenkorazin*. Alors toutes les espérances de négocier en droiture avec les Persans, s'évanouirent. Les Arméniens qui sont les facteurs de cette partie de l'Asie, furent reçus par PIERRE LE GRAND dans Astracan; on fut obligé de passer par leurs mains,

& de leur laiſſer tout l'avantage du commerce ; c'eſt ainſi que dans l'Inde on en uſe avec les Banians, & que les Turcs, ainſi que beaucoup d'états chrétiens, en uſent encor avec les Juifs ; car ceux qui n'ont qu'une reſſource, ſe rendent toujours très-ſavans dans l'art qui leur eſt néceſſaire : les autres peuples deviennent volontairement tributaires d'un ſavoir-faire qui leur manque.

PIERRE avait déjà remédié à cet inconvénient, en faiſant un traité avec l'empereur de Perſe, par lequel toute la ſoie qui ne ſerait pas deſtinée aux manufactures Perſanes, ſerait livrée aux Arméniens d'Aſtracan, pour être par eux tranſportée en Ruſſie.

Les troubles de la Perſe détruiſirent bientôt cet arrangement. Nous verrons comment le Sha ou empereur Perſan, *Huſſein*, perſécuté par des rebelles, implora l'aſſiſtance de PIERRE, & comment PIERRE, après avoir ſoutenu des guerres ſi difficiles contre les Turcs & contre les Suédois, alla conquérir trois provinces de Perſe ; mais il n'eſt ici queſtion que du commerce.

Du Commerce avec la Chine.

L'entrepriſe de négocier avec la Chine, ſemblait devoir être la plus avantageuſe. Deux états immenſes qui ſe touchent, & dont l'un poſsède réciproquement ce qui manque à l'autre, paraiſſaient être tous deux dans l'heureuſe néceſſité de lier une correſpondance utile, ſur-tout depuis la paix jurée ſolemnellement entre l'empire Ruſſe & l'empire Chinois en l'an 1689, ſelon notre manière de compter.

Les premiers fondemens de ce commerce avaient été jetés dès l'année 1653. Il ſe forma dans Tobol des compagnies de Sibériens & de familles de Boukarie établies en Sibérie. Ces caravanes paſsèrent par les plaines des Kalmoucks, traversèrent enſuite les déſerts, juſqu'à la Tartarie-Chinoiſe, & firent des profits conſidérables : mais les troubles ſurvenus dans le pays des Kalmoucks,

&

& les querelles des Ruſſes & des Chinois pour les frontières, dérangèrent ces entrepriſes.

Après la paix de 1689, il était naturel que les deux nations convinſſent d'un lieu neutre, où les marchandiſes feraient portées. Les Sibériens, ainſi que tous les autres peuples, avaient plus beſoin des Chinois, que les Chinois n'en avaient d'eux; ainſi on demanda la permiſſion à l'empereur de la Chine d'envoyer des caravanes à Pekin, & on l'obtint aiſément au commencement du ſiècle où nous ſommes.

Il eſt très-remarquable que l'empereur *Cam-hi* avait permis qu'il y eût déjà dans un fauxbourg de Pekin une égliſe Ruſſe, deſſervie par quelque prêtre de Sibérie, aux dépens même du tréſor impérial. *Cam-hi* avait eu l'indulgence de bâtir cette égliſe en faveur de pluſieurs familles de la Sibérie orientale, dont les unes avaient été faites priſonnières avant la paix de 1680, & les autres étaient des transfuges. Aucune d'elles après la paix de Nipchou, n'avait voulu retourner dans ſa patrie: le climat de Pekin, la douceur des mœurs Chinoiſes, la facilité de ſe procurer une vie commode par un peu de travail, les avaient toutes fixées à la Chine. Leur petite égliſe grecque n'était point dangereuſe au repos de l'empire, comme l'ont été les établiſſemens des jéſuites. L'empereur *Cam-hi* favoriſait d'ailleurs la liberté de conſcience: cette tolérance fut établie de tout tems dans toute l'Aſie, ainſi qu'elle le fut autrefois dans la terre entière, juſqu'au tems de l'empereur Romain *Théodoſe* Ier. Ces familles Ruſſes s'étant mêlées depuis aux familles Chinoiſes, ont abandonné leur chriſtianiſme, mais leur égliſe ſubſiſte encor.

Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouiraient toujours de cette égliſe, quand elles viendraient apporter des fourrures & d'autres objets de commerce à Pekin: le voyage, le ſéjour & le retour ſe faiſaient en trois années. Le prince *Gagarin*, gouverneur de la Sibérie, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étaient quel-

quefois très-nombreufes, & il était difficile de contenir la populace qui compofait le plus grand nombre.

On paffait fur les terres d'un prêtre lama, efpèce de fouverain, qui réfide fur la rivière d'Orkon, & qu'on appelle le *koutoukas :* c'eft un vicaire du grand lama, qui s'eft rendu indépendant, en changeant quelque chofe à la religion du pays, dans laquelle l'ancienne opinion indienne de la métempfycofe eft l'opinion dominante : on ne peut mieux comparer ce prêtre qu'aux évêques luthériens de Lubeck & d'Ofnabruk, qui ont fecoué le joug de l'évêque de Rome. Ce prélat Tartare fut infulté par les caravanes; les Chinois le furent auffi. Le commerce fut encor dérangé par cette mauvaife conduite; & les Chinois menacèrent de fermer l'entrée de leur empire à ces caravanes, fi on n'arrêtait pas ces défordres. Le commerce avec la Chine était alors très-avantageux aux Ruffes; ils rapportaient de l'or, de l'argent & des pierreries. Le plus gros rubis qu'on connoiffe dans le monde, fut apporté de la Chine au prince *Gagarin*, paffa depuis dans les mains de *Menzikof*, & eft actuellement un des ornemens de la couronne impériale.

Les vexations du prince *Gagarin* nuifirent beaucoup au commerce qui l'avait enrichi : mais enfin elles le perdirent lui-même : il fut accufé devant la chambre de juftice établie par le czar, & on lui trancha la tête une année après que le czarovitz fut condamné, & que la plupart de ceux qui avaient eu des liaifons avec ce prince, furent exécutés a mort.

En ce tems-là même, l'empereur *Cam-hi* fe fentant affaiblir, & ayant l'expérience que les mathématiciens d'Europe étaient plus favans que les mathématiciens de la Chine, crut que les médecins d'Europe valaient auffi mieux que les fiens ; il fit prier le czar par les ambaffadeurs qui revenaient de Pekin à Pétersbourg, de lui envoyer un médecin. Il fe trouva un chirurgien Anglais à Pétersbourg, qui s'offrit à faire ce perfonnage; il partit

avec un nouvel ambaſſadeur & avec *Laurent Lange*, qui a laiſſé une deſcription de ce voyage. Cette ambaſſade fut reçue & défrayée avec magnificence. Le chirurgien Anglais trouva l'empereur en bonne ſanté, & paſſa pour un médecin très-habile. La caravane qui ſuivit cette ambaſſade, gagna beaucoup ; mais de nouveaux excès commis par cette caravane même, indiſposèrent tellement les Chinois, qu'on renvoya *Lange*, alors réſident du czar auprès de l'empereur de la Chine, & qu'on renvoya avec lui tous les marchands de Ruſſie.

L'empereur *Cam-hi* mourut; ſon fils *Yontchin*, auſſi ſage & plus ferme que ſon père, celui-là même qui chaſſa les jéſuites de ſon empire, comme le czar les en avait chaſſés en 1718, conclut avec PIERRE un traité, par lequel les caravanes Ruſſes ne commerceraient plus que ſur les frontières des deux empires. Il n'y a que les facteurs dépêchés au nom du ſouverain ou de la ſouveraine de la Ruſſie, qui aient la permiſſion d'entrer dans Pekin ; ils y ſont logés dans une vaſte maiſon que l'empereur *Cam-hi* avait aſſignée autrefois aux envoyés de la Corée. Il y a long-tems qu'on n'a fait partir ni caravanes, ni facteurs de la couronne pour la ville de Pekin. Ce commerce eſt languiſſant, mais prêt à ſe ranimer.

Du commerce de Pétersbourg et des autres ports de l'empire.

On voyait dès-lors plus de deux cents vaiſſeaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville impériale. Ce commerce s'eſt accru de jour en jour, & a valu plus d'une fois cinq millions (argent de France) à la couronne. C'était beaucop plus que l'intérêt des fonds que cet établiſſement avait coûté. Ce commerce diminua beaucoup celui d'Archangel : & c'eſt ce que voulait le fondateur, parce qu'Archangel eſt trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations, & que le commerce qui ſe fait ſous les

yeux d'un ſouverain appliqué, eſt toujours plus avantageux. Celui de la Livonie reſta toujours ſur le même pied. La Ruſſie en général a trafiqué avec ſuccès ; mille à douze cents vaiſſeaux tous les ans ſont entrés dans ſes ports, & PIERRE a ſu joindre l'utilité à la gloire.



CHAPITRE TREIZIEME.

DES LOIX.

On ſait que les bonnes loix ſont rares, mais que leur execution l'eſt encor davantage. Plus un état eſt vaſte & compoſé de nations diverſes, plus il eſt difficile de les réunir par une même juriſprudence. Le père du czar PIERRE avait fait rédiger un code ſous le titre d'*Oulogénie*; il était même imprimé, mais il s'en fallait beaucoup qu'il pût ſuffire.

PIERRE avait, dans ſes voyages, amaſſé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui croulait de toutes parts: il tira des inſtructions du Dannemarck, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, & prit de ces différentes nations ce qu'il crut qui convenait à la ſienne.

Il y avait une cour de boyards, qui décidait en dernier reſſort des affaires contentieuſes: le rang & la naiſſance y donnait ſéance, il fallait que la ſcience la donnât: cette cour fut caſſée.

Il créa un procureur-général, auquel il joignit quatre aſſeſſeurs, dans chacun des gouvernemens de l'empire: ils furent chargés de veiller à la conduite des juges, dont les ſentences reſſortirent au ſénat qu'il établit, chacun de ces juges fut pourvu d'un exemplaire de l'*Oulogénie*, avec les additions & les changemens néceſſaires, en attendant qu'on pût rédiger un corps complet de loix.

Il défendit à tous ces juges, ſous peine de mort, de recevoir ce que nous appellons *des épices;* elles ſont médiocres chez nous, mais il ſerait bon qu'il n'y en eût point. Les grands frais de notre juſtice ſont les ſalaires

des ſubalternes, la multiplicité des écritures, & ſur-tout cet uſage onéreux dans les procédures de compoſer les lignes de trois mots, & d'accabler ainſi ſous un tas immenſe de papiers les fortunes des citoyens. Le czar eut ſoin que les frais fuſſent médiocres, & la juſtice prompte. Les juges, les greffiers eurent des appointemens du tréſor public, & n'achetèrent point leurs charges.

Ce fut principalement dans l'année 1718, pendant qu'il inſtruiſait ſolemnellement le procès de ſon fils, qu'il fit ces reglemens. La plupart des loix qu'il porta, furent tirées de celles de la Suède, & il ne fit point de difficulté d'admettre dans les tribunaux les priſonniers Suédois inſtruits de la juriſprudence de leur pays, & qui ayant appris la langue de l'empire voulurent reſter en Ruſſie.

Les cauſes des particuliers reſſortirent au gouverneur de la province, & à ſes aſſeſſeurs; enſuite on pouvait en appeller au ſénat; & ſi quelqu'un après avoir été condamné par le ſénat en appellait au czar même, il était déclaré digne de mort, en cas que ſon appel fût injuſte: mais pour tempérer la rigueur de cette loi, il créa un maître général des requêtes, qui recevait les placets de tous ceux qui avaient au ſénat, ou dans les cours inférieures, des affaires ſur leſquelles la loi ne s'était pas encor expliquée.

Enfin il acheva en 1722 ſon nouveau code, & il défendit ſous peine de mort, à tous les juges de s'en écarter, & de ſubſtituer leur opinion particulière à la loi générale. Cette ordonnance terrible fut affichée, & l'eſt encor dans les tribunaux de l'empire.

Il créait tout. Il n'y avait pas juſqu'à la ſocieté qui ne fût ſon ouvrage. Il régla les rangs entre les hommes, ſuivant leurs emplois, depuis l'amiral & le maréchal juſqu'à l'enſeigne, ſans aucun égard pour la naiſſance.

Ayant toujours dans l'eſprit, & voulant apprendre à ſa nation que des ſervices étaient préférables à des aïeux, les rangs furent auſſi fixés pour les femmes; & quicon-

que dans une assemblée prenait une place qui ne lui était pas assignée, payait une amende.

Par un réglement plus utile, tout soldat qui devenait officier devenait gentilhomme, & tout boyard flétri par la justice devenait roturier.

Après la rédaction de ces loix & de ces réglemens, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroissement des villes & des richesses, la population de l'empire, les nouveaux emplois, amenèrent nécessairement une multitude d'affaires nouvelles, & de cas imprévus, qui tous étaient la suite des succès même dans la réforme générale de ses états.

L'impératrice *Elizabeth* acheva le corps des loix que son père avait commencé, & ces loix se sont ressenties de la douceur de son règne.



CHAPITRE QUATORZIEME.

DE LA RELIGION.

DANS ce tems-là même, PIERRE travaillait plus que jamais à la réforme du clergé. Il avait aboli le patriarchat, & cet acte d'autorité ne lui avait pas gagné le cœur des eccléſiaſtiques. Il voulait que l'adminiſtration impériale fût toute-puiſſante, & que l'adminiſtration eccléſiaſtique fût reſpectée & obéiſſante. Son deſſein était d'établir un conſeil de religion toujours ſubſiſtant, qui dépendît du ſouverain, & qui ne donnât de loix à l'égliſe, que celles qui feraient approuvées par le maître de tout l'état, dont l'égliſe fait partie. Il fut aidé dans cette entrepriſe par un archevêque de Novogorod, nomme *Théophane Procop* ou *Procopvitz*, c'eſt-à-dire, fils de *Procop.*

Ce prélat était ſavant & ſage ; ſes voyages en diverſes parties de l'Europe l'avaient inſtruit des abus qui y règnent : le czar qui en avait été témoin lui-même, avait dans tous ſes établiſſemens ce grand avantage, de pouvoir, ſans contradiction, choiſir l'utile, & éviter le dangereux. Il travailla lui-même en 1718 & 1719 avec cet archevêque. Un ſynode perpétuel fut établi, compoſé de douze membres, ſoit évêques, ſoit archimandrites, tous choiſis par le ſouverain. Ce collège fut augmenté depuis juſqu'a quatorze.

Les motifs de cet établiſſement furent expliqués par le czar dans un diſcours préliminaire : le plus remarquable, & le plus grand de ces motifs eſt, « qu'on n'a point à „ craindre ſous l'adminiſtration d'un collége de prêtres, „ les troubles & les ſoulévemens qui pourraient arriver

„ ſous le gouvernement d'un ſeul chef eccléſiaſtique ; que „ le peuple, toujours enclin à la ſuperſtition , pourrait, „ en voyant d'un côté un chef de l'état, & de l'autre un „ chef de l'égliſe, imaginer qu'il y a en effet deux puiſ- „ ſances. „ Il cite ſur ce point important l'exemple des longues diviſions entre l'empire & le ſacerdoce qui ont enſanglanté tant de royaumes.

Il penſait & il diſait publiquement que l'idée des deux puiſſances fondées ſur l'allégorie de deux épées qui ſe trouvèrent chez les apôtres, était une idée abſurde.

Le czar attribua à ce tribunal le droit eccléſiaſtique de régler toute la diſcipline, l'examen des mœurs & de la capacité de ceux qui ſont nommés aux évêchés par le ſouverain, le jugement définitif des cauſes religieuſes dans leſquelles on appellait autrefois au patriarche, la connaiſſance des revenus des monaſtères & des diſtributions des aumônes.

Cette aſſemblée eut le titre de *très-ſaint ſynode*, titre qu'avaient pris les patriarches. Ainſi le czar rétablit en effet la dignité patriarchale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendans du ſouverain, & tous faiſant ferment de lui obéir ; ferment que les patriarches ne faiſaient pas. Les membres de ce ſacré ſynode aſſemblés avaient le même rang que les ſénateurs ; mais auſſi ils dépendaient du prince, ainſi que le ſénat.

Cette nouvelle adminiſtration, & le nouveau code eccléſiaſtique, ne furent en vigueur, & ne reçurent une forme conſtante que quatre ans après, en l'année 1722. PIERRE voulut d'abord que le ſynode lui préſentât ceux qu'il jugerait les plus dignes des prélatures. L'empereur choiſiſſait un évêque, & le ſynode le ſacrait. PIERRE préſidait ſouvent à cette aſſemblée. Un jour qu'il s'agiſſait de préſenter un évêque, le ſynode remarqua qu'il n'avait encor que des ignorans à préſenter au czar ; *Eh bien*, dit il, *il n'y a qu'à choiſir le plus honnête homme, cela vaudra bien un ſavant.*

Il eſt à remarquer que dans l'égliſe grecque il n'y a point de ce que nous appellons *abbés ſéculiers* : le petit collet n'y eſt connu que par ſon ridicule ; mais par un autre abus, (puiſqu'il faut que tout ſoit abus dans le monde) les prélats ſont tirés de l'ordre monaſtique. Les premiers moines n'étaient que des ſéculiers, les uns dévots, les autres fanatiques, qui ſe retiraient dans des déſerts ; ils furent raſſemblés enfin par *St. Baſile*, reçurent de lui une règle, firent des vœux, & furent comptés pour le dernier ordre de la hiérarchie, par lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C'eſt ce qui rémplit de moines la Grèce & l'Aſie. La Ruſſie en était inondée ; ils étaient riches, puiſſans ; & quoique très-ignorans, ils étaient, à l'avénement de PIERRE, preſque les ſeuls qui ſuſſent écrire ; ils en avaient abuſé dans les premiers tems, où ils furent ſi étonnés, & ſi ſcandaliſés des innovations que faiſait PIERRE en tout genre. Il avait été obligé en 1703 de défendre l'encre & les plumes aux moines ; il fallait une permiſſion expreſſe de l'archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait.

PIERRE voulut que cette ordonnance ſubſiſtât. Il avait voulu d'abord qu'on n'entrât dans l'ordre monaſtique qu'à l'âge de cinquante ans, mais c'était trop tard ; la vie de l'homme eſt trop courte, on n'avait pas le tems de former des évêques ; il régla avec ſon ſynode qu'il ſerait permis de ſe faire moine à trente ans paſſés, mais jamais au deſſous : défenſe aux militaires & aux cultivateurs d'entrer jamais dans un couvent, à moins d'un ordre exprès de l'empereur, ou du ſynode ; jamais un homme marié ne peut ètte reçu dans un monaſtère, même après le divorce, à moins que ſa femme ne ſe faſſe auſſi religieuſe de ſon plein conſentement, & qu'ils n'aient point d'enfans. Quiconque eſt au ſervice de l'état ne peut ſe faire moine à moins d'une permiſſion expreſſe. Tout moine doit travailler de ſes mains à quelque métier. Les religieuſes ne doivent jamais ſortir de leur monaſtère ; on

leur donne la tonſure à l'âge de cinquante ans, comme aux diaconeſſes de la primitive égliſe ; & ſi avant d'avoir reçu la tonſure elles veulent ſe marier, non-ſeulement elles le peuvent, mais on les y exhorte : réglement admirable dans un pays où la population eſt beaucoup plus néceſſaire que les monaſt ères.

PIERRE voulut que ces malheureuſes filles que DIEU a fait naître pour peupler l'état, & qui par une dévotion mal-entendue enſeveliſſent dans les cloîtres la race dont elles devraient être meres, fuſſent du moins de quelque utilité à la ſociété qu'elles trahiſſent ; il ordonna qu'elles fuſſent toutes employées à des ouvrages de main, convenables à leur ſexe. L'impératrice *Catherine* ſe chargea de faire venir des ouvrières du Brabant & de la Hollande ; elle les diſtribua dans les monaſtères, & on y fit bientôt des ouvrages dont *Catherine* & les dames de ſa cour ſe parèrent.

Il n'y a peut-être rien au monde de plus ſage que toutes ces inſtitutions ; mais ce qui mérite l'attention de tous les ſiècles, c'eſt le réglement que PIERRE porta lui-même, & qu'il adreſſa au ſynode en 1724. Il fut aidé en cela par *Théophane Procopvitz*. L'ancienne inſtitution eccléſiaſtique eſt très-ſavamment expliquée dans cet écrit ; l'oiſiveté monacale y eſt combattue avec force ; le travail non-ſeulement recommandé mais ordonné ; & la principale occupation doit être de ſervir les pauvres : il ordonne que les ſoldats invalides ſoient repartis dans les couvens ; qu'il y ait des religieux prépoſés pour avoir ſoin d'eux ; que les plus robuſtes cultivent les terres appartenantes aux couvens : il ordonne la même choſe dans les monaſtères de filles ; les plus fortes doivent avoir ſoin des jardins ; les autres doivent ſervir les femmes & les filles malades, qu'on amène du voiſinage dans le couvent. Il entre dans les plus petits détails de ces différens ſervices. Il deſtine quelques monaſtères de l'un & de l'autre ſexe, à recevoir les orphelins & à les élever.

Il ſemble en liſant cette ordonnance de PIERRE LE GRAND du 31 Janvier 1724 qu'elle ſoit compoſée à la fois par un miniſtre d'état & par un père de l'égliſe.

Preſque tous les uſages de cette égliſe ſont différens des nôtres. Dès qu'un homme eſt ſous-diacre parmi nous, le mariage lui eſt interdit; & c'eſt un ſacrilége pour lui de ſervir à peupler ſa patrie. Au contraire, ſitôt qu'un homme eſt ordonné ſous-diacre en Ruſſie, on l'oblige de prendre une femme; il devient prêtre, archiprêtre; mais pour devenir évêque, il faut qu'il ſoit veuf & moine.

PIERRE défendit à tous les curés d'employer plus d'un de leurs enfans au ſervice de leur égliſe, de peur qu'une famille trop nombreuſe ne tyranniſât la paroiſſe; & il ne leur fut permis d'employer plus d'un de leurs enfans, que quand la paroiſſe le demandait elle-même. On voit que dans les plus petits détails de ces ordonnances eccléſiaſtiques, tout eſt dirigé au bien de l'état, & qu'on prend toutes les meſures poſſibles pour que les prêtres ſoient conſidérés, ſans être dangereux, & qu'ils ne ſoient ni avilis, ni puiſſans.

Je trouve dans des mémoires curieux compoſés par un officier fort aimé de PIERRE LE GRAND qu'un jour on liſait à ce prince le chapitre du *Spectateur Anglais* qui contient un parallèle entre lui & *Louis XIV.* il dit, après l'avoir écouté : « Je ne crois pas mériter la préfé-„ rence qu'on me donne ſur ce monarque; mais j'ai été „ aſſez heureux pour lui être ſupérieur dans un point „ eſſentiel; j'ai forcé mon clergé à l'obéiſſance & à la „ paix, & *Louis XIV.* s'eſt laiſſé ſubjuguer par le ſien. „

Un prince qui paſſait les jours au milieu des fatigues de la guerre, & les nuits à rédiger tant de loix, à policer un ſi vaſte empire, à conduire tant d'immenſes travaux dans l'eſpace de deux mille lieues, avait beſoin de délaſſemens. Les plaiſirs ne pouvaient être alors ni auſſi nobles, ni auſſi délicats qu'ils le ſont devenus depuis. Il ne faut pas s'étonner ſi PIERRE s'amuſait à ſa fête des

cardinaux, dont nous avons déjà parlé, & à quelques autres divertiſſemens de cette eſpèce; ils furent quelquefois aux dépens de l'égliſe romaine pour laquelle il avait une averſion très-pardonnable à un prince du rite grec qui veut être le maître chez lui. Il donna auſſi de pareils ſpectacles aux dépens des moines de ſa patrie; mais des anciens moines qu'il voulait rendre ridicules, tandis qu'il réformait les nouveaux.

Nous avons déjà vu qu'avant qu'il promulguât ſes loix eccléſiaſtiques, il avait créé pape un de ſes fous, & qu'il avait célébré la fête du conclave. Ce fou, nommé *Sotof*, était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le czar imagina de lui faire épouſer une veuve de ſon âge, & de célébrer ſolemnellement cette noce; il fit faire l'invitation par quatre bégues; des vieillards décrépits conduiſaient la mariée; quatre des plus gros hommes de Ruſſie ſervaient de coureurs: la muſique était ſur un char conduit par des ours, qu'on piquait avec des pointes de fer, & qui par leurs mugiſſemens formaient une baſſe digne des airs qu'on jouait ſur le charriot. Les mariés furent bénis dans la cathédrale par un prêtre aveugle & ſourd à qui on avait mis des lunettes. La proceſſion, le mariage, le repas des noces, le déshabillé des mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut également convenable à la bouffonnerie de ce divertiſſement.

Une tel fête nous paraît bien bizarre; mais l'eſt-elle plus que nos divertiſſemens du carnaval? Eſt-il plus beau de voir cinq cents perſonnes portant ſur le viſage des maſques hideux, & ſur le corps des habits ridicules, ſauter toute une nuit ſans ſe parler?

Nos anciennes fêtes des fous & de l'âne & de l'abbé des cornards dans nos égliſes, étaient-elles plus majeſtueuſes? & nos comédies de la *Mère ſotte* montraient-elles plus de génie?



CHAPITRE QUINZIEME.

DES NÉGOCIATIONS D'ALAND.

DE

LA MORT DE CHARLES XII. &c.

DE LA PAIX DE NEUSTADT.

CES travaux immenſes du czar, ce détail de tout l'empire Ruſſe, & le malheureux procès du prince *Alexis* n'étaient pas les ſeules affaires qui l'occupaſſent : il fallait ſe couvrir au-dehors, en réglant l'intérieur de ſes états. La guerre continuait toujours avec la Suède, mais mollement, & rallentie par les eſpérances d'une paix prochaine.

Il eſt conſtant que dans l'année 1717 le cardinal *Albéroni* premier miniſtre de *Philippe cinq* roi d'Eſpagne, & le baron de *Görtz*, devenu maître de l'eſprit de *Charles douze* avaient voulu changer la face de l'Europe, en réuniſſant PIERRE avec *Charles* en détrônant le roi d'Angleterre *George premier*, en rétabliſſant *Staniſlas* en Pologne, tandis qu'*Albéroni* donnerait à *Philippe* ſon maître la régence de la France. *Görtz* s'était, comme on a vu, ouvert au czar même. *Albéroni* avait entamé une négociation avec le prince *Kourakin*, ambaſſadeur du czar à la Haye, par l'ambaſſadeur d'Eſpagne *Baretti Landi*, Mantouan, tranſplanté en Eſpagne ainſi que le cardinal.

C'étaient des étrangers qui voulaient tout bouleverſer pour des maîtres dont ils n'étaient pas nés ſujets, ou plutôt pour eux-mêmes. *Charles XII.* donna dans tous ces projets, & le czar ſe contenta de les examiner. Il

n'avait fait dès l'année 1716 que de faibles efforts contre la Suède, plutôt pour la forcer à acheter la paix par la cession des provinces qu'il avait conquises, que pour achever de l'accabler.

Déjà l'activité du baron de *Gôrtz* avait obtenu du czar qu'il envoyât des plénipotentiaires dans l'isle d'Aland, pour traiter de cette paix. L'Écossais *Bruce*, grand-maître d'artillerie en Russie, & le célèbre *Osterman*, qui depuis fut à la tête des affaires, arrivèrent au congrès, précisément dans le tems qu'on arrêtait le czarovitz dans Moscou. *Gôrtz* & *Gyllembourg* étaient déjà au congrès de la part de *Charles XII*; tous deux impatiens d'unir ce prince avec PIERRE, & de se venger du roi d'Angleterre. Ce qui était étrange, c'est qu'il y avait un congrès, & point d'armistice. La flotte du czar croisait toujours sur les côtes de Suède, & faisait des prises: il prétendait par ces hostilités accélérer la conclusion d'une paix si nécessaire à la Suède, & qui devait être si glorieuse à son vainqueur.

Déjà, malgré les petites hostilités, qui duraient encor, toutes les apparences d'une paix prochaine étaient manifestes. Les préliminaires étaient des actions de générosité, qui font plus d'effet que des signatures. Le czar renvoya sans rançon le marechal *Renschild*, que lui-même avait fait prisonnier, & le roi de Suède rendit de même les généraux *Trubetskoy* & *Gollovin*, prisonniers en Suède depuis la journée de Nerva.

Les négociations avançaient; tout allait changer dans le Nord. *Gôrtz* proposait au czar l'acquisition du Meklembourg. Le duc *Charles* qui possédait ce duché, avait épousé une fille du czar *Ivan*, frère aîné de PIERRE. La noblesse de son pays était soulevée contre lui. PIERRE avait une armée dans le Meklembourg, & prenait le parti du prince qu'il regardait comme son gendre. Le roi d'Angleterre électeur de Hanovre se déclarait pour la noblesse: c'était encor une manière de mortifier le

roi d'Angleterre, en assurant le Meklembourg à PIERRE, déjà maître de la Livonie, & qui allait devenir plus puissant en Allemagne qu'aucun électeur. On donnait en équivalent au duc de Meklembourg, le duché de Courlande, & une partie de la Prusse, aux dépens de la Pologne, à laquelle on rendait le roi *Stanislas*. Brême & Verden devaient revenir à la Suède; mais on ne pouvait en dépouiller le roi *George premier* que par la force des armes. Le projet de *Gôrtz* était donc, comme on l'a déjà dit, que PIERRE & *Charles douze* unis non-seulement par la paix, mais par une alliance offensive, envoyassent en Ecosse une armée. *Charles douze* après avoir conquis la Norwége, devait descendre en personne dans la Grande-Bretagne, & se flattait d'y faire un nouveau roi, après en avoir fait un en Pologne. Le cardinal *Albéroni* promettait des subsides à PIERRE & à *Charles*. Le roi *George*, en tombant, entraînait probablement dans sa chûte le régent de France son allié, qui demeurant sans support était livré à l'Espagne triomphante, & à la France soulevée.

Albéroni & *Gôrtz* se croyaient sur le point de bouleverser l'Europe d'un bout à l'autre. Une balle de coulevrine, lancée au hasard des bastions de Fridericshal en Norwége, confondit tous ces projets; *Charles XII.* fut tué; la flotte d'Espagne fut battue par les Anglais, la conjuration fomentée en France découverte & dissipée; *Albéroni* chassé d'Espagne, *Gôrtz* décapité à Stockholm; & de toute cette ligue terrible, à peine commencée, il ne resta de puissant que le czar, qui ne s'étant compromis avec personne, donna la loi à tous ses voisins.

Toutes les mesures furent changées en Suède après la mort de *Charles XII*: il avait été despotique; & on n'élut sa sœur *Ulrique* reine, qu'à condition qu'elle renoncerait au despotisme. Il avait voulu s'unir avec le czar contre l'Angleterre & ses alliés, & le nouveau gouvernement Suédois s'unit à ces alliés contre le czar.

Le

Le congrès d'Aland ne fut pas à la verité rompu; mais la Suède liguée avec l'Angleterre, espéra que des flottes Anglaises envoyées dans la Baltique, lui procureraient une paix plus avantageuse. Les troupes Hanovriennes entrèrent dans les états du duc de Meklembourg; mais les troupes du czar les en chassèrent, en Février 1716.

Il entretenait aussi un corps de troupes en Pologne, qui en imposait à la fois aux partisans d'*Auguste*, & à ceux de *Stanislas*; & à l'égard de la Suède, il tenait une flotte prête, qui devait ou faire une descente sur les côtes, ou forcer le gouvernement Suédois à ne pas faire languir le congrès d'Aland. Cette flotte fut composée de douze grands vaisseaux de ligne, de plusieurs du second rang, de frégates, & de galères: le czar en était le vice-amiral, commandant toujours sous l'amiral *Apraxin*.

Une escadre de cette flotte se signala d'abord contre une escadre Suédoise, & après un combat opiniâtre, prit un vaisseau & deux frégates. PIERRE qui encourageait par tous les moyens possibles la marine qu'il avait créée, donna soixante mille livres de notre monnoie aux officiers de l'escadre, des médailles d'or, & surtout des marques d'honneur.

Dans ce tems-là même, la flotte Anglaise, sous le commandement de l'amiral *Norris*, entra dans la mer Baltique, pour favoriser les Suédois. PIERRE eut assez de confiance dans sa nouvelle marine, pour ne se pas laisser imposer par les Anglais; il tint hardiment la mer, & envoya demander à l'amiral Anglais, s'il venait simplement comme ami des Suédois, ou comme ennemi de la Russie. L'amiral répondit qu'il n'avait point encor d'ordre positif. PIERRE malgré cette réponse équivoque, ne laissa pas de tenir la mer.

Les Anglais en effet n'étaient venus que dans l'intention de se montrer, & d'engager le czar par ces démonstrations, à faire aux Suédois des conditions de

paix acceptables. L'amiral *Norris* alla à Copenhague, & les Ruffes firent quelques defcentes en Suède dans le voifinage même de Stockholm ; ils ruinèrent des forges de cuivre, ils brûlèrent en Juillet 1719 près de quinze mille maifons; & causèrent affez de mal pour faire fouhaiter aux Suédois que la paix fût inceffamment conclue.

En effet, la nouvelle reine de Suède preffa le renouvellement des négociations ; *Ofterman* même fut envoyé à Stockholm ; les chofes reftèrent dans cet état pendant toute l'année 1719.

L'année fuivante, le prince de Heffe, mari de la reine de Suède, devenu roi de fon chef, par la ceffion de fa femme, commença fon règne par l'envoi d'un miniftre à Pétersbourg, pour hâter cette paix tant defirée : mais au milieu de ces négociations la guerre durait toujours.

La flotte Anglaife fe joignit à la Suédoife, mais fans commettre encor d'hoftilités ; il n'y avait point de rupture déclarée entre la Ruffie & l'Angleterre ; l'amiral *Norris* offrait la médiation de fon maître, mais il l'offrait à main armée; & cela même arrêtait les négociations. Telle eft la fituation des côtes de la Suède & de celles des nouvelles provinces de Ruffie fur la mer Baltique, que l'on peut aifément infulter celles de Suède, & que les autres font d'un abord très-difficile. Il y parut bien ; lorfque l'amiral *Norris* ayant levé le mafque fit enfin une defcente, conjointement avec les Suédois, dans une petite ifle de l'Eftonie nommée Narguen, appartenante au czar : ils brûlèrent en Juin 1720 une cabane ; mais les Ruffes dans le même tems defcendirent vers Vafa, brulèrent quarante - un villages & plus de mille maifons, & causèrent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le prince *Galitzin* prit quatre frégates Suédoifes à l'abordage ; il femblait que l'amiral Anglais ne fût venu que pour voir de

ſes yeux à quel point le czar avait rendu ſa marine redoutable. *Norris* ne fit preſque que ſe montrer à ces mêmes mers ſur leſquelles on menait quatre frégates Suédoiſes en triomphe au port de Cronſlot devant Péterſbourg. Il paraît que les Anglais en firent trop s'ils n'étaient que médiateurs, & trop peu s'ils étaient ennemis.

Enfin en Novembre 1720, le nouveau roi de Suède demanda une ſuſpenſion d'armes & n'ayant pu réuſſir juſqu'alors par les menaces de d'Angleterre, il employa la médiation du duc d'*Orléans*, régent de France : ce prince allié de la Ruſſie & de la *Suède*, eut l'honneur de la conciliation en Février 1721 : il envoya *Campredon* plénipotentiaire à Pétersbourg, & de là à Stockholm. Le congrès s'aſſembla dans Neuſtadt, petite ville de Finlande ; mais le czar ne voulut accorder l'armiſtice que quand on fut ſur le point de conclure & de ſigner. Il avait une armée en Finlande, prête à ſubjuguer le reſte de cette province ; ſes eſcadres menaçaient continuellement la Suède ; il fallait que la paix ne ſe fît que ſuivant ſes volontés. On ſouſcrivit enfin à tout ce qu'il voulut : on lui céda à perpétuité tout ce qu'il avait conquis, depuis les frontières de la Courlande juſqu'au fond du golfe de Finlande, & par-delà encor, le long du pays de Kexholm, & cette liſière de la Finlande même, qui ſe prolonge des environs de Kexholm au nord : ainſi il reſta ſouverain reconnu de la Livonie, de l'Eſtonie, de l'Ingrie, de la Carélie, du pays de Vibourg, & des iſles voiſines, qui lui aſſuraient encor la domination de la mer, comme les iſles d'Oeſel, de Dago, de Mône, & beaucoup d'autres. Le tout formait une étendue de trois cents lieues communes, ſur des largeurs inégales, & compoſait un grand royaume, qui était le prix de vingt années de peines.

Cette paix de Neuſtadt fut ſignée le 10 Septembre 1721 n. ſt. par ſon miniſtre *Oſterman*, & le général *Bruce*.

PIERRE eut d'autant plus de joie, que se voyant délivré de la nécessité d'entretenir de grandes armées vers la Suède, libre d'inquiétude avec l'Angleterre & avec ses voisins, il se voyait en état de se livrer tout entier à la réforme de son empire, déjà si bien commencée, & à faire fleurir en paix les arts & le commerce, introduits par ses soins avec tant de travaux.

Dans les premiers transports de sa joie, il écrivit à ses plénipotentiaires : « Vous avez dressé le traité comme si nous l'avions rédigé nous-même, & si nous vous l'avions envoyé pour le faire signer aux Suédois ; ce glorieux événement sera toujours présent à notre mémoire. »

Des fêtes de toute espèce signalèrent la satisfaction des peuples dans tout l'empire, & sur-tout à Péterlbourg. Les pompes triomphales que le czar avait étalées pendant la guerre n'approchaient pas des réjouissances paisibles, au-devant desquelles tous les citoyens allaient avec transport ; cette paix était le plus beau de ses triomphes, & ce qui plut bien plus encor que toutes ces fêtes éclatantes, ce fut une rémission entière pour tous les coupables détenus dans les prisons, & l'abolition de tout ce qu'on devait d'impôts au trésor du czar dans toute l'étendue de l'empire jusqu'au jour de la publication de la paix. On brisa les chaînes d'une foule de malheureux ; les voleurs publics, les assassins, les criminels de leze-majesté furent seuls exceptés.

Ce fut alors que le sénat & le synode décernèrent à PIERRE les titres de *Grand*, d'*Empereur*, & de *Père de la patrie*. Le chancelier *Golofkin* porta la parole au nom de tous les ordres de l'état dans l'église cathédrale ; les sénateurs crièrent ensuite trois fois, *Vive notre empereur & notre père* ; & ces acclamations furent suivies de celles du peuple. Les ministres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Dannemarck, de Hollande, le félicitèrent le même jour, le nommèrent de ces titres qu'on venait

de lui donner, & reconnurent empereur celui qu'on avait déjà désigné publiquement par ce titre en Hollande, après la bataille de Pultava. Les noms de *père* & de *grand* étaient des noms glorieux, que perſonne ne pouvait lui diſputer dans l'Europe ; celui d'*empereur* n'était qu'un titre honorifique décerné par l'uſage à l'empereur d'Allemagne, comme roi titulaire des Romains ; & ces appellations demandent du tems pour être formellement uſitées dans les chancelleries des cours, où l'étiquette eſt différente de la gloire. Bientôt après PIERRE fut reconnu empereur par toute l'Europe, excepté par la Pologne, que la diſcorde diviſait toujours, & par le pape, dont le ſuffrage eſt devenu fort inutile, depuis que la cour Romaine a perdu ſon crédit à meſure que les nations ſe ſont éclairées.



CHAPITRE SEIZIEME.

DES CONQUÊTES EN PERSE

La situation de la Russie est telle, qu'elle a nécessairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantième degrè de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proie tour-à-tour aux Tartares, aux Suédois, aux Polonois; & sous un gouvernement ferme & vigoureux, elle fut redoutable à toutes les nations. PIERRE avait commencé son règne par un traité avantageux avec la Chine. Il avait à la fois combattu les Suédois & les Turcs; il finit par conduire des armées en Perse.

La Perse commençait à tomber dans cet état déplorable où elle est encor de nos jours. Qu'on se figure la guerre de trente ans dans l'Allemagne, les tems de la fronde, les tems de la *St. Berthelemi* & de *Charles VI*, & du Roi *Jean* en France, les guerres civiles d'Angleterre, la longue dévastation de la Russie entière par les Tartares, ou ces mêmes Tartares envahissant la Chine; on aura quelque idée des fléaux qui ont désolé la Perse.

Il suffit d'un prince faible & inappliqué, & d'un sujet puissant & entreprenant, pour plonger un royaume entier dans cet abyme de désastres. Le sha, ou shac, ou sophi de Perse *Hussein*, descendant du grand sha *Abas*, était alors sur le trône; il se livrait à la mollesse; son premier ministre commit des injustices & des cruautés que la faiblesse d'*Hussein* toléra: voilà la source de quarante ans de carnage.

La Perse de même que la Turquie, a des provinces différemment gouvernées; elle a des sujets immédiats,

des vassaux, des princes tributaires, des peuples même à qui la cour payait un tribut sous le nom de pension ou de subside ; tels étaient, par exemple, les peuples du Daguestan qui habitent les branches du mont Caucase, à l'occident de la mer Caspienne ; ils faisaient autrefois partie de l'ancienne Albanie ; car tous les peuples ont changé leurs noms & leurs limites : ces peuples s'appellent aujourd'hui les Lesguis ; ce sont des montagnards plutôt sous la protection que sous la domination de la Perse ; on leur payait des subsides pour défendre ces frontières.

A l'autre extrémité de l'empire vers les Indes, était le prince de Candahar, qui commandait à la milice des aguans. Ce prince était un vassal de la Perse, comme les hospodars de la Valachie & de Moldavie sont vassaux de l'empire Turc. Ce vasselage n'est point héréditaire ; il ressemble parfaitement aux anciens fiefs établis dans l'Europe par les espèces de Tartares qui bouleversèrent l'empire Romain. La milice des aguans gouvernée par le prince de Candahar, était celle de ces mêmes Albanois des côtes de la mer Caspienne, voisins du Daguestan, mêlés de Circasses & de Géorgiens, pareils aux anciens mammelucs qui subjuguèrent l'Egypte ; on les appella les aguans par corruption. *Timur*, que nous nommons *Tamerlan*, avait mené cette milice dans l'Inde, & elle resta établie dans cette province de Candahar, qui tantôt appartint à l'Inde, tantôt à la Perse. C'est par ces aguans & par ces Lesguis que la révolution commença.

Myr Veitz ou *Mirivitz*, intendant de la province, préposé uniquement à la levée des tributs, assassina le prince de Candahar, souleva la milice & fut maître du Candahar, jusqu'à sa mort arrivée en 1717. Son frère lui succéda paisiblement en payant un léger tribut à la porte Persanne. Mais le fils de *Mirivitz*, né avec la même ambition que son père, assassina son oncle, & voulut deve-

nir un conquérant. Ce jeune homme s'appellait *Myr Mahmoud*, mais il ne fut connu en Europe que ſous le nom de ſon père qui avait commencé la rébellion. *Mahmoud* joignit à ſes aguans ce qu'il put ramaſſer de Guèbres, anciens Perſes diſperſés autrefois par le calife *Omar*, toujours attachés à la religion des mages, ſi floriſſante autrefois ſous *Cyrus*, & toujours ennemis ſecrets des nouveaux Perſans. Enfin il marcha dans le cœur de la Perſe, à la tête de cent mille combattans.

Dans le même tems les Leſguis ou Albanois, à qui le malheur des tems n'avait pas permis qu'on payât leurs ſubſides, deſcendirent en armes de leurs montagnes, de ſorte que l'incendie s'alluma des deux bouts de l'empire juſqu'à la capitale.

Ces Leſguis ravagèrent tout le pays qui s'étend le long du bord occidental de la mer Caſpienne juſqu'à Derbent, ou la porte de fer. Dans cette contrée qu'ils dévaſtèrent eſt la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer : on prétend que c'eſt l'ancienne demeure de *Cyrus*, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de *Cyropolis*; car nous ne connaiſſons que par les Grecs la poſition & les noms de ce pays ; & de même que les Perſans n'eurent jamais de prince qu'ils appellaſſent *Cyrus*, ils eurent encor moins de ville qui s'appellât *Cyropolis*. C'eſt ainſi que les Juifs qui ſe mêlèrent d'écrire quand ils furent établis dans Alexandrie, imaginèrent une ville de Scythopolis, bâtie, diſaient-ils, par les Scythes auprès de la Judée ; comme ſi les Scythes & les anciens Juifs avaient pu donner des noms Grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie était opulente. Les Arméniens voiſins de cette partie de la Perſe y faiſaient un commerce immenſe, & PIERRE venait d'y établir à ſes frais une compagnie de marchands Ruſſes, qui commençait à être floriſſante. Les Leſguis ſurprirent la ville, la ſaccagèrent, égorgèrent tous les Ruſſes qui trafiquaient ſous la protection de sha *Huſſein*, & pillèrent leurs

magaſins, dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles.

PIERRE envoya demander ſatisfaction à l'empereur *Huſſein*, qui diſputait encor ſa couronne, & au tyran *Mahmoud* qui l'uſurpait. *Huſſein* ne put lui rendre juſtice, & *Mahmoud* ne le voulut pas. PIERRE réſolut de ſe faire juſtice lui-même, & de profiter des déſordres de la Perſe.

Myr Mahmoud pourſuivait toujours en Perſe le cours de ſes conquêtes. Le ſophi apprenant que l'empereur de Ruſſie ſe préparait à entrer dans la mer Caſpienne, pour venger le meurtre de ſes ſujets égorgés dans Shamachie, le pria ſecrétement, par la voie d'un Arménien, de venir en même tems au ſecours de la Perſe.

PIERRE méditait depuis long-tems le projet de dominer ſur la mer Caſpienne par une puiſſante marine, & de faire paſſer par ſes états le commerce de la Perſe & d'une partie de l'Inde. Il avait fait ſonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes & dreſſer des cartes exactes. Il partit donc pour la Perſe le 15 Mai 1722. Son épouſe l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On deſcendit le Volga juſqu'à la ville d'Aſtracan. De là il courut faire rétablir les canaux qui devaient joindre la mer Caſpienne, la mer Baltique & la mer Blanche, ouvrage qui a été achevé en partie ſous le règne de ſon petit-fils.

Pendant qu'il dirigeait ſes ouvrages, ſon infanterie, ſes munitions étaient déjà ſur la mer Caſpienne. Il avait vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf mille dragons, quinze mille Coſaques; trois mille matelots manœuvraient & pouvaient ſervir de ſoldats dans les deſcentes. La cavalerie prit le chemin de terre par des déſerts où l'eau manque ſouvent, & quand on a paſſé ces déſerts, il faut franchir les montagnes du Caucaſe, où trois cents hommes pourraient arrêter une armée; mais dans l'anarchie où était la Perſe, on pouvait tout tenter.

Le czar vogua environ cent lieues au midi d'Aftracan, jufqu'à la petite ville d'Andréhof. On eft étonné de voir le nom d'*André* fur le rivage de la mer d'Hyrcanie ; mais quelques Géorgiens, autrefois efpèce de chrétiens, avaient bâti cette ville, & les Perfans l'avaient fortifiée ; elle fut aifément prife. De là on s'avança toujours par terre dans le Dagueftan ; on répandit des manifeftes en Perfan & en Turc. Il était néceffaire de ménager la porte Ottomane, qui comptait parmi fes fujets, non-feulement les Circaffes & les Géorgiens voifins de ce pays, mais encor quelques grands vaffaux, rangés depuis peu fous la protection de la Turquie.

Entr'autres il y en avait un fort puiffant nommé *Mahmoud d'Utmich*, qui prenait le titre de fultan, & qui ofa attaquer les troupes de l'empereur Ruffe ; il fut entiérement défait, & la relation porte qu'on fit de fon pays *un feu de joie*.

Le 14 Septembre 1722 PIERRE arriva à Derbent, que les Perfans & les Turcs appellent *Demir-capi*, la porte de fer ; elle eft ainfi nommée, parce qu'en effet il y avait une porte de fer du côté du midi. C'eft une ville longue & étroite, qui fe joint par en haut à une branche efcarpée du Caucafe, & dont les murs font baignés à l'autre bout par les vagues de la mer qui s'élèvent fouvent au deffus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient paffer pour une merveille de l'antiquité, hauts de quarante pieds & larges de fix, flanqués de tours quarrées, à cinquante pieds l'une de l'autre : tout cet ouvrage paraît d'une feule pièce ; il eft bâti de grès & de coquillages broyés qui ont fervi de mortier ; & le tout forme une maffe plus dure que le marbre ; on peut y entrer par mer, mais la ville du côté de terre paraît inexpugnable. Il refte encor les débris d'une ancienne muraille, femblable à celle de la Chine, qu'on avait bâtie dans les tems de la plus haute antiquité ; elle était prolongée des bords de la mer Cafpienne à ceux de la mer Noire, &

c'était probablement un rempart élevé par les anciens rois de Perse, contre cette foule de hordes barbares qui habitaient entre ces deux mers.

La tradition Persanne porte que la ville de Derbent fut en partie réparée & fortifiée par *Alexandre*. *Arrien*, *Quinte-Curce* disent qu'en effet *Alexandre* fit relever cette ville : ils prétendent à la vérité que ce fut sur le bords du Tanaïs ; mais c'est que de leur tems les Grecs donnaient le nom de Tanaïs au fleuve Cyrus, qui passe auprès de la ville. Il serait contradictoire qu'*Alexandre* eût bâti la porte Caspienne sur un fleuve dont l'embouchure est dans le Pont-Euxin.

Il y avait autrefois trois ou quatre autres portes Caspiennes en différens passages, toutes vraisemblablement construites dans la même vue ; car tous les peuples qui habitent l'occident, l'orient & le septentrion de cette mer, ont toujours été des barbares redoutables au reste du monde ; & c'est de là principalement que sont partis tous ces essaims de conquérans qui ont subjugué l'Asie & l'Europe.

Qu'il me soit permis de remarquer ici combien les auteurs se sont plu dans tous les tems à tromper les hommes, & combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. *Quinte-Curce* met dans la bouche de je ne sais quels Scythes, un discours admirable, plein de modération & de philosophie, comme si les Tartares de ces climats eussent été autant de sages, & comme si *Alexandre* n'avait pas été le général nommé par les Grecs, contre le roi de Perse, seigneur d'une grande partie de la Scythie méridionale & des Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter *Quinte-Curce*, se sont efforcés de nous faire regarder ces sauvages du Caucase & des déserts affamés de rapine & de carnage, comme les hommes du monde les plus justes ; & ils ont peint *Alexandre*, vengeur de la Grèce, & vainqueur de celui qui voulait l'asservir, comme un brigand qui courait le monde sans raison & sans justice.

On ne ſonge pas que ces Tartares ne furent jamais que des deſtructeurs, & qu'*Alexandre* bâtit des villes dans leur propre pays; c'eſt en quoi j'oſerais comparer PIERRE LE GRAND à *Alexandre*; auſſi actif, auſſi ami des arts utiles, plus appliqué à la légiſlation, il voulut changer comme lui le commerce du monde, & bâtit ou répara autant de villes qu'*Alexandre*.

Le gouverneur de Derbent, à l'approche de l'armée Ruſſe, ne voulut point ſoutenir de ſiége, ſoit qu'il crût ne pouvoir ſe défendre, ſoit qu'il préférât la protection de l'empereur PIERRE à celle du tyran *Mahmoud*: il apporta les clefs d'argent de la ville & du château: l'armée entra paiſiblement dans Derbent, & alla camper ſur le bord de la mer.

L'uſurpateur *Mahmoud*, déjà maître d'une grande partie de la Perſe voulut en vain prévenir le czar & l'empêcher d'entrer dans Derbent. Il excita les Tartares voiſins; il accourut lui-même; mais Derbent était déjà rendu.

PIERRE ne put alors pouſſer plus loin ſes conquêtes. Les bâtimens qui apportaient de nouvelles proviſions, des chevaux, des recrues, avaient péri vers Aſtracan, & la ſaiſon s'avançait; il retourna à Moſcou & y entra en triomphe: là, ſelon ſa coutume, il rendit ſolemnellement compte de ſon expédition au vice-czar *Romadonosky*, continuant juſqu'au bout cette ſingulière comédie, qui, ſelon ce qui eſt dit dans ſon éloge prononcé à Paris à l'académie des ſciences, aurait dû être jouée devant tous les monarques de la terre.

La Perſe était encor partagée entre *Huſſein* & l'uſurpateur *Mahmoud*. Le premier cherchait à ſe faire un appui de l'empereur de Ruſſie; le ſecond craignait en lui un vengeur, qui lui arracherait le fruit de ſa rebellion. *Mahmoud* fit ce qu'il put pour ſoulever la porte Ottomane contre PIERRE: il envoya une ambaſſade à Conſtantinople: les princes du Dagueſtan, ſous la protection du grand-

ſeigneur, dépouillés par les armes de la Ruſſie, demandèrent vengeance. Le divan craignit pour la Géorgie que les Turcs comptaient au nombre de leurs états.

Le grand-ſeigneur fut prêt de déclarer la guerre. La cour de Vienne & celle de Paris l'en empêchèrent. L'empereur d'Allemagne notifia, que ſi les Turcs attaquaient la Ruſſie, il ſerait obligé de la défendre. Le marquis de *Bonac*, ambaſſadeur de France à Conſtantinople, appuya habilement par ſes repréſentations, les menaces des Allemans : il fit ſentir que c'était même l'intérêt de la Porte, de ne pas ſouffrir qu'un rebelle uſurpateur de la Perſe, enſeignât à détrôner les ſouverains; que l'empereur Ruſſe n'avait fait que ce que le grand-ſeigneur aurait dû faire.

Pendant ces négociations délicates, le rebelle *Myr Mahmoud* s'était avancé aux portes de Derbent : il ravagea les pays voiſins, afin que les Ruſſes n'euſſent pas de quoi ſubſiſter. La partie de l'ancienne Hyrcanie, aujourd'hui Guilan, fut ſaccagée, & ces peuples déſeſpérés ſe mirent d'eux-mêmes ſous la protection des Ruſſes qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs.

Ils ſuivaient en cela l'exemple du ſophi même. Ce malheureux monarque avait envoyé un ambaſſadeur à PIERRE LE GRAND pour implorer ſolemnellement ſon ſecours. A peine cet ambaſſadeur fut-il en route, que le rebelle *Myr Mahmoud* ſe ſaiſit d'Iſpahan & de la perſonne de ſon maître.

Le fils du ſophi détrôné & priſonnier, nommé *Thamaſeb*, échappa au tyran, raſſembla quelques troupes & combattit l'uſurpateur. Il ne fut pas moins ardent que ſon père à preſſer PIERRE LE GRAND de le protéger, & envoya à l'ambaſſadeur les mêmes inſtructions que sha *Huſſein* avait données.

Cet ambaſſadeur Perſan, nommé *Iſmaëlbeg*, n'était pas encor arrivé, & ſa négociation avait déjà réuſſi. Il ſut, en abordant à Aſtracan, que le général *Matuſkin* allait partir avec de nouvelles troupes pour renforcer l'ar-

mée du Daguestan. On n'avait point encor pris la ville de Baku ou Bachu, qui donne à la mer Caspienne le nom de mer de *Bachu* chez les Persans. Il donna au général Russe une lettre pour les habitans, par laquelle il les exhortait au nom de son maître à se soumettre à l'empereur de Russie. L'ambassadeur continua sa route pour Pétersbourg, & le général *Matuskin* alla mettre le siége devant la ville de Bachu, au mois d'Août 1723. L'ambassadeur Persan arriva à sa cour en même-tems que la nouvelle de la prise de la ville.

Cette ville est près de Shamachie, où les facteurs Russes avaient été égorgés ; elle n'est pas si peuplée, ni si opulente que Shamachie, mais elle est renommée pour le naphte qu'elle fournit à toute la Perse. Jamais traité ne fut plutôt conclu que celui d'*Ismaëlbeg*. L'empereur PIERRE, pour venger la mort de ses sujets, & pour secourir le sophi *Thamaseb* contre l'usurpateur, promettait de marcher en Perse avec des armées ; & le nouveau sophi lui cédait non-seulement les villes de Bachu & de Derbent, mais les provinces de Guilan, de Mazanderan & d'Asterabath.

Le Guilan est, comme nous l'avons déjà dit, l'Hyrcanie méridionale ; le Mazanderan qui la touche est le pays des Mardes ; Asterabath joint le Mazanderan, & c'étaient les trois provinces principales des anciens rois Mèdes, de sorte que PIERRE se voyait maître, par ses armes & par les traités, du premier royaume de *Cyrus*.

Il n'est pas inutile de dire que dans les articles de cette convention, on régla le prix des denrées qu'on devait fournir à l'armée. Un chameau ne devait coûter que soixante francs de notre monnoie (douze roubles :) la livre de pain ne revenait pas à cinq liards, la livre de bœuf à-peu-près à six : ce prix était une preuve évidente de l'abondance qu'on voyait en ces pays, des vrais biens qui sont ceux de la terre, & de la disette de l'argent qui n'est qu'un bien de convention.

Tel était le sort misérable de la Perse, que le malheu-

reux sophi *Thamaseb*, errant dans son royaume, poursuivi par le rebelle *Mahmoud*, assassin de son père & de ses frères, était obligé de conjurer à la fois la Russie & la Turquie, de vouloir bien prendre une partie de ses états, pour lui conserver l'autre.

L'empereur PIERRE, le sultan *Achmet trois* & le sophi *Thamaseb*, convinrent donc que la Russie garderait les trois provinces dont nous venons de parler, & que la porte Ottomane aurait Casbin, Tauris, Erivan, outre ce qu'elle prenait alors sur l'usurpateur de la Perse. Ainsi ce beau royaume était à la fois démembré par les Russes, par les Turcs & par les Persans même.

L'empereur PIERRE régna ainsi jusqu'à sa mort du fond de la mer Baltique, par-delà les bornes méridionales de la mer Caspienne. La Perse continua d'être la proie des révolutions & des ravages. Les Persans auparavant riches & polis, furent plongés dans la misère & dans la barbarie, tandis que la Russie parvint de la pauvreté & de la grossiéreté à l'opulence & à la politesse. Un seul homme, parce qu'il avait un génie actif & ferme, éleva sa patrie ; & un seul homme, parce qu'il était faible & indolent, fit tomber la sienne.

Nous sommes encor très-mal informés du détail de toutes les calamités qui ont si long-tems désolé la Perse : on a prétendu que le malheureux sha *Hussein* fut assez lâche pour mettre lui-même sa mitre Persanne, ce que nous appellons la couronne, sur la tête de l'usurpateur *Mahmoud*. On dit que ce *Mahmoud* tomba ensuite en démence ; ainsi un imbécille & un fou décidèrent du sort de tant de milliers d'hommes. On ajoute que *Mahmoud* tua de sa main dans un accès de folie, tous les fils & les neveux du sha *Hussein*, au nombre de cent, qu'il se fit réciter l'évangile de *St. Jean* sur la tête, pour se purifier & pour se guérir. Ces contes persans ont été débités par nos moines, & imprimés à Paris.

Ce tyran, qui avait assassiné son oncle, fut enfin assas-

ſiné à ſon tour par ſon neveu *Eshreff*, qui fut auſſi cruel & auſſi tyran que *Mahmoud*.

Le sha *Thamaſeb* implora toujours l'aſſiſtance de la Ruſſie. C'eſt ce même *Thamaſeb* ou *Thamas*, ſecouru depuis, & rétabli par le célèbre *Kouli-kan*, & enſuite détrôné par *Kouli-kan* même.

Ces révolutions & les guerres que la Ruſſie eut enſuite à ſoutenir contre les Turcs dont elle fut victorieuſe, l'évacuation des trois provinces de Perſe, qui coûtaient à la Ruſſie beaucoup plus qu'elles ne rendaient, ne ſont pas des événemens qui concernent PIERRE LE GRAND; Ils n'arrivèrent que pluſieurs années après ſa mort; il ſuffit de dire qu'il finit ſa carrière militaire par ajouter trois provinces à ſon empire du côté de la Perſe, lorſqu'il venait d'en ajouter trois autres vers les frontières de la Suède.



CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

COURONNEMENT ET SACRE DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE PREMIERE. MORT DE PIERRE LE GRAND.

Année 1724.

Pierre, au retour de son expédition de Perse, se vit plus que jamais l'arbitre du Nord. Il se déclara le protecteur de la famille de ce même *Charles XII.* dont il avait été dix-huit ans l'ennemi. Il fit venir à la cour le duc de Holstein, neveu de ce monarque; il lui destina sa fille ainée, & se prépara dès-lors à soutenir ses droits sur le duché de Holstein-Slesvik; il s'y engagea même dans un traité d'alliance qu'il conclut avec la Suède.

Il continuait les travaux commencés dans toute l'étendue de ses états, jusqu'au fond du Kamshatka; & pour mieux diriger ces travaux, il établissait à Pétersbourg son académie des sciences. Les arts florissaient de tous côtés; les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les loix observées; il jouissait en paix de sa gloire; il voulut la partager d'une manière nouvelle, avec celle qui, en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avait, disait-il, contribué à cette gloire même.

Ce fut à Moscou qu'il fit couronner & sacrer sa femme *Catherine*, en présence de la duchesse de Courlande fille de son frère ainé, & du duc de Holstein qu'il allait faire son gendre. La déclaration qu'il publia mérite attention; on y rappelle l'usage de plusieurs rois chrétiens, de faire couronner leurs épouses; on y rappelle les exemples des

empereurs *Basilide*, *Justinien*, *Héraclius* & *Léon le philosophe*. L'empereur y spécifie les services rendus par *Catherine*, & sur-tout dans la guerre contre les Turcs, lorsque son armée réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avait plus de deux cent mille à combattre. Il n'était point dit dans cette ordonnance que l'impératrice dut régner après lui ; mais il y préparait les esprits par cette cérémonie inusitée dans ses états.

Ce qui pouvait peut-être encor faire regarder *Catherine* comme destinée à posséder le trône après son époux, c'est que lui-même marcha devant elle à pied le jour du couronnement, en qualité de capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa, sous le nom de *chevaliers de l'impératrice*.

Quand on fut arrivé à l'église, PIERRE lui posa la couronne sur la tête, elle voulut lui embrasser les genoux, il l'en empêcha ; & au sortir de la cathédrale, il fit porter le sceptre & le globe devant elle. La fête fut digne en tout d'un empereur. PIERRE étalait dans les occasions d'éclat autant de magnificence qu'il mettait de simplicité dans sa vie privée.

Ayant couronné sa femme, il se résolut enfin à donner sa fille ainée *Anne Pétrona*, au duc de Holstein. Cette princesse avait beaucoup des traits de son pere ; elle était d'une taille majestueuse & d'une grande beauté. On la fiança au duc de Holstein, mais sans grand appareil. PIERRE sentait déjà sa santé très-altérée & un chagrin domestique, qui peut-être aigrit encor le mal dont il mourut, rendit ces derniers tems de sa vie peu convenables à la pompe des fêtes.

Catherine avait un jeune chambellan, nommé *Moens de la Croix*, né en Russie, d'une famille Flamande : il était d'une figure distinguée ; sa sœur, madame de *Balc*, était dame d'atours de l'impératrice ; tous deux gouvernaient sa maison. On les accusa l'un & l'autre auprès de l'empereur : ils furent mis en prison, & on leur fit leur procès pour avoir reçu des présens. Il avait été défendu dès l'an 1714, à tout homme en place d'en recevoir,

(1) Memoires du Comte de *Bassevitz*.

ſous peine d'infamie & de mort ; & cette défenſe avait été pluſieurs fois renouvellée.

Le frère & la ſœur furent convaincus : tous ceux qui avaient ou acheté, ou récompenſé leurs ſervices, furent nommés dans la ſentence, excepté le duc de Holſtein & ſon miniſtre le comte de *Baſſevitz* : il eſt vraiſemblable même, que des préſens faits par ce prince à ceux qui avaient contribué à faire réuſſir ſon mariage, ne furent pas regardés comme une choſe criminelle.

Moens fut condamné à perdre la tête ; & ſa ſœur, favorite de l'impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette dame, l'un chambellan & l'autre page, furent dégradés & envoyés en qualité de ſimples ſoldats dans l'armée de Perſe.

Ces ſévérités qui révoltent nos mœurs, étaient peut-être néceſſaires dans un pays où le maintien des loix ſemblait exiger une rigueur effrayante. L'impératrice demanda la grace de ſa dame d'atours, & ſon mari irrité la refuſa. Il caſſa dans ſa colère une glace de Veniſe, & dit à ſa femme : « Tu vois qu'il ne faut qu'un coup de ma main » pour faire rentrer cette glace dans la pouſſiere dont » elle eſt ſortie. » *Catherine* le regarda avec une douleur attendriſſante, & lui dit : « Hé bien, vous avez » caſſé ce qui faiſait l'ornement de votre palais, croyez-» vous qu'il en devienne plus beau ? » Ces paroles appaisèrent l'empereur ; mais toute la grace que ſa femme put obtenir de lui, fut que ſa dame d'atours ne recevrait que cinq coups de knout au lieu de onze.

Je ne rapporterais pas ce fait, s'il n'était atteſté par un miniſtre, témoin oculaire, qui lui-même ayant fait des préſens au frère & à la ſœur, fut peut-être une des principales cauſes de leur malheur. Ce fut cette aventure qui enhardit ceux qui jugent de tout avec malignité, à débiter que *Catherine* hâta les jours d'un mari qui lui inſpirait plus de crainte par ſa colère, que de reconnaiſſance par ſes bienfaits.

On se confirma dans ces soupçons cruels, par l'empressement qu'eut *Catherine* de rappeller sa dame d'atours immédiatement après la mort de son époux, & de lui donner toute sa faveur. Le devoir d'un historien est de rapporter ces bruits publics qui ont éclaté dans tous les tems & dans tous les états à la mort des princes enlevés par une mort prématurée, comme si la nature ne suffisait pas à nous détruire; mais le même devoir exige qu'on fasse voir combien ces bruits étaient téméraires & injustes.

Il y a une distance immense entre le mécontentement passager que peut causer un mari sévère, & la résolution désespérée d'empoisonner un époux & un maître auquel on doit tout. Le danger d'une telle entreprise eût été aussi grand que le crime. Il y avait alors un grand parti contre *Catherine*, en faveur du fils de l'infortuné czarovitz. Cependant, ni cette faction, ni aucun homme de la cour ne soupçonnèrent *Catherine*; & les bruits vagues qui coururent, ne furent que l'opinion de quelques étrangers mal-instruits, qui se livrèrent sans aucune raison à ce plaisir malheureux de supposer de grands crimes à ceux qu'on croit intéressés à les commettre. Cet intérêt même était fort douteux dans *Catherine*; il n'était pas sûr qu'elle dût succéder; elle avait été couronnée, mais seulement en qualité d'épouse du souverain, & non comme devant être souveraine après lui.

La déclaration de PIERRE n'avait ordonné cet appareil que comme une cérémonie, & non comme un droit de régner: elle rappellait les exemples des empereurs Romains qui avaient fait couronner leurs épouses, & aucune d'elles ne fut maîtresse de l'empire. Enfin, dans le tems même de la maladie de PIERRE, plusieurs crurent que la princesse *Anne Pétrona* lui succéderait, conjointement avec le duc de Holstein son époux, ou que l'empereur nommerait son petit-fils pour son successeur: ainsi, bien loin que *Catherine* eût intérêt à la mort de l'empereur, elle avait besoin de sa conservation.

Il était conſtant que PIERRE était attaqué depuis long-tems d'un abcès, & d'une retention d'urine qui lui cauſait des douleurs aiguës. Les eaux minérales d'Olonitz, & d'autres qu'il mit en uſage, ne furent que d'inutiles ſecours : on le vit s'affaiblir ſenſiblement depuis le commencement de l'année 1724. Ses travaux, dont il ne ſe relâcha jamais, augmentèrent ſon mal & hâtèrent ſa fin : ſon état parut bientôt mortel ; il reſſentit en Janvier 1725, des chaleurs brûlantes qui le jetaient dans un délire preſque continuel : il voulut écrire dans un moment d'intervalle que lui laiſsèrent ſes douleurs, (1) mais ſa main ne forma que des caractères inliſibles, dont on ne put déchifrer que ces mots en Ruſſe, *Rendez tout à . .*

Il cria qu'on fît venir la princeſſe *Anne Pétrona*, à laquelle il voulait dicter ; mais lorſqu'elle parut devant ſon lit, il avait déjà perdu la parole, & il tomba dans une agonie qui dura ſeize heures. L'impératrice *Catherine* n'avait pas quitté ſon chevet depuis trois nuits : il mourut enfin entre ſes bras le 28 Janvier, vers les quatre heures du matin.

On porta ſon corps dans la grande ſalle du palais, ſuivi de toute la famille impériale, du ſénat, de toutes les perſonnes de la première diſtinction & d'une foule de peuple : il fut expoſé ſur un lit de parade, & tout le monde eut la liberté de l'approcher & de lui baiſer la main, juſqu'au jour de ſon enterrement qui ſe fit le $\frac{10}{21}$ Mars 1725.

On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé ſon épouſe *Catherine* héritière de l'empire par ſon teſtament ; mais la vérité eſt qu'il n'avait point fait de teſtament, ou que du moins il n'en a jamais paru ; négligence bien étonnante dans un légiſlateur, & qui prouve qu'il n'avait pas cru ſa maladie mortelle.

On ne ſavait point à l'heure de ſa mort qui remplirait ſon trône ; il laiſſait *Pierre* ſon petit-fils, né de l'infor-

(1) Mémoires MSS. du comte de *Baſſevitz*.

tuné *Alexis* ; il laiſſait ſa fille aînée la ducheſſe de Holſtein. Il y avait une faction conſidérable en faveur du jeune PIERRE. Le prince *Menzikof* lié avec l'impératrice *Catherine* dans tous les tems, prévint tous les partis & tous les deſſeins. PIERRE était prêt d'expirer, quand *Menzikof* fit paſſer l'impératrice dans une ſalle où leurs amis étaient déjà aſſemblés; on fait tranſporter le tréſor à la forteresſe, on s'aſſure des gardes ; le prince *Menzikof* gagna l'archevêque de Novogorod; *Catherine* tint avec eux & avec un ſecretaire de confiance nommé *Macarof*, un conſeil ſecret, où aſſiſta le miniſtre du duc de Holſtein.

L'impératrice, au ſortir de ce conſeil, revint auprès de ſon époux mourant qui rendit les derniers ſoupirs entre ſes bras. Auſſi-tôt les ſénateurs, les officiers généraux accoururent au palais ; l'impératrice les harangua ; *Menzikof* répondit en leur nom; on délibéra pour la forme hors de la préſence de l'impératrice. L'archevêque de Pleſcou *Théophane* déclara que l'empereur avait dit la veille du couronnement de *Catherine*, qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après lui; toute l'aſſemblée ſigna la proclamation, & *Catherine* ſuccéda à ſon époux le jour même de ſa mort.

PIERRE LE GRAND fut regretté en Ruſſie, de tous ceux qu'il avait formés, & la génération qui ſuivit celle des partiſans des anciennes mœurs, le regarda bientôt comme ſon père. Quand les étrangers ont vu que tous ſes établiſſemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration conſtante, & ils ont avoué qu'il avait été inſpiré plutôt par une ſageſſe extraordinaire, que par l'envie de faire des choſes étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait miſe à faire du bien, que ſes défauts n'avaient jamais affaibli ſes grandes qualités, qu'en lui l'homme eut ſes taches, & que le monarque fut toujours grand; il a forcé la nature en tout, dans ſes ſujets, dans lui-même, & ſur la terre, & ſur les eaux; mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts qu'il a tranſ-

plantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont, en fructifiant, rendu témoignage à son génie, & éternisé sa mémoire; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays même où il les a portés. Loix, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues; & par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes montées après lui successivement sur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, & ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Le palais a eu des révolutions après sa mort, l'état n'en a éprouvé aucune. La splendeur de cet empire s'est augmentée sous *Catherine première*; il a triomphé des Turcs & des Suédois sous *Anne Pétrona*; il a conquis sous *Elizabeth*, la Prusse & une partie de la Poméranie; il a joui d'abord de la paix, & il a vu fleurir les arts sous *Catherine seconde*.

C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des loix, des guerres & des entreprises de PIERRE LE GRAND; ils encourageront leurs compatriotes, en célébrant tous ceux qui ont aidé ce monarque dans ses travaux guerriers & politiques. Il suffit à un étranger, amateur désintéressé du mérite, d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de *Charles* à le vaincre, qui sortit deux fois de ses états pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires pour en donner l'exemple à son peuple, & qui fut le fondateur & le père de son empire.

Les souverains des états depuis long-tems policés, se diront à eux-mêmes : « Si dans les climats glacés de l'an-
» cienne Scythie, un homme aidé de son seul génie a fait
» de grandes choses, que devons-nous faire dans des
» royaumes où les travaux accumulés de plusieurs siècles
» nous ont rendu tout facile ?

Fin de l'Histoire de PIERRE LE GRAND.

PIÈCES ORIGINALES.

SELON LES TRADUCTIONS FAITES PAR L'ORDRE DE PIERRE PREMIER.

CONDAMNATION D'ALEXIS.

LE 24 JUIN 1718.

EN vertu de l'ordonnance expresse émanée de Sa Majesté czarienne, & signée de sa propre main le 13 Juin dernier pour le jugement du czarowitz Alexis Petrowitz, *sur ses transgressions, & ses crimes contre son père, & son seigneur, les soussignés* ministres, sénateurs, états militaire & civil, *après s'être assemblés plusieurs fois dans la chambre de la régence du sénat à* Pétersbourg *ayant ouï plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux & des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme aussi des lettres d'exhortation de sa majesté czarienne au czarowitz, & des réponses qu'il a faites, écrites de sa propre main, & des autres actes appartenans au procès, de même que des informations criminelles, & des confessions & des déclarations du czarowitz, tant écrites de sa propre main, que faites de bouche à son seigneur & père, & devant les soussignés établis par l'autorité de sa majesté czarienne, à l'effet du présent jugement : ils ont déclaré & reconnu, que, quoique selon les droits de l'empire Russien, il n'ait jamais appartenu à eux, étant sujets naturels de la domination souveraine de sa majesté czarienne, de prendre connaissance d'une affaire de cette nature, qui selon son importance, dépend uniquement de la vo-*

lonté absolue du souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu seul, & n'est point limité par aucune loi: se soumettant pourtant à ladite ordonnance de sa majesté czarienne leur souverain, qui leur donne cette liberté, & après de mûres réflexions, & en conscience chrétienne, sans crainte, ni flatterie, & sans avoir égard à la personne, n'ayant devant les yeux que les loix divines applicables au cas présent, tant de l'ancien que du nouveau testament, les saintes écritures de l'évangile & des apôtres, comme aussi les canons & les règles des conciles, l'autorité des saints pères, & des docteurs de l'église; prenant aussi des lumières des considérations des archevêques & du clergé assemblé à Pétersbourg *par ordre de sa majesté czarienne, lesquelles sont transcrites ci-dessus, & se conformant aux loix de toute la Russie, & en particulier aux constitutions de cet empire, aux loix militaires, & aux statuts qui sont conformes aux loix de beaucoup d'autres états, sur-tout à celles des anciens empereurs Romains & Grecs, & d'autres princes chrétiens. Les soussignés ayant été aux avis sont convenus unanimement, sans contradiction, & ils ont prononcé que le czarowitz* Alexis Petrowitz est digne de mort *pour ses crimes susdits, & pour ses transgressions capitales contre son souverain & son père, étant fils & sujet de sa majesté czarienne; ensorte que, quoique sa majesté czarienne ait promis au czarowitz, par la lettre qu'il lui a envoyée par monsieur* Tolstoy *conseiller privé, & par le capitaine* Romanzof, *datée de* Spaa *le 10 Juillet 1717, de lui pardonner son évasion, s'il retournait de son bon gré & volontairement, ainsi que le czarowitz même l'a avoué avec remercîment dans sa réponse à cette lettre, écrite de Naples le 4 Octobre 1717 où il a marqué qu'il remerciait sa majesté czarienne pour le pardon qui lui était donné seulement pour son évasion volontaire, il s'en est rendu indigne depuis par ses oppositions aux volontés de son père &*

par ses autres transgressions qu'il a renouvellées & continuées comme il est amplement déduit dans le manifeste, publié par sa majesté czarienne, le 3 Fevrier de la présente année, & parce qu'entr'autres choses il n'est pas retourné de son bon gré.

Et quoique sa majesté czarienne à l'arrivée du czarowitz à Moscou, avec son écrit de confession de ses crimes, & où il en demandait pardon, eût pitié de lui, comme il est naturel à un père d'en avoir de son fils, & qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la salle du château le même jour trois de Février, elle lui promit le pardon de toutes ses transgressions; sa majesté czarienne ne lui fit cette promesse qu'avec cette condition expresse qu'elle exprima en présence de tout le monde, savoir que lui czarowitz déclarerait sans aucune restriction ni réserve tout ce qu'il avait commis & tramé jusqu'à ce jour-là contre sa majesté czarienne, & qu'il découvrirait toutes les personnes qui lui ont donné des conseils, ses complices & généralement tous ceux qui ont su quelques choses de ses desseins & de ses menées; mais que s'il célait quelqu'un, ou quelque chose, le pardon promis serait nul & demeurerait revoqué; ce que le czarowitz reçut alors & accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnaissance, & il promit par serment de déclarer tout sans réserve. En confirmation de quoi il baisa la sainte croix & les saintes écritures dans l'eglise cathédrale.

Sa majesté czarienne lui confirma aussi la même chose de sa propre main le lendemain, dans les articles d'interrogatoire insérés ci-dessus, qu'elle lui fit donner, ayant écrit à leur tête ce qui suit.

Comme vous avez reçu hier vôtre pardon, à condition que vous déclareriez toutes les circonstances de votre évasion & ce qui y a du rapport; mais que si vous céliez quelques choses, vous seriez privé de la vie; & comme vous avez déjà fait de bouche quel-

ques déclarations, vous devez pour une plus ample ſatisfaction, & pour votre décharge, les mettre par écrit ſelon les points marqués ci-deſſous.

Et à la concluſion, il était encor écrit de la main de ſa majeſté czarienne dans le ſeptième article.

Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire, quand même cela ne ſerait point ſpécifié ici, & purgez-vous comme dans la ſainte confeſſion; mais ſi vous cachez ou célez quelque choſe qui ſe découvre dans la ſuite, ne m'imputez rien. Car il vous a été déclaré hier devant tout le monde, qu'en ce cas-là le pardon que vous avez reçu ſerait nul & révoqué.

Nonobſtant cela, le czarowitz a parlé dans ſes réponſes & dans ſes confeſſions, ſans aucune ſincérité; il a célé & caché non-ſeulement beaucoup de perſonnes, mais auſſi des affaires capitales, & ſes tranſgreſſions, & en particulier ſes deſſeins de rebellion contre ſon père & ſon ſeigneur, & ſes mauvaiſes pratiques qu'il a tramées & entretenues long-tems pour tâcher d'uſurper le trône de ſon père, même de ſon vivant, par différentes mauvaiſes voies, & ſous de méchans prétextes, fondant ſon eſpérance & les ſouhaits qu'il faiſait de la mort de ſon père & ſon ſeigneur, ſur la déclaration dont il ſe flattait du petit peuple en ſa faveur.

Tout cela a été découvert enſuite par les informations criminelles, après qu'il a refuſé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-deſſus.

Ainſi il eſt évident par toutes ces démarches du czarowitz, & par les déclarations qu'il a données par écrit & de bouche, & en dernier lieu par celle du 22 Juin de la préſente année, qu'il n'a point voulu que la ſucceſſion à la couronne lui vînt après la mort de ſon père de la manière que ſon père aurait voulu la lui laiſſer, ſelon l'ordre de l'équité & par les voies & les moyens que Dieu a preſcrits: mais qu'il l'a de-

ſirée, & qu'il a eu deſſein d'y parvenir ; même du vivant de ſon père & ſon ſeigneur, contre la volonté de ſa majeſté czarienne, & en s'oppoſant à tout ce que ſon père voulait, & non-ſeulement par des ſoulévemens de rebelles qu'il eſpérait ; mais encor par l'aſſiſtance de l'empereur, & avec une armée étrangère qu'il s'était flatté d'avoir à ſa diſpoſition, au prix même du renverſement de l'état, & de l'aliénation de tout ce qu'on aurait pu lui demander de l'état pour cette aſſiſtance.

L'expoſé qu'on vient de faire, fait donc voir que le czarowitz en cachant tous ſes pernicieux deſſeins, & en célant beaucoup de perſonnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait juſqu'au dernier examen, & juſqu'à ce qu'il a été pleinement convaincu de toutes ſes machinations, a eu en vue de ſe réſerver des moyens pour l'avenir, quand l'occaſion ſe préſenterait favorable, de reprendre ſes deſſeins, & de pouſſer à bout l'exécution de cette horrible entrepriſe contre ſon père & ſon ſeigneur, & contre tout cet empire.

Il s'eſt rendu par-là indigne de la clémence & du pardon qui lui a été promis par ſon ſeigneur, & ſon père ; il a auſſi avoué lui-même, tant devant ſa majeſté czarienne, qu'en préſence de tous les états eccléſiaſtiques & ſéculiers, & publiquement devant toute l'aſſemblée : & il a auſſi déclaré verbalement & par écrit devant les juges ſouſſignés, établis par ſa majeſté czarienne, que tout ce que deſſus était véritable & manifeſte par les effets qui en avaient paru.

Ainſi puiſque les ſuſdites loix divines & eccléſiaſtiques, les civiles & militaires, & particuliérement les deux dernières, condamnent à mort ſans miſéricorde, non-ſeulement ceux dont les attentats contre leur père & ſeigneur ont été manifeſtés par des évidences, ou prouvés par des écrits, mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de ſe rebeller, ou d'avoir

formé de simples desseins de tuer leur souverain ou d'usurper l'empire; Que penser d'un dessein de rebellion, tel qu'on n'a guère ouï parler de semblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre son souverain, permiérement comme son père de la patrie, & encor comme son père selon la nature; (un père très-clément qui a fait élever le czarowitz depuis le berceau avec des soins plus que paternels, avec une tendresse & une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour le gouvernement, & de l'instruire avec des peines incroyables & une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable & digne de la succession d'un si grand empire) à combien plus forte raison un tel dessein a-t-il mérité une punition de mort?

C'est avec un cœur affligé & des yeux pleins de larmes, que nous, comme serviteurs & sujets, prononçons cette sentence, considérant qu'il ne nous appartient point en cette qualité d'entrer en jugement de si grande importance, & particuliérement de prononcer une sentence contre le fils du très-souverain & très-clément czar notre seigneur. Cependant sa volonté étant que nous jugions, nous déclarons par la présente notre véritable opinion, & nous prononçons cette condamnation avec une conscience si pure & si chrétienne, que nous croyons pouvoir la soutenir devant le terrible, le juste & l'impartial jugement du grand Dieu.

Soumettant au reste cette sentence que nous rendons, & cette condamnation que nous faisons, à la souveraine puissance, à la volonté, & à la clémente revision de sa majesté czarienne notre très-clément monarque.



PAIX DE NEUSTADT.

AU NOM DE LA TRÈS-SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ.

Soit notoire par les présentes, que comme il s'est élevé, il y a plusieurs années, une guerre sanglante, longue & onéreuse entre sa majesté le feu roi Charles *XII. de glorieuse mémoire, roi de Suède, des Gots & des Vandales, &c. ses successeurs au trône de Suède, madame Ulrique, reine de Suède, des Gots & des Vandales, &c. & le royaume de Suède d'une part : & entre sa majesté czarienne* Pierre *I. empereur de toute la Russie, &c. & l'empire de Russie, de l'autre part. Les deux parties ont trouvé à propos de travailler aux moyens de mettre fin à ces troubles, & par conséquent à l'effusion de tant de sang innocent ; & il a plu à la providence divine de disposer les esprits des deux parties à faire assembler leurs ministres-plénipotentiaires, pour traiter & conclure une paix ferme, sincère & stable, & une amitié éternelle entre les deux états, provinces, pays, vassaux, sujets & habitans ; savoir, M. Jean Lilienfled, conseiller de sa majesté le roi de Suède, de son royaume & de sa chancellerie, & M. le baron Otto Reinhol Stromfeld, intendant des mines de cuivre & des fiefs des Dalders, de la part de sadite majesté ; & de la part de sa majesté czarienne, M. le comte Jacob Daniel Bruce, son aide-de-camp général, président des colléges des mineraux & des manufactures, & chevalier des ordres de St. André & de l'Aigle Blanc, & M. Henri-Jean-Fréderic Osterman, conseiller privé de la chancellerie de sa majesté czarienne : lesquels ministres-plénipotentiaires s'étant assemblés à*

Neustadt, ont fait l'échange de leurs pouvoirs ; & après avoir imploré l'assistance divine ; ils ont mis la main à cet important & très-salutaire ouvrage, & ont conclu, par la grace & la bénédiction de Dieu, la paix suivante, entre la couronne de Suède & sa majesté czarienne.

Art. I. *IL y aura dès à présent & jusqu'à perpétuité, une paix inviolable par terre & par mer, de même qu'une sincère union & une amitié indissoluble, entre sa majesté le roi Fréderic premier roi de Suède, des Gots & des Vandales, ses successeurs à la couronne & au royaume de Suède, ses domaines, provinces, pays, villes, vassaux, sujets & habitans, tant dans l'empire Romain que hors dudit empire, d'une part ; & sa majesté czarienne* PIERRE *I. empereur de toute la Russie, &c. ses successeurs au trône de Russie, & tous ses pays, villes, vassaux, sujets & habitans, d'autre part : De sorte qu'à l'avenir les deux parties pacifiantes ne commettront ni ne permettront qu'il se commette aucune hostilité, secrétement ou publiquement, directement ou indirectement, soit par les leurs ou par les autres : elles ne donneront non plus aucun secours aux ennemis d'une des deux parties pacifiantes, sous quelque prétexte que ce soit, & ne feront avec eux aucune alliance qui soit contraire à cette paix ; mais elles entretiendront toujours entre elles une amitié sincère, & tâcheront de maintenir l'honneur, l'avantage & la sureté mutuelle, comme aussi de détourner, autant qu'il leur sera possible, les dommages & les troubles dont l'une des deux parties pourrait être menacée par quelqu'autre puissance.*

II. *Il y a de plus, de part & d'autre, une amnistie générale des hostilités commises pendant la guerre, soit par les armes ou par d'autres voies, de sorte qu'on ne s'en ressouviendra ni s'en vengera jamais ; particuliérement à l'égard de toutes les personnes d'état & des sujets, de*

quelque nation que ce ſoit, qui ſont entrés au ſervice de l'une des deux parties pendant la guerre, & qui par cette démarche ſe ſont rendus ennemis de l'autre partie; excepté les Coſaques Ruſſiens qui ont paſſé au ſervice du roi de Suède, ſa majeſté czarienne n'a pas voulu accorder qu'ils fuſſent compris dans cette amniſtie générale, nonobſtant toutes les inſtances qui ont été faites de la part du roi de Suède en leur faveur.

III. *Toutes les hoſtilités, tant par mer que par terre, ceſſeront ici & dans le grand duché de Finlande dans quinze jours, ou plutôt s'il eſt poſſible, après la ſignature de cette paix; mais dans les autres endroits, dans trois ſemaines, ou plutôt s'il eſt poſſible, après qu'on aura fait l'échange de part & d'autre. Pour cet effet, on publiera d'abord la concluſion de la paix; & au cas qu'après l'expiration de ce terme, on vînt à commettre quelque hoſtilité par mer ou par terre, de l'un ou de l'autre côté, de quelque nom que ce ſoit, par ignorance de la paix conclue, cela ne portera aucun préjudice à la concluſion de cette paix; mais on ſera obligé de reſtituer & les hommes & les effets, pris & enlevés après ce tems-là.*

IV. *Sa majeſté le roi de Suède cède par les préſentes, tant pour ſoi-même que pour ſes ſucceſſeurs au trône & au royaume de Suède, à ſa majeſté czarienne & ſes ſucceſſeurs à l'empire de Ruſſie, en pleine, irrévocable & éternelle poſſeſſion, les provinces qui ont été conquiſes & priſes par les armes de ſa majeſté czarienne dans cette guerre, ſur la couronne de Suède; ſavoir la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingermanie, & une partie de la Carélie, de même que le diſtrict du fief de Wybourg, ſpécifié ci-deſſous dans l'article du réglement des limites; les villes & fortereſſes de Riga, Dunamunde, Pernau, Revel, Dorpt, Nerva, Wybourg, Kexholm & les autres villes, forteresſes, ports, places, diſtricts, rivages, & côtes appartenans auxdites provinces; comme auſſi les iſles d'Oeſel, Dagoe, Moen, & toutes les autres iſles depuis*

la frontière de Courlande, sur les côtes de Livonie, Estonie & Ingermanie, & du côté oriental de Revel, sur la mer qui va à Wibourg, vers le midi & l'orient, avec tous les habitans qui se trouvent dans ces isles, & dans les susdites provinces, villes & places; & généralement toutes leurs appartenances, dépendances, prérogatives, droits & émolumens, sans aucune exception, ainsi que la couronne de Suède les a possédés.

Pour cette effet, sa majesté le roi de Suède renonce à jamais de la manière la plus solemnelle, tant pour soi, que pour ses successeurs & pour tout le royaume de Suède, à toutes les prétentions qu'ils ont eues jusqu'ici, ou peuvent avoir sur lesdites provinces, isles, pays & places, dont tous les habitans seront, en vertu des présentes, déchargés du serment qu'ils ont prêté à la couronne de Suède; de sorte que sa majesté & le royaume de Suède ne pourront plus se les attribuer dès à présent, ni les redemander à jamais, sous quelque prétexte que ce soit; mais ils seront & resteront incorporés à perpétuité à l'empire de Russie; & sa majesté & le royaume de Suède s'engagent par les présentes, de laisser & maintenir toujours sa majesté czarienne & ses successeurs à l'empire de Russie dans la paisible possession desdites provinces, isles, pays & places; & l'on cherchera & remettra à ceux qui seront autorisés de sa majesté czarienne, toutes les archives & papiers qui concernent principalement ces pays, lesquels ont été enlevés & portés en Suède pendant cette guerre.

V. *Sa majesté czarienne s'engage en échange, & promet de restituer & d'évacuer à sa majesté & à la couronne de Suède dans le terme de quatre semaines après l'échange de la ratification de ce traité de paix, ou plutôt, s'il est possible, le grand duché de Finlande, excepté la partie qui en a été réservée ci-dessous dans le réglement des limites, laquelle appartiendra à sa majesté czarienne;*

de sorte que sa majesté czarienne & ses successeurs, n'auront ni ne feront jamais aucune prétention sur ledit duché, sous quelque prétexte que ce soit. Outre cela, sa majesté czarienne s'engage & promet de faire payer promptement, infailliblement & sans rabais, la somme de deux millions d'écus aux autorisés du roi de Suède, pourvu qu'ils produisent & donnent les quittances valables, dans les termes fixés, & en telles sortes de monnoie, dont on est convenu par un article séparé, lequel est de la même force, comme s'il était inséré ici de mot à mot.

VI. *Sa majesté le roi de Suède s'est aussi réservée à l'égard du commerce, la permission pour toujours, de faire acheter annuellement des grains à Riga, Revel & Arensbourg, pour cinquante mille roubles : lesquels grains sortiront desdites places, sans qu'on en paie aucun droit ou autres impôts, pour être transportés en Suède, moyennant une attestation, par laquelle il paroisse qu'ils ont été achetés pour le compte de sa majesté Suédoise, ou par des sujets qui sont chargés de ces achats de la part de sa majesté le roi de Suède : ce qui ne se doit pas entendre des années dans lesquelles sa majesté czarienne se trouverait obligée par manque de recolte ou par d'autres raisons importantes, de défendre la sortie des grains généralement à toutes les nations.*

VII. *Sa majesté czarienne promet aussi de la manière la plus solemnelle, qu'elle ne se mêlera point des affaires domestiques du royaume de Suède, ni de la forme de régence qui a été réglée & établie sous serment, & unanimement par les états dudit royaume : Qu'elle n'assistera personne, en aucune manière que ce puisse être, ni directement ni indirectement ; mais qu'elle tâchera d'empêcher & de prévenir tout ce qui y est contraire, pourvu que cela vienne à la connaissance de sa majesté czarienne ; afin de donner par-là des marques évidentes d'une amitié sincère & d'un véritable voisin.*

VIII. *Et comme on a de part & d'autre l'intention de faire une paix ferme, sincère & durable, & qu'ainsi il est tres-nécessaire de régler tellement les limites, qu'aucune des deux parties ne se puisse donner aucun ombrage, mais que chacune possède paisiblement ce qui lui a été cédé par ce traité de paix, elles ont bien voulu déclarer que les deux empires auront dès à présent & à jamais les limites suivantes, qui commencent sur la côte septentrionale de Sinus Finicus près de Wickolax : d'où elles s'étendent à une demi-lieue du rivage de la mer dans le pays, & à la distance d'une demi-lieue de la mer jusques vis-à-vis de Willayoki, & de là plus avant dans le pays; en sorte que du côté de la mer & vis-à-vis de Rohel, il y aura une distance de trois quarts de lieue dans une ligne diamétrale jusqu'au chemin qui va de Wibourg à Lapstrand, à la distance de trois lieues de Wibourg, & qui va dans la même distance de trois lieues vers le nord par Wibourg dans une ligne diamétrale jusqu'aux anciennes limites qui ont été ci-devant entre la Russie & la Suède, & même avant la réduction du fief de Kexholm sous la domination du roi de Suède. Ces anciennes limites s'étendent du côté du nord à huit lieues; de là elles vont dans une ligne diamétrale au travers du fief de Kexholm jusqu' l'endroit où la mer de Porojeroi, qui commence près du village de Kudumagube, touche les anciennes limites qui ont été entre la Russie & la Suède; tellement que sa majesté le roi & le royaume de Suède posséderont toujours tout ce qui est situé vers l'ouest & le nord au-delà des limites spécifiées, & sa majesté czarienne & l'empire de Russie posséderont à jamais ce qui est situé en-deçà, du côté d'orient & du sud. Et comme sa Majesté czarienne cède ainsi à perpétuité à sa majesté le roi & au royaume de Suède une partie du fief de Kexholm, qui appartenait ci-devant à l'empire de Russie, elle promet de la manière la plus solemnelle, pour soi & ses successeurs au trône de Russie,*

qu'elle ne redemandera, ni ne pourra redemander jamais cette partie du fief de Kexholm, sous quelque prétexte que ce soit; mais ladite partie sera & restera toujours incorporée au royaume de Suède. A l'égard des limites dans les pays des Lapmarques, ils resteront sur le même pied qu'ils étaient avant le commencement de cette guerre entre les deux empires. On est convenu de plus, de nommer des commissaires de part & d'autre, immédiatement après la ratification du traité principal, pour régler les limites de la manière susdite.

IX. *Sa majesté czarienne promet en outre, de maintenir tous les habitans des provinces de Livonie, d'Estonie & d'Oesel, nobles & roturiers, les villes, magistrats & les corps de métiers, dans l'entière jouissance des priviléges, coutumes & prérogatives, dont ils ont joui sous la domination du roi de Suède.*

X. *On n'introduira pas non plus la contrainte des consciences, dans les pays qui ont été cédés; mais on y laissera & maintiendra la religion évangelique, de même que les églises, les écoles & ce qui en dépend, sur le même pied qu'elles étaient du tems de la dernière régence du roi de Suède, à condition que l'on y puisse aussi exercer la religion grecque.*

XI. *Quant à la réduction & liquidation qui se firent du tems de la régence précédente du roi de Suède en Livonie, Estonie, Oesel, au grand préjudice des sujets & des habitans de ce pays-là, (ce qui a porté, de même que l'équité de l'affaire même, le feu roi de Suède de glorieuse mémoire à donner l'assurance par une patente qui fut publiée le 13 Avril* 1700 que si quelques-uns de ses sujets pouvaient prouver loyalement que les biens qui ont été confisqués étaient les leurs, on leur rendrait justice à cet égard; *& alors plusieurs sujets desdits pays furent remis dans la possession de leurs biens confisqués;) sa majesté czarienne s'engage & promet de faire*

rendre justice à un chacun, soit qu'il demeure dans le terroir ou hors du terroir, qui a une juste prétention sur des terres en Livonie, Estonie, ou dans la province d'Oesel, & la peut vérifier duement; de sorte qu'ils rentreront alors dans la possession de leurs biens ou terres.

XII. *On restituera aussi incessamment, en conformité de l'amnistie qui a été accordée & réglée ci-dessus dans l'article second, à ceux de Livonie, d'Estonie, & de l'isle d'Oesel, qui ont tenu pendant cette guerre le parti du roi de Suède, les biens, terres & maisons qui ont été confisqués & donnés à d'autres, tant dans les villes de ces provinces, que dans celles de Nerva & Wibourg, soit qu'ils leur soient dévolus pendant la guerre par héritage ou par d'autres voies, sans aucune exception & restriction; soit que les propriétaires se trouvent à présent en Suède, ou en prison, ou quelqu'autre part, après que chacun se sera auparavant légitimé auprès du gouvernement général, en produisant ses documens touchant son droit; mais ces propriétaires ne pourront rien prétendre des revenus qui ont été levés par d'autres pendant cette guerre & après la confiscation, ni aucun dédommagement de ce qu'ils ont souffert par la guerre ou autrement. Ceux qui rentrent de cette manière dans la possession de leurs biens ou terres, seront obligés de rendre hommage à sa majesté czarienne, leur souverain d'à présent, & de se comporter au reste comme de fidèles vassaux & sujets: Après qu'ils auront prêté le serment accoutumé, il leur sera permis de sortir du pays, d'aller demeurer ailleurs dans le pays de ceux qui sont alliés & amis de l'empire de Russie, & de s'engager au service des puissances neutres, ou d'y continuer s'ils s'y sont déjà engagés, suivant qu'ils le jugeront à propos. Mais à l'égard de ceux qui ne veulent pas rendre hommage à sa majesté czarienne, on fixe & on leur ac-*

corde le terme de trois ans après la publication de la paix pour vendre dans ce tems-là leurs biens, terres, & ce qui leur appartient, le mieux qu'ils pourront; sans en payer davantage que ce que chacun doit payer en conformité des ordonnances & statuts du pays. En cas qu'il arrivât à l'avenir, qu'un héritage fût dévolu suivant les droits du pays à quelqu'un, & que celui-ci n'eût pas prêté le serment de fidélité à sa majesté czarienne, il sera obligé de le faire à l'entrée de son héritage, ou de vendre ses biens dans l'espace d'une année.

De la même manière, ceux qui ont avancé de l'argent sur des terres situées en Livonie, Estonie, & dans l'isle d'Oesel, & qui en ont reçu des contrats légitimes, jouiront paisiblement de leurs hypothèques, jusqu'à ce qu'on leur en paie & le capital & l'intérêt; mais ces hypothéquaires ne pourront rien prétendre des intérêts qui sont échus pendant la guerre, & qui ne sont pas peut-être levés; mais ceux qui dans l'un ou l'autre cas ont l'administration des biens susdits, seront obligés de rendre hommage à sa majesté czarienne. Tout ceci s'entend aussi de ceux qui restent sous la domination de sa majesté czarienne, lesquels auront la même liberté de disposer des biens, qu'ils ont en Suède & dans les pays qui ont été cédés à la couronne de Suède par cette paix. D'ailleurs, on maintiendra aussi réciproquement les sujets des parties pacificantes qui ont de justes prétentions dans les pays des deux puissances, soit au public, ou à des personnes particulières, & on leur rendra une prompte justice, afin qu'un chacun soit ainsi mis & remis dans la possession de ce qui lui appartient de droit.

XIII. *Toutes les contributions en argent cesseront dans le grand duché de Finlande, que sa majesté czarienne restitue, suivant l'article V. à sa majesté le roi & au*

royaume de Suède, à compter depuis la date de la ſignature de ce traité; mais on y fournira pourtant gratis les vivres & les fourrages néceſſaires aux troupes de ſa majeſté czarienne, juſqu'à ce que ledit duché ſoit entiérement évacué, ſur le même pied que cela s'eſt pratiqué juſqu'ici; & l'on défendra & inhibera ſous des peines très-rigoureuſes, d'enlever à leur délogement aucuns miniſtres ni payſans de la nation Finlandoiſe, malgré eux, ni de leur faire aucun tort. Outre cela, on laiſſera toutes les fortereſſes, & châteaux de Finlande dans le même état où ils ſont à préſent; mais il ſera permis à ſa majeſté czarienne de faire emporter, en évacuant ledit pays & places, tout le gros & petit canon, leurs attirails, magaſins, & autres munitions de guerre que ſa majeſté czarienne y a fait tranſporter, de quelque nom que ce ſoit. Pour cette fin & pour le tranſport du bagage de l'armée, les habitans fourniront gratis les chevaux, & les charriots néceſſaires juſqu'aux frontières. Même ſi l'on ne pouvait pas exécuter tout cela dans le terme ſtipulé, & qu'on fût obligé d'en laiſſer une partie en arrière, elle ſera bien gardée & remiſe enſuite à ceux qui ſont autoriſés de ſa majeſté czarienne, dans quelque tems qu'elle le ſouhaite, & en fera auſſi tranſporter ladite partie juſqu'aux frontières. En cas que les troupes de ſa majeſté czarienne aient trouvé & envoyé hors du pays quelques archives & papiers, touchant le grand duché de Finlande, elle en fera faire une exacte recherche, & fera rendre de bonne foi ce qui s'en trouvera, à ceux qui ſont autoriſés de ſa majeſté le roi de Suède.

XIV. *Tous les priſonniers de part & d'autre, de quelque nation, condition & état qu'il ſoient, ſeront élargis immédiatement après la ratification de ce traité de paix, ſans payer aucune rançon; mais il faut qu'un chacun ait auparavant acquitté les dettes qu'il a con-*

tractées, ou qu'il donne caution ſuffiſante pour le paiement d'icelles. On leur fournira gratis de part & d'autre, les chevaux & les charriots néceſſaires dans le tems fixé pour leur départ, à proportion de la diſtance des places où ils ſe trouvent actuellement, juſqu'aux frontières. Touchant les priſonniers qui ont embraſſé le parti de l'un ou de l'autre, ou qui ont deſſein de reſter dans les états de l'une ou de l'autre partie, ils auront indifféremment cette permiſſion-là. Ceci s'entend auſſi de tous ceux qui ont été enlevés de part & d'autre pendant cette guerre, leſquels pourront auſſi ou reſter où ils ſont, où retourner chez eux; excepté ceux qui ont de leur propre mouvement embraſſé la religion grecque, ſa majeſté czarienne le voulant ainſi; pour laquelle fin les deux parties pacifiantes feront publier & afficher des édits dans leurs états.

XV. *Sa majeſté le roi & la république de Pologne, comme alliés de ſa majeſté czarienne, ſont compris expreſſément dans cette paix, & on leur réſerve l'accès, tout de même, comme ſi le traité de paix à renouveller entr'eux & la couronne de Suède eût été inſéré ici de mot à mot. Pour cette fin, ceſſeront toutes les hoſtilités de quelque nom qu'elles ſoient, par-tout & dans tous les royaumes, pays & domaines qui appartiennent aux deux parties pacifiantes, & qui ſont ſitués tant dans l'empire Romain que hors de l'empire Romain, & il y aura une paix ſtable & durable entre les ſuſdites deux couronnes. Et comme aucun miniſtre plénipotentiaire de la part de ſa majeſté & la république de Pologne n'a aſſiſté au congrès de paix qui s'eſt tenu à Neuſtadt, & qu'ainſi on n'a pu renouveller à la fois la paix entre ſa majeſté le roi de Pologne & la couronne de Suède par un traité ſolemnel, ſa majeſté le roi de Suède s'engage & promet, d'envoyer au congrès*

de paix ses plénipotentiaires pour entamer les conférences, dès qu'on aura concerté le lieu du congrès, afin de conclure sous la médiation de sa majesté czarienne une paix durable entre ces deux rois, à condition que rien n'y soit contenu qui puisse porter du préjudice à ce traité de paix perpétuelle fait avec sa majesté czarienne.

XVI. *On réglera & on confirmera la liberté du commerce qu'il y aura par mer & par terre, entre les deux puissances, leurs états, sujets & habitans, dès qu'il sera possible, par le moyen d'un traité à part sur ce sujet, à l'avantage des états de part & d'autre: mais en attendant, il sera permis aux sujets Russiens & Suédois de trafiquer librement dans l'empire de Russie & dans le royaume de Suède, dès qu'on aura ratifié ce traité de paix, en payant les droits ordinaires de toutes sortes de marchandises; de sorte que les sujets de Russie & de Suède jouiront réciproquement des mêmes priviléges & prérogatives qu'on accorde aux plus grands amis des susdits états.*

XVII. *La paix étant conclue, on restituera de part & d'autre aux sujets de Russie & de Suede, non-seulement les magasins qu'ils avaient avant la naissance de la guerre dans certaines villes marchandes de ces deux puissances, mais on leur permettra aussi d'établir des magasins dans les villes, ports & autres places qui sont sous la domination de sa majesté czarienne & du roi de Suède.*

XVIII. *En cas que des vaisseaux de guerre ou marchands Suédois viennent à échouer ou périr par tempête ou par d'autres accidens sur les côtes & rivages de Russie, les sujets de sa majesté czarienne seront obligés de leur donner toute sorte de secours & d'assistance, de sauver l'équipage & les effets, autant qu'il leur sera possible, & de rendre fidélement ce qui a été poussé*

à terre, s'ils le réclament, moyennant une récompense convenable. Les sujets de sa majesté le roi de Suède en feront autant à l'égard des vaisseaux & des effets Russiens qui ont le malheur d'échouer ou de périr sur les côtes de Suède. Pour laquelle fin, & pour prévenir toute insolence, vol & pillage, qui se commettent ordinairement à l'occasion de ces fâcheux accidens, sa majesté czarienne & le roi de Suède feront émaner une très-rigoureuse inhibition à cet égard, & feront punir arbitrairement les infracteurs.

XJX. *Et pour prévenir aussi par mer toute occasion qui pourrait faire naître quelque mésintelligence entre les deux parties pacifiantes, autant qu'il est possible, on a conclu & résolu, que si les vaisseaux de guerre Suédois, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands passent dorénavant une des forteresses de sa majesté czarienne, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse Russiennne;* & vice versâ, *si les vaisseaux de guerre Russiens, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent dorénavant une des forteresses de sa majesté le roi de Suède, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse Suédoise. En cas que les vaisseaux Suédois & Russiens se rencontrent en mer, ou en quelque port ou autre endroit, ils se salueront les uns les autres de la salve ordinaire, de la même manière que cela se pratique en pareil cas entre la Suède & le Dannemarck.*

XX. *On est convenu de part & d'autre, de ne plus défrayer les ministres des deux puissances comme auparavant; leurs ministres, plénipotentiaires & envoyés, sans ou avec caractère, devant s'entretenir à l'avenir eux-mêmes & toute leur suite, tant en voyage qu'à la cour & dans la place où ils ont ordre d'aller résider;*

mais ſi l'un ou l'autre des deux parties reçoit à tems la nouvelle de la venue d'un envoyé; elles ordonneront à leurs ſujets de lui donner toute l'aſſiſtance dont il aura beſoin, afin qu'il puiſſe continuer ſurement ſa route.

XXI. *De la part de ſa majeſté le roi de Suède, on comprend auſſi dans ce traité de paix ſa majeſté le roi de la* Grande-Bretagne, *à la réſerve des griefs qu'il y a entre ſa majeſté czarienne & ledit roi, dont on traitera directement, & l'on tâchera de les terminer amiablement. Il ſera permis auſſi à d'autres puiſſances, qui ſeront nommées par les deux parties pacifiantes dans l'eſpace de trois mois, d'accéder à ce traité de paix.*

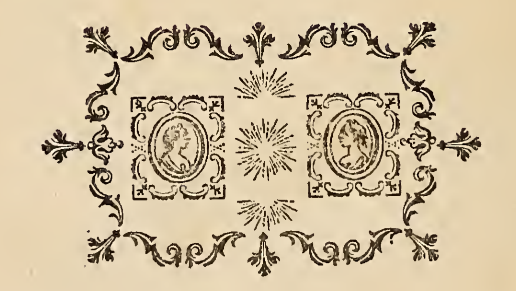
XXII. *En cas qu'il ſurvienne à l'avenir quelque différend entre les états & les ſujets de* Suède, *& de* Ruſſie, *cela ne dérogera pas à ce traité de paix éternelle; mais il aura & tiendra ſa force & ſon effet; & on nommera inceſſamment des commiſſaires de part & d'autre, pour examiner & vuider équitablement le différend.*

XXIII. *On rendra auſſi dès à préſent tous ceux qui ſont coupables de trahiſons, meurtres, vols & autres crimes, & qui paſſent de la* Suède *en* Ruſſie, *& de la* Ruſſie *en* Suède, *ſeuls ou avec femmes & enfans; en cas que le partie léſée du pays d'où ils ſe ſont évadés, les réclame, de quelque nation qu'ils ſoient, & dans le même état où ils étaient à leur arrivée, avec femmes & enfans, de même qu'avec tout ce qu'ils ont enlevé, volé ou pillé.*

XXIV. *L'échange des ratifications de cet inſtrument de paix ſe fera à* Neuſtadt *dans l'eſpace de trois ſemaines, à compter de la ſignature, ou plus tôt s'il eſt poſſible. En foi de tout ceci, on a dreſſé deux exemplaires de la même teneur de ce traité de paix, leſquels ont été confirmés par les miniſtres plénipotentiaires de part & d'autre, en vertu des pouvoirs qu'ils*

avaient de leurs maîtres, qui les avaient ſignés de leurs mains propres, & y avaient fait appoſer leurs ſceaux. Fait *à Neuſtadt* le 30 Août 1721 V. St. depuis la naiſſance de notre Sauveur.

JEAN LILIENSTED.
OTTO-REINHOLD STROEMFELD.
JACOB-DANIEL BRUCE.
HENRI-JEAN-FREDERIC OSTERMAN.



ORDONNANCE

DE L'EMPEREUR PIERRE I.

POUR LE COURONNEMENT

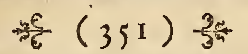
DE L'IMPERATRICE CATHERINE.

NOUS PIERRE I. empereur & autocrateur de toute la Ruſſie, &c. Savoir faiſons à tous les eccléſiaſtiques, officiers civils & militaires, & autres de la nation Ruſſienne, nos fidèles ſujets. Perſonne n'ignore l'uſage conſtant & perpétuel établi dans les royaumes de la chrétienté, ſuivant lequel les potentats font couronner leurs épouſes, ainſi que cela ſe pratique actuellement, & l'a été diverſes fois dans les tems reculés par les empereurs de la véritable croyance grecque; ſavoir l'empereur *Baſilide*, qui a fait couronner ſon épouſe *Zénobie*; l'empereur *Juſtinien*, ſon épouſe *Lupicine*; l'empereur *Héraclius*, ſon épouſe *Martine*; l'empereur *Léon le Philoſophe*, ſon épouſe *Marie;* & pluſieurs autres qui ont pareillement fait mettre la couronne impériale ſur la tête de leurs épouſes, mais dont nous ne ferons point mention ici, à cauſe que cela nous menerait trop loin.

Il eſt auſſi connu juſqu'à quel point nous avons expoſé notre propre perſonne, & affronté les dangers les plus éminens, en faveur de notre patrie, pendant le cours de la dernière guerre de 21 ans conſécutifs laquelle nous avons terminée, par le ſecours de DIEU, d'une manière ſi honorable & ſi avantageuſe, que la Ruſſie n'a jamais vu de pareille paix, ni acquis la gloire qu'on

a remportée par cette guerre : l'impératrice *Catherine*, notre très-chère épouſe, nous à été d'un grand ſecours dans tous ces dangers, non-ſeulement dans ladite guerre, mais encor dans quelques autres expéditions, où elle nous a accompagné volontairement, & nous a ſervi de conſeil autant qu'il a été poſſible nonobſtant la faibleſſe du ſexe ; particuliéremement à la bataille contre les Turcs ſur la rivière de *Pruth*, où notre armée était réduite à 22000 hommes ; & celle des Turcs compoſée de 270 mille hommes : ce fut dans cette circonſtance déſeſpérée, qu'elle ſignala ſur-tout ſon zèle par un courage ſupérieur à ſon ſexe, ainſi que cela eſt connu à toute l'armée & dans tout notre empire. *A ces Cauſes*, & en vertu du pouvoir que DIEU nous à donné, nous avons réſolu d'honorer notre épouſe de la couronne impériale, en reconnaiſſance de toutes ſes peines ; ce qui, s'il plaît à DIEU, ſera accompli cet hiver à Moſcou ; & nous donnons avis de cette réſolution à tout nos fidèles ſujets, en faveur deſquels notre affection impériale eſt inaltérable.

FIN.



TABLE

DES CHAPITRES

contenus dans l'Hiſtoire de l'empire de Ruſſie, ſous PIERRE LE GRAND.

SECONDE PARTIE.

Pièces originales concernant cette Hiſtoire.

Fin de la Table de Chapitres.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

ERRATA,

PAGE 19, *ligne* 13. Le plus grand des ingénieurs, & le meilleur des citoyens, le maréchal de *Vauban*, ſuppute qu'en France, *liſez* : Il eſt dit dans la *dixme*, fauſſement attribuée au maréchal de *Vauban*, qu'en France.

Page 252, *ligne* 32. entourées, *liſez* : accompagnées.

